GASTON BOISSIER

TACITE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1903

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

VOLUME IN-16 A 3 FR. 50

Cicéron et ses amis; 12e édition. Un vol.

La Religion romaine d'Auguste aux Antonins; 5e édition. Deux vol.

Promenades archéologiques. — Rome et Pompéi; 7e édition. Un vol.

Nouvelles promenades archéologiques. — Horace et Virgile ; 4e édition. Un vol.

L'Afrique romaine. Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. 2e édition. Un vol.

L'opposition sous les Césars; 4e édition. Un vol.

La fin du paganisme. Étude sur les dernières luttes religieuses en Occident au IVe siècle; 3e édition. Deux vol.

Tacite. Un vol.

200-03. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 3-03.

Les Romains avaient un très juste sentiment du mérite de leurs historiens. Quintilien, dans la revue rapide qu'il a faite des écrivains de son pays, affirme qu'il y a trois genres littéraires dans lesquels ils soutiennent la comparaison avec ceux de la Grèce. « La satire, dit-il, nous appartient tout entière.... Dans l'élégie, nous sommes leurs rivaux.... Nos historiens ne sont pas au-dessous des leurs[1]. »

Remarquons que, lorsque Quintilien s'exprimait ainsi, il ne connaissait pas les ouvrages de Tacite, c'est-à-dire du plus grand d'entre eux. De son temps, on disputait pour savoir lequel était le premier, de Salluste ou de Tite-Live. Les classiques préféraient Tite-Live, qui les charmait par le flot abondant et pur de son éloquence. La nouvelle école était séduite par les touches vigoureuses et la profondeur de Salluste, et Martial, qui aimait à formuler dans des

1. *Satira tota nostra est... elegia Græcos provocamus... non historia cesserit Græcis.... Inst. orat.*, X, 1.

vers bien frappés les opinions de son temps, n'hésitait pas à dire :

Crispus romana primus in historia.

Aujourd'hui nous mettons Tacite au-dessus des deux autres ; il a même ce privilège, dans le déclin des études classiques, d'avoir conservé toute sa popularité. Non seulement on le lit encore, quoiqu'on ne lise plus guère les auteurs anciens, mais parler de lui est presque une raison de se faire lire. Je n'ai pas la prétention, en ces quelques pages, d'épuiser ce qu'on en pourrait dire. J'insisterai sur quelques questions qu'on a beaucoup agitées, en Allemagne et chez nous, à propos de la manière dont il a conçu l'histoire et sur sa façon de juger les événements et les hommes.

Je demande la permission de joindre à ce travail sur Tacite quelques études publiées à diverses époques, et qui peuvent aider à le mieux comprendre.

CHAPITRE I

COMMENT TACITE EST DEVENU HISTORIEN

La vie de Tacite présente cette singularité, assez rare chez les grands écrivains, qu'il aborda tard le genre dans lequel il devait s'illustrer. Pendant longtemps, il ne fut qu'un orateur et qu'un politique; il avait à peu près quarante-cinq ans [1], il venait d'être consul, lorsqu'il publia ses premiers livres d'histoire. Ce début tardif n'était pas sans lui causer quelque inquiétude, puisqu'en commençant l'*Agricola*, il croit devoir excuser son inexpérience; il semble craindre que sa voix ne paraisse rude et grossière [2]. Je ne pense pas pourtant

1. Nous ignorons la date exacte de la naissance de Tacite; mais, comme on sait à quel âge on entrait ordinairement dans les fonctions publiques, et qu'on connaît l'époque à laquelle il y est arrivé, on peut être à peu près certain qu'il est né entre 54 et 56 après J.-C., c'est-à-dire dans les premières années du principat de Néron. Chateaubriand, dans l'article retentissant qui fit supprimer le *Mercure*, a tiré quelques belles phrases de ce rapprochement entre Néron et Tacite : « Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère; Tacite est déjà né dans l'empire. Il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. »

2. *Agric.*, 3 : *incondita ac rudi voce.*

que le public qui lut l'ouvrage à son apparition se soit aperçu que l'auteur avait besoin d'indulgence. Est-ce à dire qu'il s'est improvisé historien tout d'un coup? Ces vocations subites sont peu communes, et il vaut mieux croire que, sans s'y être directement préparé, grâce à ses études antérieures et aux conditions mêmes dans lesquelles il avait vécu, il était prêt à le devenir. Pour savoir comment cela s'est fait et d'où lui est venue cette préparation obscure qui développa en lui un talent qui s'ignorait, il serait nécessaire de remonter à ses premières années. Malheureusement elles sont fort mal connues; Tacite est du petit nombre des écrivains qui n'aiment pas à entretenir le lecteur de leur personne. Cette discrétion lui fait grand honneur, mais elle est nuisible à ceux qui étudient sa vie. Nous allons être réduits, pour en savoir quelque chose, aux très rares confidences qui lui échappent et à quelques renseignements qui viennent de ses amis.

I

Ce qu'on sait de la famille de Tacite. — Son éducation. — Le *Dialogue sur les Orateurs.* — A quelle époque il fut composé et publié. — Quel est le personnage qui, dans le *Dialogue*, expose les idées de Tacite. — Son opinion sur la manière d'enseigner l'éloquence. — Importance et caractère des digressions dans Tacite.

Un hasard nous fait connaître dans quel milieu il était né. Pline l'ancien, parmi les anecdotes dont il a semé son *Histoire naturelle*, est amené à mentionner le nom d'un chevalier romain, son contemporain, qui s'appelait Cornelius Tacitus, et qui administrait les revenus de la

Gaule Belgique [1]. Ce devait être le père ou l'oncle de notre historien, et par là nous apprenons qu'il sortait d'une de ces familles de chevaliers qui occupaient les charges de finance, dans lesquelles on faisait fortune. Il n'est donc pas tout à fait exact de prétendre, comme on le fait d'ordinaire quand on veut jeter quelque discrédit sur son impartialité, qu'il était bien disposé pour les grands seigneurs parce qu'il appartenait à leur caste, et qu'en prenant leurs intérêts, il défendait sa propre cause. C'était, comme on disait à Rome, « un homme nouveau », ce qui voulait dire qu'aucun des siens n'était encore entré dans le Sénat. Il est probable que son père, qui possédait ce que donnaient ordinairement les charges équestres, la considération et la richesse, voulut que son fils montât plus haut et pût aspirer aux dignités curules. Il dut obtenir pour lui que l'empereur lui accordât le laticlave, c'est-à-dire le droit de porter la robe blanche bordée d'une large bande de pourpre : c'était la façon ordinaire d'introduire un jeune homme dans les rangs de ceux auxquels étaient réservés les honneurs publics. Il était ainsi désigné d'avance pour la questure, et plus tard, si la fortune lui souriait, il pouvait arriver au consulat.

Pour atteindre à ces hautes destinées, il fallait d'abord que le jeune homme reçût une éducation très soignée. Tacite apprit sans doute ce qu'on enseignait de son temps, et, comme l'art de parler est celui dont un politique pouvait le moins se passer, il dut étudier la rhétorique. En ce moment, elle était professée avec un grand éclat par Quintilien, pour lequel l'empereur venait d'instituer la première chaire publique d'éloquence qui ait été créée à Rome. On s'est naturellement demandé si Tacite n'avait pas suivi ses leçons, comme fit plus tard son ami Pline le jeune. C'est assez vraisemblable, mais

1. Pline, *Hist. nat.*, VII, 16, 76.

on ne peut pas l'affirmer. On verra que si, par certains côtés, Tacite se rapproche de Quintilien, par beaucoup d'autres, il s'en écarte. En supposant qu'il fût son élève, ce devait être un élève singulièrement indépendant, et qui ne se piquait pas d'approuver toujours les idées de son maître.

Ici, nous ne raisonnons plus d'après des hypothèses, nous avons un ouvrage de Tacite, le plus ancien qu'il ait écrit, et qui garde comme un reflet de son éducation. C'est le *Dialogue sur les Orateurs*, un petit livre de quelques pages, qui est assurément l'un des meilleurs traités de critique que l'antiquité nous ait laissés. Ce traité a été l'objet de grandes controverses, et quelques-unes des questions qu'il soulève ne sont pas encore résolues. Il est certainement de Tacite, quoiqu'on en ait souvent douté, et presque personne aujourd'hui ne le lui conteste; mais on s'accorde moins sur l'époque où il fut écrit et publié. L'entretien que Tacite rapporte est de la cinquième année du règne [1] de Vespasien, et il nous dit qu'il était alors « tout à fait jeune »; ce qui montre qu'entre l'époque où il y assista et celle où il écrivait, quelques années s'étaient écoulées et que le jeune homme avait eu le temps de devenir un homme fait. En supposant sept ou huit ans de distance, nous sommes reportés au début du règne de Domitien, et c'est bien en effet le moment où Tacite a dû le rédiger. Plus tard, il n'aurait pas conservé un souvenir aussi présent, une impression aussi vive des paroles qu'il avait entendues. Mais est-ce vraiment celui où l'ouvrage fut publié? J'ai grand'peine à le croire; il ne me semble pas possible

1. Je demande la permission de me servir de ce mot de *règne*, quoiqu'il ne convienne pas tout à fait, et qu'un empereur ne soit pas un roi. Mais le mot est commode et, chez nous, fort usité pour désigner l'époque pendant laquelle un prince a possédé le pouvoir souverain.

qu'il ait pu paraître pendant que vivaient encore les personnages dont l'auteur parle ou qu'il fait parler. Comment aurait-il osé dire d'Eprius Marcellus et de Vibius Crispus, dont l'un au moins siégeait à côté de lui au Sénat et qui avaient joui tous les deux de la confiance des empereurs, que c'étaient de malhonnêtes gens, qu'on n'avait rien à envier dans leur destinée, et qu'ils avaient passé leur vie à craindre ou à faire peur [1]? Je suis donc porté à penser que le *Dialogue* fut écrit vers les premières années du règne de Domitien, lu sans doute à quelques amis, retouché peut être à diverses reprises sans qu'il ait jamais perdu son air de jeunesse et l'ampleur de son style cicéronien, puis enfin publié dès qu'on vécut sous un prince « où l'on pouvait penser ce qu'on voulait et dire ce qu'on pensait ».

Mais voici une autre difficulté et qui n'est pas moins embarrassante. L'ouvrage est un dialogue, il met aux prises des gens qui expriment des idées très différentes. Y en a-t-il un, dans le nombre, que Tacite ait chargé de parler pour lui? Quelles sont, parmi les opinions que soutiennent les divers interlocuteurs, celles qui lui appartiennent et qu'on peut lui attribuer avec certitude? C'est ce que nous voudrions savoir et ce que précisément on ne distingue pas très bien. Il affirme que, pour composer son ouvrage, il n'a eu besoin que de mémoire, « qu'il reproduira fidèlement les raisons des personnages, comme il les a entendues, et la suite de leurs arguments, de façon qu'on puisse reconnaître leur caractère et leur esprit [2] ». Il est certain qu'Aper, par exemple, est très vivant et très personnel. Il l'a montré tel qu'il devait être, passionné, violent dans la dispute,

1. *Dial.*, 8 et 13.
2. *Id.*, 1.

avec des sentiments de parvenu, aimant surtout l'éloquence pour les succès bruyants et les jouissances matérielles qu'elle procure. Évidemment ce n'est pas lui qui exprime la pensée de Tacite. Ce serait plutôt Maternus, l'aimable et courageux Maternus, qui maltraite les délateurs et dit leur fait aux tyrans. Mais, en sa qualité de poète, Maternus célèbre la paix des bois et les charmes de la solitude; il conseille de fuir pour elle « le Forum insensé et glissant », et Tacite, au contraire, au moment même où il faisait parler Maternus, ne songeait qu'à se plonger dans les périls de la vie politique. Celui qui le représente le mieux, c'est Vipstanus Messalla, un homme d'action et un homme d'études, un soldat et un lettré, tout jeune encore et déjà célèbre, « le seul qui se fût jeté dans les guerres civiles avec des intentions honnêtes[1] ». Il est naturel que Tacite, qui semble avoir été son ami, qui ne parle jamais de lui qu'avec la sympathie la plus vive, lui ait confié, dans le *Dialogue*, la défense des idées qui leur étaient communes.

Nous avons du reste un moyen tout à fait certain de nous en assurer. Pour connaître quelles sont véritablement les opinions qui appartiennent à Tacite dans son ouvrage, cherchons, autant qu'il est possible de le savoir, celles qu'il a mises en pratique dans sa vie et dont il s'est fait une règle de conduite. Messalla ne cache pas qu'il a peu de goût pour les rhéteurs et leur manière d'enseigner. En regard de cette instruction d'école, toute d'artifices et de procédés, il place le tableau de la vieille éducation romaine, du temps de la République. Il montre le jeune homme amené par son père chez un orateur en renom, admis dans son intimité, assistant à son travail, quand il se prépare à parler en

1. *Hist.*, III, 9.

public, le suivant au Forum, et « apprenant à combattre sur le champ de bataille[1] ». Cette façon virile et vivante d'élever la jeunesse devait plaire à Tacite, et il en avait fait sur lui-même l'expérience. Il nous raconte qu'il s'était attaché aux deux hommes qui passaient pour être les plus éloquents de cette époque, que non seulement il les écoutait parler en public, mais qu'il les accompagnait quand ils revenaient chez eux, qu'il entrait dans leur maison et prenait part à leurs entretiens les plus familiers[2]. La méthode lui semblait bonne, puisque, plus tard, quand il fut devenu lui-même un personnage important, il fit pour les autres ce qu'on avait fait pour lui. Pline, en lui écrivant de lui envoyer des maîtres pour l'école qu'il fondait à Côme, lui disait de les prendre « parmi cette jeunesse studieuse qu'attirait autour de lui la renommée de son talent[3] ». Elle venait donc l'entendre et profiter de son exemple, comme ceux qui, sous la République, fréquentaient la maison des orateurs célèbres, et c'est ainsi qu'il faisait revivre ces anciennes traditions que regrettait Messalla.

Dans un autre passage du *Dialogue*, Messalla reprend pour son compte une grande idée de Cicéron, qui exige que l'orateur, avant d'aborder le Forum, ait tout étudié, tout connu, ou du moins tout effleuré, et qu'aucune science ne lui soit tout à fait étrangère. Il ne doit appliquer son intelligence à quelque profession particulière qu'après l'avoir étendue et fortifiée par une culture générale, « de même qu'on n'ensemence la terre qu'après l'avoir tournée et retournée plusieurs fois ». C'est bien aussi l'opinion de Messalla. Il affirme que le génie oratoire n'est pas enfermé dans les limites étroites où l'école prétend le parquer, et qu'il est impossible de le réduire

1. *Dial.*, 34.
2. *Id.*, 2 : c'étaient Marcus Aper et Julius Secundus.
3. Pline, *Epist.*, IV, 13.

pour toute préparation, à ces quelques préceptes d'habileté pratique que donnent les rhéteurs ; il veut que l'orateur, ainsi que le soldat, ne marche au combat qu'armé de toutes pièces ; il soutient que « c'est grâce à cette érudition étendue, à cette variété d'études, à ce savoir universel, que s'élance et déborde, comme un fleuve, l'éloquence vraiment digne d'être admirée[1] ». Il n'y a pas de doute que Tacite pense comme Messalla ; nous pouvons être sûrs qu'il ne s'est pas contenté d'apprendre ce que les rhéteurs enseignaient, qu'il a voulu se donner une éducation aussi large que possible, et qu'il a touché à toutes les connaissances de son temps. Ses ouvrages nous en donnent partout la preuve ; mais on la trouvera surtout dans ces digressions, auxquelles il a fait une si grande place et qui méritent chez lui une attention particulière.

Sans doute, il y avait déjà des digressions dans Salluste ; il y en a même dans Tite-Live, quoiqu'en petit nombre ; mais celles de Tacite ont un caractère différent. Salluste ne traite guère que des questions générales de morale ou d'histoire ; Tacite, comme on va le voir, est bien autrement varié. Tite-Live avoue sans détour qu'il les introduit dans son récit pour délasser et divertir un moment ceux qui le lisent[2]. Chez Tacite, elles sont ordinairement courtes et sèches, et l'on ne voit que trop qu'il n'a pas travaillé pour le divertissement des lecteurs ; il n'a d'autre intention que de les instruire. C'est un homme fort instruit lui-même qui, toutes les fois que le hasard des événements lui fait rencontrer un usage, une croyance, une institution, un ancien souvenir, sur lequel il croit posséder quelque renseignement utile à

1. *Dial.*, 30. *Ita est enim, optimi viri, ita, ex multa eruditione, et pluribus artibus et omnium rerum scientia, exundat et exuberat illa admirabilis eloquentia.*

2. Tite-Live, IX, 17, 1 : *legentibus velut diverticula amæna.*

connaître, ne peut se retenir d'en faire part aux autres, au risque d'embarrasser un peu son récit. Ces digressions ne sont pas toujours bien amenées ; quelquefois elles se rattachent mal au reste, ce qui prouve qu'elles sont bien de Tacite et qu'il ne les a pas trouvées chez les historiens dont il se sert. Pour les introduire dans son ouvrage, le plus léger prétexte lui suffit ; il les justifie par quelques excuses très simples, quelquefois un peu naïves, comme, par exemple, par ces mots : « il ne sera pas hors de propos », ou : « j'aurai bientôt fait de dire, *non fuerit absurdum, non erit longum* ». Le plus souvent il ne se donne pas la peine de les justifier, pensant que l'intérêt qu'y prendra le lecteur l'empêchera de se plaindre. Parmi ces digressions, les plus nombreuses se rapportent à la constitution romaine, aux changements qu'elle a subis, aux magistratures anciennes et nouvelles, à la distribution des légions dans l'empire, etc. ; on comprend que des sujets de ce genre aient occupé un jeune homme qui se destinait à la vie publique. D'autres concernent les choses religieuses, et spécialement ce qui devait être moins familier aux Romains, les religions étrangères. L'Égypte, avec ses mystères, semble avoir exercé un certain attrait sur l'imagination de Tacite [1] ;

1. Un des passages les plus importants de Tacite, au sujet de l'Égypte, est celui où il raconte la visite que fit Germanicus aux monuments de Thèbes (*Ann.*, 11, 60, 61). J'ai voulu savoir ce qu'il fallait penser de l'exactitude du récit. Je ne pouvais mieux faire que de m'adresser à la science de mon confrère et ancien élève, M. Maspero. Je transcris ici sa réponse, quelque longue qu'elle soit, persuadé que le lecteur me saura gré de n'en avoir rien omis.

« Les renseignements sur Canope et sur Hercule, par lesquels le chapitre 60 débute, faisaient, au temps de Tacite, partie d'un fonds commun de notions sur l'Égypte, qu'on rencontre chez les auteurs alexandrins ou chez leurs dérivés. Tacite aurait pu les emprunter à vingt ouvrages différents, et ils ne prouveraient pas que Germanicus eût vu le pays d'autre façon que les touristes ordinaires.

« Le passage relatif au séjour à Thèbes est, au contraire, carac-

il se vante de mieux la connaître que les autres. A propos de Sérapis, il nous dit avec complaisance qu'aucun des écrivains de Rome ne nous a encore appris d'où ce

téristique. Si l'on en doit juger par les monuments encore existants aujourd'hui, le vieux prêtre qui servit d'interprète montra aux Romains deux séries de monuments qui se rapportent à deux Pharaons différents, mais qui se trouvent dans deux parties fort rapprochées du temple de Karnak : 1° une copie du poème de Pentaouirtt, qui racontait les exploits de Ramsès II pendant la campagne de l'an V; 2° les *Annales de Thoutmosis III*, où étaient énumérées, année par année, les quantités de butin reçues par le temple d'Amon, au retour de chaque campagne en Asie.

« 1° Le poème débutait par une énumération des peuples coalisés contre l'Égypte, et dont plusieurs, Mysiens, Iliens, Lyciens, appartenaient vraiment à l'Asie Mineure. Les indigènes, partant du principe que leur Sésostris avait dépassé tous les conquérants venus après lui, interprétaient les noms selon les connaissances géographiques du moment, et ils n'hésitaient pas à identifier avec la Bactriane, la Médie, la Perse, la Scythie, les nations que nous savons aujourd'hui avoir vécu entre l'Euphrate et la Méditerranée. Que l'explication ait été donnée en face de la muraille, cela paraît bien prouvé par la présence du nom réel de Ramsès, le seul qui soit enregistré dans les textes entouré du cartouche, au lieu du nom légendaire de Sésostris. La mention relative au nombre d'habitants ne figure nulle part; mais le passage où Ramsès parle des millions de soldats et des myriades de jeunes gens, auxquels il préférait la protection d'Amon, pouvait être pris au pied de la lettre, dans une lecture rapide de l'inscription, et suggérer l'idée d'une armée réelle, présente sur les champs de bataille.

« 2° Les *Annales de Thoutmosis III* répondent exactement au signalement que donne Tacite, et contiennent bien « le détail des « tributs imposés aux peuples, le poids de l'or et de l'argent, la « quantité d'hommes et de chevaux, les offrandes pour les temples « en parfums et en ivoire, le blé et les autres provisions que chaque « nation devait fournir ». Ces tributs ne sont certainement pas comparables à ceux que levaient les Romains et les Parthes, mais on comprend que certains chiffres très élevés, signalés au vol par l'interprète, aient pu paraître donner l'idée d'un ensemble considérable.

« En résumé, ce passage de Tacite reproduit certainement le récit de quelqu'un qui avait assisté à la scène. On pourrait indiquer presque à coup sûr les endroits où Germanicus et sa suite avaient été conduits, ceux où ils s'étaient arrêtés pour recevoir les explications du prêtre, et regarder la muraille où celui-ci déchiffrait ce qu'il leur disait. »

dieu tirait son origine[1], et, pour la savoir, il invoque le témoignage des prêtres égyptiens. Ici encore sa situation peut expliquer qu'il ait fait de ces religions une étude particulière ; il était membre d'un collège sacerdotal, et ce collège (*quindecimviri sacris faciundis*) était spécialement chargé de surveiller les cultes étrangers, ce qui amenait la nécessité de les connaître. Il y a enfin d'autres digressions qui témoignent uniquement d'un esprit ouvert et curieux que la science attire pour elle-même : par exemple, celles où il nous renseigne sur l'ancien pomœrium et la topographie de certains quartiers de Rome, dont il nous dit comment ils s'appelaient autrefois, par quelles vicissitudes ils ont passé, et celle surtout où, après avoir parlé des lettres nouvelles qu'il prit fantaisie à Claude d'inventer, il nous raconte l'origine de l'alphabet[2]. Remarquons, à cette occasion, que, dans ces problèmes délicats, Tacite est fort bien informe. Tout le monde, autour de lui, attribuait l'invention de l'alphabet aux Phéniciens ; Tacite la rapporte à l'Égypte. et la science moderne lui a donné raison. On supposait que les lettres avaient été communiquées aux Latins par les Étrusques ; il affirme qu'ils les ont reçues directement des Grecs : la question est encore aujourd'hui débattue parmi les savants ; mais l'opinion que soutient Tacite est celle qu'ont adoptée Kirchhoff et Mommsen ; d'où l'on voit qu'il avait puisé sa science à de bonnes sources.

Nous pouvons donc affirmer que, conformément aux idées qu'exprime Messalla dans le *Dialogue*, Tacite ne s'en est pas tenu, comme Aper et tant d'autres, à l'enseignement des rhéteurs, et qu'il a étudié ce qu'on n'apprenait pas à l'école. Peut-être, en le faisant, songeait-il

1. *Hist.*, IV, 83 : *origo dei nondum nostris auctoribus celebrata.*
2. *Ann.*, XI, 14.

surtout au profit que son éloquence en pourrait tirer, mais le profit a été plus grand qu'il ne le pensait ; en même temps que ces études achevaient d'en faire un grand orateur, elles développaient chez lui d'autres aptitudes ; son esprit y gagnait une souplesse et une étendue qui le rendaient propre à des travaux d'un autre genre. La curiosité qu'elles éveillaient en lui, le goût qu'il y prenait pour les recherches savantes et les connaissances précises, les notions qu'elles lui donnaient des institutions de son pays, du passé de Rome et des autres peuples, le préparaient, quand le moment serait arrivé, à devenir sans effort, et comme de plain-pied, un historien.

II

La philosophie dans l'éducation de Tacite. — Sénèque. — Lutte de Quintilien contre Sénèque. — De quel côté s'est rangé Tacite.

Parmi les sciences que Messalla recommandait à la jeunesse, se trouve la philosophie. Il insiste beaucoup sur la nécessité de la connaître et montre les avantages qu'on peut en tirer. Peut-être doit-on en conclure que, lorsque Tacite écrivit son *Dialogue*, il éprouvait pour elle une assez vive sympathie et qu'il y eut sans doute un moment, dans sa jeunesse, où, comme presque tous ses contemporains, il s'était laissé prendre à ses charmes. Cependant, même alors, il a soin d'indiquer qu'il ne faut pas l'étudier pour elle-même, mais pour les services qu'elle rend à l'éloquence. « Il ne s'agit pas, dit-il, de construire une cité de stoïciens; c'est un orateur que nous formons, non un sage[1]. » Il ne s'en tint pas là et

1. *Dial.*, 31.

plus tard, à mesure qu'il avançait dans la vie, il semble que l'expérience l'ait rendu moins favorable aux études philosophiques et qu'il ait cru s'apercevoir que, poussées au delà d'une certaine limite, elles avaient quelques dangers. Il le dit expressément dans plusieurs passages de ses livres, et l'on a remarqué que partout il mêle quelque réserve aux éloges qu'il fait des philosophes et de la philosophie. Il est visible qu'elle lui inspire, avec beaucoup d'estime, une certaine défiance, et comme une inquiétude, dont il ne peut se défendre. Essayons d'en démêler les raisons et la portée.

Au moment où naissait Tacite, la philosophie jouissait d'une chance très rare : elle gouvernait le monde. Pendant cinq ans au moins, Sénèque, son représentant le plus illustre, fut le premier ministre de Néron, et Trajan estimait que ces cinq années avaient été une des périodes les plus heureuses de l'Empire[1]. Cependant les honnêtes gens, qui ont joui de cette éclaircie entre deux tempêtes, en savaient peu de gré à celui qui la leur procurait. Peut-être avaient-ils attendu de la philosophie plus qu'elle ne pouvait donner, surtout dans un temps si corrompu et sous un aussi méchant prince. Il ne faut pas oublier que Sénèque n'était pas libre d'agir comme il voulait, et qu'il lui fallait permettre beaucoup de mal pour obtenir de faire un peu de bien. Néron avait déjà tué son frère; il se préparait à tuer sa mère. Sans doute Sénèque n'a pas directement participé à ces crimes, mais il ne les a pas empêchés; et même il paraît avoir profité du premier pour s'enrichir, et il s'est résigné à faire l'apologie du second[2]. Les reproches qu'à cette

1. Aurelius Victor, *De Caes.*, V : *quidam prodidere Trajanum solitum dicere procul differre cunctos principes Neronis quinquennio.*

2. J'ai peut-être tort de parler de résignation. Nous possédons de cette apologie une phrase spirituelle et bien cadencée qui montre

occasion on a cru pouvoir adresser au philosophe sont retombés sur la philosophie, et il est arrivé qu'au lieu de profiter de la situation de Sénèque, elle s'en est mal trouvée.

Du reste, l'antipathie que les Romains éprouvaient pour elle avait une autre raison, et bien plus profonde, que les défauts ou les faiblesses de celui qui la représentait en ce moment. Ceux même qui admiraient les écrits de Sénèque sentaient bien, en les lisant, qu'il y avait là une doctrine contraire à celle de leurs pères. On leur avait toujours dit que le Romain est un citoyen avant tout, qu'il ne doit vivre que pour sa cité, et que le temps qu'il ne consacre pas à la servir est du temps perdu. A ce principe, la philosophie en substitue un autre. Pour elle, avant d'être un citoyen, on est un homme; au-dessus de la cité restreinte à laquelle on appartient par la naissance, il y en a une plus étendue, qui est celle de tout le monde, l'humanité. Voilà donc l'homme partagé, et qui doit servir deux patries. Le vieux Caton disait que, le Romain se devant tout entier à sa cité particulière, il fallait qu'il pût lui rendre compte de ses occupations et de son loisir, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de loisir pour lui et qu'il doit passer sa vie tout entière à être laboureur, soldat ou magistrat. Tous ceux qui font autre chose sont des oisifs (*otiosi*), des gens qui ne font rien ou qui font des riens, ce qui est la même chose. Sénèque pense autrement et ose le dire; il soutient qu'il faut aussi servir l'autre cité, la cité universelle, en essayant d'être utile aux hommes, et qu'il n'y a rien de plus utile que d'accroître leurs con-

que Sénèque avait conservé, en la composant, toute la grâce et la liberté de son esprit. Il y racontait qu'Agrippine s'était tuée elle-même de regret de n'avoir pu tuer son fils, et faisait dire à Néron : *Salvum me esse adhuc nec credo, nec gaudeo* (Quintilien, VIII, 18). Cette jolie phrase était fort admirée dans les classes de rhétorique.

1. *Hæc qui* [illegible]
opera sine [illegible] T[illegible]
traité *De otio*.

2. *Epist.*, 95, 33 : *homo* [illegible]

occasion on a cru pouvoir adresser au philosophe sont retombés sur la philosophie, et il est arrivé qu'au lieu de profiter de la situation de Sénèque, elle s'en est mal trouvée.

Du reste, l'antipathie que les Romains éprouvaient pour elle avait une autre raison, et bien plus profonde, que les défauts ou les faiblesses de celui qui la représentait en ce moment. Ceux même qui admiraient les écrits de Sénèque sentaient bien, en les lisant, qu'il y avait là une doctrine contraire à celle de leurs pères. On leur avait toujours dit que le Romain est un citoyen avant tout, qu'il ne doit vivre que pour sa cité, et que le temps qu'il ne consacre pas à la servir est du temps perdu. A ce principe, la philosophie en substitue un autre. Pour elle, avant d'être un citoyen, on est un homme; au-dessus de la cité restreinte à laquelle on appartient par la naissance, il y en a une plus étendue, qui est celle de tout le monde, l'humanité. Voilà donc l'homme partagé, et qui doit servir deux patries. Le vieux Caton disait que, le Romain se devant tout entier à sa cité particulière, il fallait qu'il pût lui rendre compte de ses occupations et de son loisir, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de loisir pour lui et qu'il doit passer sa vie tout entière à être laboureur, soldat ou magistrat. Tous ceux qui font autre chose sont des oisifs (*otiosi*), des gens qui ne font rien ou qui font des riens, ce qui est la même chose. Sénèque pense autrement et ose le dire; il soutient qu'il faut aussi servir l'autre cité, la cité universelle, en essayant d'être utile aux hommes, et qu'il n'y a rien de plus utile que d'accroître leurs con-

que Sénèque avait conservé, en la composant, toute la grâce et la liberté de son esprit. Il y racontait qu'Agrippine s'était tuée elle-même de regret de n'avoir pu tuer son fils, et faisait dire à Néron : *Salvum me esse adhuc nec credo, nec gaudeo* (Quintilien, VIII, 18). Cette jolie phrase était fort admirée dans les classes de rhétorique.

naissances, de les consoler dans leurs misères, de les éclairer dans leurs incertitudes, de les redresser dans leurs égarements. C'est ainsi que, d'un coup, les lettres, la science, la philosophie sont légitimées, et non seulement le nom d'oisifs ne convient pas aux gens qui étudient les merveilles du monde et qui travaillent à les comprendre pour les expliquer, mais il ne faut pas même le donner à ceux qui se contentent de les contempler, car, en les admirant, ils rendent témoignage à l'œuvre divine [1]. Comment un Romain pourra-t-il admettre qu'à côté de la vie active, et presque sur la même ligne, on autorise la vie contemplative? Mais Sénèque va plus loin; il applique ces principes à la rigueur et en tire toutes les conséquences. Cette grande cité qu'il imagine, « et qui contient les hommes et les dieux », contient tous les hommes sans exception. Les étrangers et les ennemis (c'est la même chose pour les Romains) n'en sont pas exclus; les esclaves aussi y sont compris. Nous avons des devoirs envers eux, parce qu'ils sont nos frères : l'homme, quel qu'il soit, « doit être sacré pour l'homme [2] ».

Voilà des paroles qu'on n'avait pas encore entendues, et qui durent causer une prodigieuse surprise. Si on les appliquait à la lettre, toute la constitution du monde ancien en était ébranlée. Pour nous en tenir à Rome, il n'y avait rien de plus contraire que ces nouveautés à l'esprit même des institutions et au caractère d'une ville, qui, selon le mot de son poète, « vivait des mœurs antiques ». Pendant qu'on affectait d'y respecter les traditions et de les regarder comme sacrées, Sénèque semble en tenir fort peu de compte; on trouve rarement chez

1. *Hæc qui contemplatur quid Deo præstat? ne tanta ejus opera sine teste sint.* Tout ce que je viens de dire est tiré du traité *De otio.*
2. *Epist.*, 95, 33 : *homo res sacra homini.*

lui ces éloges emphatiques de la vieille république, qui sont à la mode ailleurs. Il la juge froidement, et, s'il lui arrive d'en célébrer quelques héros, c'est à la condition d'en faire des philosophes comme lui, et de se glorifier en leur personne. Autour de lui on a pour maxime de dire que tout était mieux autrefois et qu'on ne change que pour être plus mal; lui, croit au progrès, il a confiance dans l'homme, il affirme que l'humanité va toujours en se perfectionnant, et, au lieu de se tourner pieusement du côté du passé, comme tout le monde, il regarde vers l'avenir.

On pense bien que cette philosophie audacieuse ne laissait personne indifférent. Par ce qu'elle avait de nouveau et de généreux, elle séduisait la jeunesse. On nous dit que les jeunes gens n'avaient plus dans les mains que les livres de Sénèque[1]. Et cependant, c'est au moment même où il semble qu'elle avait le plus de chance de réussir, pendant la réaction qui suivit la mort de Néron, quand on venait de publier les *Lettres à Lucilius* et la *Pharsale*, deux chefs-d'œuvre qu'on devait dévorer, qu'elle rencontra l'adversaire qui lui fit la guerre la plus acharnée, et, je le crois bien, finit par en avoir raison. Assurément Quintilien paraît un fort petit esprit, quand on le compare à Sénèque; mais il était soutenu par un puissant parti, et il tirait une autorité particulière des fonctions dont l'empereur Vespasien venait de le revêtir. Professeur public d'éloquence à Rome, il allait combattre Sénèque devant la jeunesse, c'est-à-dire dans le milieu même où il triomphait.

Nous ne connaissons aujourd'hui cette lutte que par l'ouvrage de Quintilien, les *Institutions oratoires*, qu'il publia quand elle était achevée et refroidie; il la réduit autant qu'il peut à n'être plus qu'un débat littéraire. On

1. Quintilien, X, I, 126.

sent que le grand nom de Sénèque le gêne un peu, il a soin de ne condamner en lui que le chef d'une école nouvelle, ennemie de Cicéron et des orateurs anciens. Mais, avec les autres, il est plus à l'aise. Quand il parle des philosophes en général, il lui échappe des expressions qui montrent toute l'étendue de sa haine, et combien les attaques qu'il dirigeait contre eux devant ses écoliers devaient être vives. Il les accuse d'être des insolents, qui n'admirent qu'eux-mêmes et méprisent le reste des hommes, des gens qu'on croit des sages parce qu'ils ont un visage sévère et une grande barbe, mais qui se livrent à tous leurs vices quand on ne les voit pas [1]. Nous sommes choqués de ces violences, surtout quand nous nous souvenons que les philosophes étaient alors chassés de Rome par un décret de Domitien et errants sur toutes les routes de l'Empire. Mais ce qu'elles ont de déplaisant et de peu généreux ne doit pas nous faire méconnaître l'importance du débat. Il y avait autre chose, dans cette lutte de la rhétorique et de la philosophie, qu'une querelle d'école et une rivalité de métier. Aujourd'hui nous opposons la parole à l'action, mais alors la parole était regardée comme l'action même : elle dirigeait la politique, elle inspirait les résolutions qui font le salut ou la perte des États ; c'est elle qui menait le monde, *regina rerum oratio* ; par conséquent, le rhéteur, qui forge cette arme terrible, est vraiment l'homme sérieux et pratique. Le philosophe, au contraire, ne sort pas de ses théories et de ses chimères ; il n'a aucun contact avec la réalité et n'aborde jamais la place publique. Ses études sont celles d'un homme qui

1. Ces paroles sont dures ; mais elles ne le sont pas plus que celles de Sénèque, quand il dit de toutes les sciences autres que la philosophie : *An tu quidquam in istis credis esse boni, quorum professores turpissimos omnium ac flagitiosissimos cernis?* (Sénèque, *Epist.*, 88, 2.)

vit dans l'ombre du cabinet, loin de l'activité des affaires, *studia inertia, umbratilia.* Naturellement il attire à lui les personnes qui ne sont pas faites pour agir, que séduit le calme et le repos, et celles aussi qui n'aiment pas à se donner de la peine, car ce n'est pas véritablement travailler que de rester tranquillement chez soi à réfléchir et à rêver. Aussi Quintilien se croit-il en droit de définir la philosophie : une paresse impertinente, *pigritia arrogans*[1]. De graves intérêts étaient donc engagés dans cette polémique qui nous semble futile; au fond, Quintilien y représentait le retour aux traditions anciennes et la protestation du passé contre les doctrines nouvelles.

Les opinions de Tacite ressemblent beaucoup à celles de Quintilien; seulement il les exprime avec beaucoup plus de modération. Il n'a point de haine personnelle contre les philosophes. Loin d'approuver Domitien de les avoir bannis, il dit que c'était la proscription même de la vertu, et qu'en le souffrant, Rome a donné un grand exemple de patience servile. Quoique peu sympathique à Sénèque, il a fait un beau tableau de ses derniers moments; il parle avec respect de Thraséa et d'Helvidius Priscus, mais, au fond, il n'est pas de leur parti. Un passage de la *Vie d'Agricola* nous donne sa pensée véritable. « Je me souviens, dit-il, de l'avoir entendu souvent raconter que, dans sa première jeunesse, il avait conçu pour la philosophie un goût plus vif qu'il ne convient à un Romain et à un sénateur, mais que la prudence de sa mère modéra cette ardeur exagérée. C'est que son âme, naturellement élevée et enthousiaste, se portait avec plus de passion que de discernement vers tout ce qui offrait les apparences de la gloire. Bientôt l'âge et la raison le calmèrent, et de

1. XII, 3, 12.

l'étude de la sagesse il retira, ce qui est très rare, la mesure dans la sagesse même[1]. » En regardant de près ce passage curieux, on y trouve exprimés, avec une finesse et une discrétion remarquables, tous les reproches que Tacite adresse à la philosophie. On voit d'abord qu'il ne mettait pas la modération et la mesure parmi les vertus qu'elle inspire à ses adeptes. Ce n'est pas qu'ils lui semblent, comme à tant d'autres, des mécontents incorrigibles; il ne prend pas à son compte la phrase qu'il prête à un détaleur à propos du stoïcisme : « Cette secte ne produit que des ambitieux et des brouillons[2] ». Mais il pense que l'habitude de partir de principes inflexibles et d'en tirer des conclusions rigoureuses peut communiquer à l'esprit quelque chose de raide, de cassant, qui l'entraîne à des imprudences inutiles. Il admire, mais il n'approuve pas, ceux qui risquent leur vie sans profit pour personne[3]. Ces témérités qu'ils commettent viennent souvent de leur vanité : c'est encore un reproche qu'il leur fait. Ils sont trop fiers de leur renom de science et de vertu et veulent trop le ménager[4]; ils s'applaudissent volontiers eux-mêmes et ne dédaignent pas les applaudissements des autres. « Il y avait des gens, dit-il, qui reprochaient à Helvidius de tenir trop à faire parler de lui, mais la gloire est la dernière passion à laquelle renonce un sage[5]. » De tout cela, il tire la conséquence qu'il ne faut prendre la philosophie qu'à petite dose; si on la pousse trop loin, « elle est contraire au Romain et au sénateur ». On peut en

1. *Agric.*, 4.
2. *Ann.*, XIV, 57 : *secta quæ turbidos et negotiorum appetentes facit.*
3. *Ann.*, XIV, 12 : *sibi causam periculi fecit, ceteris libertatis initium non præbuit.* Il s'agit de Thraséa.
4. Cette préoccupation est très finement indiquée dans ce passage où il est dit de Thraséa qu'il ne voulut pas céder : *sueta firmitate animi et ne gloria intercideret.* (*Ann.*, XIV, 49.)
5. *Hist.*, IV, 6.

permettre sans danger l'étude à celui qui ne se sent pas le courage d'aborder la vie politique ou qui n'en veut pas prendre la peine, car Tacite est bien près de penser comme Quintilien, « que beaucoup s'affublent de ce beau nom de philosophe pour dissimuler leur paresse[1] ». Mais l'homme d'action, qui se destine aux fonctions publiques, qui entrera un jour dans le Sénat, doit se tenir loin d'une science qui n'est bonne qu'à faire des méditatifs et des contemplatifs. Le vrai Romain ne connaît pas les distinctions de Sénèque entre l'homme et le citoyen. Sa cité le réclame tout entier; il se doit tout à son service. Ainsi Tacite revenait à la conception un peu étroite et jalouse que les vieux Romains se faisaient du patriotisme, et c'est la principale raison pour laquelle il se méfie de la philosophie.

III

Tacite dans les sociétés mondaines de Rome. — Ce qu'était le monde à cette époque. — Changement qu'y amène le règne de Vespasien. — Façon dont Tacite parle des femmes et les dépeint. — Les idées générales dans Tacite.

L'éducation ne se fait pas toute à l'école, les maîtres la commencent, mais elle se complète dans les sociétés qu'on fréquente et par les personnes qu'on y rencontre. On ne peut pas douter que Tacite n'ait vécu à Rome dans ce qu'on appelle le monde. Il n'y était pas étranger par sa naissance, et l'éclat de ses débuts devait l'y faire rechercher.

Il est difficile, à cette distance, d'y entrer avec lui et

1. *Hist.*, IV, 5 : *non, ut plerique quo nomine magnifico segne otium velaret.*

de savoir ce qui s'y passait. Par leur nature même, ces réunions échappent un peu au public, et elles avaient alors des raisons particulières de se cacher. Elles étaient suspectes au pouvoir; c'est là que très souvent il allait prendre ses victimes. Il soupçonnait que les gens distingués dont elles se composaient ne l'aimaient guère, qu'ils y parlaient librement, quand ils se croyaient entre amis, et répétaient volontiers les bons mots et les vers malins qu'on avait faits contre le prince. Si, par malheur, on avait laissé entrer quelque délateur inconnu, ou seulement quelque indiscret, qui ne savait pas tenir sa langue, ces plaisanteries étaient punies comme des crimes d'État. La société charmante, qui, au début du règne de Claude, s'était formée autour des nièces de l'empereur, les trois filles de Germanicus, et dont Sénèque paraît avoir été l'âme, fut dissipée au bout d'un an, par la mort ou par l'exil, parce qu'elle était suspecte à Messaline. Du reste, ces terribles exemples ne décourageaient personne. Sous l'œil même des délateurs, le lendemain de quelque exécution retentissante, les réunions dispersées se reformaient. Le plaisir de se voir, de causer ensemble, faisait braver tous les dangers, de même que, dans les prisons de la Terreur, on reprenait les conversations et les intrigues interrompues, à quelques pas de la guillotine. Thraséa était déféré au Sénat, on le savait perdu; cependant, un cercle d'hommes et de femmes du grand monde s'était rendu, comme à l'ordinaire, dans ses jardins, et l'on y discutait des questions philosophiques, jusqu'au moment où le questeur vint apporter au maître de la maison l'ordre de mourir [1].

Dans un passage très curieux de ses *Annales*, Tacite nous renseigne sur la façon dont vivait la haute société de son temps [2]. Il constate d'abord que c'est vers l'avè-

1. *Ann.*, XVI, 34.
2. *Ann.*, III, 56.

nement de l'Empire que le luxe fut poussé le plus loin à Rome. Les grandes familles, dépouillées d'une partie de leurs privilèges politiques, pensaient se distinguer du reste des citoyens et tenir encore leur rang en menant une existence magnifique. On leur avait laissé le droit de se ruiner, elles en abusèrent. Les dépenses de la table, la beauté des villas, le nombre des esclaves, la recherche des objets d'art et des meubles précieux, les prodigalités envers les amis, les clients, les affranchis, entamèrent les fortunes les plus considérables. Les rigueurs de l'autorité impériale contre tous ceux qui portaient de grands noms et possédaient de grands biens firent le reste.

Pendant l'époque qui s'étend d'Auguste à Néron, l'aristocratie ancienne disparut presque entièrement. A sa place, il s'en forma une autre, qui venait des villes municipales d'Italie ou des provinces. Ces nobles nouveaux apportaient à Rome les habitudes de simplicité et d'économie qui leur étaient ordinaires chez eux, et, quoique la plupart soient arrivés assez vite à faire de grandes fortunes, le vieil esprit se conserva. La réforme vint surtout, ajoute Tacite, de l'exemple que donna Vespasien. C'était un bon bourgeois de Réate, d'une famille de soldats et de petits banquiers, qui détestait l'étiquette et les cérémonies pompeuses, qui n'était jamais si heureux que quand il allait revoir la maisonnette où il était né, et qu'au lieu de ces vases murrhins qui coûtaient des fortunes, il buvait dans le gobelet d'argent qui avait servi à sa grand'mère et lui rappelait sa modeste enfance[1]. L'exemple de l'empereur et le désir de lui plaire en l'imitant fut plus efficace que toutes les lois somptuaires de l'ancienne République.

Ces renseignements sont tout à fait confirmés par la

1. Suétone, *Vespas.*, 1 et 2.

correspondance de Pline. On sait que Pline mettait une sorte de coquetterie à être en relation avec tout ce qu'il y avait de gens de quelque importance. Or, il est rare de rencontrer, parmi ceux auxquels il écrit, des noms qui appartiennent à l'ancienne aristocratie. De ces descendants de la liberté, *posteri libertatis* [1], comme il les appelle, la cruauté des Césars en avait bien peu laissé [2]. Tout récemment encore Vitellius venait de faire mourir un Dolabella, qui n'avait commis d'autre crime que de sortir de la famille des Cornelii [3]. Aussi est-on tout surpris, après qu'on avait tué tant de Pisons, d'en trouver encore un, en plein règne de Trajan, qui lit de petits vers devant une assemblée d'auditeurs complaisants [4]. Mais c'est une exception; presque tous les correspondants de Pline portent des noms nouveaux, et la plupart sont originaires des Gaules, de l'Afrique ou de l'Espagne. En général, ils ont fait leur chemin par des voies honorables. Les pères ont occupé chez eux des magistratures municipales; les fils ont passé par l'armée, par les charges de finance, sont venus s'établir à Rome et y ont fait souche de sénateurs. Tous affichent un grand amour pour les lettres : c'est une façon de justifier et d'ennoblir leur fortune. Non seulement ils ont étudié l'éloquence pendant leur jeunesse : bien parler est un talent indispensable pour un magistrat romain; mais ils s'occupent de philosophie ou même composent

1. *Paneg.*, 68.
2. Tacite, *Ann.*, XI, 25 : *paucis jam reliquis familiarum quas Romulus majorum et L. Brutus minorum gentium appellaverunt, exhaustis etiam quas dictator Cæsar et princeps Augustus lege Sænia sublegere.*
3. *Hist.*, 1, 88. Beaucoup de ceux qui restaient mouraient de faim. Un Gracchus faisait les plus bas métiers (*Ann.*, IV, 13). Un Asinius fabriquait de faux testaments (*Ann.*, XIV, 40); le plus grand nombre vivait des aumônes du prince, comme la noblesse de Versailles des libéralités de Louis XIV.
4. Pline, *Epist.*, V, 17.

des élégies et des épopées. Je ne crois pas qu'il y ait une autre époque, où l'on ait autant aimé la littérature; Sénèque même trouve qu'on l'aime trop et qu'on en pousse le goût jusqu'à la manie : *litterarum intemperantia laboramus*[1]. C'était en somme une société fort agréable, qui n'avait plus l'éclat et le grand air de celle des premiers temps de l'Empire, mais où l'on trouvait encore, avec une existence moins large et des manières plus simples, beaucoup d'élégance et d'esprit.

Voilà le monde dans lequel il faut nous figurer Tacite, pendant la paix des belles années de Vespasien et de Titus, au moment de ses premiers succès oratoires, à cet âge heureux qui, suivant l'expression d'Aristote, n'a pas été encore humilié par la vie, et où le présent s'éclaire de toutes les espérances de l'avenir. On est tenté de penser, — et je crois qu'on ne se trompe pas, — qu'il y devait bien tenir sa place. C'était certainement un homme d'esprit; on le sent, dans ses ouvrages, malgré la gravité qu'il s'impose. Il s'y trouve des traits mordants, de fines plaisanteries, des délicatesses charmantes d'expression, des récits d'autant plus piquants qu'ils veulent moins le paraître, et dans lesquels la malice ne se découvre que par un mot au passage et se laisse deviner sans se faire voir. Telle est, par exemple, l'histoire bouffonne de ce fou, qui, convaincu, sur la foi d'un songe, qu'il sait la place où Didon a caché ses trésors, vient les offrir à Néron, et la sotte confiance du prince, qui, comptant sur l'argent qu'on lui promet, commence par dépenser celui qui lui reste; « en sorte, dit finement Tacite, que l'attente de la fortune devint une des causes de la misère publique[2] »; et la mésaventure de ce pauvre philosophe qui s'avisa de prêcher la paix à deux armées qui allaient se battre, et qui aurait

1. *Epist.*, 106, 2.
2. *Ann.*, XVI, 3.

été écharpé par les deux partis, si des amis prudents n'étaient survenus à temps pour le faire renoncer à sa sagesse intempestive[1] ; ou encore l'histoire de ce général, incertain entre les partis, et craignant fort de se compromettre, qui, lorsqu'il va trouver Vespasien, se presse ou s'arrête en route, selon que les nouvelles sont favorables ou contraires[2]. Ces passages, et bien d'autres que je pourrais citer[3], permettent de soupçonner ce qu'il devait être dans le monde ou avec ses amis, quand il n'avait pas besoin de se contraindre et qu'il pouvait laisser son ironie s'épancher en liberté.

On sait qu'à Rome les femmes n'étaient pas exclues des réunions mondaines, et même qu'elles y avaient beaucoup d'importance. Comme, pour nous, Tacite est un personnage grave, presque solennel, nous avons quelque peine à nous le représenter dans leur compagnie; peut-être y était-il plus à l'aise que nous ne l'imaginons. Il est vrai qu'il les traite quelquefois assez mal : à propos de la femme d'un affranchi qui encouragea son mari à trahir son maître, il dit « qu'elle lui donna un méchant conseil, un conseil de femme[4] ». Ailleurs, ayant à parler d'un personnage qui lui semble fort léger, un simple diseur de bons mots, il trouve « qu'il avait ce qu'il fallait pour plaire aux femmes[5] ». Mais Sénèque en avait dit bien d'autres, ce qui ne l'empêcha pas d'être

1. *Hist.*, III, 81.
2. *Hist.*, II, 85.
3. Je m'en voudrais de ne pas rappeler au moins ce passage de la lettre de Néron à Sénèque, où il lui dit : « Ton bras et ton épée ne m'auraient pas fait défaut, s'il avait fallu se battre. » On ne peut se moquer plus finement d'un professeur de philosophie. Il est à remarquer que, dans cet échange de lettres entre l'empereur et son ancien maître (*Ann.*, XIV, 53-57), le beau rôle paraît bien rester au prince.
4. *Ann.*, XV, 54 : *uxoris quoque consilium assumpserat, muliebre ac deterius.*
5. *Ann.*, V, 2.

le protégé et le favori des dames romaines. Ces mots de Tacite ne sont d'ailleurs que des boutades; il parle plus sérieusement, lorsqu'il fait remarquer « qu'il faut savoir d'autant plus de gré à une femme de se bien conduire, qu'on est plus sévère pour elle quand elle se conduit mal[1] »; ce qui est parfaitement juste. Sous Tibère, à propos de certains troubles qui s'étaient produits dans les provinces, on se demanda, au Sénat, s'il ne convenait pas d'empêcher les légats et les proconsuls, quand ils allaient les gouverner, d'emmener leurs femmes avec eux. Selon son usage, Tacite institue un débat contradictoire : un orateur accuse les femmes d'être causes de toutes sortes de désordres, quand elles accompagnent leurs maris dans leurs gouvernements, et un autre les en défend[2]. Les deux discours sont faits avec tant de soin et d'impartialité qu'on a peine à démêler entre les deux pour qui penche Tacite. Mais, ici, nous savons par ailleurs qu'il est avec ceux qui sont favorables aux femmes, puisqu'il emmena la sienne lorsqu'il quitta Rome après sa préture. Quant à celles qui ont joué un rôle politique et dont il est amené à parler dans ses ouvrages, il les peint surtout en les faisant agir, ce qui est la meilleure manière, et elles y sont très vivantes. Il fait voir, dans Messaline, à quelles folies peut être entraînée une femme qui a satisfait toutes ses fantaisies, qui s'est rassasiée des plaisirs ordinaires, et qui risque tout pour en trouver qu'elle ne connaisse pas. A cette figure il oppose celle d'Agrippine, aussi peu scrupuleuse que l'autre, mais qui ne se sert de sa beauté que pour sa richesse ou son ambition. Il nous dit qu'elle mena l'Empire « avec une main d'homme[3] »; et cependant c'est

1. *Agric.*, 6 : *nisi quod in bona uxore tanto major laus quanto in mala plus culpæ est.*
2. *Ann.*, III, 33, 34.
3. *Ann.*, : *adductum et quasi virile servitium.*

une femme encore, car elle se perd par ses exigences, par sa vanité, en se montrant aussi avide des distinctions extérieures que de la réalité du pouvoir. Poppée s'attaque à Néron, le plus orgueilleux, le plus susceptible des princes, un véritable enfant gâté; et, comme elle voit que la timide Octavie l'a fatigué par sa complaisance, elle essaie de le dominer par le dédain. Elle le raille de la bassesse de ses sentiments, de sa passion pour une affranchie, de son obéissance aux volontés de sa mère; elle lui oppose sans cesse le bel Othon, un des rois de la mode, si élégant, si distingué dans ses manières, si généreux dans ses libéralités, elle ne dissimule pas le regret de l'avoir quitté et menace de l'aller rejoindre. Il est probable que Néron, malgré sa passion pour elle, ne subissait pas ces hauteurs sans quelque colère, et qu'il essayait parfois d'y résister. C'est sans doute dans une de ces révoltes de son caractère indomptable, un jour qu'elle l'accablait de reproches, qu'il la tua d'un coup de pied.

Ces peintures, si vivantes et si vraies, sont bien d'un observateur qui a fréquenté le monde, qui n'a pas seulement connu l'homme dans les livres, mais qui l'a vu de près, et à qui l'étude des gens qu'il avait sous les yeux a fait mieux comprendre ceux qu'il rencontrait dans l'histoire. De là aussi lui sont venues ces pensées brillantes, auxquelles on donnait le nom de *sententiæ*, qui enferment tant de sens en si peu de mots, et qu'il a semées à profusion dans ses récits. Elles étaient alors fort à la mode; on en trouve un très grand nombre dans Sénèque et chez tous les écrivains de ce temps. Mais celles de Tacite ne sont pas, comme il arrive trop souvent chez les autres, de simples phrases à effet, des artifices de style, des beautés plaquées. On sent qu'elles ont été prises sur la réalité, et qu'elles viennent directement de la vie. Aussi ne nous causent-elles pas seule-

ment un plaisir de lettrés. Nous admirons sans doute le grand air qu'elles ont et le tour piquant qu'il leur a donné; mais nous sommes encore plus frappés de la profonde connaissance qu'elles témoignent des passions et des caractères. Elles réveillent en nous des réflexions que nous avions faites nous-mêmes, elles expriment d'une façon plus précise et plus vive des pensées que notre expérience personnelle nous avait confusément suggérées; nous en faisons aussi l'application à certaines personnes que nous avons connues ou à certains incidents de notre existence, et cette sorte de communication que la surprise de les reconnaître établit entre l'auteur et nous est une des raisons de l'intérêt que nous trouvons à le lire.

IV

Début de Tacite au Forum. — Ses succès. — Son mariage. — Sa carrière politique. — Tacite sous Vespasien. — Sous Domitien. — Sa préture.

L'éducation de Tacite dut s'achever pendant les premières années du règne de Vespasien. C'était, à tout prendre, une époque heureuse et qui le paraissait davantage quand on se souvenait des événements terribles qu'on venait de traverser. Le moment était favorable à un jeune homme qui voulait se faire connaître. Tacite s'y préparait en suivant les orateurs célèbres, « qu'il écoutait, nous dit-il, avec une grande ardeur de jeunesse et une passion merveilleuse d'apprendre[1] ». Quand il jugea qu'il en savait assez, et qu'il eut suffisamment écouté les autres, il prit la parole à son tour.

1. *Dial.*, 2.

Nous ignorons devant quel tribunal il s'est d'abord produit, mais il est très probable qu'il y réussit du premier coup. Pline le jeune, qui débuta quelques années à peine après lui, nous apprend qu'à ce moment Tacite était déjà « florissant de gloire et de renommée [1] ». La réputation lui était donc arrivée très vite. Ce qu'il fut comme orateur, nous ne le savons pas précisément, n'ayant conservé aucun des discours qu'il a prononcés lui-même. Mais ceux que, dans ses ouvrages, il prête avec tant de complaisance aux personnages historiques permettent de le conjecturer, car il est probable qu'il les a composés d'après sa méthode et ses habitudes. Ici encore Pline nous donne un renseignement important : au sortir d'une séance du Sénat, il écrit à l'un de ses amis : « Tacite a parlé avec beaucoup d'éloquence, et, ce qui est le caractère de son talent, avec gravité [2]. » C'est bien ainsi que nous nous le figurons; Bossuet l'appelle « le plus grave des historiens », il était sans doute aussi le plus grave des orateurs. On ne peut pas douter qu'il n'ait été très passionné pour un art auquel il devait une renommée si précoce : il n'y a pas de succès qui touchent davantage, surtout lorsqu'on est jeune, que ceux que donne la parole. Un des personnages de son *Dialogue*, après avoir dépeint cette sorte d'enivrement qu'on éprouve à imposer ses opinions à tout un auditoire, insiste sur ce qu'il appelle les joies secrètes de l'orateur, celles dont il peut seul se rendre compte. « Apporte-t-il un discours soigneusement travaillé? ses sentiments intérieurs ont, comme sa parole, quelque chose de calme et d'assuré. Se présente-t-il, non sans quelque émotion, avec une composition toute nouvelle et à peine achevée? l'inquiétude même est un attrait qui

1. Pline, *Epist.*, VII, 20.
2. Pline, *Epist.*, II, 11 : *respondit Cornelius Tacitus eloquentissime, et, quod eximium orationi ejus inest*, σεμνῶς.

rend la réussite plus flatteuse et le plaisir plus vif. Mais ce sont les hardiesses de l'improvisation qui procurent les plus vives jouissances; car il en est du génie comme de la terre : si l'on estime les fruits d'une longue culture et d'un pénible travail, les productions qui naissent d'elles-mêmes sont encore plus agréables[1] ». Il me semble qu'il y a, dans ces paroles, un accent tout personnel, et qu'elles ont bien l'air d'être des confidences.

Ce succès, qui mettait Tacite au premier rang de la jeunesse de son temps, eut pour lui des conséquences importantes. On peut soupçonner d'abord qu'il rendit son mariage plus facile. En 77, il fut fiancé à la fille d'Agricola, et, l'année suivante, il l'épousa. C'était un grand mariage. Julius Agricola, son beau-père, appartenait par ses origines à cette saine et vigoureuse noblesse de province, qui fit la force de l'Empire. Ses aïeux étaient de Fréjus; son père, Julius Græcinus, s'établit à Rome et entra dans le Sénat. Il était un orateur et un philosophe, mais avant tout un honnête homme. « Il avait trop de vertu, dit Sénèque, pour convenir à un tyran[2]. » Caligula voulut le forcer à se faire délateur, et, comme il refusait, il le fit tuer. Agricola fut élevé par sa mère, qui se trouvait être une personne très distinguée et qui prit un grand soin de son éducation. Il fréquenta les écoles de Marseille, une ville où, selon Tacite, « règnent, dans une heureuse harmonie, la politesse grecque et la sobriété provinciale[3] ». Il servit ensuite en Bretagne, sous Suetonius Paulinus, et y prit le goût de la vie militaire. Quoique avant tout il ait été soldat, il ne bornait pas ses talents à ce qui concerne son métier. C'était, à l'occasion, un homme

1. *Dial.*, 6.
2. Sénèque, *de Benef.*, II, 21.
3. *Agric.*, 4 : *locum græca comitate et provinciali parsimonia mixtum ac bene compositum.*

du monde, un administrateur fort intelligent, un très habile politique, autant qu'un excellent général. Quand il maria sa fille, il occupait à Rome une situation très élevée : il était consul, et allait partir pour la Bretagne, dont il devait achever la conquête.

Tacite, qui, nous l'avons vu, n'aime pas à introduire le public dans sa vie privée, n'a dit qu'un mot de sa femme. Au moment où il nous raconte qn'il fut fiancé avec elle, il l'appelle « une jeune fille de belle espérance [1] ». L'éloge paraît d'abord assez froid; mais la façon dont il a parlé de son beau-père, la douleur que sa mort lui causa, le livre qu'il a consacré à sa mémoire, montrent combien il lui était reconnaissant de lui avoir donné sa fille.

Une autre conséquence de ses succès oratoires fut son entrée dans les fonctions publiques. « Ma situation politique, dit-il, fut commencée par Vespasien, accrue par Titus, et portée plus haut encore par Domitien [2]. » En marquant aussi nettement les trois degrés qu'il a successivement franchis, il semble bien indiquer les trois étapes par lesquelles on s'acheminait d'ordinaire à la dignité suprême, c'est-à-dire au consulat. Il faut donc croire que Vespasien l'a fait questeur [3], Titus édile ou tribun du peuple, et Domitien préteur. Dans cette carrière, le premier pas devait être l'un des plus difficiles. La questure ouvrait la porte du Sénat, et le nombre était grand de ceux qui désiraient y entrer; les vingt places de questeurs, qui se donnaient tous les ans à cette jeunesse impatiente, étaient donc très disputées. L'empereur s'en réservait un certain nombre, que vrai-

1. *Agric.*, 4 : *egregiæ tum spei filiam.*
2. *Hist.*, 1 I.
3. C'est au moins l'opinion de Nipperdey, dans sa *Vie de Tacite*, qu'il a mise en tête de son édition des *Annales*. Urlichs croit, avec Borghesi, que Vespasien lui concéda le laticlave; mais l'opinion de Nipperdey paraît la plus vraisemblable.

semblablement il accordait de préférence à des jeunes gens de talent qui, n'appartenant pas par leur naissance à l'aristocratie sénatoriale, éprouvaient plus de peine à arriver tout seuls. C'était précisément la situation de Tacite, et ce qui achève de montrer qu'il a dû être choisi directement par les empereurs, aussi bien pour la questure que pour les autres fonctions qu'il a obtenues, c'est qu'il éprouve le besoin de nous dire que ces faveurs qu'il a reçues d'eux n'influeront pas sur la façon dont il jugera leurs actes. Tacite a donc été, dans toutes les magistratures, ce qu'on appelait un « candidat de César ». C'est la protection particulière de Vespasien qui l'a introduit dans la vie politique; c'est le choix de Domitien qui l'a revêtu de la plus haute fonction qu'on pût occuper avant le consulat. Il était préteur l'année où il plut au prince de célébrer les jeux séculaires, et, comme, en même temps, il faisait partie d'un très important collège de prêtres, en cette double qualité, il fut de ceux qui présidèrent à ces fêtes splendides. Il avait alors trente-trois ans; pour un « homme nouveau », il était arrivé très vite.

Nous devons donc nous figurer Tacite, à ses débuts, comme un protégé de l'Empire, et il est naturel qu'il fût alors très partisan du régime impérial[1]. Il n'avait pas de violence à se faire, quand l'empereur était Vespasien ou Titus. Certes, le gouvernement de Vespasien n'était pas très libéral. Ce vieux soldat avait pris dans les armées l'habitude de l'ordre et de la discipline, il tenait à tout maintenir dans le devoir, et n'était pas d'humeur à laisser contester son autorité. Nous savons qu'il fit mourir Helvidius Priscus et qu'il chassa une première fois de Rome les philosophes, qui lui semblaient sans doute des discoureurs peu dangereux, mais incom-

1. Ces sentiments se retrouvent à la fin du *Dialogue sur les orateurs*, qui fut probablement écrit vers cette époque.

modes. Ces rigueurs ont dû contrister Tacite, mais il avait le sentiment que l'empire, après tant d'agitations, avait besoin avant tout de la paix, et il savait gré au prince qui cherchait à la lui conserver, même par des mesures un peu rudes. Aussi a-t-il du le servir de grand cœur.

L'avènement de Domitien le mit à une plus rude épreuve. Les esprits perspicaces s'étaient toujours méfiés de ce jeune homme sauvage et solitaire avec son visage rouge et ses grands yeux morts. Quoiqu'il ait prononcé, au début de son règne, quelques-uns de ces grands mots d'humanité, qui font l'admiration des naïfs, ses mauvais instincts étaient connus. On savait que son père avait été sur le point de prendre contre lui des mesures rigoureuses, et qu'il avait causé à son frère les plus cruels déplaisirs. Aussi ne le vit-on arriver à l'Empire qu'avec beaucoup d'inquiétude. Cependant, il sut d'abord se contenir. Pline le jeune nous parle d'une époque « où il n'avait pas encore manifesté sa haine des honnêtes gens ». Il croyait sans doute qu'il lui était plus honorable et plus sûr de paraître les protéger. C'est le moment où Pline a été questeur et tribun du peuple, et où Tacite a obtenu la préture. Je ne crois pas que Domitien fût alors beaucoup plus aimé, mais certainement il devait être moins haï. Plus tard, le souvenir de ces premiers temps, qui furent moins sombres que le reste, s'effaça, et le règne entier fut enveloppé dans la même malédiction. Tacite, dans l'*Agricola*, ne distingue plus entre ces quinze années de tyrannie : « Quinze ans, dit-il, grand espace de la vie humaine, pendant lequel, dans le silence et l'inaction, les jeunes gens sont arrivés à la vieillesse et les vieillards au terme de l'existence[1] ! ». Il y a là un peu d'exagération : Tacite n'est pas resté quinze

1. *Agric.*, 3.

ans muet et inactif; il a rempli des fonctions publiques, il a dû prendre la parole dans le Sénat. En réalité, comme nous allons le voir, la période de terreur où les honnêtes gens se cachaient et se taisaient n'a duré que quatre ou cinq ans ; mais ces années ont si lourdement pesé sur Tacite, il en a ressenti une impression si profonde qu'il ne s'est plus souvenu que d'elles.

V

Tacite légat de l'empereur. — La *Germanie*. — Comment elle a dû être composée. — Caractère de cet ouvrage. — Quel était le dessein de Tacite en l'écrivant.

En 89, immédiatement après sa préture, Tacite quitta Rome; c'est par lui que nous le savons, et son absence dura quatre ans. Ce qu'il a fait pendant ces quatre années, nous le devinons sans qu'il le dise : il est allé remplir l'une des fonctions administratives que l'on donnait à ceux qui venaient d'être préteurs, il a été nommé, comme on disait, lieutenant de l'empereur, *legatus Augusti pro prætore*, et, en cette qualité, ou bien on l'a préposé au commandement d'une légion, ou il a gouverné ce qu'on appelait une « province impériale ». On donnait ce nom à celles que l'empereur s'était particulièrement réservées, parce qu'elles étaient plus difficiles à défendre et qu'elles exigeaient la présence d'un corps de troupes ; voilà ce qui est certain. Si nous voulons aller plus loin et en savoir davantage, nous ne pouvons que former quelques conjectures, mais des conjectures assez vraisemblables.

Et d'abord, des deux fonctions qu'on pouvait obtenir après la préture, quelle est celle qu'il a remplie ? nous ne le savons pas positivement. Tout ce que l'on peut dire,

c'est que l'une des deux lui convenait beaucoup moins que l'autre. Il semble en effet assez peu probable, quand on le connaît, qu'il ait commandé une légion. A ce moment, les aptitudes civiles et militaires, qui étaient mêlées et confondues dans le même citoyen, pendant la République, commençaient à se séparer. Depuis qu'Auguste avait institué des armées permanentes, la guerre était devenue une profession ; il était plus rare qu'on fût à la fois un homme de tribune et un bon général. Les soldats, qui ne quittaient plus les camps, se moquaient volontiers des gens qui vivaient paisiblement chez eux et les appelaient des paysans, *pagani*[1] ; ceux-là, de leur côté, soupçonnaient que les soldats sont ordinairement mal élevés, lourds et brutaux, si bien que Tacite se croit obligé d'affirmer « qu'il s'en trouve qui n'ont pas moins de finesse d'esprit que ceux qui portent la toge[2] ». Mais, quoiqu'il prenne ici leur défense, il est bien visible qu'il est étranger à leur profession, que son arme était surtout la parole, et qu'il n'a livré de bataille que devant les tribunaux et, plus tard, au Sénat. Il a fait sans doute, pendant six mois ou un an, son service militaire : c'était la condition pour arriver aux honneurs publics ; mais il est probable que ce fut à la façon de son ami Pline le jeune, qui travailla dans les bureaux du gouverneur de la Syrie à faire des écritures, et qui même devait y être assez peu occupé, puisqu'il trouvait le temps de suivre les cours des professeurs de philosophie d'Antioche[3]. Ce n'était pas assez pour donner le goût et la connaissance des choses de la guerre, et il faut bien

1. Je dirais volontiers des pékins, si ce mot employé chez nous autrefois ne commençait à se perdre, depuis que tout le monde est soldat.

2. *Agric.*, 9.

3. *Epist.*, III, 11. Pline était un jeune homme rangé. Beaucoup d'autres profitaient de leur service militaire pour s'amuser : *militiam in lasciviam vertunt*, dit Tacite (*Agric.*, 5).

reconnaître que cette façon de « traverser, pendant quelques mois, la vie des camps, en s'y mêlant le moins possible[1] », disposait mal un jeune homme à prendre, dans la suite, le commandement d'une légion. Nous pouvons donc croire que Tacite, qui vraisemblablement avait fait comme Pline et comme beaucoup de jeunes gens de son monde et de son temps, ne se trouvait pas préparé à remplir, après sa préture, un emploi militaire, et qu'il gouverna plutôt une province.

Poussons un peu plus loin encore nos conjectures; demandons-nous quelle pouvait être cette province dont le gouvernement fut confié à Tacite. Il semble bien qu'à cette question on ne puisse faire qu'une réponse. Nous avons de lui un ouvrage très important sur les mœurs des Germains, qui suppose qu'il avait dû voir de près les hommes et le pays dont il parle. On est donc amené à penser qu'il a dû vivre quelque temps dans le voisinage de la Germanie; or, parmi les provinces impériales gouvernées par un ancien préteur, il n'y en a qu'une qui soit située dans cette région, c'est la Gaule Belgique; d'où la conclusion que Tacite a dû y passer les quatre années pendant lesquelles il a été absent de Rome, et que c'est là qu'il a recueilli les notes qui l'ont aidé à à composer son ouvrage.

La *Germanie*, pour conserver le titre qu'on lui donne ordinairement, ne fut définitivement rédigée et publiée que sous le deuxième consulat de Trajan, en 98, cinq ou six ans après que Tacite eut quitté la Gaule Belgique; mais il n'est pas douteux qu'il n'en ait amassé les matériaux pendant qu'il la gouvernait. Comment lui serait venue la pensée d'occuper le public de ces peuples barbares, « de ce pays affreux, de ce ciel sombre, de ces champs rebelles à la culture et qui attristent le

1. Pline, *Paneg.*, 15.

regard[1] », sans l'occasion qui lui fut donnée de les étudier de près et s'il n'avait rien eu de nouveau et de personnel à en dire? Il semble bien qu'il ait connu par lui-même ces géants qu'il nous dépeint avec leurs yeux gris, leurs cheveux roux, leurs boucliers barbouillés de couleurs voyantes, leurs vêtements serrés à la taille, qui contrastent avec les robes amples des Sarmates ou des Parthes. S'il n'a pas eu la curiosité de pousser au delà des frontières et de prendre par lui-même quelque idée des contrées qu'il voulait décrire, soyons sûrs qu'il a interrogé des officiers ou des marchands qui les avaient vues ; il a dû même rencontrer plus d'une fois des chefs barbares, qui avaient été vaincus dans quelque guerre intérieure et venaient demander un asile aux Romains[2]. Il semble à Kritz qu'on retrouve, dans ce que nous dit Tacite, le ton d'un homme qui vient de faire parler des Germains et qui mentionne leurs réponses, en conservant, autant que possible, les termes mêmes dont ils se sont servis[3]. C'est par eux qu'il sait les derniers événements qui viennent de se passer dans ce monde troublé qui s'agite et change sans cesse. Ils lui ont appris que les Bructères viennent d'être défaits et expulsés de leur territoire par une coalition de nations rivales, que les Chérusques, qui ont tant effrayé Rome quand ils avaient Arminius à leur tête, ont perdu tout à fait leur supré-

1. *Germaniam... informem terris*; *asperam cælo, tristem cultu aspectuque* (*Germ.*, 2).

2. Tacite nous dit (*Agric.*, 24) qu'il fit parler sur la Bretagne un de ces petits rois du pays chassé par des séditions domestiques, qui s'était réfugié dans le camp romain.

3. *Barditum vocant... hastas ipsorum vocabulo frameas vocant... succinum glesum vocant....* Ailleurs, il dépeint très exactement l'équipement militaire des Germains (*Ann.*, II, 14), et il nous dit qu'on chante encore de son temps la victoire d'Arminius, comme un homme qui le sait d'une façon certaine, *canitur adhuc apud barbaras gentes* (*Ann.*, II, 88). On peut voir sur ce sujet la préface de Kritz à son édition de la *Germanie*.

matie : ils se sont laissé vaincre par l'amour du repos. On les a longtemps félicités de ne plus troubler la paix de leurs voisins; « on disait les bons, les équitables Chérusques; mais, maintenant qu'on n'a plus peur d'eux, on les traite de sots et de lâches. » Il semble qu'on devine, en lisant la *Germanie*, les questions que devait poser Tacite à ceux qu'il interrogeait. Elles ne sont pas d'un homme qu'on veut nous faire passer pour un rhéteur, qui n'a de souci que des belles phrases. Il cherche, au contraire, à se procurer des renseignements précis et pratiques; il veut savoir quels sont, chez les Germains, le principe du gouvernement, le régime de la propriété, la constitution de la famille. Il descend même à de très petits détails et demande comment leurs maisons sont faites, de quels aliments ils se nourrissent, ce que c'est que la bière, quelle est la monnaie qu'ils acceptent le plus volontiers dans les échanges, etc. Nous sommes en pleine et minutieuse réalité. Si l'on excepte deux ou trois phrases un peu maniérées et brillantées, quelques expressions qui paraissent trop poétiques pour le sujet, la rhétorique est tout à fait absente de la *Germanie*. On n'y trouve pas de ces prologues et de ces péroraisons à grand effet, qui étaient alors fort à la mode, et dont Tacite ne s'est pas abstenu ailleurs; il entre brusquement en matière et s'arrête quand il n'a plus rien à dire.

Les descriptions de paysages sont rares chez les historiens anciens. Même dans la *Germanie*, où elles étaient plus à leur place, Tacite en a fort peu usé. Il remarque sans doute ce qui devait frapper un Italien perdu dans ces contrées, les bois sombres, les grandes marées, les brouillards épais, l'âpreté du climat, la tristesse des longues nuits et des jours obscurs; mais l'impression qu'il en éprouve, il se contente de l'exprimer d'un trait, et passe. Là, comme ailleurs, il est surtout un admi-

rable peintre d'hommes. Il a saisi d'un coup d'œil rapide et sûr les qualités maîtresses de cette race. Contrairement aux habitudes des gens du Midi qui se rapprochent et se groupent, le Germain aime à vivre isolé. Il n'habite pas dans les villes; il ne veut pas que sa maison se serre contre celle du voisin et il laisse autour d'elle un espace vide : il entend être tout à fait chez lui. En Grèce et à Rome, la communauté absorbe l'individu et lui fait la loi; chez le Germain, l'individu reprend son importance. De là viennent ses meilleures qualités, le respect de soi, le goût de l'indépendance, le sentiment de l'honneur. Tacite a très bien compris aussi la religion des peuples germaniques; quoiqu'il cède un peu trop à cette habitude de ses compatriotes de vouloir retrouver partout les dieux gréco-romains, il laisse bien voir que ce n'est pas une religion riante, une religion de fêtes, de chants et de danses, comme celle des Grecs; elle est sérieuse et sombre, elle n'enferme pas ses dieux dans les temples, elle croit indigne de leur majesté de les représenter sous des formes humaines, elle leur consacre les bois, les forêts, « et les adore sans les voir dans ces mystérieuses solitudes ». Cette religion sans temples, sans images, fait songer au protestantisme. « L'Allemagne, dit J. Grimm, était la patrie naturelle de la Réforme[1]. »

On ne sera pas surpris que les peintures morales tiennent beaucoup de place dans le livre de Tacite. Il admire sans réserve, chez les Germains, l'honnêteté de la vie de famille, la gravité du mariage, le respect qu'ils ont pour la femme, l'éducation virile qu'ils donnent aux enfants. On comprend qu'il ne puisse leur adresser ces éloges sans faire quelques retours amers sur les mœurs des Romains et des Romaines de son temps. Les adul-

1. Je ne fais ici que résumer ce qu'a si bien dit M. Geffroy dans son livre intitulé : *Rome et les Barbares*.

tères sont rares en Germanie : ce n'est pas comme à Rome, « où corrompre et céder à la corruption s'appellent vivre à la mode du jour ». Pour forcer un jeune homme à se marier, on n'a pas besoin de promulguer des lois sévères : « Les bonnes mœurs y ont plus d'empire qu'ailleurs les bonnes lois. » Il n'est pas nécessaire d'y exercer autour des femmes une surveillance rigoureuse : « elles vivent sous la garde de la chasteté, loin des spectacles qui corrompent les mœurs et des festins qui allument les passions. » Comme elles ne savent pas écrire, on n'a pas lieu de se méfier des mystérieuses correspondances. On ne connaît pas l'usure, les affranchis ne possèdent aucune influence particulière, les esclaves ne sont employés qu'aux champs : « c'est la femme avec les enfants qui s'occupe des soins intérieurs de la maison ». Ces contrastes sont indiqués avec tant de complaisance qu'on s'est demandé si l'ouvrage n'était pas simplement une satire des mœurs romaines. Je ne le crois pas. Certainement, quand l'occasion se présente de gronder ses contemporains, Tacite ne la laisse pas échapper. Mais ici ces leçons de morale n'occupent que quelques chapitres, et il n'est pas possible que ce soit uniquement pour elles que l'ouvrage ait été fait. On n'a pas besoin d'aller chercher si loin les motifs que Tacite avait de l'écrire. Il voulait entretenir les Romains de nations qu'il leur importait de connaître et qu'ils avaient beaucoup de raisons de redouter. Sénèque leur disait déjà, quelques années auparavant : « Qu'y a-t-il de plus énergique que les Germains? A ces corps vigoureux, à ces âmes qui ne connaissent pas les plaisirs, le luxe, les richesses, donnez un peu plus de tactique et de discipline; je n'en dis pas davantage : vous ne pourrez leur tenir tête qu'en revenant aux vertus de vos pères[1] ». Tacite pense comme lui; il a vu

1. Sénèque, *De ira*, 5, 10.

ces peuples de près, il devine combien de menaces recèle cette barbarie qu'on a l'air de mépriser; il lui semble qu'elle est bien plus redoutable pour Rome que les Parthes dont on fait tant de bruit, et il tient à faire part à ses concitoyens de ses alarmes patriotiques. Voilà, je crois, quel est le dessein de la *Germanie.*

Quoi qu'il en soit, ce livre a une importance particulière pour la question que nous essayons de résoudre. Il nous montre qu'au moment où Tacite, dans sa province, recueillait et ordonnait les éléments dont il a été plus tard composé, il possédait déjà les qualités qu'exige le métier nouveau auquel il allait consacrer sa vie. L'historien était prêt; il ne lui manquait plus qu'une occasion d'écrire l'histoire.

VI

Retour de Tacite à Rome. — Situation de Rome à ce moment. — Les dernières années de Domitien. — Sa mort.

Quand Tacite revint à Rome, en 93, la situation politique était devenue beaucoup plus mauvaise. C'est le propre des régimes tyranniques d'aller toujours en s'exaspérant. Les victimes appellent les victimes. Au début, Domitien n'avait frappé que par intervalles et en laissant respirer de temps en temps (*per intervalla et spiramenta temporum*); peu à peu, les intervalles se rapprochèrent, et les condamnations finirent par se succéder presque sans interruption.

Ce n'était pas un fou, comme Caligula, ni un sot, comme Claude. Par certains côtés, il ressemblait plutôt à Tibère; comme lui, il a bien gouverné l'Empire. Il surveillait avec vigilance les proconsuls et les propré-

teurs qui administraient les provinces, et, sous lui, le monde ne fut pas malheureux. Mais, avec quelques bonnes qualités, il en avait encore plus de mauvaises. Fils d'un empereur économe, simple, ennemi de la représentation et de la pompe, et qui rappelait si volontiers ses humbles origines, il formait un parfait contraste avec son père. Il était d'une vanité et d'une insolence insupportables; il lui plaisait d'humilier ceux qui l'entouraient. Non seulement il tenait à la réalité du pouvoir, mais il en aimait les apparences, même les plus futiles. Il supprima les ménagements par lesquels Auguste avait cherché à dissimuler son autorité souveraine pour la faire accepter avec moins de répugnance. Il se fit appeler couramment : « notre Seigneur et notre Dieu, *Dominus ac Deus noster* ». En toute chose, il entendait être le maître et le paraître. Naturellement tout ce qui avait l'air de le dépasser lui faisait ombrage; il se défiait de la noblesse, du talent, de la vertu. Cette défiance augmenta encore après les guerres qu'il soutint contre les Germains et les Daces. Ses armées n'avaient pas été toujours heureuses, et il ne voulait pas qu'on le sût. Autour de lui, on exagérait les avantages qu'on avait obtenus, on cachait avec soin les défaites. Les poètes officiels, Stace et Martial, ne tarissaient pas de chants de victoire; mais l'empereur se doutait bien qu'on n'était pas dupe de leurs mensonges, et il sentait le besoin d'effrayer les gens pour les empêcher de parler. Ce qui accrut encore le mal, c'est que Domitien avait la prétention d'être le réformateur des mœurs publiques et s'en faisait gloire. Mais, par malheur, ce prince si sévère pour les défauts des autres était lui-même très vicieux. Il avait fait des lois rigoureuses contre l'adultère, et il vivait publiquement avec sa nièce, la fille de Titus, qu'il avait enlevée à son mari, et dont il causa la mort en essayant de la faire avorter. Ce contraste était

* cf. Suet. Dom. 13

choquant et il n'ignorait pas qu'on en était indigné. Aussi voyait-il partout des allusions à sa conduite. Toutes les fois que les moralistes attaquaient le vice en général, il lui semblait que c'était de lui qu'ils voulaient parler. Il commença par punir en détail, de mort ou d'exil, les plus illustres d'entre eux; puis, il prit le parti de les expulser tous ensemble, sans distinction. Les philosophes de profession, qui avaient pris le petit manteau, et qui donnaient des leçons aux jeunes gens de grande famille, — ils étaient alors fort nombreux, — furent obligés de s'éloigner. Ce fut une dispersion générale; quelques-uns se cachèrent dans les faubourgs des grandes villes italiennes; d'autres retournèrent en Grèce ou en Asie, d'où ils venaient; il y en eut qui s'enfuirent jusque dans les pays barbares.

Tacite arriva juste au moment où la crise était la plus aiguë, l'année même où Domitien fit mourir Senecio, Arulenus Rusticus, le fils d'Helvidius, les gens les plus honorables de Rome, et où les philosophes furent exilés. Comment l'empereur l'a-t-il reçu à son retour et quelle fut sa situation tant que vécut Domitien, un fait permet de le conjecturer. D'après les règles qui présidaient à l'avancement dans les fonctions publiques, on pouvait arriver au consulat deux ans après la préture. Or, il s'en était écoulé quatre quand Tacite revint, et ni alors, ni dans les trois années qui suivirent, il ne fut nommé consul. Évidemment, il n'était pas dans les bonnes grâces du maître. Faut-il croire qu'il lui était suspect par son talent, ou lui reprochait-on d'être le gendre d'Agricola? Dans tous les cas, il dut voir à quel péril il était exposé et prit le parti de se faire oublier. « C'était, dit Pline, ce que pouvait souhaiter de mieux un honnête homme[1]. » Il n'y avait pas d'autre salut pour lui.

1. Pline, *Paneg.*, 90.

Mais, si, de cette manière, Tacite évita la mort, que de tristesses, que de hontes ne fut-il pas forcé de subir! Un ancien prêteur, comme lui, ne pouvait se dispenser d'aller au Sénat : Thraséa avait payé de sa vie le crime d'être resté chez lui le jour où l'on félicitait Néron d'avoir tué sa mère. Cet exemple avertissait Tacite de ne pas manquer aux séances. Il fut donc témoin des tragédies horribles qui s'y passèrent pendant trois ans. Ce n'est pas assez de dire qu'il en fut témoin, il y joua sans doute aussi son rôle. Il prit sa part des flatteries ridicules dont on accablait le prince, il vota avec acclamation les monuments qu'on élevait en son honneur, les titres qu'on lui décernait. Ce qui est plus triste encore, c'est qu'il condamna sans protester tous ceux dont on voulait se défaire ; il le dit clairement à la fin de l'*Agricola*. C'étaient des gens honorables, quelquefois de grands personnages, qu'on connaissait, qu'on estimait, qu'on aimait, et dont tous les sénateurs partageaient les sentiments. Domitien tenait à les traduire devant leurs amis, presque leurs complices; il voulait rejeter l'odieux de leur condamnation sur d'autres : « Je verrai bien, disait-il aux sénateurs, le jour du jugement, si vous avez quelque affection pour moi. » Puis, pendant toute la délibération, il regardait les juges, tenant note de leurs moindres défaillances, de la pâleur qui se trahissait sur leurs visages, des soupirs qu'ils ne pouvaient pas étouffer. Ces malheureux, qui se sentaient sous cet œil impitoyable, perdaient toute mesure. De juges ils se faisaient bourreaux. Ils portaient la main sur l'accusé, et il fallait que l'empereur intervînt pour empêcher de le mettre en pièces. Tacite ne pouvait se rappeler sans frémir ces scènes effroyables. « Nos ancêtres, dit-il, ont connu l'extrême liberté ; nous avons, nous, connu l'extrême servitude. »

Ce qui ajoutait à la tristesse de la situation, c'est

qu'elle semblait sans issue, et qu'il était impossible de voir d'où viendrait la délivrance. Domitien n'avait pas plus de quarante ans, il était dans la force de l'âge et de la santé. On ne pouvait pas compter sur un soulèvement des armées; les soldats qu'il avait comblés de faveurs lui étaient entièrement dévoués. Les provinces, qu'il administrait fort bien, comme on vient de le dire, n'avaient aucune raison de lui être contraires. Le peuple lui savait gré des belles fêtes qu'il ne cessait de lui donner, des courses de chars dans le cirque, des combats d'hommes et de femmes, le jour et la nuit, dans l'amphithéâtre. Quant à l'aristocratie, assurément elle le détestait[1], mais elle était trop épuisée, trop décimée, trop peureuse, pour former jamais une grande conspiration contre lui, comme celle de Pison, sous Néron. Ce furent ses amis qui accomplirent ce que ses ennemis n'osaient pas entreprendre. Sa femme, dont il était follement épris, quoiqu'il sût qu'elle le trompait, qu'il avait une fois renvoyée, puis reprise, et qui redoutait quelque retour de colère, s'unit à quelques-uns de ses affranchis, qui, tout-puissants un jour, n'étaient pas sûrs d'être en vie le lendemain, et, un matin du mois de septembre 96, ils le firent assassiner dans sa chambre.

1. Voici une anecdote qui montre à quel point Domitien en était haï. Pline le jeune raconte qu'étant allé voir un personnage important, nommé Corellius Rufus, il l'avait trouvé souffrant cruellement de la goutte. « Pourquoi croyez-vous, lui dit Corellius, que je me résigne à supporter ces douleurs intolérables? Je m'en serais délivré par la mort, si je ne voulais survivre à ce brigand, ne fût-ce qu'un jour. » En effet, quand Domitien eut été tué, Corellius se laissa mourir de faim. (Pline, *Epist.*, I, 12.)

VII

Tacite après Domitien. — Consulat et proconsulat. — Il prend la résolution d'écrire l'histoire.

Domitien mort, les choses reprirent leur ancien cours. Les honnêtes gens cessèrent de se tenir dans l'ombre, les langues se délièrent, le Sénat redevint agité et vivant, quelquefois même un peu plus que le nouvel empereur, Nerva, ne l'aurait souhaité. Ceux qui avaient été arrêtés dans leur carrière rentrèrent dans le rang; les honneurs publics, qu'on réservait pour les moins scrupuleux, furent rendus aux plus dignes. Tacite fut consul dès l'année suivante, aussitôt que ce fut possible, et il eut l'occasion de prononcer en cette qualité l'éloge d'un grand personnage, Verginius Rufus, qui venait de mourir à quatre-vingt-trois ans. Deux ans après le Sénat le chargea, de concert avec son ami Pline le jeune, de poursuivre un proconsul malhonnête qui vendait des lettres de cachet, comme on faisait sous Louis XV, et l'on nous dit, à ce propos, qu'il avait conservé toute son éloquence. Quant à ses dernières années, elles nous échappent. Tout ce que nous en connaissons nous vient d'une inscription récemment découverte en Carie, et qui prouve qu'il ne s'est jamais désintéressé du service de l'État. Elle nous apprend que, vers la fin du règne de Trajan, il était proconsul de la province d'Asie, ce qu'on regardait comme une des grandes situations de l'Empire. A partir de ce moment, nous ne savons plus rien de sa carrière[1].

1. On ignore tout à fait en quelle année Tacite est mort. De ce qu'il n'a pas écrit, comme il l'avait annoncé, la vie d'Auguste et l'histoire de Nerva et de Trajan, on ne peut guère conclure, ainsi qu'on le fait d'ordinaire, qu'il n'a pas survécu à l'achèvement des *Annales*. Beaucoup de raisons peuvent l'avoir empêché de tenir sa promesse.

Mais une autre carrière avait commencé pour lui ; en même temps qu'il reprenait ses occupations anciennes, il s'en donnait de nouvelles. Moins de deux ans après la mort de Domitien, à peine au sortir de son consulat, quand il était plus que jamais engagé dans les affaires, il publie ses premiers livres d'histoire.

Comme il est avare de confidences, il n'a dit nulle part ce qui l'avait décidé à le faire et quelles raisons l'ont amené, tout en restant orateur, à devenir historien, mais il me semble qu'il est facile de les soupçonner. Avant tout, il faut admettre qu'il devait avoir un goût naturel pour l'histoire, et qu'il est probable qu'il ne l'a jamais négligée. Dans cette éducation large que Messalla recommande aux jeunes orateurs, et que Tacite a su se donner à lui-même, l'histoire avait certainement sa part. Qu'il ait lu les grands historiens de Rome, Salluste et Tite-Live, et qu'il les ait fort admirés, on n'en peut douter, puisqu'il les a souvent imités dans la suite. Mais il a aussi étudié les autres, même ceux de l'époque républicaine, qui étaient peu connus, et auxquels il trouve qu'on ne rend pas assez justice. Il a eu l'occasion d'en citer un, Sisenna, à propos d'un fait qu'il rapporte. Ceux dont il ne parle pas lui ont servi pour ces digressions dont il nous dit qu'il les a tirées de la mémoire du passé, *ex veteri memoria petita.* Il semble même, à quelques indices, qu'il ait eu déjà, dans sa jeunesse, l'idée d'écrire des ouvrages historiques. Dans ce passage du *Dialogue* où Messalla félicite ses amis de ne pas se borner à plaider devant les juges ou à déclamer dans les écoles, mais de se livrer aussi à d'autres exercices « qui nourrissent l'esprit et lui donnent un agréable divertissement de science et de littérature », il loue en particulier l'un d'eux, Julius Secundus, qui, tout en se faisant un grand renom dans le barreau, a trouvé le temps de composer la biographie d'un personnage important de cette

époque, et il encourage les autres à l'imiter[1]. On peut en conclure, à ce qu'il semble, que Tacite, qui parle par la bouche de Messalla, se proposait d'imiter Julius Secundus et qu'il songeait sans doute à mêler, lui aussi, quelques études d'histoire à ses travaux ordinaires. S'il ne l'a pas fait, c'est que la politique et les affaires ne lui en laissèrent pas la liberté : elles ne vous lâchent plus, une fois qu'elles vous ont pris, et l'on devient leur esclave, dès qu'on s'est fait leur serviteur. Il fallait des événements imprévus pour que Tacite leur échappât et qu'il lui fût possible de s'abandonner à ce qui était son goût instinctif et ce qui a fait sa gloire.

Ces loisirs qui lui manquaient, la tyrannie de Domitien les lui fournit. Pendant trois ans, il n'occupa aucune magistrature, et on vient de voir qu'il se tint soigneusement à l'écart des affaires publiques. Il allait au Sénat, comme les autres, quand il était convoqué ; mais, outre que, dans le sénat de Domitien, on ne parlait guère, lui s'était condamné par prudence à ne pas parler du tout. Ce silence, on le comprend, lui pesait. C'est un cruel déplaisir pour un politique à qui tout a réussi jusque-là, et qui compte que l'avenir lui réserve encore de plus grands succès, de se voir tout d'un coup arrêté en pleine réputation, en pleine fortune. Il a parlé avec une amertume éloquente, au début de l'*Agricola*, de ces belles années perdues, pendant lesquelles un homme dans la force de l'âge sent qu'il arrive peu à peu à la vieillesse, et qu'il risque de n'être plus, quand l'orage sera passé, « qu'un survivant de lui-même ». Actif comme il l'était, d'un esprit ouvert et curieux, il ne pouvait rester sans rien faire. Mais qu'a-t-il fait réellement ? Il n'est guère probable qu'il se soit occupé de l'éloquence, qui avait été jusqu'à ce moment sa plus grande passion. L'élo-

1. *Dial.*, 14.

quence est un art qui ne se suffit pas à lui-même ; il suppose un public, et l'on ne prépare pas des discours qu'on n'aura pas l'occasion de prononcer. Mais il y a d'autres études qui s'accommodent de la solitude et du recueillement, auxquelles on se livre pour se contenter soi-même, dont on jouit chez soi, sans avoir besoin de les communiquer à personne. L'histoire est de ce nombre : on peut toujours, avec quelques bons livres, se donner le spectacle du passé, quand on veut détourner sa pensée du présent. Il y avait d'ailleurs une raison particulière qui devait à ce moment attirer Tacite vers l'histoire. Rien n'était plus pénible aux gens de cette triste époque que de voir que les plus grands crimes s'accomplissaient sans résistance et presque avec l'assentiment général. On acceptait tout sans se plaindre ; personne n'osait parler, ni en public, ni même entre amis : l'espionnage avait supprimé l'intimité. On n'entendait, dans ce silence, que les flatteries d'un Sénat tremblant, et les éloges de poètes mercenaires ; et comme, par malheur, ces poètes, surtout Stace et Martial, se trouvaient être des gens de talent, on pouvait craindre que leur voix, après avoir trompé les contemporains, n'abusât la postérité. Pour lui faire savoir la vérité, on ne pouvait compter que sur l'histoire. N'est-ce pas d'elle qu'on peut vraiment dire qu'elle est « la conscience de l'humanité » ? Il est donc permis de croire que c'est alors, pendant ses réflexions attristées et solitaires, que Tacite prit définitivement la résolution d'écrire l'histoire.

Aussi, dès les premiers moments de la délivrance, « aussitôt qu'on se reprit à vivre », nous voyons qu'il se met à l'œuvre et que c'est un livre d'histoire qu'il entreprend de composer. Son sujet fut vite choisi ; les événements s'étaient chargés de le lui fournir. On était si plein de colère contre le régime auquel on venait

d'échapper que ceux qui en avaient souffert ne se refusaient pas le plaisir de le maudire. On n'entendait guère autre chose dans les salles de lectures publiques; de tous les côtés on y venait pieusement écouter l'éloge des victimes de Domitien et honorer la mémoire de ceux dont on n'avait pas osé pleurer la mort. C'est dans ces circonstances que Tacite se prépara à écrire un ouvrage qui devait contenir, nous dit-il, « le souvenir de la servitude passée et le témoignage de la félicité présente », ce qui veut dire, je pense, qu'il se proposait de raconter les dernières années de Domitien et les premiers temps du gouvernement nouveau. Il y trouvait à la fois l'occasion de rendre hommage aux princes « sous lesquels Rome commençait à renaître », et, en rappelant les crimes du dernier Flavius, de rétablir la vérité indignement travestie dans les mensonges officiels.

Si pressé pourtant qu'il parût être d'accomplir son dessein, il se détourna un moment ailleurs, et commença par écrire la *Vie d'Agricola*, son beau-père, qui doit être des premiers mois du règne de Trajan, et presque en même temps, en 98, il fit paraître la *Germanie*, qui, comme on l'a vu, était sans doute préparée depuis quelque temps. A-t-il eu quelque raison particulière de les publier à ce moment, ou voulait-il simplement tâter l'opinion, comme Salluste et Montesquieu, se faire la main par un travail plus court, pour une œuvre de plus longue haleine? c'est une question sur laquelle on reviendra plus tard. Toujours est-il qu'il n'avait pas renoncé à son grand ouvrage et qu'il songeait toujours à l'entreprendre[1]. Seulement, dans l'intervalle, ses idées s'étaient modifiées, et, quand il se

1. Il dit lui-même, au début de l'*Agricola*, qu'il n'a composé [illegible] qu'en attendant un autre : *hic interim liber*.

remit au travail, le sujet n'était plus tout à fait le même. Il ne voulait d'abord que raconter « la servitude passée et la félicité présente », c'est-à-dire faire ressortir le contraste entre Domitien et ses successeurs. Réduit à ces termes, ce n'était qu'un ouvrage de circonstance, dont l'intérêt s'affaiblissait à mesure qu'on s'éloignait de la révolution qui lui avait donné la pensée de l'écrire. Il commença par retrancher de son programme « la félicité présente », comprenant bien qu'il ne lui serait pas aisé de parler en toute liberté de Nerva et de Trajan, et que ce n'était pas la peine de recommencer le *Panégyrique* de Pline le jeune. « Je réserve, nous dit-il, ce travail pour ma vieillesse[1]; » ce qui était peut-être une façon polie d'y renoncer. Restait « la servitude passée »; mais, s'il se bornait à raconter les crimes de Domitien, son livre n'était qu'un pamphlet et n'avait pas d'autre importance. Pour lui donner plus d'ampleur, il se décida à remonter jusqu'à la mort de Néron et à comprendre dans son récit Vespasien et Titus, aussi bien que Domitien. Dès lors, son ouvrage changeait de caractère. Il contenait toute la seconde dynastie impériale, et formait un sujet très complet, bien limité, d'un intérêt puissant, qui conduisait de la fin des Césars au commencement des Antonins. Avec cette œuvre nouvelle, Tacite entrait dans la grande histoire.

1. *Hist.*, I, 1.

CHAPITRE II

LA CONCEPTION DE L'HISTOIRE DANS TACITE

I

Les lois de l'histoire dans Cicéron. — Peut-on dire, comme lui, qu'elle est « une œuvre d'orateur »? — Ce qu'a de vrai cette définition. — Danger qu'elle peut offrir.

Quand Tacite commença d'écrire, Rome avait déjà produit de grands historiens, que tout le monde admirait et qu'il était bien difficile de ne pas imiter. Leur exemple faisait loi, et un homme comme lui, si attaché au passé, si respectueux des anciennes traditions, devait être, en principe, moins tenté qu'un autre de s'y soustraire. Je crois donc que, si l'on veut savoir de quelle manière il a conçu l'histoire, on doit chercher d'abord à connaître comment on la concevait avant lui.

C'est Cicéron qui nous l'apprendra. Il a tracé à plusieurs reprises les règles du genre historique, et les historiens qui l'ont suivi s'y sont conformés. Voici comment il fut amené à s'occuper de cette question. Vers la seconde moitié de sa vie, lorsqu'il composa le *De Oratore*, il se faisait peu d'illusions sur la situation de la

République. On n'avait pas besoin d'une grande perspicacité pour voir que la parole perdait tous les jours de son importance et que bientôt les difficultés ne seraient plus tranchées que par la force. Du reste il avait alors prononcé la plupart de ses plus beaux discours, et, de ce côté, il ne pouvait guère ajouter à sa gloire. Il songeait donc à se renouveler, et cherchait à quel genre il pourrait un jour appliquer son talent flexible pour conserver son autorité sur le public éclairé. Plus tard, quand le moment qu'il prévoyait de prendre un parti fut arrivé, quand l'éloquence lui fut tout à fait interdite et qu'il lui fallut se porter vers d'autres études, il se décida pour la philosophie; mais auparavant il semblait pencher vers l'histoire. Il éprouvait pour elle une très vive sympathie : « Elle est, disait-il dans un passage célèbre, la contemporaine des siècles, le flambeau de la vérité, l'âme du souvenir, la maîtresse de la vie[1]. » Il se rendait compte aussi qu'elle convient tout à fait au génie pratique des Romains, et même il lui était facile de voir que le caractère de leur gouvernement leur faisait une nécessité de la cultiver. Personne n'a mieux prouvé que la constitution romaine n'est pas un produit de métaphysique politique, sorti d'un seul jet des conceptions d'un sage, comme celle de plusieurs cités grecques; qu'elle est l'œuvre du temps et des hommes; qu'elle s'est formée lentement d'elle-même, par la lutte de forces opposées, qui se sont accommodées l'une à l'autre, ne pouvant se détruire, et que, par conséquent, l'histoire est indispensable pour comprendre à quelle occasion et de quelle manière les éléments divers dont elle se compose sont entrés dans l'ensemble et la place qu'ils s'y sont faite. Un autre motif qui le pousse à se tourner vers l'histoire, c'est qu'il trouve que, malgré l'impor-

1. *De orat.*, II, 9, 36.

tance qu'elle a pour les Romains, ils y ont fort peu réussi. Il traite mal les anciens annalistes, qui ne savent pas écrire; quant à ceux qui, comme Cælius Antipater, se sont mis plus tard à l'école des Grecs, il lui semble qu'ils les imitent mal, et en somme il n'hésite pas à dire : « Nous n'avons pas d'histoire, *abest historia a litteris nostris* [1]. » Il y avait donc là une bonne place à prendre, et, naturellement, il s'est demandé quelles qualités on exige de ceux qui prétendent l'occuper, c'est-à-dire quelles sont les lois de l'histoire.

La première de toutes, c'est que l'historien soit véridique. « Il faut qu'il établisse avec soin la date des événements qu'il raconte; qu'il décrive les lieux qui en ont été le théâtre; qu'il en indique les causes et les résultats; qu'il peigne les mœurs et les caractères des personnages, surtout qu'il les juge sans passion, et qu'il dise les choses exactement comme elles se sont passées. » Une phrase courte et frappante lui suffit pour résumer ces obligations : *ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat* [2]. Dire la vérité, toute la vérité, sans faiblesse, sans réticence, voilà la règle suprême : avons-nous rien trouvé de mieux aujourd'hui?

Mais, pour dire la vérité, il faut la connaître, et ce n'est pas toujours facile. Il y a toute une science délicate, compliquée, de découvrir les documents qui la contiennent, de les choisir, de les apprécier, de les interpréter. Cette science, les anciens l'ont-ils connue et pratiquée? En général, on en doute. Dans tous les cas, Cicéron n'en dit rien, ce qui semble bien prouver qu'elle ne leur paraissait pas aussi importante ou aussi difficile qu'à nous. Ils n'étaient pourtant pas étrangers à ce que nous appelons « la critique »; Quintilien nous dit

1. *De legibus*, I, 2.
2. *De orat.*, II, 15.

qu'on l'enseignait dans les écoles [1]. Sous le nom de *judicium*, l'esprit critique était une des qualités que le grammairien cultivait chez ses élèves; il les exerçait soit à corriger les textes corrompus, soit à rayer de la liste des ouvrages d'un auteur ceux qui ne lui appartenaient pas, « comme on chasse de la famille les enfants supposés », soit enfin à comparer les écrivains entre eux et à leur donner des rangs. Il est difficile d'admettre que la critique n'ait pas été appliquée à l'histoire, comme elle l'était à la grammaire. Le plus simple bon sens devait enseigner à un historien qu'il faut, avant tout, qu'il se rende compte des témoignages dont il se sert, et qu'il en apprécie la valeur [2]. Nous avons la preuve que Tacite, pour ne parler que de lui, n'a pas négligé de le faire. Quand il s'agit d'un jugement à porter sur Sénèque, il nous dit qu'on ne peut pas entièrement se fier à ce qu'en raconte Fabius Rusticus, qui était son intime ami [3]; ailleurs, il laisse entendre que les ouvrages qui ont paru pendant que la dynastie Flavienne était au pouvoir lui sont suspects, lorsqu'il s'agit d'un personnage ou d'un événement de cette époque [4]. On voit que, dans ces deux cas au moins, il a pris ses précautions pour être exactement informé et choisir des témoins dignes de sa confiance; et certainement, il a dû le faire plus souvent qu'il ne le dit. Mais il est remarquable que, quand il l'a fait, il n'éprouve pas toujours le besoin de le dire. S'il n'en dit rien, c'est évidemment qu'on ne tenait pas à le savoir. Le lecteur n'exigeait pas de l'historien qu'il citât ses sources et qu'il les discutât

1. Quint., I, 4, 3.
2. Pour montrer qu'ils l'ont fait, je pourrais renvoyer à certains passages de Suétone, notamment à celui où il cherche à établir le lieu de la naissance de Caligula (*Caligula*, 8). C'est un modèle de discussion historique.
3. *Ann.*, XIII, 20.
4. *Hist.*, II, 101.

devant lui. Il le croyait facilement sur parole, et, si le récit lui paraissait vraisemblable, il était disposé à le regarder comme vrai. C'étaient là, il faut le reconnaître, des dispositions fâcheuses, et dont beaucoup d'historiens ont dû abuser.

En revanche, il y avait des qualités dont on ne les dispensait pas volontiers, et qui, au besoin, tenaient lieu des autres. Naturellement, ce sont celles sur lesquelles Cicéron insiste le plus. Pour expliquer comment il se fait que les premiers qui ont écrit l'histoire à Rome aient si mal réussi, il nous dit qu'ils étaient des chroniqueurs plutôt que des historiens. Ils ignoraient l'art de présenter la vérité d'une manière agréable, ou, pour parler comme lui, ils racontaient les faits, mais ne savaient pas les embellir, *narratores rerum, non ornatores*. C'est que l'éloquence seule « orne et embellit » ce qu'elle touche, et, par malheur, ils n'étaient pas éloquents. Il résume donc sa pensée dans une phrase expressive qu'on lui a beaucoup reprochée : « L'histoire, dit-il, est avant tout une œuvre d'orateur, *opus oratorium maxime*[1]. »

Avant de juger l'opinion de Cicéron, il faut la comprendre. Voulait-il dire, comme on le suppose généralement, que le genre oratoire et le genre historique sont la même chose? Je ne le crois pas. Il les a nettement distingués ailleurs[2], et son disciple Quintilien exprime le sentiment du maître quand il recommande à ses élèves de lire les historiens, mais de ne pas les imiter, « car presque tout ce qui est un mérite chez eux devient un défaut chez un orateur[3] ». Quelle peut donc être véritablement la pensée de Cicéron? Il me semble qu'on ne

1. *De leg.*, 1, 2.
2. Notamment dans le *Brutus*, 83, quand il dit d'un orateur grec : *historiam non tam historico quam oratorio genere perscripsit.*
3. Quint., X, 1.

peut s'en rendre compte que si l'on donne aux mots d'*orateur* et d'*éloquence* un sens plus large que celui qu'on leur attribue d'ordinaire. Sénèque le père fait remarquer que l''étude de l'art oratoire ne prépare pas seulement à parler en public et que c'est une sorte d'éducation générale qui mène à tout [1]. C'est ainsi qu'on est arrivé à entendre, par le mot *eloquentia*, non seulement la littérature en prose opposée à la poésie [2], mais toute la littérature en général [3]. Un homme éloquent n'est pas seulement celui qui parle bien, mais celui qui sait bien écrire. En ce sens, dire que l'histoire est une œuvre d'orateur n'est pas affirmer qu'il y faut employer les procédés de la rhétorique, mais que c'est une œuvre d'artiste, un travail littéraire, qui exige les mêmes qualités que les autres, qui demande qu'on ait un grand souci de la composition et qu'on ne néglige pas le style. — Ainsi entendue, que doit-on penser de l'opinion de Cicéron?

De nos jours, beaucoup de bons esprits, préoccupés avant tout de l'exactitude, voudraient imposer à l'historien la rigueur des méthodes scientifiques, et lui conseillent volontiers d'imiter les procédés de Tillemont plutôt que ceux de Michelet. Il est certain pourtant qu'on ne fera jamais de l'histoire une science comme la physique ou la chimie. Même quand on la réduirait à n'être qu'une collection de faits, ce qui paraît à quelques personnes un moyen merveilleux de supprimer les causes d'arbitraire et d'erreur, ces faits ne ressemblent pas à ceux qu'un savant observe dans son laboratoire, et qu'il

1. Sénèque, *Controv.*, II, *procem.*

2. Il garde ce sens sur les affiches de certaines de nos facultés de lettres où le nom de *professeur d'éloquence française et latine* est opposé à celui de *professeur de poésie.*

3. Tacite (*Dial.*, 10) applique le nom d'éloquence à la poésie lyrique et à l'élégie. Pline (*Epist.*, VI, 21) dit : *non est genus quod absolutissimum non possit eloquentissimum dici.*

décrit comme il les voit; ce ne sont pas les produits de forces aveugles, qui agissent toujours de la même manière, et qui, placées dans de certaines conditions, ne peuvent pas agir autrement. Ils proviennent d'un être mobile, changeant, irrégulier, qu'il faut avoir étudié en lui-même, et dans sa nature propre, pour comprendre la raison des choses qu'on lui attribue, et même pour en affirmer la réalité. Ainsi la connaissance de l'homme, l'étude des mœurs, des passions, des caractères, sont nécessaires à l'histoire, ce qui en fait proprement un genre littéraire. D'ailleurs ces faits eux-mêmes, quand il s'agit du passé, nous ne pouvons pas les aborder directement, nous ne les saisissons qu'à travers un ou plusieurs intermédiaires. Ils n'existent pour nous que dans les récits de ceux qui en ont été les contemporains et les témoins, et ces récits ne sont pas toujours semblables. Très souvent ils se contredisent; il est rare que les gens qui ont vu le même événement le racontent de la même manière, et que ceux qui ont vécu dans l'intimité du même personnage aient la même façon de le juger. Entre ces appréciations diverses, il faut bien que l'historien choisisse. Avec ces fragments de vérité, qu'il recueille un peu partout, il doit reconstituer un ensemble. Il entre nécessairement dans ce travail une part de création personnelle, et ceux qui prétendent l'empêcher d'y mettre quelque chose de lui-même le forceraient à ne produire qu'une œuvre qui ressemblerait à des chroniques de couvent, comme on en faisait au moyen âge, ou à nos manuels du baccalauréat. J'ajoute que, quand nous demandons qu'on nous enseigne le passé, nous désirons apparemment qu'on nous le montre comme il était, c'est-à-dire vivant. Le souci même de la vérité, qu'on met au-dessus de tout, l'exige. Une table des matières, contenant les principaux faits, relatés à leur date, avec un renvoi aux dissertations savantes qui les

ont élucidés, ne ferait pas notre affaire. Nous souhaitons qu'on nous en donne le spectacle, nous voulons les voir; or, c'est véritablement un art, le plus rare, le plus précieux peut-être de tous les arts, que de savoir leur rendre la vie; d'où il suit qu'un historien, en même temps qu'un savant, a besoin d'être un artiste. Si c'est là ce que Cicéron a voulu dire, la loi qu'il énonce est incontestable; elle s'applique à tous les temps, et peut-être convient-elle encore plus au nôtre qu'au sien. Jamais il n'a été plus nécessaire de dire que l'étude des documents, dans laquelle on prétend nous enfermer, est une préparation à l'histoire, mais qu'elle n'est pas l'histoire même; qu'il faut les interpréter, les mettre en œuvre, et ne pas se contenter de les juxtaposer; et que, pour employer une comparaison de Taine, ils ressemblent à ces échafaudages qui servent à bâtir une maison, et qu'on fait disparaître quand elle est construite.

Mais, si l'expression de Cicéron paraît parfaitement juste quand on entend le mot d'orateur dans son sens le plus large, il faut avouer qu'il était très possible de la prendre à la lettre, et qu'alors elle pouvait être pleine de dangers. La forme oratoire était à ce moment la forme littéraire par excellence; dans la littérature impériale notamment, tout tourne à l'éloquence. Celui qui écrit, quoi qu'il écrive, se croit toujours, comme celui qui parle, en présence d'un auditoire. Il emploie, pour se faire lire, les procédés qu'enseigne le rhéteur pour se faire écouter. Il cherche, dans sa façon d'écrire, la pompe et l'éclat; il se préoccupe, dans sa manière de raconter, de l'effet et de la mise en scène. Il dispose habilement les détails, il les groupe, il les arrange pour rendre les récits qu'il fait plus piquants. Il peut même, à l'occasion, être tenté d'aller plus loin. Dans les écoles des rhéteurs, où s'élevait la jeunesse, on n'avait d'autre souci que de plaire. Les sujets qu'on y traitait d'ordinaire

étant d'invention, les jeunes gens étaient libres de présenter les faits sous l'aspect qui leur semblait le plus favorable. Pour leur donner le tour qui leur convenait le mieux, ils les dénaturaient à leur fantaisie; ils y ajoutaient des incidents qu'ils imaginaient, et que, dans la langue de l'école, on appelait des *couleurs*, et celui qui inventait les *couleurs* les plus inattendues était sûr d'être le plus applaudi par ses camarades [1]. Cette liberté qu'on se donnait n'avait pas de grands inconvénients, puisqu'il s'agissait en général de personnages fictifs et de sujets imaginaires; il y avait pourtant aussi quelquefois des matières empruntées à l'histoire (*suasoriæ*), et, dans les autres, on pouvait être amené à alléguer comme arguments des événements réels qu'on tirait des souvenirs du passé. On ne se croyait pas obligé de les traiter avec plus d'égards que le reste; on les accommodait sans scrupules aux besoins de la situation présente, on cédait au désir d'y trouver l'occasion de quelques belles images, et, par exemple, on n'hésitait pas à changer les circonstances de la mort de Coriolan, quand on voulait instituer une comparaison éloquente de lui et de Thémistocle. C'était Cicéron lui-même qui en donnait la permission. « Quand le rhéteur invoque l'histoire, disait-il, il ne lui est pas défendu de mentir [2]. »

Ainsi les jeunes gens n'apprenaient pas à l'école le souci de l'exactitude et le respect de la vérité. Ils y prenaient de mauvaises habitudes d'esprit, et si, plus tard, ils devenaient des historiens, ils pouvaient être tentés de n'y pas renoncer. C'était un danger pour eux, et même les plus grands ne l'ont pas toujours évité.

1. On peut consulter, au sujet de ces habitudes des écoliers Romains, l'étude qui est placée plus loin sur *Les écoles de déclamation à Rome*.

2. *Brutus*, XI : *concessum est rhetoribus ementiri in historiis ut aliquid dicere possint argutius.*

II

Ce qu'on peut tirer des prologues de Tacite pour connaître sa conception de l'histoire. — Sévérité pour les historiens de l'époque impériale. — Admiration pour ceux de l'époque républicaine. — Ce qu'il compte faire lui-même.

Tacite n'a dit nulle part de quelle manière il concevait l'histoire, si c'était tout à fait comme ses prédécesseurs, ou s'il avait des vues différentes. Il me semble pourtant qu'il en laisse entrevoir quelque chose dans les prologues qu'il a mis en tête de ses deux grands ouvrages. Quoique le sens n'en ait pas toujours paru très clair et qu'on ait discuté sur la façon d'entendre certains passages, il est hors de contestation qu'il s'y montre très sévère aux historiens de l'époque impériale et très favorable à ceux de la République. N'est-ce pas une façon de tracer d'avance son programme, et ne peut-on pas dire qu'en nous donnant les raisons qu'il a de blâmer les uns et d'approuver les autres, il annonce de quelque manière ce qu'il veut lui-même éviter et ce qu'il se propose de faire?

Pour lui, la décadence des lettres romaines a commencé avec l'établissement de l'Empire. « Depuis la bataille d'Actium, dit-il dans le prologue des *Histoires*, les grands génies ont disparu. » Cette phrase doit être, je crois, un peu librement interprétée. Si on la prenait à la lettre, il faudrait exclure Tite-Live de la liste des grands historiens, puisqu'il n'a publié les premiers livres de son ouvrage que quelques années après la victoire d'Auguste. Ce n'est certainement pas ce que pensait Tacite, qui a fait ailleurs de Tite-Live un si grand éloge; aussi, pour ne laisser aucun doute sur son opinion véritable, il a plus tard, dans le prologue des

Annales, un peu reculé la date qu'il avait d'abord fixée, et ne fait plus commencer la décadence qu'à l'avènement de Tibère. C'est donc à partir de cette époque seulement qu'il condamne ceux qui ont écrit des livres d'histoire.

Mais il faut remarquer qu'à partir de cette époque, il ne met entre eux aucune différence. Il s'en trouvait, dans le nombre, dont on parlait avec estime et qui jouissaient d'une certaine renommée; il ne les traite pas mieux que les autres; tous sont enveloppés dans la même condamnation.

Que leur reproche-t-il? La faute la plus grave qu'un historien puisse commettre : ils n'ont pas eu assez de souci de la vérité. « Pendant la vie des méchants princes, ils mentent par peur; le lendemain de leur mort, ils mentent par haine. » Ils passent, selon les événements, des lâches complaisances aux plus violentes attaques. Ces dernières paraissent à Tacite particulièrement dangereuses, « parce qu'on se méfie des flatteurs, tandis qu'on est disposé à croire ceux qui disent du mal des gens ». Quant à lui, quoiqu'il sache bien « qu'il n'y a rien de plus commode que de se donner par la malignité un faux air d'indépendance », il promet de se tenir en garde contre elle, et voilà surtout en quoi il compte différer des autres historiens de l'Empire.

Il est moins aisé de comprendre la raison des éloges qu'il donne à ceux de la République. On les avait longtemps négligés, mais l'opinion commençait alors à leur rendre plus de justice; la réaction s'était faite contre cette école des modernes dont Aper soutient les principes dans le *Dialogue sur les orateurs*. Non seulement on avait réhabilité Cicéron, mais on voulait remonter jusqu'à Caton et aux Gracques; il y avait même des gens qui mettaient Lucilius au-dessus d'Horace et qui lisaient plus volontiers le poème de Lucrèce que celui de Vir-

gile[1], en attendant qu'on leur préférât à tous les deux les *Annales* d'Ennius. Je ne crois pas que Tacite approuvât ces exagérations; nous voyons cependant qu'il faisait un grand cas des anciens historiens de Rome. Ils lui plaisaient par la connaissance qu'ils avaient des affaires publiques, par leur franchise, leur indépendance, leur sincérité. Il est vraisemblable aussi que leur façon simple et rude de s'exprimer ne le choquait pas; il devait penser d'eux ce que, vers le même temps, Quintilien disait des écrivains de l'époque républicaine : « C'est là qu'il faut aller prendre l'honnêteté et la virilité du langage, puisque, même dans notre style, nous nous sommes laissé séduire par une sorte de corruption[2] ».

Il est vrai qu'en traitant ces historiens avec tant de complaisance, il se mettait en contradiction directe avec Cicéron, qui, nous venons de le voir, leur est si défavorable. Mais, en réalité, Cicéron ne leur fait qu'un reproche : il trouve qu'ils manquent des qualités qui caractérisent l'orateur. C'est un défaut capital pour lui, qui définit l'histoire *opus oratorium maxime*; nous, qui sommes moins amis de la rhétorique et qui trouvons qu'elle a parfois trop de place chez les historiens de l'antiquité, nous serions probablement moins sévères pour ceux d'entre eux qui ne sont coupables que de l'avoir un peu négligée. Quand Cicéron dit « qu'ils rapportent les faits sans essayer de les embellir, » c'est un reproche qu'il veut leur faire; ce serait un éloge pour nous. Je crois donc que, dans les dispositions où nous sommes, nous aurions un grand plaisir à connaître des historiens bien informés, qui racontaient ce qu'ils avaient fait ou vu faire, et n'avaient d'autre pensée que de le raconter exactement. Nous serions

1. *Dial.*, 23.
2. Quintilien, 1, 8, 9.

très curieux de posséder les pages où le vieux Fabius Pictor décrivait ces terribles batailles avec les Carthaginois, auxquelles il avait assisté, de lire le récit des entretiens de Cincius Alimentus avec Annibal, dont il fut le prisonnier, ou ce que Sempronius Asellio disait de Scipion Émilien, sous lequel il servit à Numance. Peut-être y trouverions-nous plus d'agrément que dans des histoires d'une forme plus élégante et d'un tour plus oratoire.

Ne pouvons-nous pas soupçonner que Tacite avait pour ces vieux écrivains les mêmes sentiments que nous, puisqu'il ne met aucune réserve aux éloges qu'il leur donne? Quand on voit que le reproche qu'on leur faisait, et qui vraisemblablement était très juste, de manquer d'éloquence et de ne savoir pas embellir leurs récits ne l'a pas empêché de témoigner pour eux une si grande estime, il me semble qu'on est en droit d'en conclure que ce défaut ne lui paraissait pas aussi grave qu'à Cicéron, et que, par conséquent, il mettait moins que lui le souci de l'art oratoire dans son programme d'historien. Cela surprend chez un écrivain qu'on accuse quelquefois, et non sans raison, d'avoir un peu abusé de la rhétorique, mais la même conclusion se tire d'un passage de l'*Agricola* qui paraît, au premier abord, assez singulier. Il y met Fabius Rusticus, qui vivait sous Néron, à côté de Tite-Live, et les appelle « les deux historiens les plus éloquents de Rome, l'un chez les anciens, l'autre chez les modernes [1]. » On est fort surpris qu'après un si grand éloge, il n'ait pas cru devoir excepter Fabius du blâme qu'il inflige à ceux qui ont écrit l'histoire sous l'Empire, et lui faire, parmi eux, une place à part. Faut-il croire, comme on l'en accuse ordinairement, qu'il se soit ouvertement contredit?

1. *Agric.*, 10.

N'est-ce pas plutôt qu'en le proclamant le plus éloquent des historiens de son époque, il ne voulait pas dire que ce fût pour cela un historien accompli, et que l'éloquence ne lui paraissait pas la seule qualité, ni même peut-être la plus importante, pour écrire l'histoire? Précisément, dans le même passage de l'*Agricola*, il a employé le mot d'éloquence d'une façon qui fait réfléchir. C'est au moment où il va décrire la Bretagne. Il fait remarquer que les écrivains antérieurs, qui ne la connaissaient pas, s'en sont tirés par de belles phrases, mais qu'il compte, lui, remplacer l'éloquence par la vérité : *quæ priores eloquentia percoluere rerum fide tradentur*. Il semble bien qu'on sente, dans cette phrase, une pointe de fine ironie contre ceux qui ne sont préoccupés que du bien dire, qui pensent qu'au besoin il tient lieu de l'exactitude des faits, et qu'il peut suffire à tout. Cette opinion n'était donc pas la sienne, et l'on peut en conclure, sans témérité, qu'il n'entendait pas donner, dans son œuvre, à ces qualités de forme et d'extérieur, plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir.

Je crois donc, si j'ai bien interprété la pensée de Tacite dans ces quelques phrases de ses prologues, que la préférence qu'il accorde aux historiens de l'époque républicaine, si sérieux, si pleins de qualités viriles, si instruits des affaires publiques, si étrangers à tout artifice oratoire, et sa sévérité pour ceux de l'Empire, qui, pour plaire à une société de lettrés raffinés, ont trop sacrifié aux agréments de la composition et du langage, qui, venus en un temps où la vérité était difficile à découvrir et dangereuse à dire, l'ont trop aisément remplacée par d'autres mérites, permettent de croire qu'au moment où il a commencé ses premiers ouvrages, il avait dans l'esprit la conception d'une histoire simple, grave, sincère, qui tirerait surtout son intérêt de la

sûreté des informations, et tiendrait moins à la beauté de la forme qu'à la solidité du fond.

Voilà, je crois, ce qu'il a voulu faire. Est-ce vraiment ce qu'il a fait?

III

Sincérité de Tacite. — Sources dont il pouvait se servir pour connaître l'histoire des empereurs. — Les procès-verbaux du Sénat. — Le journal de Rome. — Quel usage en a-t-il fait?

Le premier mérite qu'il se donne, et dont il est le plus fier, c'est d'aimer la vérité et de la dire. Il fait partout profession de la chercher, il promet de l'exposer impartialement, il s'engage à parler de tout et de tous sans faveur et sans colère, *sine ira et studio*. Beaucoup d'autres ont fait les mêmes promesses et ne les ont pas tenues; mais il me semble qu'avec lui nous avons moins d'inquiétude, et qu'il y a, dans ses écrits, un accent d'honnête homme qui inspire confiance. Il n'a pas échappé sans doute aux défauts de son temps; il a commis des erreurs de méthode, il a pu avoir des défaillances de mémoire, des préventions involontaires; il s'est trompé quelquefois, mais personne n'est en droit de supposer qu'il ait jamais voulu nous tromper. C'est, du reste, l'opinion qu'on a généralement de lui. Seulement ceux qui, en principe au moins, rendent hommage à sa sincérité, dans l'application et le détail, sans la contester ouvertement, n'en tiennent pas toujours assez de compte, et se mettent à l'aise avec elle. Pour moi, quand ses affirmations sont nettes et précises, que, par exemple, il parle de ce qu'il a fait pour se renseigner, des ouvrages dont il s'est servi et de ce qu'il en a tiré, je tiens qu'il faut le croire. S'il dit qu'il a pris chez les historiens les

faits qu'il rapporte (*invenio, reperio apud auctores*), je pense qu'en effet il les y a trouvés; s'il affirme qu'à cette occasion, il en a consulté un certain nombre (*quidam, alii, plerique*), je ne crois pas qu'on puisse prétendre, comme on l'a fait, que ce soit un pluriel emphatique, une exagération de rhéteur et qu'en réalité il n'a eu qu'un seul auteur sous les yeux. Partir de ses assertions, quand il parle de choses qu'il a vues et qu'il a faites, et les prendre à la lettre me paraît le seul moyen, dans l'étude des sources dont il s'est servi, d'arriver à un résultat.

Quand on lit ses livres dans cet esprit, on s'aperçoit vite que c'est l'un des historiens anciens qui cite le plus les écrivains ou les documents qu'il a consultés. Il ne le fait pas par une sorte de fatuité d'érudition, comme il arrive souvent de nos jours, et pour paraître mieux renseigné que les autres, puisque nous avons vu qu'on n'en faisait pas alors un mérite à un auteur, et que par conséquent il n'en pouvait tirer aucune gloire. Peut-être se croyait-il tenu à une exactitude plus rigoureuse parce qu'il s'agissait, dans ses livres, de personnages qui avaient laissé des fils ou des petits-fils, et d'événements contemporains, qui étaient encore l'objet de vives controverses. Ainsi s'explique le besoin qu'il éprouve de s'entourer de plus de renseignements et de citer plus souvent ses preuves que n'avaient fait ses prédécesseurs[1].

Ce n'est pas à dire qu'il l'ait fait autant que nous l'aurions souhaité; nous trouvons qu'il use encore beaucoup trop largement des permissions qu'on accordait aux historiens de son temps. Nous avons grand'peine à nous contenter de ces indications vagues par lesquelles il désigne les auteurs dont il invoque l'autorité (*alii, ple-*

1. Ladewig fait remarquer que précisément ces citations deviennent plus nombreuses à partir de l'époque de Néron, c'est-à-dire à mesure que Tacite se rapproche plus de son temps.

rique); nous aurions plus d'assurance s'il nous donnait leurs noms, et s'il nous disait qu'avant de les citer, il s'est informé de la valeur de leur témoignage; il les cite pourtant, c'est quelque chose, et il est juste de lui en tenir compte.

Pour celui qui voulait écrire l'histoire des empereurs romains, les renseignements ne manquaient pas. Il y avait d'abord les documents officiels. Je ne parle pas de ceux qui étaient enfermés sous bonnes clés dans les archives impériales et qui contenaient des secrets d'État. C'était le cas de ce qu'on appelait *commentarii principales*, sorte de mémoires ou de journaux que les empereurs tenaient pour eux seuls, et qui ne pouvaient guère être laissés à la disposition de tout le monde. Tibère en avait écrit dont Domitien faisait sa lecture ordinaire; il y en avait aussi de Claude. A l'avènement de Galba, quelqu'un ayant demandé qu'on laissât le Sénat consulter ceux de Néron, afin de savoir quels étaient les gens qui avaient offert leurs bons offices au prince pour accuser les innocents, la permission fut refusée [1]. Mais, à défaut de ceux-là, on avait les procès-verbaux des séances du Sénat (*Acta Senatus*), auquel aboutissaient en ce moment toutes les affaires de l'Empire. « Ils contenaient, dit M. Fabia, avec l'énoncé officiel de la question mise en délibération par le président et de la décision prise par l'assemblée, une analyse des opinions développées par les divers membres qui avaient profité de leur tour de parole, les discours et lettres des empereurs, les acclamations dont ils avaient été l'objet; si ce n'est pas tout à fait, on le voit, l'équivalent de notre compte rendu sténographique, c'était plus que notre compte rendu analytique. » Depuis Auguste, on les tenait secrets, mais les gens d'importance, comme Tacite, devaient en

1. *Ann.*, IV, 40.

obtenir sans trop de peine la communication, et, de fait, il les a expressément cités (*reperio in commentariis senatus*). D'ailleurs ce qu'il y avait de plus important, ce que le public avait le plus d'intérêt à connaître, les lois, les décrets, les discours du prince et un résumé des séances du Sénat, passaient dans le *Journal de Rome* (*Acta diurna populi romani*), et ce journal était à la disposition de tout le monde; non seulement on pouvait le lire dans les lieux où il était affiché, mais on le copiait, on l'envoyait en province, on le gardait dans les bibliothèques publiques et privées [1]. Il était donc facile de le consulter, et, au moment où vivait Tacite, il semble que l'on commençait à mieux apprécier les services qu'il pouvait rendre. Vers la fin du Ier siècle, un savant grammairien, Asconius Pedianus, en avait déjà tiré un grand profit pour l'interprétation des discours de Cicéron; plus tard, sous Vespasien, un général, un homme d'État, qui se trouvait être aussi un grand curieux, Mucien, recueillit dans les bibliothèques toutes les vieilleries de ce genre, et en forma onze livres d'anciens journaux et trois de lettres qu'il donna au public. Que ne donnerions-nous pas pour les avoir conservés!

Il n'y a pas de doute que Tacite ne se soit servi à l'occasion de ces documents officiels. Il cite les *Acta senatus* et les *Acta diurna populi romani*, au moins une fois chacun, et il est vraisemblable qu'il les a consultés plus souvent qu'il ne lui a plu de le dire. C'est de là sans doute qu'il tira les discours des princes dont il reproduit quelques passages ou que simplement il a mentionnés [2]. Peut-être aussi les avait-il sous les yeux quand il raconte avec quelque détail les assemblées du Sénat et qu'il rapporte

1. Voyez, ci-après, l'étude intitulée : *Le Journal de Rome*.
2. Je ne parle ici que des discours dont il dit qu'il les cite exactement et non pas de ceux qu'il a prêtés aux princes.

les opinions que chacun y a soutenues[1]. Mais, comme il ne croit pas que ce soit la peine de constater les emprunts qu'il y fait, il est difficile de savoir au juste dans quelle mesure il y a puisé. Ceux qui pensent qu'il en a fait plus d'usage qu'on ne le suppose s'appuient sur un passage des lettres de Pline le jeune, qui paraît bien leur donner raison. Pline, qui voulait qu'on parlât de lui dans la postérité, raconte à Tacite une querelle qu'il a eue au temps de Domitien avec un délateur puissant, pour qu'il la mette dans ses *Histoires*; puis, le récit achevé, il s'excuse presque de l'avoir fait. « Je suis bien sûr, lui dit-il, qu'il n'aurait pas échappé à vos consciencieuses recherches, puisqu'il est dans les Actes publics. » Il ne met donc pas en doute que Tacite dépouille scrupuleusement les *Acta publica* et qu'il profite de tout ce qui s'y trouve.

Mais, s'il est probable que Tacite a plus consulté les documents officiels qu'on ne le faisait de son temps et que ses lecteurs ne l'exigeaient, il faut bien avouer qu'il ne s'en est pas autant servi que nous le voudrions. La raison qui l'en a détourné est facile à comprendre, quand on le connaît. Il ne partageait pas le goût de Mucien et le nôtre pour les journaux, et nous aurons plus loin l'occasion de constater que les *Acta diurna* de Rome lui paraissaient pleins de récits futiles qui répugnaient à sa gravité. Les procès-verbaux du Sénat (*Acta Senatus*) ne le contentaient pas davantage; ils étaient rédigés par un fonctionnaire impérial, soigneusement choisi parmi les plus zélés, qui n'y mettait que ce qu'on voulait, et comme on le voulait : ce n'est pas là qu'on pouvait aller chercher la vérité. Ils étaient pleins de

1. *Ann.*, II, 33, 35, 111, 55. Il est bien possible que lorsqu'il abrège ou refait la lettre de Pison à Tibère (*Ann.*, III, 16), il eût l'original sous les yeux, puisqu'il ajoute : *de Plancina nihil addidit.*

basses flatteries pour les plus mauvais princes; ils contenaient des mensonges grossiers à propos de fausses victoires et de complots imaginaires, des éloges honteux d'affranchis et de délateurs, des accusations calomnieuses contre les plus honnêtes gens, et Tacite devait avoir quelque peine à en supporter la lecture. Il avait tort certainement; de tout ce fatras un historien avisé pouvait tirer des renseignements utiles, des dates plus certaines, des faits plus précis, et il est regrettable qu'il n'ait pas fait plus d'efforts pour vaincre sa répugnance.

IV

De quelle façon Tacite se sert des historiens antérieurs. — Est-il vrai qu'il ait choisi un seul d'entre eux et l'ait fidèlement reproduit? — La loi de Nissen. — Ce qu'il faut en penser. — Timidité de Tacite en présence de témoignages divers. — Ses contradictions.

Quoique Tacite ait fort maltraité ceux qui avaient écrit avant lui l'histoire de l'Empire, il s'en est beaucoup servi et ne le cache pas. Comme ils étaient contemporains des faits qu'ils rapportent, on trouvait chez eux des informations qu'il n'était pas possible de négliger. Mais de quelle manière et dans quelle mesure a-t-il usé d'eux, c'est une question qu'on a fort agitée de nos jours, et qui n'en est pas devenue plus claire.

Parmi les solutions qu'on a essayé d'en donner, il y en a une plus radicale que les autres et qui, par sa hardiesse même et l'intrépidité d'affirmations avec laquelle on l'a soutenue, a joui d'un assez grand crédit. Elle consiste à dire que les historiens anciens, quand ils abordent un sujet déjà traité, ne s'astreignent pas à recommencer le travail qui a été fait une fois pour

toutes, qu'ils ne remontent pas aux sources premières, mais qu'ils se contentent de choisir parmi leurs prédécesseurs celui qui leur convient le mieux, et qu'une fois le choix fait, ils s'attachent à lui, s'assujettissent à le suivre pas à pas, se contentant d'embellir ses récits des agréments de leur style. Ils affirment que ce procédé n'est pas seulement une mauvaise habitude sur laquelle on fermait les yeux, par indulgence pour des écrivains paresseux, c'est une façon d'agir acceptée de tout le monde, à laquelle il semble presque que l'historien soit tenu de se soumettre, tant elle est entrée dans l'usage : c'est une loi, la loi de Nissen, comme on l'appelle, du nom de celui qui l'a formulée le premier. Cette loi, dont personne n'a dit un mot dans l'antiquité, me laisse fort incrédule. Je remarque qu'elle convient beaucoup moins à Rome qu'ailleurs. Le Romain est compilateur de nature; quoi qu'il entreprenne, il s'entoure des secours de la science grecque, il lit avec soin tout ce qui a été fait avant lui; il ne plaint pas sa peine, il prend son bien partout, et, loin de le dissimuler, il tire vanité de ce travail minutieux. Quintilien raconte qu'avant de composer son livre sur l'éducation des orateurs, il a passé deux ans à lire les auteurs qui ont traité le même sujet, et qui, dit-il, sont innombrables. Pline l'ancien est très fier de nous donner, dans son *Histoire naturelle*, 20 000 faits importants, « qu'il a tirés de la lecture de près de 2 000 volumes ». Est-il croyable que, pour l'histoire seulement, les Romains aient suivi une autre méthode? Quelle raison avaient-ils de renoncer à leurs habitudes de travail, et de faire une loi à l'historien seul de se choisir un modèle unique et de ne plus s'en écarter?

La loi de Nissen a été appliquée à Tacite dans toute sa rigueur[1] : il est entendu qu'il a reproduit exacte-

1. M. Fabia, dans son livre sur les *Sources de Tacite*, que l'Académie des Inscriptions a couronné, s'est fait, chez nous, le défen-

ment l'un des historiens qui l'ont précédé. Sur le nom de cet historien, on discute : les uns veulent que ce soit Cluvius Rufus, d'autres Pline l'ancien; mais tous sont d'accord à prétendre que, quel qu'il soit, Tacite s'est absolument asservi à lui, qu'il lui emprunte non seulement les détails du récit, sans y rien changer, mais même ces pensées générales qui nous semblent caractériser sa manière; son originalité se bornerait donc à donner à ses emprunts un tour plus vif, à y jeter de temps en temps des phrases mieux construites, des mots plus brillants, ce qui est un travail d'écolier et non une œuvre d'écrivain. Quelle idée se fait-on de Tacite, et comment pouvons-nous comprendre le succès qu'ont eu ses ouvrages dès le premier jour auprès de gens qui pouvaient lire ceux qui lui avaient servi de modèles et voir combien peu il y avait ajouté?

Encore comprendrait-on qu'il se fût mis sous la tutelle exclusive d'un de ses prédécesseurs, s'il avait éprouvé pour lui une préférence particulière; mais nous avons vu qu'il les tenait en très médiocre estime et qu'il n'en excepte aucun de ses attaques. Faut-il voir dans sa sévérité une adroite tactique et croire que les reproches qu'il leur adresse ne servent qu'à dissimuler les emprunts qu'il leur a faits? Ce serait un procédé bien peu digne de Tacite; et d'ailleurs il n'avait pas besoin d'y recourir, puisqu'on prétend que cette façon de reproduire exactement les ouvrages antérieurs était acceptée de tout le monde. Remarquons enfin que ce n'est pas précisément pour leur façon d'écrire qu'il les condamne; il en est même un, dont il dit qu'il était fort

seur de l'opinion de Nissen; il ne m'a pas convaincu, et je crois bien que ce paradoxe, en Allemagne comme en France, est aujourd'hui assez abandonné. Mais l'ouvrage de M. Fabia n'en est pas moins très ingénieusement fait et apprend beaucoup sur Tacite.

éloquent. Ce qu'il blâmait en eux c'était moins la forme que le fond; il n'est donc pas possible qu'il ait cru devoir leur emprunter le fond même de leurs récits en se contentant d'en réparer la forme.

Laissons ces hypothèses, et, pour sortir d'embarras, adressons-nous directement à Tacite lui-même; on vient de voir que ce qu'il y a de plus sûr est de s'en tenir à son témoignage. Or, ce témoignage est ici formel. Partout il affirme qu'il a consulté plusieurs auteurs différents (*secutus plurimos auctorum — celeberrimos auctores habeo — Tradunt temporis hujus auctores — sunt qui ferant*; *alii perhibent*, etc.), il prévoit même le cas où ces auteurs ne s'accordent pas entre eux, ce qui ne l'embarrasserait guère, s'il n'en suivait qu'un seul; et il nous apprend comment il croit devoir se conduire en cette occasion : « Je les suis sans les nommer, dit-il, s'ils sont d'accord; s'ils diffèrent, je rapporte les faits sous leur nom [1] ». Cette règle n'est peut-être pas la meilleure, et de plus Tacite, quoi qu'il dise, ne s'y est pas toujours conformé; mais elle prouve au moins qu'avant d'écrire, il en comparait plusieurs ensemble. Nous voyons même qu'il ne se contentait pas de consulter les plus célèbres; de ceux qu'on ne lisait pas d'ordinaire, il tirait des renseignements ignorés dont il faisait son profit. A propos d'un détail qui concerne la veuve de Germanicus, il nous dit : « qu'il n'est pas mentionné par les autres historiens, et qu'il l'a découvert dans les mémoires d'Agrippine, la mère de l'empereur Néron [2] ». S'il l'y a découvert, c'est qu'il avait été l'y chercher. Il est fier de ces trouvailles, dont quelques-unes sont en effet curieuses, et s'en fait grand honneur. « J'ai eu l'heureuse fortune, dit-il, de rencontrer beaucoup de

1. *Ann.*, XIII, 20.
2. *Ann.*, IV, 53.

faits dignes d'être connus, et que d'autres avaient laissés dans le silence et l'oubli [1]. » Est-ce là le ton d'un homme à qui les faits sont indifférents et qui ne tire vanité que du style ?

Non seulement je pense que, quand Tacite nous dit qu'il a eu plusieurs auteurs sous les yeux, il faut le croire parce qu'il le dit, mais il me semble qu'il n'y a peut-être pas de livres d'histoire ou l'on sente mieux que dans les siens la variété des sources. Ce n'est pas assez de dire qu'on la saisit d'une page à l'autre, elle se montre quelquefois dans la même phrase. Au début des *Annales*, pour expliquer l'attitude hésitante, embarrassée, de Tibère, qui n'ose pas prendre le pouvoir que le Sénat lui offre, quoiqu'il en meure d'envie, il suppose qu'il veut se faire prier « afin de paraître avoir été appelé et choisi par la République, plutôt qu'imposé furtivement par les intrigues d'une femme et l'adoption d'un vieillard ». Ici, Tacite paraît suivre un historien favorable à Tibère, ou qui, dans tous les cas, connaît parfaitement ce fond de fierté qu'il tenait des *Claudii*, ses aïeux. Mais brusquement le ton change. « Dans la suite, ajoute-t-il, on reconnut que sa feinte irrésolution avait un autre dessein : il voulait lire jusqu'au fond dans l'âme des grands personnages, » sans doute pour s'en venger plus tard; une pareille supposition ne peut venir que de quelque ennemi du prince qui a recueilli à son sujet des médisances de salon. Cette habitude de prendre ses renseignements un peu partout n'était pas sans quelque danger; elle l'exposait à se contredire. C'est ce qui lui est arrivé notamment dans le passage célèbre où il parle des Juifs [2]. Sur le témoignage des historiens d'Antiochus Épiphane, qui prétendent qu'il vit dans le temple de

1. *Ann.*, VI, 7.
2. *Hist.*, V, 2-8.

Jérusalem une tête d'âne en or, il assure comme une chose certaine « que les Juifs ont consacré l'image de cet animal dans leur sanctuaire »; mais, un peu plus loin, ayant lu que Pompée, lorsque à son tour il y entra, le trouva tout à fait vide, il en conclut avec la même assurance « que les Juifs ne tolèrent aucune statue dans leurs villes et encore moins dans leurs temples ». Entre ces deux assertions contraires, il fallait en sacrifier une; il semble que Tacite n'en ait pas eu le courage [1]. A ce propos, je remarque qu'on ne se fait pas toujours de lui une idée bien juste. Sur quelques appa-

1. Il y a d'autres contradictions chez Tacite, non seulement d'un ouvrage à l'autre, ce qui peut s'expliquer par la découverte de documents nouveaux, mais dans le même ouvrage. Telles sont celles qui lui échappent à propos de Tibère, par exemple lorsque, après nous avoir dit « que ni lui ni les délateurs ne se reposaient d'accuser (*Ann.*, III, 38), il prétend, deux ans plus tard, que cette année fut celle où le gouvernement de Tibère commença à se gâter (IV, 6); ou bien lorsque, après avoir indiqué qu'il était jaloux de la popularité de ses fils et qu'il redoutait surtout l'ascendant que Germanicus exerçait sur les armées, il nous dit qu'il se croyait plus en sûreté parce que ses deux fils commandaient aux légions (II, 44). Ces contradictions sont peut-être celles qu'on lui a le plus amèrement reprochées, car aucun empereur n'a trouvé de plus zélés défenseurs que Tibère. Elles sont certainement choquantes; mais peut-être faut-il les rejeter en partie sur le caractère même du prince. Il était fantasque, changeant, et ne se piquait pas de se mettre d'accord avec lui-même; il ne souffrait pas d'être contredit, et en même temps, la servilité le dégoûtait (II, 87); il se réjouissait quelquefois, quand il voyait le Sénat manifester quelque indépendance (II, 51), mais il lui arrivait plus souvent de l'en punir. Tacite dit que, dans le procès de Lepida, il changea si souvent de langage et d'attitude qu'il est impossible de savoir ses intentions véritables (III, 22). Je crois pourtant que, dans la plupart des cas, les diversités de récits ou de jugements qu'on trouve chez Tacite tiennent surtout à la différence des historiens qu'il a consultés. Il nous fait lui-même assez naïvement l'aveu de cette sorte de servitude où il s'est mis des historiens antérieurs et du scrupule qu'il éprouve à passer sous silence un fait que l'un de ses prédécesseurs a rapporté lorsqu'il nous dit, à propos d'un détail de la conjuration de Pison : « Je n'ai pas voulu le dissimuler, quoiqu'il me parût absurde » (*Ann.*, XV, 53).

rences, on le trouve raide, tranchant, affirmatif; je serais plutôt tenté de le croire un peu hésitant et timide. Si j'avais un reproche à lui adresser, ce ne serait pas de s'être attaché exclusivement à l'un des historiens qui l'ont précédé, mais de n'avoir pas toujours su faire un choix entre eux, d'avoir voulu se servir de tous, même quand ils ne sont pas d'accord ensemble. On sent qu'il a peine à se décider entre ces opinions contraires; elles paraissent le troubler, et même une fois il lui arrive, à propos de cette confusion de renseignements qui se combattent, de désespérer qu'on puisse découvrir la vérité, et de déclarer avec quelque tristesse que, malgré tout, les plus grands événements restent douteux : *adeo maxima quæque ambigua sunt*[1] *!*

V

Témoignage des contemporains. — Usage qu'en fait Tacite. — Anecdotes et fables répandues parmi les gens du monde. — Ce qu'en pense Tacite. — Pourquoi les a-t-il si complaisamment rapportées. — Efforts qu'il a faits pour savoir et dire la vérité.

A ces sources, où Tacite a puisé pour composer ses ouvrages historiques, il en faut ajouter une autre qui n'a guère moins d'importance.

Souvenons-nous qu'il n'est pas dans la situation de Tite-Live, qui, pour la plus grande partie de son œuvre, remonte à des époques très lointaines et ne peut les connaître qu'en s'adressant à de vieux annalistes. Tacite a été le contemporain de la plupart des faits qu'il raconte; et il n'est séparé de ceux qu'il n'a pas vus lui-

1. *Ann.*, III, 19.

même que par une génération. Les premières années de l'Empire sont si pleines de tragiques événements, tant de princes s'y sont rapidement suivis qu'on perd un peu la notion du temps, quand on les étudie. On a quelque peine à se figurer qu'entre l'avènement de Tibère et la mort de Néron, il ne se soit écoulé que cinquante-quatre ans. Un personnage du *Dialogue sur les orateurs*, pour affaiblir le respect qu'on portait aux écrivains du grand siècle, fait remarquer que ceux qu'on appelle les anciens le sont beaucoup moins qu'on ne se le figure, et que, par exemple, à la dernière distribution qui fut faite au peuple par l'empereur Vespasien, il se présenta plusieurs vieillards auxquels Auguste avait fait deux ou trois fois les mêmes libéralités [1]. Tacite avait quatorze ou quinze ans quand Néron fut remplacé par Galba; il a donc été le témoin, et le témoin très éveillé, de tout ce qu'il rapporte dans le premier de ses grands ouvrages. Quant aux événements qui remplissent les *Annales*, s'il n'y a pas assisté lui-même, il a pu connaître des gens qui les ont vus; il a causé, dans sa jeunesse, avec des survivants de l'époque de Tibère; il a siégé, au Sénat, à côté de Silius Italicus, de Verginius Rufus et de beaucoup d'autres qui avaient fait toute leur carrière sous Claude et sous Néron; curieux comme il était, il a dû les faire parler, et il n'a pas oublié ce qu'ils lui ont rapporté. A plusieurs reprises, il allègue leur témoignage : « J'ai entendu dire à des vieillards; — je répète ce que des vieillards m'ont dit; — c'est ainsi que parlent les gens de cette époque, qui ont vécu jusqu'à notre temps [2]. »

Ce que racontaient ces vieillards, c'était, avec ce qu'ils avaient vu eux-mêmes, et qu'il était utile de savoir, ce qu'ils avaient entendu dire, beaucoup d'anecdotes sus-

1. *Dial.*, 17.
2. *Ann.*, XI, 27, III, 16.

pectes, des conjectures, des inventions, et tous ces bruits malveillants, qui courent le monde, surtout quand on veut empêcher les gens de parler, et y trouvent crédit. Ces récits ne risquaient pas de se perdre; les personnes qu'ils avaient amusées en conservaient le souvenir. On les répétait en y ajoutant des traits nouveaux; c'était une bonne fortune de les entendre redire par quelque causeur spirituel, comme était ce Pedo Albinovanus que Sénèque appelle *fabulator elegantissimus*, et ils défrayaient les conversations de ces sociétés d'oisifs où l'on s'entretenait d'autant plus volontiers du passé qu'il était dangereux de parler du présent, et que les malices sur les empereurs défunts retombaient toujours un peu sur le prince vivant. Ainsi, à côté de l'histoire officielle de l'Empire, il y en avait une autre, qu'on pourrait appeler celle des gens du monde, dont le fond se composait de quelques vérités et de beaucoup de médisances. En général elles ne rapportaient pas les choses de la même façon, et il semble que Tacite ait voulu les mettre aux prises et montrer leur désaccord dans ce passage où, après avoir raconté un événement important « d'après les auteurs les plus nombreux et les plus dignes de foi », il ajoute : « Cependant je ne puis omettre un bruit tellement accrédité alors qu'il n'a pas encore perdu toute créance[1]. » Ces bruits, qu'il désigne sous le nom de *fama*, *rumor*, reviennent souvent dans ses récits; même pour l'époque d'Auguste et de Tibère, quoique plus éloignée, ils n'avaient pas cessé d'être vivants; ils conservaient assez d'autorité pour s'imposer aux historiens.

Quelquefois Tacite les mentionne simplement, sans qu'on sache s'il les approuve ou s'il les condamne. A propos des petits-enfants d'Auguste, qui périrent si

1. *Ann.*, IV, 10.

vite et si jeunes, il se contente de dire « que leur fin fut hâtée par les destins ou par le crime de Livie [1] ». Un peu plus loin, lorsque Auguste meurt à son tour, à soixante-dix-sept ans, ce qui paraît expliquer suffisamment qu'il soit mort, il ajoute pourtant : « Quelques soupçons tombèrent sur sa femme. » Mais d'ordinaire il est moins indécis. A propos d'un calcul peu honnête qu'on prêtait gratuitement à Tibère, quoiqu'il soit mal disposé pour ce prince, il avoue qu'il a peine à le croire vrai, *non crediderim* [2]. Dans une autre occasion, où le reproche fait à l'empereur est beaucoup plus grave, il déclare qu'il est tout à fait déraisonnable [3]. Il sait très bien ce qui accrédite les inventions de ce genre, et comment les imaginations, quand elles sont émues par de grands événements, veulent à toute force les entourer de circonstances extraordinaires. Il tient à mettre ses lecteurs en garde contre la malignité « qui altère les faits les plus réels » et la crédulité « qui accueille les bruits les moins fondés ».

Mais s'il s'en méfie, il les rapporte ; et même ils reviennent si souvent dans ses récits qu'ils ont beaucoup contribué à leur donner cette apparence de dénigrement systématique pour l'autorité impériale qu'on leur a reprochée. Pourquoi donc leur a-t-il fait une si grande place? On a dit que c'était une complaisance qu'il avait pour les gens de son monde, à qui ces malices devaient être fort agréables. Assurément il devait tenir à leur plaire. Si un grand écrivain, comme lui, travaille pour le monde entier, il y a toujours, quoi qu'il fasse, un petit groupe de lecteurs choisis qu'il tient surtout à contenter et sur lesquels il suit plus directement l'effet de ses livres. Mais ces gens d'esprit n'étaient pas les seuls à qui ces

1. *Ann.*, I, 3.
2. *Ann.*, I, 76.
3. *Ann.*, IV, 20.

fables faisaient plaisir et qui aimaient à les entendre redire. Elles s'étaient répandues partout, et jusqu'à faire une sorte de concurrence à l'histoire sérieuse. C'est au point que Tacite paraît craindre que la vogue dont elles jouissent ne nuise au succès de ses propres ouvrages. Il éprouve le besoin d'adjurer les lecteurs aux mains desquels tombera ce qu'il appelle noblement le fruit de son travail (*cura nostra*) « de ne pas préférer à des faits certains, et que n'a point altérés l'amour du merveilleux, des inventions romanesques avidement reçues du public[1] ». C'est parce qu'elles sont si populaires que, malgré la méfiance qu'elles lui inspirent et qu'il ne dissimule pas, il n'a pas osé tout à fait les supprimer. Enfin, il est possible que nous retrouvions ici quelque effet de cette indécision d'esprit qui lui est ordinaire entre des informations de nature et d'importance diverses. Cette fois encore, il peut avoir cédé à ce besoin, dont nous parlions tout à l'heure, de dire tout ce qu'il sait; en sorte que ce scrupule un peu maladroit, qui ne veut rien sacrifier de ce qui est venu à sa connaissance, ne serait au fond qu'une preuve de plus du désir qu'il a de chercher et de dire toute la vérité.

Je crois donc qu'en somme il s'est donné, pour la connaître, plus de mal qu'on ne le suppose, et il me semble que tout ce qui vient d'être dit le prouve suffisamment. Il n'a pas négligé autant qu'on le prétend les documents officiels, et, dans tous les cas, il s'en est plus servi qu'on ne le faisait de son temps. Il a étudié les historiens qui étaient plus rapprochés que lui des événements qu'il voulait raconter; et il ne s'en est pas tenu à un seul d'entre eux, comme on voudrait nous le faire croire, mais il les a comparés ensemble. Il a fait parler les survivants des époques antérieures, et quand il n'en restait

1. *Ann.*, IV, 11.

plus, il a recueilli ce qui s'était conservé de leurs récits dans la mémoire de ceux qui les avaient entendus. C'est bien là, en principe au moins, ce qu'il fallait faire, et ce que nous recommandons à ceux qui écrivent l'histoire. La différence, c'est que d'ordinaire Tacite le fait sans le dire. Aujourd'hui, nous aimons à étaler les précautions que nous prenons pour être bien informés, ou, comme nous disons, bien documentés. Tacite n'a pas toujours ce souci, ou, si l'on veut, cette vanité. Quelquefois pourtant il est moins discret et nous laisse entrevoir la peine qu'il s'est donnée pour ne rien avancer à la légère. Je prends, pour le montrer, un fait qui n'a pas en lui-même une grande importance et sur lequel pourtant il tenait à ne dire que l'exacte vérité. On rapporte qu'Agrippine, qui sentait son fils lui échapper, était prête à tout, même à l'inceste, pour le retenir [1]. C'est un fait si monstrueux que Tacite ne veut l'affirmer que sur la foi de tous les historiens de ce temps : or, ces historiens ne sont pas tout à fait d'accord; tandis que Fabius attribue l'idée du crime à Néron, Cluvius en accuse Agrippine. Pour savoir qui des deux a raison, Tacite consulte des écrivains moins importants (*ceteri auctores*) et même la rumeur publique (*fama huc inclinat*). Cette enquête le conduit à penser que c'est bien Agrippine qui est coupable, comme le disait Cluvius; et la vraisemblance est ici tout à fait d'accord avec la vérité : « Une telle abomination convenait bien à celle qui, par ambition, avait prostitué sa jeunesse à Lepidus et que la même passion jeta plus tard dans les bras de l'affranchi Pallas. »

Dans ce passage, Tacite nous laisse voir clairement les efforts qu'il a faits pour démêler la vérité au milieu des affirmations contraires. Je crois bien qu'ailleurs,

1. *Ann.*, XIV, 2.

sans le dire, il a procédé de la même manière, et c'est en cela surtout qu'il se piquait de l'emporter sur les historiens de l'Empire, qui ne prenaient pas toujours la même peine.

VI

L'artiste dans Tacite. — Goût des Romains pour les scènes dramatiques. — Comment Tacite a trop cherché à le satisfaire. — La rhétorique dans Tacite. — Pourquoi il n'a pas reproduit les discours véritables. — Discours qu'il prête à ses personnages. — Débats contradictoires. — Caractère qu'il leur donne. — Souvenirs des exercices de l'école.

En faisant, dans ses prologues, l'éloge des historiens de la République, Tacite semblait prendre l'engagement de les imiter. C'était la seconde partie de son programme : c'était aussi la plus difficile à exécuter. L'époque était trop vieille, trop corrompue, trop éprise de littérature et de civilisation raffinée, pour qu'on pût aisément s'y refaire simple. La formule de Cicéron, « que l'histoire est une œuvre d'orateur », s'était imposée à tous les historiens; elle était devenue la loi du genre, et presque de tous les genres. On a vu que, prise dans son sens le plus large, elle peut signifier simplement « que l'histoire doit être une œuvre d'artiste », c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de rapporter les faits avec exactitude, de les mettre à la suite les uns des autres, comme ils sont arrivés, qu'il faut savoir y intéresser le lecteur, les disposer de façon à lui en faire saisir le sens et l'importance, et, par la manière dont on les présente, rendre la vie aux événements et aux personnages. Cette façon de comprendre le précepte de Cicéron devait convenir parfaitement à Tacite, qui était de sa nature un artiste merveilleux. Racine l'appelle « le plus grand peintre de l'an-

tiquité », et quelques-uns des tableaux qu'il a laissés sont parmi les plus beaux qui nous restent des écrivains anciens. Il est inutile de les rappeler ici; tous les lettrés les connaissent. Et comme c'était son talent de peindre de grandes scènes, il était naturel que ce fût son goût. Il en cherchait les occasions [1] et l'on sent bien qu'il est heureux de les trouver. On a remarqué, par exemple, qu'il ne paraît pas se sentir tout à fait à son aise quand il lui faut raconter quelque opération militaire, et, comme on fait mal ce qu'on ne fait pas de bon cœur, ses récits de guerre laissent quelquefois à désirer. Les gens du métier l'accusent de nous mal renseigner sur l'état des lieux, le nombre des combattants, la disposition des troupes, les phases de la lutte; mais qu'il survienne un incident nouveau, curieux, qui prête à la description, comme à Idistavise, aux Longs-Ponts, au combat de nuit devant Crémone, aussitôt sa verve se ranime, le récit redevient vif, intéressant, coloré.

Ceux qui sont tentés de trouver qu'il y a par moments, dans ces beaux récits, un peu trop d'art, et même d'artifice, une préoccupation trop visible de l'effet, quelques excès de mise en scène, ne doivent pas oublier que Tacite fait agir et parler des gens de son pays, à qui ces grandes démonstrations sont naturelles et qui en donnent volontiers le spectacle. Nous sommes surpris, par exemple, qu'il nous montre des généraux, pour désarmer leurs soldats révoltés, « se roulant à leurs pieds dans la poussière, déchirant leurs vêtements, le visage en pleurs, la poitrine suffoquée de sanglots [2] »; mais ne trouve-t-on pas quelque chose de cette mimique expres-

1. C'est ainsi qu'à propos de la mort de Cremutius Cordus (*Ann.*, IV, 34), il a préféré au récit de Sénèque, qui doit être le vrai, celui qui lui permet de faire comparaître Cremutius devant le Sénat, et de lui faire prononcer un admirable discours.
2. *Hist.*, III. 10.

sive dans le tableau, si sobre pourtant, que Suétone fait de César, au moment où il va passer le Rubicon[1] ? Il le représente qui, en s'adressant à la cohorte qui le suit, « ne peut s'empêcher de pleurer et de déchirer ses vêtements ». La grande scène de Lepida, qui, pour se sauver d'une accusation capitale, se rend au théâtre pendant qu'on donnait des jeux « accompagnée de femmes du plus haut rang ; et là, invoquant avec des cris lamentables, le nom de ses ancêtres, excite une émotion si profonde que les spectateurs, fondant en larmes, chargent son accusateur d'invectives[2] », paraît moins extraordinaire quand on se rappelle ce qui se passait tous les jours dans les tribunaux, où les avocats, pour toucher les juges, faisaient comparaître les petits enfants en larmes, exhibaient leurs clients en costume de deuil, couverts de poussière, et, s'ils avaient été soldats, à la péroraison, déchiraient leurs tuniques, pour montrer leurs blessures. On doit évidemment tenir compte de ces habitudes et de ce tempérament, quand on lit Tacite. Il se peut que ce qui nous choque, ce qu'avec une nature plus posée, moins prompte aux expansions bruyantes, nous trouvons exagéré et déclamatoire, soit pris sur la plus exacte réalité. J'avoue pourtant qu'il y a, dans quelques-unes de ses narrations les plus célèbres, des passages qu'il est difficile de défendre. Il a parfois cédé au goût de son temps qu'il partageait lui-même, et donné au récit un tour un peu trop dramatique. On rencontre chez lui des monologues véritables qui ne seraient pas déplacés dans une pièce de théâtre. Par exemple, Othon, quand l'adoption de Pison lui ôte tout espoir de régner, se parle à lui-même pour se donner des raisons de conspirer contre Galba, et il se parle

1. Suétone, *César*, 33.
2. *Ann.*, III, 23.

comme si on devait l'entendre. Il débite des pensées brillantes, des phrases cadencées, plus faites pour le public que pour lui-même : « La mort est le sort de tous les hommes ; ce qui met entre eux quelque différence, c'est qu'elle soit suivie de l'oubli ou de la gloire. S'il faut également périr, qu'on soit innocent ou coupable, il y a plus de courage à mériter son destin [1]. » C'est un monologue aussi, et du même caractère, que Tacite prête à Vespasien, lorsqu'il hésite à prendre l'empire et qu'il calcule les dangers auxquels il va s'exposer [2]. Assurément les raisons que se donnent les deux personnages sont à leur place, on peut supposer qu'elles leur sont venues à l'esprit ; mais qui les a entendus les exprimer ? qui pouvait les entendre ? Tacite leur met dans la bouche non pas les paroles qu'ils ont réellement tenues, mais celles qu'ils ont dû tenir ; il a remplacé la vérité par la vraisemblance, ce qui, d'après Aristote, est un pur procédé de rhétorique.

Il y a donc de la rhétorique dans Tacite : on ne peut le nier. C'est avant tout une nature d'orateur ; il a le verbe sonore, le geste ample, le goût du pathétique et des grands effets ; il use volontiers de pensées brillantes, il aime « ces mots qui surfont les choses ». Nous venons de voir qu'on trouve quelquefois de la rhétorique dans ses récits ; naturellement, il y en a davantage dans les discours que, suivant l'habitude de son temps, il prête à ses personnages ; elle était là mieux à sa place.

Si l'on blâme les historiens anciens d'avoir introduit dans leurs ouvrages des discours de ce genre, c'est à Tacite surtout que le reproche doit s'adresser, car il était celui de tous qui pouvait le plus aisément ne pas le faire. Tite-Live ne possédait pas de discours authentique

1. *Hist.*, I, 21.
2. *Hist.*, II, 74.

de Brutus ou de Camille[1]; s'il voulait leur donner la parole, il lui fallait bien inventer ce qu'il leur faisait dire. Tacite n'était pas réduit à la même nécessité. Quand il faisait parler les empereurs, dans des circonstances importantes, au lieu de leur faire tenir des discours de son invention, il pouvait nous donner ceux qu'ils avaient réellement prononcés. On les avait souvent conservés, et Tacite n'ignorait pas où l'on pouvait les trouver; *exstat oratio*, nous dit-il une fois d'un discours de Tibère, et, au lieu de le reproduire, ce qui lui était facile, il se contente de le résumer[2]. Il y avait pourtant des cas où il eût été de la plus grande importance de copier le texte lui-même, et sans y rien changer. La lettre que Pison écrivit à Tibère, avant de se tuer, et que l'empereur lut au Sénat, nous aurait bien mieux renseignés sur la mort de Germanicus que l'analyse assez vague qu'en fait Tacite. Pourquoi donc s'est-il abstenu de la transcrire? On l'a dit souvent, et, je crois avec raison, il en a été empêché par un scrupule de lettré. Il ne voulait pas qu'il y eût des disparates de ton dans ses ouvrages; l'unité de style lui paraissait une des qualités les plus nécessaires, et il craignait qu'elle ne fût compromise si l'historien plaquait des discours et des lettres d'une autre main dans un récit composé de phrases de sa façon. Nous trouverions aujourd'hui ce scrupule exagéré, et nos susceptibilités littéraires prendraient aisément leur parti de ces mélanges de ton, pourvu que notre curiosité fût satisfaite par la produc-

1. Les orateurs romains n'avaient pas l'habitude d'écrire d'avance leurs discours et de les réciter. S'ils les écrivaient, c'était après les avoir prononcés et quelquefois assez tard. Caton ne rédigea les siens qu'à la fin de sa vie, et Cicéron attendit souvent plusieurs années. Nous n'avons donc aucun discours authentique des orateurs de la République, et nous ne sommes pas sûrs de savoir ce qu'était au juste l'éloquence romaine à cette époque.

2. *Ann.*, II, 63.

tion des textes authentiques. Ce n'était pas l'opinion des anciens; ils étaient moins curieux peut-être, mais plus artistes que nous. Leur goût avait des finesses et des exigences qui sont étrangères au nôtre; les blessures dont il souffrait quelquefois, et qui nous laissent insensibles, étaient peut-être la condition de jouissances délicates que nous ne connaîtrons jamais.

Si les discours eussent été tout à fait bannis de l'histoire, il eût semblé à un ancien qu'il y manquait quelque chose. On sait la place que tenait la parole dans la vie des républiques de l'antiquité. Sous l'Empire, à Rome, elle avait perdu de sa puissance, mais elle conservait tout son prestige. Un empereur qui ne savait pas parler paraissait à peine digne de régner. César, Auguste, Tibère, étaient des orateurs distingués; Caligula ne manquait pas de facilité, à ses moments lucides; Claude avait du bon sens et quelque faconde, quand il ne voulait pas être trop savant. On fut scandalisé, presque indigné, lorsqu'on sut que Néron répétait les discours que lui fabriquait Sénèque. On parlait au Sénat, et l'éloquence y était toujours l'art qui menait à tout; on parlait dans les camps, et nous voyons qu'un général n'entame jamais une affaire sans avoir fait un discours à ses soldats. Pour dépeindre le désarroi d'une armée surprise par l'ennemi, Tacite nous dit « que celui qui la commandait ne put ni la haranguer, ni la ranger en bataille[1] ». Les deux opérations sont mises sur la même ligne et lui semblent aussi nécessaires l'une que l'autre. Il n'était donc pas possible de présenter un tableau de la vie ordinaire, qui fût complet et vivant, si les discours n'y avaient quelque place, et du moment qu'on ne croyait pas pouvoir se servir des véritables, on était amené à en inventer de fictifs. On leur reproche aujourd'hui d'être contraires à la vérité :

1. *Hist.*, IV, 33.

n'oublions pas que c'est le souci de la vérité qui les a fait introduire dans les livres d'histoire.

Les discours de Tacite ne s'éloignent guère de ceux de Salluste et de Tite-Live, et l'on pourrait redire, à propos des qualités et des défauts des siens, ce qu'on dit des autres. Il y a pourtant chez lui une particularité qu'on remarque : il aime à instituer des débats contradictoires, à mettre aux prises deux opinions contraires, représentées par deux personnes différentes, qui les développent tour à tour. L'empereur Claude propose d'attribuer aux Gaulois les privilèges du droit de cité latine, et un sénateur lui répond[1]; quand Néron crée les *ludi quinquennales*, deux orateurs discutent sur les avantages ou les dangers des jeux publics[2]; deux orateurs aussi prennent successivement la parole quand on se demande au Sénat s'il est bon que les gouverneurs des provinces emmènent leurs femmes avec eux ou s'il vaut mieux qu'ils les laissent à Rome[3]. Ce qui est très curieux, c'est que, dans ces débats, Tacite fait si bien parler les uns et les autres et met tant de soin à leur trouver à tous des arguments persuasifs, qu'on ne distingue pas, à la fin, ce qu'il pense lui-même et dans quel parti on doit le ranger. Est-ce encore une conséquence de cette timidité que nous avons déjà signalée, et faut-il croire que vraiment il flotte entre des opinions opposées? Ou bien est-ce l'impartialité d'un noble esprit, qui, voyant que ces grandes idées sont susceptibles d'être débattues dans des sens divers, veut nous laisser la liberté de nos jugements?

Je crains que ce soit autre chose et que nous ne nous trouvions ici en présence d'une habitude d'école dont Tacite n'a pas su tout à fait s'affranchir. On restait bien

1. *Ann.*, XI, 23, 24.
2. *Ann.*, XIV, 20 et 21.
3. *Ann.*, III, 33, 34.

plus que nous ne le pensons sous le charme de ces exercices de rhétorique qui nous semblent si futiles. Quelquefois, l'éducation finie, on n'y pouvait pas entièrement renoncer. De même qu'il y avait des gens, chez nous, qui continuaient jusqu'à la mort à faire des vers latins, on a vu des sénateurs, des consulaires, comme Pollion, comme Messala, qui conviaient de temps en temps leurs amis à les entendre déclamer, ainsi qu'ils le faisaient dans leur jeunesse. Tacite parle assez légèrement des rhéteurs, dans le *Dialogue*; cependant il avait fréquenté leurs écoles, et, plus qu'il ne l'aurait voulu, il en gardait l'empreinte. On y donnait à l'élève une cause à défendre très souvent une détestable cause, quelquefois le pour et le contre à soutenir. Quand il avait reçu ou choisi un sujet, de quelque nature qu'il fût, il ne songeait plus qu'à le traiter le mieux possible. Il oubliait ses opinions et ses sympathies; il ne cherchait qu'à profiter de toutes les ressources que la cause pouvait lui offrir et à montrer ainsi son savoir-faire. Il semble bien que cette disposition d'esprit se retrouve quelquefois chez Tacite. Dans la lutte, qui, à l'avènement de Vespasien, mit aux prises le noble Helvidius Priscus avec Eprius Marcellus, l'accusateur de Thraséa, il n'y a pas de doute que Tacite ne soit pour Helvidius. Mais quand il s'agit de faire parler le délateur, il impose silence à ses rancunes et compose pour lui un discours si habile que nous sommes près de nous mettre de son côté [1]. Dans ces luttes d'école, la nécessité d'avoir toujours quelque chose à dire amenait à dire souvent des sottises. Comme on voulait avant tout se faire applaudir des camarades, on choisissait les arguments les plus frappants, qui ne

1. *Hist.*, IV, 8. Il faut dire aussi qu'en le faisant il se conformai à la vérité des faits. Tacite reconnaît ailleurs que, dans ce débat, l'avantage était resté à l'habile avocat sur l'honnêteté un peu maladroite du sage.

sont pas toujours les plus justes; il fallait trouver des raisons à tout, et quand on n'en avait pas de bonnes à donner, on en donnait hardiment de mauvaises. Tacite s'était familiarisé avec ces pratiques pendant sa jeunesse, et il me semble qu'on en trouve encore quelque trace dans ses discours. N'est-il pas étrange, par exemple, qu'Agrippine accusée invoque sérieusement, pour sa défense, la divinité de Claude, devant des gens dont aucun n'ignore quel moyen elle a employé « pour précipiter son mari dans le Ciel[1] »? Comprend-on que Poppée, qui veut éloigner Néron de sa femme Octavie, l'accuse devant lui de relations avec un joueur de flûte égyptien, quand elle sait bien que c'est une calomnie dont Néron ne peut pas être dupe, puisque très probablement ils viennent de l'inventer ensemble[2]? Je suis tenté de croire que ces raisonnements singuliers, qui surprennent chez un si bon esprit, et, d'une manière générale, que le plaisir qu'il éprouve à faire parler deux adversaires et à les faire si bien parler, à s'oublier lui-même et à se mettre à leur place, à imaginer pour eux des arguments qui ont plus d'apparence que de solidité, sont un souvenir de l'époque où, à l'école, il plaidait le pour et le contre, aux applaudissements de ses maîtres et de ses camarades. — C'est ainsi que, par moments, dans ce grave sénateur, dans ce consulaire qui approche de la cinquantaine, dans ce sévère historien, l'élève des rhéteurs reparaît.

1. *Ann.*, XIII, 14.
2. *Ann.*, XIV, 61.

VII

Gravité de Tacite. — Différence qu'il établit entre l'histoire et le journal. — Suétone. — Caractère nouveau que prend l'histoire dans la *Vie des Césars*. — Les portraits dans Tacite. — Chez les historiens modernes. — Néron dans les *Annales* de Tacite et dans l'*Antéchrist* de Renan.

La gravité, qui est la qualité peut-être dont on est le plus frappé quand on lit Tacite, ne lui vient pas seulement de son caractère. Sans doute, c'était sa nature d'être grave, mais il l'est devenu davantage par la façon dont il a conçu l'histoire. Elle était pour lui, comme pour tous ceux qui l'avaient précédé, une sorte d'enseignement pratique de la morale. Si, comme il le croit, c'est l'histoire qui apprend ce qu'il faut faire et ce qu'on doit éviter, il s'ensuit que l'historien est comme un directeur de conscience, un prédicateur, presque un prêtre. On doit saisir, en le lisant, qu'il comprend la grandeur de la mission qu'il remplit. Par exemple, « il se gardera bien de broder ses récits d'accidents merveilleux et d'amuser ses lecteurs par des fables; ce serait manquer à la gravité de l'œuvre qu'il a entreprise[1] ». Il ne se croira pas obligé de rapporter par le menu tous les événements du passé. Parmi ceux dont le souvenir est venu jusqu'à nous, il y a les « faits mémorables (*res illustres*) », dont on pourra tirer une leçon; il faut les mentionner. Quant à ceux que nous appelons aujourd'hui les « faits divers », et qui ne sont que de petites anecdotes récréatives, Tacite les écarte de l'histoire et les réserve dédaigneusement pour les journaux[2]. Dans les faits mêmes qu'il croit devoir raconter, il sup-

1. *Hist.*, II, 50.
2. *Ann.*, XIII, 31.

prime les particularités qui lui paraissent trop répugnantes. Quand il craint que le terme propre manque de dignité, il le remplace par une périphrase. Le Batave Civilis, qui se révolta contre les Romains, était borgne, comme Annibal et Sertorius, et il était fier de leur ressembler. Tacite parle simplement d'un défaut physique qui déshonorait son visage, *oris dehonestamentum* [1]. Vitellius, ne sachant où se cacher, se réfugie dans une petite pièce du Palatin, où il se barricade avec une couchette et un matelas [2]; Tacite appelle cette pièce un ignoble réduit, *pudenda latebra* : c'était une loge de concierge. Quand on l'en eut tiré, on le traîna aux gémonies, en lui jetant sur sa face d'ivrogne de la boue et du fumier. Ces détails paraissent trop bas à Tacite, qui s'en tire avec une belle phrase : « La population l'outragea mort avec la même bassesse qu'elle l'avait adoré vivant. »

Il y avait pourtant des gens que ces anecdotes un peu vulgaires, racontées en termes assez grossiers, n'effrayaient pas, et qui, sans oser peut-être le dire, y prenaient plus de plaisir qu'à la solennité un peu froide de l'histoire officielle. Il faut même croire qu'ils étaient nombreux puisqu'un écrivain de mérite, qui avait pris dans la littérature une place importante, eut l'idée de les satisfaire. Suétone était un savant, qui, en véritable héritier de Varron, avait touché à tout, grand liseur de livres, grand preneur de notes, comme l'étaient alors les érudits. Mais ce savant était un homme d'esprit et un homme du monde; il est probable qu'il ne restait pas toujours enfermé dans sa bibliothèque ou qu'il quittait à l'occasion cette maison de campagne, qu'il avait aux portes de Rome, une véritable villa d'homme de lettres « tout juste assez grande pour qu'on pût s'y reposer,

1. *Hist.*, IV, 13.
2. *Hist.*, III, 85.

et assez petite pour ne causer aucun souci ». L'amitié de Pline semble indiquer qu'il avait accès parmi les gens distingués. Il a pu fréquenter cette société où l'on parlait librement de ceux qui avaient joué un rôle dans l'État, surtout des princes et de leur famille. Plus tard sa liaison avec un préfet du prétoire le fit entrer dans le cabinet de l'empereur Hadrien; il fut quelque temps son secrétaire; et, en cette qualité, il a pu lire des papiers qu'on ne montrait pas au public. Comme il était très curieux de sa nature, il n'a pas négligé ces moyens d'être bien informé. Ce qu'il a recueilli ainsi de tous les côtés, il s'en est souvenu, et nous l'a transmis dans un ouvrage qu'heureusement nous avons conservé. On voit bien, quand on lit les *Vies des Césars*, que l'auteur a voulu faire une œuvre d'un genre nouveau; il a évité d'y mettre ce qui se trouve dans l'histoire comme on la comprenait avant lui. Il n'y a pas rangé les événements dans l'ordre chronologique, ce qui était la loi du genre; la rhétorique en est tout à fait absente; les vues politiques, les pensées générales y tiennent fort peu de place; on n'y saisit pas la prétention de faire des leçons. En revanche, les anecdotes y abondent, racontées simplement, sans aucun souci de produire de l'effet et de faire des tableaux. On y lit des pièces originales, des lettres surtout, quand elles jettent quelque lumière sur le personnage dont il est question, les bons mots qu'on lui prête et ceux qu'on a faits sur lui; on y énumère les monuments qu'il a construits ou réparés, les jeux qu'il a donnés au peuple, ce qui passionne tout le monde à ce moment; on n'oublie pas les signes qui ont annoncé sa mort, car l'auteur est fort superstitieux, et ceux qui doivent le lire le sont encore plus; enfin on nous donne de lui un portrait physique où rien n'est omis depuis la dimension de sa taille jusqu'à la couleur de ses yeux. Suétone n'éprouve

aucun scrupule à nous dire sans réticence tout ce qu'on sait de ses infirmités [1], que César ramenait ses cheveux sur son front pour cacher sa calvitie, que Claude bavait et branlait la tête en parlant, que Domitien, qui avait été un fort beau garçon, quand il était jeune, fut affligé vers la fin d'un ventre énorme porté sur des jambes grêles, et ne s'en consolait qu'en disant « qu'il n'y a rien de plus charmant que la beauté, mais rien aussi qui passe plus vite ». Nous sommes ici, comme on le voit, à l'antipode de l'ancienne histoire. Il est bien probable que, dans la hiérarchie des genres littéraires, telle que les grammairiens du temps la dressaient, cette sorte d'ouvrages n'a pas occupé un rang très élevé. Jamais Pline, qui les connaissait et les aimait tous les deux, n'aurait commis l'inconvenance de mettre Suétone à côté de Tacite. Tacite est un grand personnage, un homme grave, un sénateur, un consul, qui « burine pour l'éternité ». Suétone n'est qu'un avocat, un homme d'études (*scholasticus*) qui veut amuser ses contemporains. Et pourtant Suétone a créé un genre qui doit durer autant que l'Empire et lui survivre. Désormais on n'écrira guère plus l'histoire que sur le modèle qu'il a tracé; au contraire, si l'on admire toujours Tacite, on ne l'imitera plus. Il est à peu près le dernier des historiens qui ait écrit à la mode ancienne.

Il est probable que Tacite, à la fin de sa vie, quand il était dans sa gloire sereine de grand historien sérieux, a pu lire les *Vies des Césars*, et il les a lues sans doute avec plaisir, car elles lui remettaient devant les yeux des temps qu'il avait étudiés, des personnes avec lesquelles il avait vécu. Mais je ne crois pas que, malgré le succès qu'on faisait à l'ouvrage nouveau, il ait jamais regretté

1. Voyez la manière dont il décrit Vespasien. *Vesp.*, 20.

d'avoir compris l'histoire autrement que Suétone. Outre ce goût naturel qui le portait vers la gravité et vers la grandeur, il devait lui sembler que l'histoire, comme il l'avait conçue, était mieux appropriée au dessein qu'il se proposait en l'écrivant. Certainement ces anecdotes qu'on nous raconte d'un grand personnage, les portraits minutieux qu'on nous fait de lui, précisent sa figure. Il y prend des traits plus marqués, il s'individualise davantage, mais par là même il se distingue de nous, il devient pour nous un homme à part. Or, s'il ne nous ressemble pas pour l'essentiel, le profit qu'on veut que nous tirions du récit de sa vie risque d'être perdu. Nous en suivrons sans doute les incidents avec curiosité, mais nous n'y prendrons pas de leçons. Que peut en effet nous enseigner la vie de quelqu'un dans lequel nous ne nous reconnaissons pas? Au contraire, s'il est dépeint par ses qualités les plus générales, si l'on accuse avec moins de force ses traits les plus personnels, si l'on en fait plus un type, et moins un individu, il se trouve par là placé davantage dans notre milieu ordinaire, il est plus près de nous, et nous serons plus portés à nous appliquer les exemples qu'il nous donne. De cette façon l'histoire devient plus morale, au sens où l'entendait Tacite.

Ce qui n'empêche pas que les portraits que trace Tacite, quoique réduits aux grandes lignes et ne contenant guère que les qualités maîtresses du personnage, ne soient aussi très vivants. On en peut citer un grand nombre qui ne se sont pas effacés de la mémoire des gens de goût. Je laisse de côté Tibère, personnage très compliqué, que chacun explique à sa manière, sur lequel, du reste, Tacite ne se flatte pas de nous dire le dernier mot, tant il le trouve obscur et indécis. Il a cependant dépeint d'une manière admirable la méchanceté de sa nature, son goût pour les routes tortueuses,

la fermeté de son intelligence et la bassesse de son cœur, sa frayeur de toute parole libre unie au dégoût qu'il éprouvait pour la servilité, son mépris de tout le monde et de lui-même. Il aurait pu certainement nous peindre un Claude plus grotesque qu'il ne l'a représenté. Rien ne lui eût été plus aisé que de cueillir dans ses discours, dans ses lettres, des traits d'un comique achevé. Ce qu'il en dit suffit pour nous faire parfaitement connaître cette créature incomplète chez laquelle quelque bon sens se mêlait à tant de sottise et un fond de bonhomie à une effroyable cruauté. C'est de la même façon, sans trop insister, qu'il nous montre Othon, Galba, Vitellius, les deux Agrippines, Poppée, Mucien, Antonius Primus, un Gascon qui gesticule et parle fort, Pétrone, un des personnages les plus curieux de ce temps, et ces figures touchantes, comme Pison et Octavie, qu'il fait voir au second plan et se détachant à peine de l'ombre. En général, ce ne sont pas de ces longs portraits en antithèses balancées, comme il s'en trouve chez Salluste, mais des esquisses largements tracées, quelques coups de crayon ou de pinceau, juste ce qu'il faut savoir de l'homme pour comprendre les événements où il figure. Le tout est peint d'un ton un peu uniforme, sans rien qui soit trop en saillie, et qui puisse distraire le lecteur de l'attention qu'il doit au récit entier. Tacite est un admirable artiste, toujours préoccupé de l'unité de son œuvre et qui ne veut pas que le relief de quelques détails nuise à l'harmonie de l'ensemble.

Le goût a changé aujourd'hui ; nos écrivains ne se préoccupent pas autant de l'unité et de l'harmonie. Nous n'avons plus au même degré le scrupule de la dignité continue. Nous supportons sans nous plaindre, dans les œuvres les plus graves, ce que nos pères auraient appelé des indiscrétions et des commérages. Ces deux genres d'histoire qui s'étaient séparés au second siècle

de l'Empire, l'un se maintenant sur les hauteurs du récit oratoire, l'autre glissant vers l'anecdote, n'éprouvent plus la même répugnance l'un pour l'autre et tendent même à se réunir : il y a du Tacite et du Suétone à la fois dans Michelet et dans tous ceux qui l'ont suivi. L'imitation de Tacite donne le goût des tableaux dramatiques, des grandes scènes, des pensées générales; on prend à Suétone ses descriptions réalistes, ses portraits saisissants, ses détails pittoresques, et l'on mêle le tout ensemble. Ce que produit ce mélange et en quoi diffère la méthode d'aujourd'hui de celle d'autrefois, il m'a semblé que j'en avais une idée très nette en lisant certains passages de l'*Antéchrist*, où Renan s'est inspiré de Tacite en le mettant à la mode du jour. Il n'y a pas à proprement parler de portrait de Néron dans les derniers livres des *Annales*, mais Tacite le fait suffisamment connaître en le faisant agir. C'est le dernier produit d'une grande race dégénérée; on aperçoit en lui quelque trace des anciennes qualités de sa famille, mais gâtées et corrompues; il a le sentiment de sa naissance et méprise les affranchis qui ont gouverné l'Empire sous Claude, mais il se laisse mener par les débauchés et les flatteurs; il affecte de dédaigner l'argent et une fois il est sur le point de supprimer d'un seul coup tous les impôts indirects; mais quand ses folies, qui coûtent cher, ont mis à sec le trésor, il accuse de complots imaginaires les gens riches pour avoir un prétexte de confisquer leurs biens; comme les fils de grande maison, il court les rues de Rome la nuit, rosse les passants, insulte les femmes; mais, si l'on résiste, il se souvient qu'il est le maître du monde et fait tuer ceux qui ont l'audace de se défendre; ses ancêtres ont protégé la littérature et les arts, il en pousse le goût jusqu'à la manie, il se fait cocher et comédien; il est cruel et lâche à la fois, il pense et dit que tout lui est permis, que son



pouvoir n'a pas de bornes, mais, au premier murmure du peuple, il tremble de tous ses membres et lui accorde tout ce qu'il a demandé. Voilà le caractère de Néron, en ce qu'il a d'essentiel, et il est bien probable que Tacite, dans la partie des *Annales* que nous avons perdue, n'y avait pas ajouté grand'chose. Chez Renan le fond du portrait se retrouve, avec quelques détails de plus qu'il a demandés à Suétone, à Plutarque, à Dion Cassius. Les traits principaux y sont, mais plus fouillés, plus accusés, surtout pour les parties violentes et grotesques. Il a plus mis en saillie ses caprices d'enfant gâté, ses prétentions d'artiste, ses manies de cabotin. Dans un tableau qu'il est difficile d'oublier, il l'a représenté, pendant les fêtes de l'an 64, où de jeunes chrétiennes furent livrées aux bêtes, portant dans l'œil cette émeraude concave, qui lui servait de lorgnon, faisant parade de ses connaissances de sculpteur, à la vue de ces pauvres filles, qui voilaient leur nudité d'un geste chaste, ou quand, soulevées par un taureau, elles retombaient en lambeaux sur les cailloux de l'arène. « Il était là, au premier rang, sur le *podium*, avec sa mauvaise figure, sa vue basse, ses yeux bleus, ses cheveux châtains, bouclés en étages, sa lèvre redoutable, son air méchant et bête à la fois de gros poupard niais, béat, bouffi de vanité, pendant qu'une musique d'airain vibrait dans l'air ondulé par une buée de sang. »

Il me semble que, dans cette page, comparée aux récits de Tacite, on ne voit pas seulement la diversité de deux génies, mais la différence des deux systèmes.

VIII

Ce que l'histoire a gagné et ce qu'elle a perdu. — Place de l'histoire ancienne dans l'éducation de la jeunesse.

C'est qu'en effet nous avons une façon de concevoir l'histoire qui n'est plus tout à fait celle des anciens. Oratoire par sa forme, morale par son but, elle était chez eux une province de l'éloquence et de la philosophie. La nôtre s'est dégagée de cette servitude; elle se fait sa fortune toute seule, elle entend vivre de sa vie propre. En même temps qu'elle gagnait en indépendance, elle a singulièrement agrandi son domaine; elle a fait une place plus considérable aux études économiques, sociales, géographiques, financières, etc. Elle est ainsi devenue plus riche, plus large, plus variée. Elle a cherché surtout à être plus vraie. La recherche de la vérité était aussi, on l'a vu, la préoccupation des historiens antiques, les nôtres ont employé des procédés plus sûrs pour la découvrir; et par vérité ils n'entendent pas seulement la réalité matérielle des faits qu'ils rapportent, ils ont la prétention de les représenter exactement comme ils étaient, ils veulent faire revivre les hommes et les choses avec leur caractère et leurs couleurs véritables, de manière à nous donner l'illusion complète du passé.

C'est un progrès, et nous avons raison de nous en féliciter. Mais il ne faut rien non plus exagérer. Ce progrès n'est pas tel qu'il nous donne le droit de méconnaître et de dédaigner ce qui s'est fait avant nous. Il n'est pas vrai de prétendre, comme on fait, que l'histoire soit devenue une science entièrement nouvelle, ni même tout à fait une science. Elle a perfectionné ses

méthodes, elle n'a pas changé sa nature. Elle approche plus souvent de la vérité; elle n'a pas trouvé le moyen de l'atteindre toujours, elle ne le trouvera jamais. Il faut bien qu'elle se résigne à n'être qu'une science conjecturale; les procédés dont elle use sont, au fond, ceux qu'elle a toujours employés; je ne crois pas qu'il y en ait d'autres. Nous accusons les historiens anciens de s'être trop contentés de la vraisemblance; les nôtres peuvent-ils donc toujours s'en abstenir? Ils sont bien forcés d'agir avec les personnages des drames antiques comme ils font avec les gens de leur entourage. Les actions se voient, les intentions se devinent. Quand nous voulons lire dans le cœur d'un homme, que ce soit un homme d'aujourd'hui ou un homme d'autrefois, et savoir ce qui a pu le déterminer à agir comme il l'a fait, s'il ne nous le dit pas, et il ne le dit guère, il faut bien le conjecturer d'après les motifs ordinaires de nos actions, c'est-à-dire qu'il nous faut connaître l'homme et la vie. Nous devons donc nous résigner, comme le faisaient les anciens, à construire la vérité sur le modèle de la vraisemblance. Ils y mettaient moins de précautions que nous et moins de mesure, je le veux bien : c'est une différence de degré, mais non de principe.

Si l'histoire n'avait pas chez eux toutes les qualités dont nous sommes fiers aujourd'hui, elle en avait d'autres, qui ont leur prix, et que nous ne possédons plus au même degré. Quant aux défauts que nous lui reprochons quelquefois avec beaucoup de sévérité, ils ne lui ont pas nui autant qu'on pourrait le croire, et même il leur est arrivé cette chance heureuse qu'elle en a tiré parfois quelque profit.

Je remarque, par exemple, que les précautions minutieuses qu'ont prises nos historiens pour établir la certitude des faits qu'ils rapportent ne vont pas sans quelques inconvénients. Ces références qu'on accumule au

bas des pages, ces pièces justificatives dont on alourdit la fin des volumes, devraient être un motif de sécurité; elle sont quelquefois une cause d'inquiétude. De même que les échafaudages qui soutiennent une maison donnent aussitôt l'idée qu'elle n'est pas solide, il se peut qu'on se dise, en présence de ces documents entassés, qu'on ne prend la peine de justifier que ce qui a besoin de l'être, et la confiance s'ébranle par les efforts mêmes qu'on fait pour l'établir. Une fois avertis, nous regardons de plus près, et il est rare que cette recherche attentive ne nous suggère pas des motifs de douter. Nous avons réveillé l'esprit critique, c'est un merveilleux instrument de destruction, mais qui ne s'entend guère à reconstruire : en quelques années, il a semé l'histoire de ruines. Les gens sages nous disent que, s'il n'a détruit que des erreurs, il n'y a pas à s'en plaindre. Ils ont raison, sans doute, quoiqu'il y en ait, parmi ces erreurs, qu'on ne voit pas disparaître sans quelque regret. De toutes ces anecdotes piquantes, qui étaient la joie et la vie de l'histoire, je ne crois pas qu'il en reste une seule qu'on n'ait pas ébranlée. Les grands hommes et les grands événements ont tous reçu quelque atteinte, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'après avoir vidé la place, on n'y a pas construit d'édifice solide et qui se tienne debout. Rien ne dure de toutes ces constructions qu'avec tant de recherches et de labeur nous essayons d'élever. Au bout d'un peu de temps, la découverte de documents nouveaux, une meilleure interprétation des textes, ou simplement un goût de nouveauté changent les opinions reçues. Ce renouvellement perpétuel donne l'idée qu'il n'y a rien de sûr dans l'histoire et qu'elle est toujours à recommencer. Il n'en était pas tout à fait de même chez les anciens. On était alors moins exigeant; on se contentait plus vite. Quand un récit était fait avec talent, on était disposé à le bien accueillir,

sans y regarder de trop près. Il arrivait qu'étant moins contesté, il paraissait moins contestable; les faits présentés sans hésitation, sans discussion, comme s'ils n'avaient pas besoin d'être prouvés, prenaient quelque chose d'absolu, d'impérieux, de définitif, qui se gravait plus fortement dans la mémoire du lecteur, surtout quand ce lecteur était un enfant. Une fois qu'ils s'y étaient introduits, ils s'y établissaient comme chez eux, ils n'en sortaient plus, et c'est ce qui donnait tant de solidité aux leçons qu'on en tirait.

L'histoire ancienne est sans doute moins variée, moins large, moins riche que la nôtre, qui s'est entourée d'un cortège de sciences complémentaires, mais elle est aussi moins touffue et plus simple; elle laisse mieux voir ce qu'elle tient surtout à montrer, ce qui est le principal objet de ses études, l'homme et ses passions. Chez elle, il est au premier plan; rien n'en distrait et ne le voile. Nous avons vu que la manière dont elle le représente n'est pas tout à fait la nôtre. Nous insistons plus sur les qualités par lesquelles un homme diffère des autres, les anciens préféraient montrer celles par lesquelles il leur ressemble, et ne les distinguer entre eux que par des nuances et des degrés; nous avons une tendance à les individualiser davantage, ils en font plus volontiers des types. Ces deux manières sont parfaitement légitimes, puisque l'homme est double, que, par certains côtés, il s'isole dans son originalité propre, par d'autres, il se mêle à ceux avec lesquels il vit, qu'il est à la fois lui-même et tout le monde. C'est d'après le même système que, dans l'histoire des anciens, les peuples étant surtout dépeints par leurs qualités les plus générales, les plus humaines, se ressemblent davantage entre eux. Elle a, il faut bien l'avouer, un souci médiocre de ce que nous appelons la couleur locale. Chez Tacite, le Batave Civilis et le Breton Galgacus s'expriment de la même

manière, et tous les deux parlent à peu près comme des généraux romains; quand il donne la parole au roi Vologèse, rien n'avertit que c'est un Parthe et qu'il s'adresse à des satrapes. Cependant les idées qu'il leur prête sont celles qui conviennent à la circonstance; chez nous, ils auraient parlé autrement, au fond, ils n'auraient pas dit autre chose; le lecteur romain n'en demandait pas davantage. Et nous aussi, après tous les abus qu'on a faits de la couleur locale, nous sommes fort disposés à être moins sévères pour ceux qui n'en tiennent que peu de compte. Il ne faut pourtant pas la négliger et il est bon que, sans y mettre d'excès, on donne aux hommes et aux peuples leur façon d'être particulière, qu'on nous les montre avec leur costume, leurs habitudes, et sous leurs traits véritables. Il nous semble que cette façon de les présenter anime et colore l'histoire. Il entre, dans la conception que nous en avons aujourd'hui, un peu plus d'éclat et de mouvement que ne le comportait celle des anciens. Nous voulons trouver, dans les tableaux qu'on nous trace du passé, quelque chose de plus agité, de plus bruyant, de plus tumultueux, une vie plus variée, plus intense que ne l'avaient ceux d'autrefois; et, puisqu'on a souvent comparé les spectacles que nous offre l'histoire à ceux auxquels le théâtre nous fait assister, je dirai qu'en lisant nos historiens, nous songeons confusément au mélodrame, tandis que ceux de l'antiquité nous rappellent davantage l'attitude calme et la majesté de la vieille tragédie.

Après ce qui vient d'être dit, je puis ne pas insister sur les services que l'histoire ancienne nous a rendus. Je me contente de mentionner, en finissant, le plus important de tous. Avec ses défauts et ses qualités, grâce à la saisissante beauté des scènes qu'elle décrit, au souci qu'elle a de la simplicité, de l'harmonie, des belles proportions, de la perfection de la forme, à la

part qu'elle fait à la morale, au soin qu'elle prend de peindre le moins possible des êtres d'exception, et, en grandissant ses personnages, de leur laisser ce fond commun d'humanité qui fait qu'ils restent en communication avec nous, et que, tout en dominant la foule par leur haute taille, ils marchent au milieu d'elle, on s'explique comment elle s'est trouvée être un admirable instrument d'éducation. Depuis la Renaissance, elle a élevé toute la jeunesse du monde civilisé. On nous dit qu'en ce moment le charme est rompu et qu'on s'éloigne d'elle. Je ne suis pas sûr qu'on ait raison de le dire, et je doute que nos jeunes gens soient devenus aussi insensibles qu'on le prétend aux beaux récits de Plutarque et de Tite-Live, qui ont ému leurs pères. Ce que je sais, ce que je puis affirmer, c'est que le jour où l'histoire ancienne aura disparu de nos écoles, il y manquera quelque chose.

CHAPITRE III

LE JUGEMENT DE TACITE SUR LES CÉSARS

Tacite a porté sur les Césars un jugement très sévère; il importe de savoir s'il est juste. On l'a pendant longtemps accepté sans opposition, et il faisait l'opinion publique. Ajourd'hui beaucoup de critiques et d'historiens le trouvent trop rigoureux. Si je voulais exposer toutes leurs objections et les discuter l'une après l'autre, ce serait un travail infini. Je vais me borner à dire comment la question s'est posée pour moi, et par quels arguments j'ai pensé qu'on peut la résoudre.

I

Attaques contre la véracité de Tacite. — Voltaire. — Linguet. — Napoléon. — Le second Empire.

C'est dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire que j'ai rencontré pour la première fois des doutes sur la véracité de Tacite, et j'avoue que je ne m'y attendais guère. Voltaire est en général très dur pour Auguste, auquel il en veut beaucoup d'avoir détruit la République romaine; il n'avait donc aucune raison de prendre la

défense de ses successeurs. Aussi n'est-ce pas dans l'intérêt de Caligula ou de Néron qu'il attaque « ce fanatique pétillant d'esprit », comme il appelle Tacite, mais pour lui appliquer dans toute sa rigueur la méthode qui lui semblait devoir renouveler l'histoire, surtout celle de l'antiquité. Il voulait qu'elle s'affranchît de la servitude où elle s'était mise du texte des auteurs anciens, qu'on lui permît de discuter leur témoignage et de ne l'accepter que lorsqu'il est conforme à la vraisemblance. « Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature, disait-il, ne doit pas être cru »; et certainement il a raison s'il veut dire que toutes les autorités du monde ne peuvent pas nous forcer d'admettre que ce qui n'est pas possible soit arrivé. Il s'agit seulement d'y regarder de près, et de ne pas supposer trop vite qu'une chose extraordinaire soit par cela même impossible. Voltaire s'y est parfois trompé, et c'est ce qui lui arrive précisément à propos de Tacite. Il suffit, par exemple, que, dans l'admirable récit de la mort d'Agrippine, il lui semble découvrir des incidents dont l'explication lui paraît difficile, pour qu'aussitôt il refuse d'y croire. La principale raison qui l'amène à condamner d'une manière générale les jugements de Tacite et des historiens qui l'ont suivi sur les Césars, c'est qu'il y trouve des exagérations qui les lui rendent suspects : « Dès qu'un empereur romain, dit-il, a été assassiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature fondent sur le cadavre de sa réputation. » Les horreurs qu'on lui impute, outre qu'elles se discréditent par leur excès même, ont encore pour Voltaire un grave défaut qui l'empêche d'y ajouter foi : « C'est, dit-il, qu'elles font trop de honte à la nature[1]. »

Ce n'étaient encore là que des escarmouches; peu de

1. Napoléon appelait Tacite « un détracteur de l'humanité ».

temps après, l'avocat Linguet entama un combat véritable [1]. Linguet était une sorte d'aventurier de lettres, comme il y en avait tant alors, besogneux et hardi, très pressé d'arriver, et qui pensait qu'il n'y a pas de meilleur moyen d'attirer sur soi l'attention que de heurter les opinions reçues. Il venait de faire l'apologie des Jésuites au moment où on les chassait du royaume; il proclamait « que les philosophes sont les pires ennemis de l'espèce humaine », et qu'on ne peut pas rendre un plus mauvais service aux hommes que de les éclairer; il malmenait Montesquieu, que tout le monde portait aux nues, refaisait à sa mode l'*Esprit des Lois*, et, en attendant qu'il traînât Cicéron dans la boue, il s'avisait de dire des injures à Tacite. On les trouvera dans le livre qu'il a intitulé *Histoire des révolutions de l'Empire romain*, livre médiocre et dont la meilleure partie et la plus curieuse est certainement celle où Tacite est malmené. Il voudrait bien nous persuader « que c'est en tremblant qu'il ose le contredire »; mais n'en croyons rien; Linguet est friand de scandale, et nous pouvons être sûrs qu'il le contredit sans aucune espèce de crainte ou de remords. Sa malveillance pour lui se montre tout d'abord aux motifs qu'il donne de sa sévérité. Il ne se contente pas de prétendre que c'était un de ces esprits chagrins « qui ne voient, dans le monde, que des vertus feintes ou des vices déguisés » : ce reproche n'est pas sans quelque apparence, et l'on verra qu'il est de ceux qu'on a repris de nos jours. Mais, par une contradiction singulière, en même temps qu'il en fait un pessimiste hargneux, il veut le représenter comme un bas complaisant, qui quête les bonnes grâces des princes. « Les satiriques les plus outrés, dit-il, sont souvent les flatteurs les plus adroits. Qui peut assurer que le censeur impla-

1. Voyez, sur Linguet, le livre si intéressant de M. Cruppi.

cable de Tibère n'a pas voulu faire servir à sa fortune auprès des successeurs de Domitien le mal qu'il disait des successeurs d'Auguste? » Il est donc possible que ces colères vertueuses, qui lui ont fait tant d'admirateurs, cachent un calcul d'intérêt personnel. Dans tous les cas, Linguet affirme qu'elles sont tout à fait injustes, et il prétend le prouver par quelques exemples. Est-il croyable, nous dit-il, que Tibère, qui avait mené jusque-là une vie à peu près irréprochable, ait attendu d'être vieux pour se plonger dans les plaisirs les plus dégoûtants? « La raison crie que ce n'est pas à soixante-huit ans qu'on commence à rechercher des excès dont les cœurs les plus corrompus rougissent à vingt. Ce n'est pas quand on sent en soi la nature défaillir qu'on s'applique à en violer toutes les lois. La vieillesse amène l'avarice, la défiance, l'inflexibilité, et même l'amour du vin. Mais, pour les infamies qu'on attribue à celle de Tibère, elle en écarte invinciblement l'idée en ôtant la force de les commettre. » Voilà de belles phrases qui ne sont pas tout à fait de bonnes raisons. Plût au ciel que ces vieillesses désordonnées, après une jeunesse régulière, fussent aussi rares que Linguet le suppose! Nous n'avons que trop d'exemples de ces amours séniles dans lesquels l'âge ne se trahit que par les raffinements qu'il ajoute à la débauche, et ce n'est pas sans raison ni sans vérité que Victor Hugo a dit, dans un beau vers :

Jeune homme, auquel il faut des plaisirs de vieillard!

Non seulement Linguet se refuse entièrement à croire ce que Tacite rapporte des débauches de Tibère, mais il doute beaucoup des cruautés qu'il lui prête. Il les atténue, il les explique, il leur trouve des motifs et des excuses; quelquefois même, il les nie tout à fait. Sa raison de n'y pas croire est la même que donnait Voltaire tout à l'heure : elles lui semblent invraisemblables.

Quand Tacite raconte que Tibère, ennuyé de la longueur des procès et du nombre des accusés, ordonna de vider les prisons en égorgeant ceux qui les remplissaient, Linguet s'indigne; il proteste contre des crimes « qui déshonorent la nature humaine »; il déclare « que la méchanceté des hommes ne peut pas aller jusque-là ». Le malheureux! Quelques années plus tard, il devait assister aux massacres de Septembre et périr lui-même sur l'échafaud.

Il ne semble pas que les violences de Linguet aient produit beaucoup d'effet de son temps. On les regarda sans doute comme de simples boutades d'un esprit taquin et paradoxal. Grimm se contente de dire insolemment qu'il faut avoir plus d'esprit quand on soutient de telles énormités, et Mirabeau, faisant allusion aux mauvaises causes dont Linguet ne répugnait pas à se charger, l'appela : l'avocat de Néron. C'est quelques années plus tard que les attaques contre Tacite prirent plus d'importance, quand la politique s'en mêla. Napoléon, qui se regardait comme l'héritier des Césars, ne lui pardonnait pas d'avoir si mal parlé de ses prédécesseurs. Le *Mercure* fut supprimé parce que Chateaubriand y avait fait l'éloge de Tacite, et le pauvre Chénier, ayant osé écrire :

Que son nom prononcé fait pâlir les tyrans,

fut destitué sans pitié de la place qu'il occupait dans l'Université et qui le faisait vivre [1].

La lutte recommença de plus belle avec le second Empire. Pendant quinze ans, l'histoire romaine fut un champ de bataille où l'on se jetait les empereurs à la

1. Il faut lire, dans les Mémoires de Garat sur Suard, la manière dont l'empereur, en recevant l'Institut, le 29 janvier 1806, s'exprima sur Tacite, et la courageuse réponse de Suard; et, dans ceux de Talleyrand, son entretien avec Wieland, à Weimar.

tête. Cette fois le combat fut plus sérieux. Ceux qui, chez nous, par affection pour l'Empire restauré, voulaient affaiblir l'autorité de Tacite, allèrent se fournir d'armes en Allemagne. L'Allemagne était à ce moment (1852) très mal disposée pour lui, et il faut reconnaître que les arguments dont elle usait pour le combattre valaient bien mieux que ceux dont Voltaire et Linguet s'étaient contentés. On s'efforçait, par des analyses délicates, de le mettre en contradiction avec lui-même ou avec les historiens de son temps; on cherchait, dans son caractère, dans ses principes politiques, dans ses relations, des motifs de rendre son témoignage suspect; on essayait, par toute sorte de raisonnements et de recherches, de réhabiliter les princes qu'il a condamnés, surtout Tibère, — car il faut remarquer que c'est autour de Tibère que s'est toujours livrée la bataille contre Tacite. La campagne fut habilement menée, sauf que, comme il arrive dans toutes les polémiques un peu passionnées, on alla vite à l'extrême. Il ne suffit pas d'établir, ce qui est vrai, que Tibère était un très habile politique, qu'il a bien gouverné les provinces, qu'il a maintenu l'Empire en paix; on voulut prouver que c'était un honnête homme, « une noble et bonne nature », et, comme il était difficile de nier que beau coup de sang avait coulé sous son règne, on en fit retomber la faute sur ses victimes, qui l'avaient exaspéré par leur résistance. C'est bien ainsi qu'on présentait les choses à Caprée; nous le savons par le témoignage de Velleius Paterculus, le plus effronté flatteur de Tibère, qui plaint beaucoup le pauvre prince d'avoir été obligé de se priver de tant de personnes de sa famille qu'il a fait mourir l'une après l'autre, si bien qu'à la fin il ne lui resta plus que Caligula, celui de tous, certainement, qui méritait le moins de vivre.

Ces attaques, malgré ce qu'elles ont d'excessif, ris-

quent de jeter quelque inquiétude parmi les admirateurs de Tacite. Il est donc nécessaire que nous nous demandions ce qu'elles ont de fondé, si nous pouvons nous livrer pleinement à lui, ou s'il ne faut le faire qu'avec des précautions et des réserves. — Nous allons chercher à le savoir.

II

Peut-on savoir l'opinion des contemporains de Tacite sur sa véracité? — Témoignage de Pline le jeune. — Succès des *Histoires*. — Ce qu'on peut en conclure.

Ce qu'il y a de mieux évidemment, pour être sûr que quelqu'un dit la vérité, c'est de s'en informer auprès des gens qui ont pu la connaître. Adressons-nous donc aux contemporains de Tacite, à ceux qui étaient voisins de l'époque dont il a raconté l'histoire; ils peuvent seuls nous dire s'il rapporte les faits avec exactitude et juge équitablement les hommes.

Et d'abord, pour remonter le plus haut possible, jusqu'au moment même où ont paru ses ouvrages, que savons-nous de l'accueil qu'on leur a fait à leur apparition? Les lettres de Pline, sans être, à ce sujet, aussi précises que nous le souhaiterions, nous en apprennent quelque chose. Il nous faut donc, après beaucoup d'autres et en résumant leurs travaux, reprendre les indications qu'elles nous donnent [1].

1. Je me servirai surtout de *l'Étude sur la vie de Pline le jeune*, par M. Mommsen (traduction de M. Morel dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, 15e fascicule). M. Mommsen est le premier qui ait essayé de fixer l'époque où les différents livres de la correspondance de Pline ont été publiés. — M. Ph. Fabia a donné à la *Revue de philologie*, 1898, un article intitulé : *Les ouvrages de Tacite réussirent-ils auprès des contemporains?*

On a remarqué que, pendant les quatre premiers livres de cette correspondance, il n'est question de Tacite que comme d'un homme très éloquent et qui ne paraît avoir fait encore que des discours. Pline vante à deux reprises ceux qu'il a prononcés dans le Sénat; il le représente entouré de jeunes gens qui viennent se former par son exemple à l'art de la parole; il le prend pour arbitre dans une question qui concerne l'art oratoire et se déclare prêt à se soumettre à sa décision. Parmi les orateurs de son temps, il semble lui donner la première place, et il en fait d'autant plus volontiers l'éloge que, comme il espère pour lui le second rang, il sent bien que plus il le met haut, plus il s'élève lui-même.

Mais, vers le début du cinquième livre, dont M. Mommsen place la publication entre 105 et 106, nous trouvons une lettre assez énigmatique, et qui donne à réfléchir. C'est une réponse de Pline à l'un des personnages importants de cette époque, Titinius Capito, qui lui a conseillé d'écrire des livres historiques. D'autres aussi, nous dit-il, lui donnent le même conseil. Le ton de la lettre est d'un homme ému, géné, indécis. Entre l'histoire et l'éloquence, il hésite; il doit à l'une sa réputation, et il s'est arrangé pour lui consacrer le reste de sa vie; mais il voit bien que l'autre, quand on y réussit, procure une renommée plus rapide et plus étendue [1]. Or, Pline, qui est un naïf, ne sait pas cacher la passion qu'il a pour la gloire; il avoue qu'il ne cesse pas de songer, le jour et la nuit, à ce qu'il pourra faire

1. La lettre de Pline (*Epist.*, V, 8) mérite d'être lue avec soin; elle peut servir à redresser quelques idées fausses qu'on se fait de l'histoire chez les anciens. On suppose souvent que, chez eux, elle est la même chose que l'éloquence; Pline marque très bien les différences qu'elles ont entre elles, et que, même dans leur ressemblance, il y a des diversités : *Habet quidem oratio et historia multa communia, sed plura diversa in his ipsis quæ communia videntur.*

« pour que son nom vole sur la bouche des hommes » ; il annonce donc que plus tard, quand il aura fini de corriger et de publier ses anciens discours, il se tournera vers l'histoire, et prie même Capito de lui trouver un sujet qu'il pourra traiter.

Que s'est-il donc passé qui puisse expliquer cette lettre? D'où vient cet engoûment subit pour une science dont il n'avait jamais été question jusque-là? Comment se fait-il que, de divers côtés, au même moment, on paraisse s'entendre pour engager Pline à déserter pour elle l'éloquence, dont on sait qu'il est uniquement occupé? A cette question tout le monde a fait la même réponse. Évidemment il a dû se produire alors quelque ouvrage historique, dont le succès étourdissant a jeté le trouble dans la littérature, fait craindre aux auteurs qui possédaient la renommée de la perdre et donné l'idée à ceux qui voulaient la conquérir d'imiter l'œuvre nouvelle. Si cette hypothèse est la vraie, il est naturel de supposer que c'est l'apparition des premiers livres des *Histoires* qui a pu seule exciter une pareille émotion. Il n'y a rien, dans Tacite, qui soit plus dramatique, plus saisissant, et, quand on lit aujourd'hui les merveilleux récits de la mort de Galba, d'Othon, de Vitellius, on n'a pas de peine à comprendre l'admiration mêlée de surprise qu'ils causèrent à ceux qui les ont connus pour la première fois.

A partir de l'année 98, où parurent l'*Agricola* et la *Germanie*, Tacite a dû s'occuper des *Histoires*, auxquelles il songeait depuis la mort de Domitien. Il travaillait beaucoup toutes ses œuvres; Pline le dit, et on s'en aperçoit en les lisant. Nous pouvons être sûrs qu'il ne fit connaître les premiers livres de son grand ouvrage [1]

1. Les lettres de Pline montrent que les *Histoires* furent publiées successivement et par fragments, à mesure que chaque partie était achevée. Voyez l'étude de M. Mommsen sur Pline le jeune.

que quand il crut qu'il n'y restait plus rien à faire. Il y mit le temps, puisque, entre l'apparition de l'*Agricola* et la lettre de Pline dont nous venons de parler, sept ans s'étaient écoulés. De quelle manière l'ouvrage s'est-il produit devant le public? quoique personne ne l'ait dit, il est bien probable que ce fut dans les lectures publiques. Elles étaient fort à la mode, depuis Auguste; avant de livrer un ouvrage au libraire pour qu'il le fît copier et le répandît, on le lisait à ses amis, à ses connaissances, devant un cercle de lettrés convoqués pour l'entendre. C'était une façon de tâter l'opinion et, en l'absence de toute autre publicité, d'attirer l'attention sur lui. Beaucoup n'y cherchaient qu'une satisfaction de vanité, mais les auteurs sérieux y trouvaient un moyen de consulter des gens éclairés sur les défauts qu'ils y avaient laissés, ce qui leur permettait de les corriger avant l'édition définitive. Il est naturel de croire que Tacite en avait usé comme beaucoup d'autres [1], et l'ouvrage, quand on le lit avec soin, semble bien en avoir gardé quelque chose. Les lectures publiques avaient ce défaut que l'auteur, pour se faire écouter d'un auditoire de gens du monde souvent ennuyés et distraits, était porté à multiplier les phrases à effet, les pensées brillantes (*sententiæ*), les cliquetis de mots et d'idées. Ces artifices ne manquent pas dans les premiers livres des *Histoires*; ils sont visibles surtout à la fin des paragraphes. On dirait que l'auteur tient à terminer ses développements, ses discours, ses récits, par quelque trait qui réveille l'assemblée; et ce trait est d'ordinaire si heureux, si frappant, qu'avec un peu de complaisance il semble qu'on entende à chaque fois les applaudissements éclater.

On a dit que ces applaudissements s'expliquaient par

1. Pline (VII, 17) range l'histoire parmi les genres qui se produisent d'ordinaire dans les lectures publiques.

l'indulgence de Tacite pour les sentiments de ceux qui venaient l'entendre. De même qu'il s'accommode à leur goût littéraire par sa façon d'écrire, on peut penser qu'il cherche à flatter l'âpreté de leurs passions politiques par les opinions qu'il exprime, et en conclure que c'est pour leur plaire qu'il a dénigré les Césars. Je ne le crois pas : quelque violent qu'il nous paraisse contre les mauvais princes, il ne l'était pas autant que le milieu dans lequel ses ouvrages se produisaient. Nous savons qu'il y eut à Rome un terrible déchaînement de colère à la mort de Domitien. On se pressait dans les salles de lecture publique pour entendre parler de ses victimes, raconter leur supplice, « et rendre les derniers honneurs à ceux dont on n'avait pas pu suivre les funérailles ». Une fois même, le récit fut si poignant que l'auditoire eut de la peine à l'écouter jusqu'au bout et qu'on vint prier le lecteur de ne pas continuer, tant on éprouvait de douleur et de honte au souvenir de ce qu'on avait si lâchement supporté[1] ! Ce n'était pas, quoiqu'on l'ait souvent prétendu, un livre de Tacite qu'on lisait ce jour-là. Pline n'en nomme pas l'auteur; il se contente de dire assez dédaigneusement : *recitabat quidam*. Soyons certains que, si ç'avait été son ami, il se serait gardé de taire ce nom glorieux qui aurait rendu l'anecdote plus piquante. A côté de ces ouvrages enflammés et qui produisaient de si grands effets, Tacite craignait peut-être qu'on ne trouvât les siens un peu tièdes. Il est possible que ce soit pour prévenir le lecteur contre un mécompte de ce genre qu'il insinue, au commencement des *Histoires*, « qu'on se fait croire facilement quand on dit du mal des maîtres, et que la malignité plaît par un faux air d'indépendance ». C'est sans doute aussi pour le même motif qu'il a pris la précaution d'affirmer, au

1. Pline, *Epist.*, IX, 27.

même endroit, que, quoiqu'il doive sa fortune politique aux princes de la famille *Flavia*, les faveurs qu'il en a reçues n'influeront pas sur son jugement. Il ne voulait pas que, si on le trouvait trop modéré, on attribuât sa modération à sa reconnaissance. Sa règle, il le laisse très clairement entendre, est de ne pas chercher des succès d'un jour en flattant les passions du moment, mais d'avoir les yeux fixés sur la postérité.

Il n'a pas eu pourtant à attendre le jugement de l'avenir sur ses livres; nous venons de voir que, de son temps même, le succès en dut être considérable. Il paraît aussi avoir été soudain, ce qui achève de me persuader qu'ils ont paru d'abord dans les lectures publiques : elles étaient alors ce qu'est, chez nous, le théâtre, où un auteur qui réussit devient célèbre en une soirée. Ce succès, que nous avons conjecturé d'après la lettre du cinquième livre de Pline, toutes celles qui suivent le confirment. Tacite, qui n'était jusque-là pour son ami qu'un orateur, devient dès lors presque uniquement un grand historien; Pline prévoit que ses ouvrages seront immortels [1], il annonce que les gens qu'il célèbre vivront éternellement [2]. Et ce ne sont pas là de ces fades compliments dont les personnes du monde, comme lui, sont volontiers prodigues. Ce qui montre qu'il est sincère, c'est la peine qu'il prend de raconter à Tacite les actions qu'il s'applaudit d'avoir accomplies lui-même pour qu'il les transmette à la postérité : il ne demanderait pas avec tant d'insistance à tenir quelque place dans des livres qu'il jugerait médiocres et destinés à être oubliés. Il a même semblé à certains indices qu'un succès si imprévu, si éclatant, avait pu éveiller un

1. VII, 33 : *Auguror, nec me fallit augurium, historias tuas immortales futuras.*

2. VI, 16 : *Multum perpetuitati ejus (Plinii majoris) scriptorum tuorum æternitas addet.*

moment, dans cette âme honnête, mais éprise de renommée, un léger sentiment de jalousie. Quoiqu'il reconnût d'assez bonne grâce la supériorité de Tacite, il devait lui être désagréable que la distance entre eux devînt trop grande. Aussi lui échappe-t-il de dire qu'après tout l'histoire est un genre facile et que, « de quelque façon qu'on l'écrive, on est sûr de plaire au public ». Mais ce dépit, s'il a existé, ne dura guère. Pline, dans la suite, accepta de revoir les œuvres de son ami, qui corrigeait les siennes, et leur amitié resta jusqu'à la fin sans nuage.

Tout paraît donc établir que les ouvrages de Tacite furent très favorablement accueillis par ses contemporains, c'est-à-dire par les gens qui étaient le plus en position de connaître la vérité. S'il en est ainsi, c'est apparemment qu'ils ne les trouvaient pas en contradiction formelle avec leurs souvenirs, et qu'en général, dans ses récits et ses jugements, il reproduisait à peu près l'impression du plus grand nombre. Voilà une première raison d'avoir confiance en lui.

III

Tacite et les historiens postérieurs. — Suétone. — Dion Cassius. — Les écrivains favorables aux Césars. — Les écrivains qui vivaient dans les provinces. — Tacite n'a pas formé l'opinion, mais l'a trouvée toute faite.

Poussons les recherches plus loin. Voyons s'il est d'accord aussi avec les historiens postérieurs. Nous n'avons guère, pour le premier siècle de l'empire, de Tibère à Trajan, que deux historiens de quelque importance, Suétone et Dion Cassius[1]. Ils sont très

1. Je laisse de côté Plutarque, dont il ne nous reste que ce qui

différents l'un de l'autre, et aucun d'eux ne s'est trouvé tout à fait dans la même situation que Tacite. Suétone a servi l'Empire, mais dans des conditions particulières. Tandis que les consuls, les généraux, les sénateurs, qui remplissaient des fonctions publiques, pouvaient dire qu'ils étaient les serviteurs de l'État plus que de l'empereur, lui, a été attaché à la personne même du prince en qualité de secrétaire. Il n'appartenait pas non plus par la naissance à la classe qui avait le plus de raisons de regretter le régime ancien, parce qu'elle y tenait un rang plus élevé. Jusqu'au jour où des circonstances que nous ignorons lui donnèrent accès au cabinet d'Hadrien, il fut surtout un homme d'étude (*scholasticus*), un fureteur de bibliothèques, à la recherche des petits détails et des curiosités de tout genre. Il n'a nulle part exposé ses vues politiques : c'est que, probablement, il n'en avait guère [1]. Il paraît admirer très franchement Auguste, il célèbre ses institutions, il n'a aucun parti pris contre ses successeurs. Ce n'est pas un moraliste austère comme Tacite, et l'on ne trouve pas chez lui les mêmes accents d'indignation, quand il raconte les mêmes crimes; il est plus calme, plus maître de lui. On sent que c'est un de ces hommes que le spectacle du monde et de la vie amuse, qui le regarde avec plaisir et cherche des raisons de s'y intéresser. Il n'a donc pas de motif d'altérer la vérité et doit voir les choses comme

concerne Galba, Othon et Vitellius, qui à eux trois n'ont pas régné plus d'un an.

1. La seule fois qu'il paraît avoir exprimé une opinion politique, c'est dans ce passage de la Vie de César où, après l'avoir comblé d'éloges, il trouve qu'on avait le droit de le tuer. Mais nous savons que Tite-Live lui-même, l'ami d'Auguste, se demandait si ce n'était pas un malheur que César eût existé. Ces sortes de regrets platoniques de l'ancien gouvernement ne tiraient pas à conséquence. On les retrouve même chez Velleius Paterculus, le flatteur de Tibère.

elles sont. Entre ses récits et ceux de Tacite on a relevé quelques légères différences; on en a conclu qu'ils n'ont pas puisé aux mêmes sources et qu'ils travaillaient indépendamment l'un de l'autre, ce qui donne plus de prix aux ressemblances qu'on trouve entre eux. L'impression que laissent leurs ouvrages, à la considérer dans l'ensemble, est la même, et ils ont en somme porté le même jugement sur les Césars : le Tibère de Suétone est aussi odieux que celui de Tacite, Claude n'est pas moins sot chez l'un que chez l'autre, ni Néron moins scélérat.

Nous avons encore moins de raisons de nous défier de Dion que de Suétone. C'était un Grec de naissance, que les souvenirs de l'ancienne République romaine devaient laisser tout à fait indifférent. Loin de la regretter, il affirme que Rome était perdue, si elle avait continué à vivre sous le régime ancien, et que c'est la monarchie qui l'a sauvée. Comme il devait tout à l'Empire, son double consulat et le gouvernement de l'Afrique, il éprouvait pour lui les sentiments d'un parfait fonctionnaire; il ne pouvait souffrir ceux qu'il soupçonnait d'avoir de mauvais desseins contre le gouvernement qu'il servait. Il est très dur pour Sénèque, pour Helvidius Priscus, et en général pour les philosophes, qui lui paraissaient insolents, tracassiers, ennemis des puissances établies, « comme si c'était l'œuvre d'un sage d'insulter ceux qui exercent le pouvoir, de semer le trouble dans les foules, et d'ébranler ce qui existe pour introduire des nouveautés ». On peut donc être sûr qu'il abordait l'histoire des Césars avec la pensée de ne pas leur être contraire. Et cependant, malgré tout, la vérité l'a emporté; il ne les a pas jugés autrement que Suétone et que Tacite; et même, comme sa touche est quelquefois plus rude, je ne sais si, chez lui, Tibère n'est pas encore plus odieux que chez les autres. Dans tous les cas, il n'est pas possible de rien tirer de son

ouvrage qui puisse servir à réhabiliter les princes qu'ils ont condamnés.

On nous dit, je le sais, que nous n'avons conservé que les historiens hostiles aux Césars. Comme presque tous ces princes ont péri de mort violente (ce qui, par parenthèse, ne prouve pas qu'on les ait beaucoup aimés), dans la réaction qui a suivi leur mort, on a eu soin de détruire ou de cacher les écrits qui leur étaient favorables, et leurs successeurs, qui étaient leurs ennemis, ne leur ont pas permis de reparaître; en sorte que c'est le parti victorieux qui seul a gardé la parole. Cette réflexion est juste, et il faut en tenir compte. N'oublions pas pourtant que les réactions, quelque violentes qu'elles soient, ne durent pas toujours. Avec le temps, les passions se calment, les haines s'apaisent. Le vainqueur perd peu à peu sa popularité des premiers jours, et l'on revient à une appréciation plus équitable de ce qui existait avant lui. Si ce passé avait mérité quelque estime, s'il n'était pas tout à fait aussi noir qu'il était de mode de le représenter, soyons sûrs que les mécontents, — il y en a toujours après quelques années de règne, — n'auraient pas manqué d'en réveiller le souvenir. Les ouvrages proscrits seraient sortis de leur ombre; on en aurait retrouvé des exemplaires cachés, et, s'ils avaient été dignes de survivre, nous les aurions probablement conservés.

C'est ainsi que nous possédons encore les poésies que Stace et Martial ont composées en l'honneur de Domitien, — l'agrément de leurs vers en a fait pardonner le sujet; — et il est fort heureux qu'elles n'aient pas disparu, car elles nous donnent une idée de ce qu'était cette littérature de cour et des mensonges qu'elle pouvait se permettre[1]. Personne ne s'est jamais avisé d'aller

1. Voyez, à la fin de ce volume, l'étude sur le *poète Martial.*

chercher la vérité chez Martial ou chez Stace. L'énormité même de leurs flatteries en montre la fausseté; sans compter qu'un des deux poètes a vécu assez pour reconnaître de bonne grâce qu'elles manquaient absolument de sincérité, et qu'il a fini par comparer à Néron le même prince qu'il avait mis au-dessus de Jupiter. Nous ne pouvons pas avoir plus de confiance dans le témoignage de Velleius Paterculus, quoiqu'il ne fût pas un poète. C'était un écrivain de talent, mais une âme médiocre, qui a épuisé pour Tibère les flatteries les plus rebutantes. Pour leur donner plus de piquant et de nouveauté, il a imaginé une fois de les mettre dans la bouche de gens qui d'ordinaire ne flattaient pas. Il suppose qu'en Germanie, sur les bords de l'Elbe, un chef barbare, dans sa barque faite d'un tronc d'arbre, s'approche de la rive que les Romains occupaient, demande à voir le prince, et, après l'avoir contemplé un moment, s'éloigne en disant : *Hodie vidi Deos!* Ajoutons que, si Velleius loue Tibère, il célèbre encore plus Séjan, et l'éloge du ministre montre bien ce que vaut l'éloge du maître. Je crois donc que, si nous avions encore les ouvrages écrits à Rome du vivant des Césars et en leur honneur, l'opinion que nous avons d'eux n'en serait pas modifiée, et que nous penserions, comme Tacite, que ce sont des panégyriques dictés par la bassesse ou par la peur.

Les écrits composés à la même époque dans les provinces nous sont rarement parvenus. Il est probable que les Césars y étaient bien traités, et je crois que les éloges qu'on faisait d'eux étaient sincères. Rien n'est plus aisé à comprendre. Les provinciaux ne connaissaient le gouvernement impérial que par ses bienfaits ; ils pouvaient prendre au sérieux les compliments que le Sénat prodiguait aux empereurs et que leur apportait le *Journal officiel* ; ils souffraient peu de leurs folies, car Tacite a

bien raison de dire « que les méchants princes pèsent surtout sur leur voisinage ». On a remarqué que Philon le Juif juge assez favorablement Tibère. Il trouve « qu'il était grave, sévère, et qu'il n'avait souci que des choses sérieuses ». Ces éloges, après tout, sont mérités, et, s'il ne les tempère pas par quelque blâme, c'est que les démêlés du prince avec le Sénat et les grands personnages ne l'atteignant pas, le laissent indifférent. Il ne songe qu'à son petit pays de Judée, qui s'est bien trouvé de l'administration de Tibère. Ce n'est pas que ce prince eût une tendresse particulière pour les Juifs. Il punit très sévèrement ceux de Rome de quelques friponneries dont ils s'étaient rendus coupables, mais, dans leur pays, il les laissait tranquilles pour ne pas troubler la paix de l'Empire. Philon n'en demandait pas davantage, et, quand il songe à Caligula, qui voulait forcer tout le monde à l'adorer, Tibère, en comparaison, lui paraît un très bon prince. Du reste, si Philon, qui n'a vu Tibère que de la Palestine, ne lui est pas défavorable, un autre Juif, Josèphe, qui a longtemps vécu à Rome, le traite comme Tacite et comme tous les autres.

Pour expliquer que le jugement des historiens sur les Césars soit conforme à celui de Tacite, on a prétendu que les autres se sont uniquement réglés sur lui et que le succès de ses ouvrages a entraîné l'opinion publique. C'est une erreur; l'opinion n'avait pas attendu si tard pour se prononcer. On nous dit sans doute que quelques-uns de ces princes, les plus méchants peut-être, ont été regrettés par la populace et les soldats; mais nous savons qu'ils avaient acheté leur affection par leurs largesses, et la preuve qu'on n'avait pas d'autres raisons de leur être attaché, c'est que Tibère, qui valait mieux qu'eux, mais qui était moins prodigue de la fortune de l'État, n'a eu personne pour lui, le jour où l'on a cessé de le craindre. On venait à peine de savoir qu'il était

mort que le peuple se mit à courir dans les rues de Rome en criant: « Tibère au Tibre! » On lui fit pourtant de belles funérailles : c'était la règle ; mais il ne vint à l'idée de personne de lui décerner l'honneur qu'il avait fait lui-même à Auguste. Quoique, dans cette société sceptique, l'apothéose ne tirât guère à conséquence, ni le nouveau prince ne la demanda pour lui, ni le Sénat n'eut à l'accorder. Au mois de janvier suivant, dans cette cérémonie où les magistrats juraient d'observer les lois des princes qui avaient précédé, le nom de Tibère fut omis, et jamais, dans la suite, il n'a été rétabli sur la liste de ceux dont s'honorait l'empire[1]. C'est qu'on se souvenait « de cette rage d'accuser qui sévissait sous son règne, et fit plus de victimes que les proscriptions pendant les guerres civiles[2] ». Ces paroles sont de Sénèque, qui avait assisté aux dernières années, les plus sombres, de ce règne. Il avait vu « ces délateurs qu'on lançait, comme des chiens, sur les honnêtes gens, et qu'on nourrissait de chair humaine[3] ». Il avait vécu dans cette société « où il n'y avait plus de sécurité pour personne, où l'on tenait compte des divagations des ivrognes, où l'on dénaturait les plaisanteries les plus innocentes, où, lorsque quelqu'un était accusé, on ne s'enquérait plus de son sort : on savait qu'il était perdu ». Tacite, cinquante ans plus tard, a-t-il dit autre chose ? Il en a été de Caligula et de Néron comme de Tibère. Malgré les regrets qu'ils ont laissés chez ceux qu'ils amusaient et qu'ils nourrissaient, personne n'a osé défendre ouvertement leur mémoire et faire cet affront au sentiment public de mettre au rang des dieux des gens qu'on regardait à peine comme des hommes. Je crois donc qu'au sujet des princes dont il écrit l'histoire,

1. C'est Dion Cassius qui en fait l'observation (LIX, 9).
2. Sénèque, *De benef.*, III, 26.
3. *Cons. ad Marc.*, 26.

Tacite a trouvé l'opinion toute faite, j'entends l'opinion des honnêtes gens, celle qui finit toujours par l'emporter. Il me semble même qu'au lieu de chercher à l'enflammer, comme on le suppose, il a plutôt essayé de la retenir. Il s'est plus d'une fois prononcé contre l'exagération des bruits populaires. C'est ainsi qu'il refuse de croire que Tibère ait fait empoisonner son fils Drusus ; mais il n'en persuada pas le public, et l'accusation se retrouve, trois siècles plus tard, chez Orose[1]. Quand éclata le grand incendie de l'année 64, l'idée vint à tout le monde que c'était Néron qui avait mis le feu à Rome. Pline l'ancien et Stace, les premiers écrivains qui en parlent, n'hésitent pas à l'en accuser ; Suétone en est tout à fait convaincu. Tacite ne se prononce pas et se contente de dire « qu'on ne sait pas si l'incendie est dû au hasard ou à un crime du prince ».

Il me semble que l'étude que nous venons de faire est de nature à nous rassurer singulièrement sur la véracité de Tacite. Ce n'est pas lui, on vient de le voir, qui a créé la tradition au sujet des Césars ; il l'a trouvée toute faite, et ses successeurs n'y ont rien changé, quoiqu'ils aient pu consulter d'autres sources que ses ouvrages. S'il avait altéré la vérité autant qu'on l'a prétendu, il se serait trouvé d'autres historiens pour la rétablir, et c'est ce qui n'est pas arrivé. Ils peuvent différer de lui sur quelques détails, mais, pour l'essentiel, il n'y en a point qui le contredisent. La façon dont ils jugent les empereurs, dans les grandes lignes, est la même, et avec quelque perspicacité qu'on les étudie, ils ne nous fournissent pas des raisons de nous défier de son témoignage.

1. *Ann.*, IV, 11, Orose, VII, 4.

IV

Le pessimisme de Tacite. — Tacite et Tite-Live. — Services que le pessimisme a rendus à Tacite. — Dangers qu'il lui fait courir. — Tacite et Pline le jeune.

Ces raisons, qui n'existent pas chez eux, on a cru les trouver en lui-même, dans son caractère, dans son éducation, dans les préjugés qui lui venaient de ses relations ou de sa naissance. Et tout d'abord on a eu l'idée de mettre sa sévérité sur le compte de son humeur chagrine. C'était, dit on, un pessimiste, et je crois bien qu'on a raison de le dire. Les Romains avaient, en général, une disposition à l'être. Ce qui les distingue des Grecs, c'est qu'ils sont ou qu'ils veulent paraître sérieux jusqu'à l'austérité, graves jusqu'à la tristesse; qu'ils sourient moins à la vie, qu'ils se méfient des événements, qu'ils ont peu de confiance dans les hommes. Il était donc naturel que Tacite, qui est un si parfait Romain, fût, d'instinct et de tempérament, un pessimiste. Les spectacles auxquels il assista dans sa première jeunesse n'étaient pas pour lui inspirer des sentiments contraires. Il avait une douzaine d'années à la mort de Néron. Il vit quatre empereurs se succéder en quatorze mois, le Capitole brûlé, Rome prise d'assaut, les Barbares s'insurgeant aux frontières et l'Empire près de périr. Il n'est pas étonnant qu'il lui en soit resté des dispositions moroses. Dans les plus anciens ouvrages que nous avons de lui, le *Dialogue sur les orateurs* et la *Germanie*, il traite déjà sévèrement la société de son temps. Les trois dernières années du règne de Domitien, où il vit de près à quels excès peut s'emporter un homme qui est tout-puissant, quand il cède à l'ivresse de la cruauté ou qu'il est effaré par la peur, lui laissèrent une

impression qui ne s'effaça plus. Il prétend sans doute qu'à l'avènement d'un prince honnête homme, le cœur est revenu aux Romains, *nunc tandem redit animus*; mais je ne crois pas que la blessure que ces effroyables années lui avaient faite se soit jamais fermée. Même aux plus beaux jours du règne de Trajan, il a dû regarder l'avenir avec quelque inquiétude. A ceux qui se livraient trop facilement à la félicité présente, il devait être tenté de répondre par ces paroles qu'il a mises dans la bouche d'un sénateur prévoyant : « Qui vous assure qu'il n'y aura plus de tyrans? Ils le pensaient comme vous, à la mort de Tibère et de Caligula, ceux qui leur survécurent; et cependant des tyrans nouveaux se sont élevés, plus cruels et plus détestables [1]. »

C'est dans cet état d'esprit qu'il commença d'écrire ses grands ouvrages historiques. Le sujet qu'il avait choisi n'était guère de nature à le réconcilier avec l'humanité. Il faut bien reconnaître qu'il y a peu d'histoire aussi lugubre que celle des Césars, quelque effort qu'on ait fait de nos jours pour atténuer leurs crimes. Tacite, qui a cependant entrepris de la raconter, ne nous cache pas la répugnance qu'elle lui inspire. Il y a des moments où le courage paraît lui manquer, quand il lui faut mettre sous nos yeux cette série de scènes effroyables, et toujours les mêmes, « ces perpétuelles accusations, ces amis trahissant leurs amis, ces juges qui ne savent que condamner ». Après avoir flétri les bourreaux, il ne peut s'empêcher d'en vouloir un peu aux victimes; il les trouve trop facilement résignées à leur sort (*segniter pereuntes*). Il croyait sans doute, comme on le pensait chez nous à l'époque de la Terreur, qu'elles avaient ort de se faire un point d'honneur de mourir sans plainte; il se demandait si quelque résistance de leur

1. *Hist.*, IV, 42.

part n'aurait pas réveillé la pitié publique [1]. Quand il se sent rebuté par cette uniformité d'horreurs, et qu'il craint que le lecteur n'éprouve les mêmes sentiments que lui, il songe avec quelque tristesse aux historiens de la République; eux, au moins, avaient de grandes et belles choses à dire. Ils n'étaient pas réduits au récit de vengeances obscures, de rivalités mesquines de maîtresses et d'affranchis, de cruautés monotones. « Ils racontaient de grandes guerres, des villes prises, des rois vaincus et captifs, et, au dedans, les querelles des tribuns et des consuls, les lois agraires et frumentaires, les luttes du peuple et du Sénat : c'était un sujet large, étendu, où ils pouvaient se mouvoir à l'aise. Pour moi, je suis enfermé dans une carrière étroite, et mon travail sera sans gloire [2]. »

En parlant ainsi, c'est à Tite-Live qu'il songe, et l'on voit bien qu'il n'y peut songer qu'avec une sorte d'amère jalousie. Il est sûr qu'entre eux, dans les dispositions où ils se trouvent, et les sentiments qui les animent, le contraste est frappant. L'œuvre de Tite-Live a été conçue dans la joie. On y sent cette ivresse d'orgueil national que Rome éprouva, lorsque, sous la main d'un chef unique, elle mesura mieux sa grandeur. Cet orgueil a inspiré l'histoire de Tite-Live, qui en est la plus vivante expression. C'est ce qui fait que, dans cette œuvre immense, on ne sent pas un seul moment de fatigue. L'intérêt s'y renouvelle sans cesse avec le récit de nouvelles victoires; la gloire de Rome, qui grandit toujours, le porte et le soutient. Il monte allègrement avec elle jusqu'à ce sommet où elle est arrivée sous Auguste, et

1. *Ann.*, XVI, 16. Précisément, il vient de raconter un peu auparavant (9) la mort de Silanus qui se défendit jusqu'à la fin et « accablé par le centurion de blessures toutes reçues par devant, tomba comme sur un champ de bataille ». C'est sans doute ainsi qu'il aurait voulu qu'on mourût.

2. *Ann.*, IV, 32.

si, parvenu à ces hauteurs, il regarde avec quelque inquiétude devant lui, vers ces chemins de l'avenir qui lui semblent obscurs et périlleux, il n'a qu'à se retourner du côté de la route parcourue, à se faire antique, comme il dit, pour reprendre toute sa fierté. Vers le milieu de son travail, dans la préface d'un de ses livres aujourd'hui perdus, il disait « qu'il avait acquis assez de gloire, qu'il pourrait s'arrêter, si son âme, qui ne connaissait pas le repos, ne se nourrissait de son œuvre[1] ». Que Tacite est loin de cette plénitude de satisfaction et de confiance! Au lieu « de se nourrir de son œuvre », comme Tite-Live, il ne nous dissimule pas combien elle lui semble ingrate et triste : c'est une tâche qu'il s'est imposée par devoir et qu'il accomplit sans plaisir.

Il est donc un pessimiste, mais le pessimisme n'est pas toujours un danger pour un historien. S'il peut quelquefois l'égarer, il peut aussi le servir. Tacite lui doit une de ses plus grandes qualités, cette perspicacité qui l'empêche de se laisser prendre aux apparences et lui fait voir les choses comme elles sont. Elle n'était pas sans mérite à une époque où le gouvernement tenait à paraître ce qu'il n'était pas, où, selon le mot de Mommsen, les noms ne correspondaient plus aux choses, ni les choses aux noms. Parmi ces obscurités, Tacite a vu clair. Il n'est pas de ces naïfs qui prenaient au sérieux ces étiquettes de liberté, qu'on avait soigneusement conservées pour tromper le public. Caligula, dans un de ses caprices, ayant destitué les consuls, sans se presser de les remplacer, Suétone fait remarquer, avec une gravité un peu comique, « que la république fut trois jours sans gouvernement[2] ». Tacite parle d'un autre ton; il se moque de Tibère, qui, à propos d'un jugement qu'on

1. *Satis jam gloriæ quæsitum, et potuisse se desinere, ni animus inquies pasceretur opere.* Cité par Pline, *Hist. nat.*, préf.
2. Suétone, *Calig.*, 26.

voulait différer, invoquait le respect des lois, le salut de la République, les droits du consul Varron, « comme s'il pouvait être question des lois en cette affaire, que Varron fût vraiment un consul, et le gouvernement de Tibère une République [1] ! » Voilà la vérité. Un des grands soucis de ces princes était de faire croire que tout était pour le mieux sous leur autorité, que Rome ne regrettait rien dans le passé, qu'elle n'avait jamais été plus heureuse du présent, plus assurée de l'avenir. Cette *Felicitas temporum*, qu'on affirmait effrontément dans les documents officiels, à laquelle on rendait presque un culte, personne ne pouvait se permettre d'en douter : c'était un devoir d'être joyeux, et l'une des raisons qu'on avait de se méfier des chrétiens, c'est qu'ils refusaient de prendre part aux fêtes publiques et qu'on trouvait à leur gravité des airs de tristesse. Tacite ne s'est jamais laissé prendre à ces dehors de prospérité; il a vu les maux intérieurs dont on souffrait et n'a pas hésité à les dire. A ceux qui vantent l'état florissant de l'Italie, il répond en montrant des villes comme Tarente et Antium, qui sont dépeuplées [2]. On est fier des victoires remportées par les légions, et il s'en réjouit comme tout le monde; cependant, là aussi, il aperçoit quelques raisons d'être inquiet. Les révoltes qui éclatent dans l'armée, à l'avènement de Tibère, montrent à quel point l'indiscipline s'y est glissée; les soldats qu'on recrutait à Rome, et qui étaient autrefois les meilleurs ne sont plus que des brouillons qui se croient toujours au cirque ou au théâtre; les troupes auxiliaires levées dans les pays conquis prennent une importance dangereuse, et il ne manque pas de gens qui disent que, « dans l'armée romaine, il n'y a de bon que ce qui n'est pas romain [3] ».

1. *Ann.*, IV, 19.
2. *Id.*, XIV, 27.
3. *Id.*, III, 40.

Le tableau qu'il trace de la société civile est encore moins rassurant. La vieille noblesse a presque disparu, et ce qui en reste vit d'expédients; un Sempronius Gracchus est brocanteur en Sicile; un Pollion fabrique de faux testaments; un Aurelius Cotta, un Valerius Messala, un Hortensius tendent la main à l'empereur. Ce qui est plus grave, les esclaves augmentent sans cesse, tandis que disparaît la plèbe libre [1]. Les affranchis ou fils d'affranchis occupent les meilleures places : « Ils se sont tellement accrus que, si on les mettait à part, les autres seraient effrayés de leur petit nombre [2]. » Ces maux, que Tacite signale avec tant de force, sont ceux sous lesquels l'Empire a succombé.

Il est bon sans doute de voir les choses comme elles sont; c'est, on vient de le montrer, un des grands mérites de Tacite; mais ne les a-t-il pas vues quelquefois pires qu'elles n'étaient? On le lui a reproché, avec raison, je crois, et c'est en cela que son pessimisme, qui le servait tout à l'heure, lui a été contraire. Le désir de lire jusqu'au fond des cœurs, la crainte d'être dupe, la mauvaise opinion qu'il avait des hommes, le poussent à chercher, dans leurs actions les plus simples, des intentions cachées et subtiles. Il les soupçonne facilement de quelque noirceur. Dès le début des *Annales*, cette tendance se révèle. Auguste choisit Tibère pour lui succéder : ce n'est pas qu'il ignorât ses vices; « il voulait se faire valoir par le contraste ». Dans son testament, il conseillait à son successeur de ne pas faire de conquête nouvelle : « on ne sait pas si c'était prudence ou jalousie », et ainsi de suite. Ce qu'il faut admirer, c'est qu'étant dans ces dispositions d'esprit, il n'ait pas ajouté foi plus souvent aux méchants bruits qu'on avait tant de plaisir à propager et qu'il devait avoir tant de penchant à

1. *Ann.*, IV, 27.
2. *Id.*, XIII, 27.

croire. Nous avons vu que, la plupart du temps, il les conteste, mais on sent bien que pour leur résister, il lui faut lutter contre lui-même, et que, s'il cesse un moment de se surveiller, il sera entraîné à les admettre[1]. C'est une faiblesse contre laquelle il convient, quand nous le lisons, de nous tenir en garde. Il est bien possible aussi que, dans les tableaux qu'il nous présente de son époque, il ait assombri les couleurs; lui-même semble s'en apercevoir, puisque, par moments, il prend la peine de se corriger. C'est ainsi qu'après avoir dépeint avec une admirable vigueur les misères et les fautes de la société romaine depuis Néron, il se reprend tout d'un coup pour dire : « Et pourtant, ce siècle ne fut pas tout à fait stérile en vertus; » et il le prouve en énumérant les bons exemples qu'il a donnés[2]. Sans doute ses préférences sont pour le passé, et il est disposé d'ordinaire à lui sacrifier le présent. C'était l'opinion générale autour de lui qu'on doit s'en tenir aux anciens usages et « qu'on ne change que pour faire plus mal ». Cependant il lui arrive de louer son temps et même, une fois, il va jusqu'à dire : « Tout n'allait pas mieux avant nous, et notre siècle aussi a produit des vertus et des talents, dignes d'être proposés pour modèles[3] ». Il faut lui savoir gré de ces efforts qu'il fait pour être juste.

1. J'en puis citer une preuve bien curieuse. On racontait que, dans les derniers temps, Néron, pour se débarrasser de Sénèque, avait essayé de le faire empoisonner par un de ses affranchis. Tacite a reproduit cette accusation, qu'il a trouvée dans quelques mémoires contemporains, sans la confirmer ni la combattre : *quidam tradidere* (*Ann.*, XV, 45). Mais, quelques chapitres plus loin, le soupçon se tourne en certitude. Il nous dit que ce prince se décida à user d'un moyen plus violent, « puisque le poison n'avait pas réussi (XV, 60) ». Voilà bien un exemple de cette lutte qui se livre chez lui entre la raison et le naturel. La raison le retient quand il est en présence des documents; le naturel l'emporte dès qu'il s'en est éloigné.

2. *Hist.*, I, 3.

3. *Ann.*, III, 55.

Dans tous les cas, pour tempérer la sévérité de ses jugements sur son époque, il suffira d'y mêler quelques teintes plus douces que nous irons prendre chez son ami, Pline le jeune : ils se corrigent l'un par l'autre. Mais, bien que le contraste soit complet entre l'humeur soupçonneuse du premier et l'universelle bienveillance de l'autre, il y a un point sur lequel ils sont d'accord, et cette unanimité mérite d'être remarquée. Ils ont tous les deux, des empereurs, la même opinion ; ce que Pline est amené à nous dire de Tibère et de Néron ne diffère pas de l'idée que nous en donne Tacite, et ils ont également détesté Domitien. On ne peut donc pas dire que ce soit le pessimisme de Tacite qui lui a inspiré le jugement qu'il porte sur les Césars, puisque Pline, un optimiste si décidé, pense et parle comme lui.

V

La naissance de Tacite a-t-elle influé sur ses jugements. — Ce qu'il peut devoir à la culture grecque. — Caractère large et humain de son patriotisme. — Sa façon de juger la domination romaine. — Préjugés qu'il tient de ses relations et de son temps.

Quelle influence ont pu exercer, sur les opinions de Tacite, sa naissance, ses relations, le monde qu'il a fréquenté, l'éducation qu'il a reçue? La question se pose naturellement dans un pays comme Rome, où l'on ne pensait guère par soi-même, où l'on agissait surtout d'après des règles et des habitudes uniformes, où c'était une vertu de respecter les traditions, une loi de se conformer aux opinions reçues.

La famille de Tacite, on l'a déjà vu, était de noblesse très récente ; ce qui ne veut pas dire qu'elle ne parta-

geait pas les préjugés de l'ancienne aristocratie. Il arrive parfois que les grands seigneurs de fraîche date mettent à les soutenir plus de passion que les autres, dans la pensée de faire oublier leur origine. Tacite avait trop d'élévation dans l'esprit pour céder à ce ridicule; mais on a beau faire, on n'échappe jamais entièrement aux impressions qu'on prend dès l'enfance dans son entourage, et je crois qu'en cherchant bien, on en trouverait chez lui quelques traces. C'est ainsi qu'il remarque, sans en paraître surpris, qu'on préférait Germanicus à Drusus, son frère d'adoption, « parce que le bisaïeul de ce dernier était un simple chevalier romain, Pomponius Atticus, dont l'image semblait déparer celles des Claudii [1] ». On dirait vraiment qu'il oublie qu'il sortait lui-même d'une famille équestre. Ailleurs, quand il nous parle des désordres de Livie, la femme de ce même Drusus, que Séjan avait séduite, il lui reproche surtout « de s'être prostituée à un amant né dans un municipe [2] ». C'est ainsi qu'on s'indignait, à la cour de Louis XV, quand le roi se permit de prendre sa maîtresse dans la bourgeoisie. Mais ce ne sont là que des passages isolés : d'ordinaire, Tacite n'est pas partial pour l'aristocratie; il ne dissimule ni ses lâchetés, ni ses crimes. Une fois seulement il demande la permission de taire le nom des fils de maisons illustres qui se sont déshonorés dans les fêtes de Néron. « Tout morts qu'ils sont, dit-il, je ne les nommerai pas, par respect pour leurs ancêtres : le plus coupable, après tout, n'est pas celui qui commet une faute, mais le prince qui l'a payé pour la commettre [3]. »

A côté de cette éducation de la famille, qui se résumait dans le culte des souvenirs, pour lui, comme pour

1. *Ann.*, II, 43.
2. *Ann.*, IV, 3.
3. *Ann.*, XIV, 14.

tous les Romains, il y en avait une autre, celle que donnaient le grammairien, le rhéteur, le philosophe, et qui tenait le jeune homme entièrement occupé des exercices de l'école, attentif à la parole du maître, penché sur ses livres, jusqu'à l'âge où il prenait la robe virile, c'est-à-dire vers seize ans. Cette seconde éducation était toute grecque, comme, chez nous, elle a longtemps été presque toute romaine. Aujourd'hui il est à la mode de condamner sévèrement cette façon d'élever la jeunesse dans un monde où elle ne doit pas vivre, au lieu de l'introduire tout de suite dans celui qu'elle doit habiter. Et pourtant, n'est-il pas utile d'arracher un moment le jeune homme aux étreintes de son milieu habituel, de l'empêcher ainsi de trop s'imprégner des préjugés de ceux qui l'entourent, de lui élargir le cerveau en lui faisant entrevoir une autre société que la sienne, des gens qui ont d'autres usages et d'autres idées? Ce qui au moins est certain, c'est qu'à Rome l'éducation grecque a produit les meilleurs résultats. Rome lui doit des qualités qui ne lui étaient pas naturelles; tout ce qu'elle a eu, par moments, de généreux, de large, de libéral lui est venu de là. Seule, et s'enfermant en elle-même, son caractère naturellement raide, impérieux, étroit, et ce qu'y ont ajouté d'égoïsme et de dureté ses instincts de domination, et l'âpre souci de ses intérêts, n'auraient fait que s'exaspérer chez ce peuple de paysans, de soldats et de juristes. Il lui fallait aller à l'école de la Grèce pour y prendre le goût des choses de l'esprit, vers lesquelles elle n'était guère portée d'elle-même, et surtout pour s'initier à ce qui est la vertu grecque par excellence, le sentiment de l'humanité. Le mélange des qualités des deux peuples était nécessaire pour former cette civilisation romaine, dont nous vivons encore.

Il est impossible que Tacite, intelligent comme il l'était, ouvert aux curiosités de l'esprit, n'ait pas profité

de la culture grecque. Malgré sa défiance de la philosophie, on sent bien, quand on le lit, qu'il l'a étudiée; il en a certainement gardé quelque chose, s'il n'a pas voulu tout prendre. Il était très patriote; on le voit à la joie qu'il éprouve quand il raconte quelque succès des Romains; mais son patriotisme n'est pas étroit ou aveugle. Il ne se croit pas obligé de maltraiter les ennemis de son pays; il est beaucoup plus juste pour Arminius que Tite-Live pour Annibal. Quand il s'agit du passé, il ne regarde pas comme un devoir de faire à Rome une histoire qui ne contienne que des triomphes, et, par exemple, il ne conteste pas, comme beaucoup d'autres, qu'elle ait été prise par Porsenna. Dans le présent, il ne se laisse pas duper par ces grands mots dont se servaient ses compatriotes pour justifier leur domination, et ne les répète qu'avec un sourire. Pline l'ancien ne comprend pas que les nations barbares, qui sont si misérables chez elles, ne viennent pas se jeter d'elles-mêmes sous le joug des Romains et qu'elles se trouvent malheureuses de leur être soumises. « Si elles étaient victorieuses, dit-il, si elles restaient libres, c'est alors qu'elles auraient lieu de se plaindre [1] ! » Ce n'est pas le sentiment de Tacite : il n'a pas cette plénitude d'orgueil national qui fait trouver aux Romains qu'on devait se féliciter d'être leurs esclaves; il reconnaît, au contraire, que les peuples que Rome a vaincus ont souvent raison de se plaindre, et même il a donné à leurs plaintes un merveilleux relief par la vigueur avec laquelle il les exprime. C'est chez lui, surtout dans le discours de Galgacus, qu'on va chercher les reproches dont on accable encore aujourd'hui la domination romaine : *raptores orbis... quos non Oriens, non Occidens satiaverit.... ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* [2].

1. *Hist. nat.*, XVI, 1.
2. *Agric.*, 30 et suiv.

Il est vrai qu'en un autre endroit, il l'a défendue. La réponse aux affirmations de Galgacus se trouve dans le discours de Cérialis [1]. C'est une des plus belles pages, des plus fermes, des plus profondes qu'il ait écrites. Cérialis est victorieux; il vient d'entrer dans la ville de Trèves, qui s'était révoltée. Selon le droit ancien, il peut tout se permettre. Il réunit sur la place publique les citoyens tremblants et qui s'attendaient aux traitements les plus rigoureux. Mais il se contente, pour toute vengeance, de leur démontrer, sans violence, sans menaces, qu'ils ont eu le plus grand tort de prendre les armes. Ses raisonnements sont sans réplique. Il leur rappelle que les Romains ne sont entrés en Gaule qu'à l'appel des Gaulois, leurs aïeux, que les Germains opprimaient. Les Germains étaient alors, comme ils le sont toujours, prodigues de belles paroles. Toutes les fois qu'ils passent le Rhin, ils annoncent qu'ils viennent rendre aux Gaulois leur indépendance; mais faut-il les croire? « Tous ceux qui veulent asservir les nations voisines prétendent toujours qu'ils leur apportent la liberté. » Les Romains au moins n'ont pas pesé lourdement sur le monde vaincu. S'ils imposent un tribut aux peuples qu'ils ont soumis, c'est que, pour la tâche qu'ils se sont donnée d'assurer la sécurité publique, il leur faut entretenir des armées : « or, sans armées, point de repos pour les nations; sans solde, point d'armées, et point de solde, sans tribut ». Pour tout le reste, entre les vainqueurs et les vaincus, il n'y a point de différence. « Vous pouvez arriver à tout, leur dit Cérialis : vous commandez nos légions, vous gouvernez les provinces. Quand les princes sont méchants, nous en souffrons comme vous, plus que vous, car nous sommes plus rapprochés d'eux. Les bons font du bien à tout le monde. Il faut souffrir les

1. *Hist.*, IV, 74.

mauvais comme on supporte la sécheresse ou les inondations. Le beau temps survient, qui nous console des tempêtes. » Ce qui distingue ce discours entre ceux de Tacite, c'est l'absence complète de rhétorique. Cérialis y parle en soldat, d'un ton décidé, mais calme et presque froid. Le fond en est certainement d'un patriote, puisqu'on y donne les raisons qui légitiment la puissance romaine; mais c'est un patriote qui aime son pays sans emportement et sans illusion. Il va même jusqu'à prévoir ce qu'un Romain n'envisageait guère, la ruine de cet empire auquel semblait promise l'éternité. Il annonce que, si ce malheur arrivait, la guerre, une guerre terrible, se déchaînerait sur l'univers entier. « Huit cents ans de fortune et de discipline ont élevé cet immense édifice : ceux qui l'ébranleront seront écrasés sous sa chute. » C'est bien ce qui est arrivé. En parlant ainsi, Tacite semblait voir et prédire l'effroyable cataclysme où s'engloutit l'Empire romain.

Si c'est vraiment la culture grecque qui a donné tant de mesure et de clairvoyance à son patriotisme, il faut l'en glorifier : c'est un grand service qu'elle lui a rendu; mais nous sommes forcés de reconnaître qu'il n'a pas toujours aussi bien profité de ses leçons. Il y a chez lui des préjugés dont la philosophie n'a pu le guérir; à propos des esclaves, des gladiateurs, des gens à qui la société antique était si dure, il lui échappe des mots malheureux qui prouvent qu'en bien des choses il ne s'élevait pas au-dessus des personnes de son monde et de son temps. En parlant de ces quatre mille affranchis, infectés de superstitions égyptiennes ou juives, que Tibère déporta dans l'île de Sardaigne, il déclare que, s'ils y meurent de la fièvre, ce sera une petite perte, *vile damnum* [1]. Les grandes tueries d'hommes qu'on fait

1. *Ann.*, II, 85.

dans les amphithéâtres le laissent assez froid, et il trouve qu'en somme, le sang qui coule dans ces combats n'est guère précieux, *vili sanguine*[1]. Il prend très aisément son parti du supplice de ces quatre cents malheureux qu'on mène à la mort uniquement parce que le hasard a voulu qu'ils aient couché dans la maison où leur maître a été assassiné. C'est une injustice assurément; « mais y a-t-il moyen de tenir cette engeance autrement que par la terreur[2]? » Que nous sommes loin de la largeur et de la liberté d'esprit de Sénèque, si humain, si généreux, si dégagé des opinions de son époque, qui a si bien parlé des esclaves, qui condamne avec tant de force les combats de gladiateurs, qui proclame si hautement « que l'homme doit être sacré pour l'homme! » Il est vrai que ce même Sénèque dit, quelque part, de la façon la plus naturelle du monde: « Quand un enfant naît faible ou difforme, nous le noyons. » Tant il est difficile de résister tout à fait aux préjugés même les plus monstrueux, quand autour de nous ils sont acceptés de tout le monde!

VI

Opinions religieuses de Tacite. — Comment la théologie stoïcienne donnait le moyen d'unir la croyance à l'unité de Dieu avec la pratique des cultes populaires. — Tacite croyait-il à la magie, aux présages, aux oracles? — Son opinion sur les Juifs et les chrétiens.

Ce mélange singulier d'idées élevées et de préjugés populaires, nous allons le retrouver en étudiant les

1. *Ann.*, I, 76.
2. *Ann.*, XIV, 44.

croyances religieuses de Tacite : c'est une étude qui achève de nous le faire bien connaître.

Il n'a fait nulle part, d'une manière expresse, sa profession de foi, et vraisemblablement, sur ces questions si délicates, il n'avait pas de principes bien arrêtés. Nous voyons qu'à propos de l'immortalité de l'âme, il ne va pas au delà d'une espérance : *si quis manibus piorum locus*[1]. Il est probable qu'il s'en tenait à ce monothéisme indécis qui, grâce à la philosophie grecque, était devenu la croyance de tous les esprits cultivés. C'est ce qui semble ressortir du passage célèbre où, malgré sa haine pour les Juifs, il rend hommage à l'élévation de leurs doctrines. « Ils ne conçoivent Dieu, dit-il, que par la pensée, et n'en reconnaissent qu'un seul; ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme; le leur est le Dieu suprême, éternel, dont l'image ne peut être reproduite, et qui ne doit pas périr. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples, point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars[2]. » Sans dire expressément qu'il pense comme eux, il me semble qu'il le laisse entendre par la façon dont il s'exprime. Les mêmes sentiments se retrouvent dans un passage important où il parle des Germains : « Ils croient qu'emprisonner leurs dieux dans des murailles ou les représenter sous une forme humaine, c'est faire outrage à leur grandeur. Ils consacrent à leur culte les bois et les forêts, et ces mystérieuses solitudes, où ils les adorent sans les voir, leur semblent être la divinité même[3]. » Ici encore, il n'a pas besoin de nous dire que son sentiment est conforme à celui des Germains,

1. *Agric.*, 46.
2. *Hist.*, V, 5.
3. *Germ.*, 9.

nous voyons bien qu'il lui paraît que ce peuple barbare a trouvé la véritable manière d'honorer les dieux.

Est-ce à dire que, dans la vie ordinaire, Tacite se soit abstenu de fréquenter ces temples où l'on « emprisonnait » les dieux de Rome et de prendre part aux cérémonies qu'on célébrait en leur honneur? Non, sans doute. Comme presque tous les gens de sa condition, il joignait à la croyance à un Dieu unique la pratique d'un culte qui en suppose une multitude. C'était sans doute se mettre en opposition avec soi-même; mais, outre que ces sortes de contradictions, en matière religieuse, sont partout assez communes, une secte philosophique, la plus importante de toutes à ce moment, avait trouvé moyen de tout concilier. Les stoïciens, contrairement à l'idée qu'on se fait d'eux, ne dédaignaient pas la popularité; ils s'adressaient à un public plus étendu qu'on ne croit et faisaient beaucoup de concessions pour le gagner. C'est ainsi qu'ils imaginèrent un système qui permettait à ceux qui professaient des doctrines philosophiques de s'accommoder sans trop de répugnance de la religion de leur pays. Ce fut un jeu, pour ces moralistes adroits, d'interpréter les légendes les plus étranges de la mythologie, celles dont Horace disait qu'elles apprennent à se mal conduire [1], de manière à les rendre raisonnables et morales. Pour accorder ensemble l'unité de Dieu et le polythéisme, la tâche était plus difficile; mais le caractère même des religions antiques aida les stoïciens à y réussir. Comme elles n'avaient pas de dogmes précis, de symbole arrêté, d'enseignement théologique, elles opposaient peu de résistance aux tentatives qu'on faisait pour les modifier en les interprétant. Ces théologiens subtils, à force de

1. *Peccare docentes... historias* (Horace, *Od.*, III, 7).

raisonner sur l'essence de ces dieux, dont on ne pouvait dire que le nom, et qui se prêtaient à tout, finirent par les vider de toute réalité. Ce ne furent plus des personnages divins, ayant leur existence propre, mais simplement des manifestations ou des fonctions du Dieu suprême, en sorte que celui qui les honorait rendait hommage, par un détour, à la divinité unique.

Dès lors, on pouvait les honorer sans trop de scrupule, ce qui mettait à l'aise tous ceux qui tiennent à ne pas s'isoler de la foule et à faire comme tout le monde. Le nombre en était grand à Rome, où régnait le respect des anciens usages, où les pratiques du culte tenaient tant de place dans la vie, où les sacerdoces étaient des fonctions politiques qu'un homme d'État ne pouvait pas dédaigner. Le système des stoïciens leur rendait un service signalé : il leur offrait le moyen de remplir leur devoir de citoyen et de ne pas donner pourtant un démenti trop violent à leurs opinions philosophiques. C'est ce qui a permis à Cicéron d'être augure sans étonner personne et à Tacite de faire partie du collège des *Quindecimviri sacris faciundis*, et de présider, en cette qualité, aux jeux séculaires de Domitien.

Malgré tout, il a dû arriver plus d'une fois que le citoyen et le philosophe ne se soient pas bien entendus ensemble. Les compromis imaginés par les stoïciens pour concilier les contraires n'ont pas toujours étouffé chez les honnêtes gens les révoltes de leur conscience ou de leur raison en présence de ces légendes immorales ou de ces superstitions ridicules. C'est ce qui est visible chez quelques-uns d'entre eux, surtout à propos des présages, des oracles, de ce qu'on appelait la divination. Presque tout le monde y croyait alors, et l'autorité peut-être plus que tout le monde, puisqu'elle en avait peur et punissait des peines les plus rigoureuses

ceux qui consultaient les devins; mais ces malheureux y croyaient encore davantage, puisque ni l'exil, ni la prison, ni la mort, n'ont pu les empêcher de les consulter. Nous voyons ici encore les stoïciens venir au secours des croyances populaires. Avec une complaisance inépuisable, ils ont trouvé des arguments très spécieux pour légitimer la divination, pour établir que c'était une science véritable, qui avait ses principes et sa méthode et qui méritait la même confiance que les autres.

Qu'en pense Tacite? il n'est pas aisé de le savoir. Une fois, il semble résolu à nous révéler le fond de sa pensée; il pose très nettement le problème et se demande « si les choses humaines sont régies par des lois éternelles ou si elles roulent au gré du hasard ». Mais il recule devant une solution précise, et, en réalité, il ne conclut pas. Il se contente de nous dire que « la plupart des hommes ne peuvent renoncer à l'idée que le sort de chaque mortel est fixé au moment de sa naissance [1], » ce qui amène la justification de l'astrologie, et, comme il en a l'habitude, il paraît très porté à suivre l'avis « de la plupart des hommes ». Il fait, à la vérité, quelques réserves, car il a peur de paraître crédule et craint d'être dupé. Les devins se trompent quelquefois : faut-il s'en étonner? « l'erreur est si près de la science [2] »; ils mentent souvent : « c'est une race d'hommes qui fait profession de trahir les puissants et d'abuser de la crédulité des ambitieux [3] »; mais souvent aussi, ils disent la vérité : n'ont-ils pas prédit à Tibère, à Néron, à Vespasien, ce qui leur devait arriver? Quant aux prodiges qui précèdent et annoncent les grands événements, Tacite ne manque jamais de les mentionner : c'est un

1. *Ann.*, VI, 22.
2. *Ann.*, IV, 58 : *breve confinium artis et falsi.*
3. *Hist.*, I, 22.

ancien usage, et il s'y conforme. « Je n'oserais pas, nous dit-il, passer sous silence et traiter de fables des faits attestés par la tradition [1] »; et il en veut à ceux qui n'ont pas pour la tradition le même respect que lui. Il blâme les esprits forts qui se moquent des mauvais présages et négligent les pratiques par lesquelles on en détourne l'effet. Un général romain n'en avait pas tenu compte, dans une rencontre avec les Parthes, et de plus il s'était mal gardé. Ce sont deux fautes que Tacite lui reproche, sans mettre entre elles aucune différence, et auxquelles il attribue également sa défaite [2]. Cependant, lui-même, quand il lui faut les mentionner, et qu'ils sont un peu extraordinaires, semble en éprouver parfois quelque trouble. Il lui arrive d'y mêler des plaisanteries qui détonnent [3], et même, une fois, il avoue qu'on ne signale jamais tant de prodiges que quand on est d'avance disposé à y croire [4]. Ce sont des preuves évidentes d'une lutte qui se livrait en lui entre sa crédulité et son bon sens.

A ce propos, je veux dire un mot d'une question qui a été souvent traitée, mais qui montre, une fois de plus, à quel point il se laisse dominer par l'opinion des autres. Comment peut-il se faire qu'un homme dont les croyances religieuses sont si indécises ait cru devoir si sévèrement traiter les Juifs et les chrétiens? Il avait pourtant quelques raisons de leur être favorable. On vient de voir qu'il parle avec sympathie de la façon dont les Juifs conçoivent la divinité et dont ils l'honorent. Quant aux chrétiens, il savait bien qu'ils n'avaient pas mis le feu à Rome. Il nous dit lui-même qu'on leur avait

1. *Hist.*, II, 50.
2. *Ann.*, XV, 7.
3. N'y a-t-il pas une piquante épigramme dans cette phrase des *Histoires* : « Nous avons cru que les arrêts du destin promettaient l'Empire à Vespasien, après qu'il y est arrivé. »
4. *Hist.*, II, 1.

infligé un supplice épouvantable, que ne justifiait pas l'intérêt public « et qui n'était qu'une satisfaction donnée à la cruauté d'un homme », si bien que les cœurs s'étaient émus de compassion à ce spectacle. Mais, pour les uns et pour les autres, Tacite n'a écouté que les préventions communes; il a parlé d'eux comme on en parlait autour de lui. Les Juifs, amenés à Rome en grand nombre après le triomphe de Pompée, s'y étaient fait très vite, comme partout, une place importante. Cicéron nous dit qu'en cinq ans ils devinrent si nombreux et si puissants qu'ils troublaient les assemblées populaires et qu'un orateur qui ne voulait pas soulever des tempêtes était obligé de les ménager [1]. Ils formaient à Rome une population misérable propre à tous les métiers. Tandis que les hommes allaient faire du bruit au Forum pour le compte des agitateurs qui les payaient, les femmes disaient la bonne aventure à domicile [2], les enfants, dressés au métier par leurs mères, tendaient la main aux passants dans les bosquets d'Egérie, à côté des marchands d'allumettes soufrées, des marins qui apitoyaient les passants en montrant le tableau de leur naufrage, et d'autres mendiants de cette sorte [3]. Ils habitaient, au delà du Tibre, ces faubourgs où affluait, selon le mot de Tacite, tout ce qu'il y a d'infamies et d'horreurs dans le monde [4], et qui ressemblaient sans doute aux quartiers sordides où ils s'entassent aujourd'hui dans les grandes villes de l'Orient. Tout se réunissait donc, ce qu'on voyait et ce qu'on entendait dire, pour donner d'eux une fâcheuse opinion à des gens déjà pleins d'un mépris superbe à

1. Cicéron, *Pro Flacco*, 66.
2. Juvénal, VI, 542.
3. Martial, XII, 57.
4. *Ann.*, XV, 44 : *quo cuncta undique atrocia et pudenda confluunt.*

l'égard de ces nations de l'Asie « nées pour la servitude[1] ».

Voilà ce qui indisposait Tacite contre les Juifs beaucoup plus que leurs croyances religieuses. En les attaquant il cède à une opinion qui était générale autour de lui; mais il y cède avec tant de violence qu'il semble que cet homme grave perde toute mesure quand il parle d'eux. Il prend alors un ton de colère et de dépit qui n'est pas celui qui convient à l'historien. On dirait qu'il ne peut pas trouver de termes assez violents pour les accuser; il force les expressions, il accumule les griefs, sans prendre la peine de les justifier[2].

Sa haine pour les chrétiens, qui s'exprime du même ton, paraît bien avoir la même origine. Il ne les confond pas tout à fait avec les Juifs, puisqu'il les désigne par un nom particulier, qu'il connaît l'auteur de la secte, qu'il nous dit l'époque précise où elle a commencé d'exister[3]. Mais il sait « que ce fléau est sorti de la Judée », et cela lui suffit pour les condamner. Aussi voyons-nous reparaître les mêmes expressions violentes, démesurées, qu'il a prodiguées contre les Juifs : *execrabilis superstitio... per flagitia invisos... sontes et novissima exempla meritos*. Remarquons encore ici qu'aucune preuve n'est donnée de toutes ces accusations; on ne nous dit ni quels sont ces forfaits qui les ont rendus exécrables, ni ce qui leur a mérité les dernières rigueurs.

1. Cicéron, *De prov. consul.*, 5.

2. *Genus invisum diis. — instituta sinistra, fœda. — projecta ad libidinem gens. — mos absurdus sordidusque. — despectissima pars servientium. — deterrima gens*, etc.

3. On répète que, pendant très longtemps, les Romains ont confondu les chrétiens et les Juifs. Cependant la police impériale les distinguait déjà à l'époque de Néron, car c'est bien comme chrétiens et non comme Juifs qu'ils ont été poursuivis. Suétone aussi dit en propres termes que c'est une superstition nouvelle : *christiani, genus hominum superstitionis novæ ac malefidæ* (*Nero*, 34).

Un seul de ces crimes est indiqué avec quelque précision : il les accuse de haïr le genre humain, *odium generis humani*, c'est le reproche qu'il avait déjà fait aux Juifs : *adversum omnes alios hostile odium*, et il ne l'adresse aux chrétiens que parce qu'ils sont Juifs d'origine.

Il faut donc reconnaître que Tacite s'est laissé entraîner plus d'une fois aux préjugés de son temps : on ne peut guère en être surpris, quand on voit que les plus fermes esprits, les plus indépendants de leur milieu, ne parviennent pas toujours à leur résister. Mais est-ce une raison de croire que ses jugements sur les Césars et le Césarisme lui aient été tout à fait dictés par les préventions et les rancunes des coteries qu'il fréquentait? Avant de l'affirmer, il y a une question qu'il est nécessaire de se poser et de résoudre. Comme on ne peut communiquer aux autres que ce qu'on a soi-même, on doit se demander d'abord si cette société, dont on prétend qu'il n'est qu'un écho docile, se composait véritablement d'ennemis intraitables du régime impérial, décidés à ne trouver dans toute l'histoire des Césars que des fautes ou des crimes, de partisans résolus du gouvernement ancien, et qui travaillaient de toutes leurs forces à le rétablir; en un mot, s'il est possible qu'elle ait inspiré à Tacite les sentiments qu'on lui reproche. — C'est bien ce qu'on dit ordinairement, mais il faut savoir si l'on a raison de le dire.

CHAPITRE IV

LES OPINIONS POLITIQUES DE TACITE

Est-il vrai de dire que Tacite qui, comme on l'a vu, a subi quelquefois les impressions de ceux qui l'entouraient, leur doive surtout ses opinions politiques? Est-ce parce qu'ils étaient républicains et ennemis du régime impérial qu'il l'est lui-même devenu? Pour qu'on pût le le croire, il faudrait établir d'abord qu'on était républicain autour de lui, ensuite qu'il l'a été lui-même. Ce sont deux questions que nous allons chercher à résoudre[1].

I

Les mécontents à Rome. — Étaient-ils ennemis de l'empereur ou de l'Empire. — Tentative pour rétablir la République après la mort de Caligula. — Caractère des autres conspirations.

La première ne nous retiendra pas longtemps. Sans doute, dans la société aristocratique, parmi les gens

1. J'ai déjà touché à ces questions dans l'ouvrage intitulé l'*Opposition sous les Césars*, Paris, Hachette. En y revenant après trente ans, je n'ai rien à y changer d'essentiel; j'ajouterai seulement des développements nouveaux, surtout à ce qui concerne Tacite.

distingués de Rome, les mécontents étaient nombreux; et il faut bien avouer que, sous Caligula ou Néron, on avait quelque raison de l'être. Souvenons-nous d'ailleurs que les guerres civiles ont surpris cette société en plein épanouissement littéraire, toute livrée aux agréments de la vie mondaine, qui était une nouveauté, en possession de tout voir et de tout dire. La révolution qui détruisit la République ne fut pas assez puissante pour changer les habitudes. Après la paix, on se remit à parler « dans les dîners et dans les cercles ». On y parlait librement de tout, mais en particulier du prince et des siens. Comme, en général, ces gens spirituels et frondeurs ne lui étaient pas bienveillants, il ne pouvait rien faire, en bien comme en mal, qu'on n'y trouvât quelque occasion de le blâmer. C'est ce que nous voyons clairement dans Tacite. Du moment que les bonnes actions de ceux qui gouvernaient aussi bien que les mauvaises étaient indistinctement attaquées, il était naturel qu'il y eût des mécontents sous les meilleurs princes comme sous les plus méchants. Quatre ans après la mort de Domitien, quand Trajan travaillait de toutes ses forces à guérir les maux de l'Empire, on continuait à se plaindre, et Pline se croyait obligé de dire à l'empereur, dans une harangue solennelle : « Ne prêtez pas l'oreille à ces appréciations malveillantes, à ces murmures secrets, qui ne peuvent nuire qu'à ceux qui les écoutent[1]. » Il n'est donc pas douteux que, jusqu'à la fin, dans le grand monde de Rome, l'habitude s'est perpétuée de taquiner le gouvernement du prince, quel qu'il fût et quoi qu'il fît.

Mais c'est peu de chose de constater qu'il y avait des mécontents sous l'Empire : on sait bien qu'il y en a toujours, et qu'aucun régime politique n'a le privilège de

1. Pline, *Paneg.*, 62.

satisfaire tout le monde. L'important est de connaître quel était leur dessein et ce qu'ils souhaitaient qu'on mît à la place de ces princes dont ils disaient tant de mal. Il ne faut pas ici se laisser tromper par l'apparence. Comme ils avaient toujours à la bouche le nom de l'ancienne République, on pouvait croire qu'ils travaillaient à la restaurer. Mais rappelons-nous que c'était une pieuse habitude chez les Romains, presque un devoir, de faire l'éloge du bon vieux temps, et que les empereurs eux-mêmes n'y manquent pas, quoique assurément ils n'eussent aucune idée d'y revenir. Voulons-nous savoir au juste ce qu'il faut penser de ces étalages de souvenirs et de regrets? les faits se chargent de nous l'apprendre. Les conspirations ont été très fréquentes sous les premiers Césars, et les historiens, qui les racontent, nous disent les causes qui les ont fait naître : c'est presque toujours la haine de l'empereur, rarement la haine de l'Empire [1]. Nous ne voyons guère que les conjurés aient mis en avant la promesse de rétablir le régime ancien; ils n'auraient pas manqué de le faire, s'ils avaient cru que ce régime conservait de nombreux partisans qui pouvaient les aider dans leur entreprise. C'est à peine si, quelquefois, quand une émeute subite éclate dans les légions, les révoltés, qui n'ont pas pris le temps de se concerter ensemble, se couvrent du nom du peuple et du Sénat et prétendent travailler pour eux, en attendant qu'ils trouvent un empereur [2]. L'empereur choisi, il n'est plus question du sénat et du peuple.

Une seule de ces conspirations, celle où périt Caligula, fut suivie d'une tentative sérieuse pour rétablir la République [3]; encore semble-t-il que ceux qui en furent

1. Tacite dit formellement que, depuis César et Pompée, les guerres civiles n'ont plus eu d'autre motif que le choix d'un empereur : *nunquam postea nisi de principatu quæsitum* (*Hist.*, II, 38).
2. *Hist.*, I, 55.
3. Josèphe a parlé deux fois de la mort de Caligula, dans les

les chefs obéissaient d'abord à des motifs personnels, plus qu'à des raisons politiques. Le principal d'entre eux, Chéréa, était un tribun des cohortes prétoriennes, auquel le prince avait plusieurs fois commandé des besognes qui lui répugnaient; comme il les exécutait d'assez mauvaise grâce, Caligula, qui était un fou spirituel, l'en punissait par des railleries mordantes, qu'il ne pouvait pas supporter. Mais quelle qu'ait été la première cause de sa colère, il ne voulait pas que, cette fois, l'Empire survécût à l'empereur. Caligula mort, le Sénat se réunit au Capitole. Les circonstances étaient terribles. Tout le monde tremblait encore des scènes qui venaient de se passer au théâtre, où les soldats germains s'étaient jetés sur les spectateurs, menaçant au hasard tous ceux qu'ils pouvait atteindre, pour venger leur prince. La foule hurlait sur le Forum, demandant qu'on lui donnât sans retard un empereur nouveau. Cependant, si l'on en croit Josèphe, les sénateurs osèrent résister, et même le consul, Sentius Saturninus, proposa ouvertement de revenir à la République. Un moment, il sembla que ce projet allait réussir. Quelques tribuns militaires, gagnés sans doute par Chéréa, se prononcèrent pour le Sénat, avec leurs cohortes. Le peuple même, après quelque résistance, semblait disposé à les suivre et applaudissait les meurtriers de Caligula. Mais une circonstance inattendue vint tout changer en un instant. Un prétorien qui, avec la foule, parcourait les appartements du Palatin, aperçut un homme caché derrière une tapisserie, dont les pieds seuls passaient. C'était Claude, l'oncle du dernier prince, qui, convaincu qu'on l'allait tuer aussi, se jeta aux genoux du prétorien, demandant qu'on lui fît grâce; l'autre, pour toute réponse, le pro-

Antiquités judaïques et dans la *Guerre des Juifs*. C'est surtout dans le XIX[e] livre des *Antiquités judaïques* qu'il a donné des détails curieux sur l'attitude du Sénat.

clama empereur. Aussitôt les soldats se déclarèrent pour lui, et, le lendemain, au petit jour, quand les sénateurs se réunirent de nouveau, il se trouva que tout était fini sans eux. C'était bien aussi leur faute : ils ne s'étaient pas assez pressés d'agir. Pendant la nuit, beaucoup avaient réfléchi, et, le matin venu, les moins courageux étaient partis pour la campagne, au lieu de se rendre à la curie. Chez d'autres, l'ambition s'était éveillée : ceux qui pouvaient avoir quelque espérance d'être élus empereurs, commençaient à éprouver moins d'ardeur pour la République. En vain Chéréa voulut tenter un dernier effort, ses soldats refusant de l'écouter allèrent rejoindre les troupes de Claude, et ce qui restait de sénateurs les suivit en toute hâte, chacun craignant qu'on ne lui reprochât d'être arrivé le dernier.

Cette piteuse aventure n'était pas faite pour donner des partisans à la République. Aussi, quelques années plus tard, quand Furius Camillus (un beau nom républicain) songea à débarrasser les Romains de Claude, il n'eut pas trop de peine à se faire écouter des sénateurs et des chevaliers, qu'indignaient la sottise et la cruauté du prince; mais à peine eut-il dit un mot aux soldats « du gouvernement du Sénat et du peuple » que tous l'abandonnèrent. Sous Néron, la grande conjuration de Pison ne fut qu'une coalition de haines contre un prince qui était en horreur à tous les honnêtes gens. Personne ne songea un moment à rétablir la République; il s'agissait de remplacer un empereur par un autre. Lucain lui-même, qui était en train d'écrire la *Pharsale*, si pleine de sentiments républicains, ne se fit aucun scrupule de risquer sa vie pour donner un maître à Rome, et même Tacite nous dit qu'on se garda bien d'enrôler dans le complot le consul Vestinus « parce qu'on craignait qu'il n'eût trop de souci de la liberté [1] ».

1. *Ann.*, XV, 52.

Il ne s'est donc pas formé contre les Césars un parti puissant et homogène, avec un programme fixe, des desseins arrêtés, qui vît clairement ce qu'il voulait et travaillât sans relâche à l'accomplir, mais des conjurations de hasard, des explosions momentanées de haines personnelles, qui en voulaient à l'homme plus qu'au régime. Pour en comprendre la raison, rappelons-nous quelle était la nature de l'Empire. Un parti politique se détermine non seulement par les principes qu'il professe, mais par le caractère du gouvernement qu'il combat. Si l'Empire avait été une monarchie pure, l'opposition n'aurait pas manqué d'être franchement républicaine. Elle fut incertaine et indécise, parce que l'Empire l'était aussi et que des dehors républicains y couvraient une autorité absolue. On peut croire sans doute que, parmi ces mécontents, il s'en trouvait auxquels il ne suffisait pas de faire de belles phrases sur la République ancienne, mais qui étaient disposés à tenter quelque entreprise et à exposer leur vie pour elle; seulement ils devaient être très rares. Les autres n'allaient pas si loin et on les aurait contentés en corrigeant quelques excès d'autorité, quelques abus de pouvoir. Ce qui prouve bien qu'ils n'étaient pas des ennemis irréconciliables de l'Empire, c'est qu'en général ils allaient chercher dans la famille impériale quelque prince qui passait pour être plus libéral que les autres, Drusus ou Germanicus, et reportaient sur lui toute leur affection et toutes leurs espérances. Ils disaient que, « s'il devenait le maître, il rendrait la liberté au peuple romain [1] ». Cela voulait-il dire qu'il abdiquerait son autorité souveraine et se réduirait au rôle d'un magistrat d'autrefois? Personne n'était assez sot pour le croire; mais la liberté, comme ils l'entendaient, n'avait rien d'intransigeant.

1. *Ann.*, I, 33.

Elle n'exigeait pas la suppression radicale du régime impérial, elle se contentait de quelques concessions faciles à obtenir, et, sous un prince honnête homme, respectueux des anciennes traditions, qui consentirait à traiter avec quelques égards le Sénat et les grandes familles, elle pouvait faire bon ménage avec le principat. C'est bien la pensée de Tacite, puisque, dans une phrase célèbre, il félicite Nerva « d'avoir réuni ensemble le principat et la liberté[1] »; ce qui prouve qu'il ne les jugeait pas incompatibles, et que ce mélange lui paraissait être l'idéal d'un bon gouvernement.

Il me semble qu'il résulte de ce qui vient d'être dit que la société dans laquelle a vécu Tacite n'avait pas les sentiments qu'on lui prête d'ordinaire, et qu'il est difficile de croire qu'il y ait pris la haine de l'Empire.

II

Débuts de Tacite dans la carrière politique. — Il est le protégé de l'Empire. — Ses opinions au moment où il rédige le *Dialogue sur les orateurs*. — Conclusions politiques du *Dialogue*.

Cette haine, du reste, n'était pas dans son cœur, et elle ne se retrouve dans aucun de ses écrits. Républicain, au sens qu'on attache aujourd'hui à ce mot[2], Tacite ne l'a été à aucune époque de sa vie.

Et d'abord on peut conclure, de l'accueil que lui a fait l'Empire à son entrée dans la vie politique, qu'à ce

1. *Agricol.*, 3.
2. Tacite prend déjà le mot *respublica* dans cette acception et l'oppose au gouvernement impérial : *quotusquisque qui rempublicam vidisset* (*Ann.*, 1, 3).

moment, il n'en était pas l'ennemi. N'oublions pas que non seulement il a obtenu vite les fonctions publiques, mais qu'il les tenait directement de la faveur des princes. Il n'hésite pas à le reconnaître, à une époque où il aurait eu peut-être quelque intérêt à le cacher. Mais nous avons de ses opinions vers ce temps-là un témoignage plus évident encore dans le premier écrit qui nous reste de lui, le *Dialogue sur les orateurs*. L'ouvrage, fort intéressant en lui-même, l'est encore plus quand on songe à la situation de l'auteur. J'ai cru pouvoir affirmer que, bien qu'il n'ait été probablement publié qu'après la mort de Domitien, il avait dû être composé plus tôt. Tacite alors venait d'être questeur ou édile; il avait débuté avec éclat au barreau et, sans doute aussi, au Sénat; il était, selon le mot de Pline, « tout florissant de renommée ». Il avait donc intérêt à glorifier les orateurs de son temps, parmi lesquels il tenait une place éminente. Mais son jugement est si ferme, sa sincérité si entière, qu'il les traite sévèrement, quoique sa sévérité retombe sur lui-même. « Ce beau nom d'*oratores*, nous dit-il, on n'ose plus le leur donner; il est réservé à ceux d'autrefois. Les nôtres sont appelés *causidici, advocati, patroni.* » Et ce n'est pas d'un mal accidentel et passager que souffre l'éloquence contemporaine; quelque éclat qu'elle paraisse jeter, il la croit condamnée à une médiocrité irrémédiable, et il en donne les raisons.

Parmi ces raisons, il y en a qui tiennent à la mauvaise éducation que reçoivent les jeunes gens dans leur famille ou chez les rhéteurs, et à des habitudes fâcheuses qu'on avait prises au barreau. Celles-là, on les avait déjà indiquées; elles n'ont pas échappé à la sagacité de Quintilien. Mais Tacite en ajoute une autre beaucoup plus grave, qu'il est le premier à signaler, qu'on n'avait pas vue, ou qu'on ne voulait pas voir, et sur laquelle il faut insister pour en saisir toute l'importance.

La critique littéraire, pour Aristote et ses disciples, était surtout une branche de la philosophie. Ils traitaient la littérature comme les autres productions de l'esprit; ils en étudiaient chacun des genres en lui-même, et isolé de toutes les conditions de temps et de lieu, cherchant à en démêler la nature propre, le réduisant à ses éléments essentiels, qui ne changent pas, lui imposant des règles absolues d'après les lois de la logique pure. C'est ce qu'on peut appeler la critique esthétique. Aujourd'hui nous procédons d'une autre manière; nous remettons les grands écrivains dans leur milieu, convaincus que le plus souvent leur époque explique leurs œuvres. C'est la critique historique, que nous n'avons pas inventée, mais dont nous nous sommes mieux servis qu'on ne l'avait fait encore. Les Grecs ont pratiqué surtout la première; il me semble que les Romains ont entrevu l'autre. Dans une de ses lettres à Lucilius, Sénèque, après avoir constaté, comme Tacite, que l'éloquence de son temps est en pleine décadence, en accuse la corruption des mœurs publiques : *talis hominum oratio qualis vita* [1]. Cet axiome risque de paraître aujourd'hui un lieu commun; c'était alors une nouveauté de faire dépendre la littérature d'un peuple de sa situation morale. Tacite va plus loin; il énonce une idée plus nouvelle et plus profonde quand il la rattache à son état politique. Je ne me souviens pas qu'à Rome personne l'ait fait avant lui, au moins d'une manière aussi précise. Sa pensée, c'est que la décadence de l'art oratoire est la suite naturelle, inévitable, de l'établissement de l'Empire. Sous la République, la parole était maîtresse de tout. Les questions les plus graves, qui intéressaient le sort des nations, se débattaient au Forum, en plein jour, devant le peuple entier, dans des luttes passionnées, et la violence

1. Sénèque, *Epist.*, 114.

même de ces luttes lui semble une condition nécessaire pour que l'art de parler atteigne à sa perfection. « La grande éloquence, a-t-il dit dans une phrase célèbre, est comme la flamme. Il lui faut des aliments pour se nourrir, du mouvement pour s'exciter, et ce n'est qu'en brûlant qu'elle brille [1]. » Il ajoute qu'Auguste l'a pacifiée ainsi que tout le reste; mais, comme elle est faite pour la guerre, la paix lui a été mortelle. Exilée de la place publique, prisonnière dans des salles fermées, réduite à ne plus figurer que dans des combats de parade, devant des auditoires restreints, la grande éloquence est morte, et tant que durera l'Empire, elle ne pourra plus renaître.

Voilà une conclusion qui n'aurait pas été sans doute du goût de Quintilien. Il avait composé, lui aussi, un traité que nous n'avons plus sur les causes de la corruption de l'éloquence. Nous savons qu'il trouvait beaucoup de défauts à celle de ses contemporains, mais c'étaient des défauts qui pouvaient se guérir; il comptait, pour en corriger son temps, sur les jeunes gens qui sortaient de son école, et, dans le nombre, il en signale déjà « qui marchent sur les pas des anciens ». Je crois bien aussi que Pline, qui avait lu le *Dialogue sur les orateurs*, puisqu'il en cite une phrase, n'en devait pas partager toutes les idées. Fier, comme il l'était, de son talent, heureux de ses succès, il lui aurait été pénible de se résigner à une infériorité nécessaire. Tacite, au contraire, en a pris virilement son parti. On voit qu'il a renoncé sans trop de peine à l'espérance d'égaler jamais les orateurs anciens. Personne, à ce qu'il semble, n'aurait dû regretter plus que lui un régime si favorable à la grande éloquence et qui lui aurait fait sans doute une place si haute; et pourtant, il paraît en supporter faci-

1. *Dial.*, 36.

lement la perte. Dans le tableau qu'il trace de l'ancienne république, il insiste sur les mauvais côtés plus que sur les bons, — ce qui était presque une nouveauté, — il montre les dangers de cette anarchie « que les sots appellent la liberté [1] ». — « Rome, dit-il, se consumait dans des querelles de parti; il n'y avait ni paix dans le Forum, ni accord dans le Sénat, ni règle dans les jugements, ni respect pour les supérieurs, ni limite fixe à l'autorité des magistrats. » Il n'y trouve rien qui lui semble très regrettable, et, à tout prendre, son époque lui paraît plus heureuse. Les choses y sont mieux ordonnées; ce n'est plus une foule ignorante qui gouverne, c'est le plus sage; et l'autorité d'un seul assure la tranquillité publique [2]. Il accepte donc pleinement l'Empire, et non seulement il l'accepte pour lui, mais il veut entraîner à son opinion ces jeunes gens qu'enflamment les succès de l'école et qui rêvent d'un grand avenir. Il ne leur cache pas que leur éloquence aurait trouvé sous la République des matières plus dignes d'elle et qu'ils pouvaient y arriver à des fortunes politiques plus brillantes, mais, en même temps, il leur montre ce que coûtaient ces fortunes, à quels dangers il fallait s'exposer pour les conquérir et de quel prix Cicéron a payé sa gloire. Le meilleur est donc de prendre son époque comme elle est et de s'y accommoder de bonne grâce. « Puisqu'on ne peut obtenir à la fois une grande renommée et un tranquille repos, que chacun jouisse des avantages du siècle où il vit, sans décrier celui où il n'est pas. » — C'est la sagesse et la modération mêmes, et rien n'est plus éloigné de l'idée qu'on voudrait nous donner de Tacite.

1. *Dial.*, 40 : *alumna licentiæ quam stulti libertatem vocant.*
2. *Quid opus est multis apud populum concionibus, quum de republica non imperiti et multi deliberent, sed sapientissimus et unus?* (*Dial.*, 41.) N'oublions pas que nous sommes du temps de Vespasien.

III

Opinions politiques de Tacite à la mort de Domitien. — L'*Agricola*. — Quel était son dessein en le publiant. — Situation qu'il prend entre les partis.

A la vérité, ces paroles sont vraisemblablement d'un temps où Tacite était jeune, bien accueilli des empereurs, heureux du présent, confiant dans l'avenir; il n'avait pas encore traversé les trois dernières années de la tyrannie de Domitien. Faut-il croire que cette épreuve, dont on a vu qu'il avait cruellement souffert, ait changé ses opinions politiques? C'est ce que peut nous apprendre la *Vie d'Agricola*, le premier en date de ses ouvrages historiques, qui fut publié en 98, au début du règne de Trajan.

L'*Agricola* soulève une question assez délicate, qu'on a beaucoup discutée et résolue de diverses manières: comment Tacite fut-il amené à le composer? Il semble bien qu'il n'en avait pas d'abord la pensée. Après la mort de Domitien et l'avènement de Nerva, il songeait à écrire l'histoire des événements qui venaient de se passer. Pour secouer l'apathie d'un grand nombre de Romains et les empêcher d'oublier, il jugeait utile de leur remettre sous les yeux les maux qu'ils avaient supportés et la manière aussi heureuse qu'inattendue dont ils venaient d'en être délivrés. D'où vient que, sans renoncer définitivement à son projet, il se soit interrompu pour s'occuper d'un autre ouvrage?

Le ton oratoire qui règne dans l'*Agricola* a fait supposer à quelques critiques que c'était une sorte de *laudatio funebris* [1], et que Tacite l'a composé pour rendre à

1. Hübner, *Hermes*, I, p. 438 et suiv. Voir aussi l'ouvrage que vient de publier M. Friedrich Léo, professeur à l'Université de Gœttingue, et qui est intitulé *Die Griechish-Römische Biographie*.

son beau-père un honneur dont il aurait été privé quand il mourut. Cela se faisait, à ce moment, dans les salles de lectures publiques. On y prononçait l'éloge des victimes de Domitien, et nous avons vu que Pline regardait comme un devoir d'y assister. Mais il faut remarquer qu'Agricola ne se trouvait pas tout à fait dans la situation des gens dont Pline allait entendre l'oraison funèbre. On ne pouvait pas dire que ce fût une des victimes de Domitien, puisqu'il est mort dans son lit, et probablement de mort naturelle. Tout le monde put assister à ses funérailles, et nous savons par Tacite même que rien ne manqua aux honneurs qui lui furent rendus [1]. Domitien, qui ne le redoutait plus depuis qu'il était mort, n'aurait pas commis la faute de lui faire un outrage inutile en empêchant qu'on fît son éloge à la tribune, comme c'était l'usage. Seulement il est possible que cet éloge, dans lequel l'orateur se sentait gêné par la jalousie du maître, n'ait pas tout à fait contenté Tacite et qu'il ait tenu à le refaire, pour donner aux exploits d'Agricola tout l'éclat qu'ils méritaient d'avoir.

Ainsi l'affection filiale suffit à la rigueur pour expliquer qu'il ait composé cet ouvrage. Cependant, lorsqu'on le lit avec soin, on s'aperçoit qu'il devait avoir encore une autre intention. S'il n'avait voulu que glorifier son beau-père, il semble qu'il s'y serait pris d'une manière un peu différente. Assurément il fait bien ressortir ses talents militaires et ses grands mérites d'administrateur. C'était l'essentiel ; mais il met une insistance singulière à vanter chez lui certaines qualités, qui ne sont pas celles que le monde place d'ordinaire au premier rang, la mesure, la prudence, l'habileté, la modestie, la répugnance pour les protestations vaines et les forfanteries sans résultat, la résignation à ce qui

1. *Agric.*, 45.

ne peut être empêché. Ces vertus de demi-teinte, il convenait sans doute de les signaler : elles ont leur prix, surtout à l'époque où vivait Agricola ; mais Tacite ne les aurait pas célébrées avec une sorte d'affectation, s'il n'avait eu quelque raison de le faire. Il faut croire que cette sagesse timide ne plaisait pas à tout le monde, et qu'il y avait des gens qui la traitaient de lâcheté. C'est évidemment pour ceux-là que Tacite écrit ; il oppose à leurs bravades l'exemple de cet honnête homme qui savait céder à propos et tournait les obstacles au lieu de se briser contre eux. Il fait entendre à ces exagérés qu'il est facile de déclamer contre la tyrannie depuis qu'il n'y a plus de tyran, et qu'on peut le faire sans péril, mais que tout le monde l'a subie, eux comme les autres, lorsqu'il n'y avait pas moyen de lui tenir tête ; et, pour avoir le droit de leur parler en toute franchise, il se met lui-même sans hésiter au nombre de ces sénateurs épouvantés dont Domitien faisait ses complices, et qui se résignèrent à condamner les victimes qu'il leur était impossible de sauver. « Nos mains, dit-il, nos propres mains ont traîné Helvidius en prison[1]. » Il veut dire : « Quand le délateur Publicius Certus s'est jeté sur lui pour le traîner au cachot où l'on allait l'étrangler, nous l'avons laissé faire. Aucun de nous, ni moi ni les autres, n'avons eu le courage de nous mettre entre l'assassin et sa victime. Nous n'avons pas davantage empêché Bæbius Massa de verser le sang de Senecio et de nous en couvrir, et il ne nous convient guère de prendre aujourd'hui des attitudes arrogantes après tant de faiblesses. » A ces violents du lendemain, qui parlaient haut et ne ménageaient pas leurs adversaires, il répond du même ton ; il leur oppose la conduite prudente d'Agricola, et les actes dont il le félicite le plus doivent

1. *Agric.*, 45.

être précisément ceux que les autres lui reprochaient. Ce qui est remarquable, c'est que l'*Agricola* ait été écrit lorsque durait encore la fièvre qui suivit la mort de Domitien. Il fallait un courage véritable pour faire entendre des paroles de sagesse et de modération au milieu de ces violences. Tacite détestait Domitien autant que personne, et n'a pas épargné sa mémoire; mais, malgré la joie qu'il éprouvait d'en être délivré, il a su se contenir et ne pas dépasser la mesure qui convenait à la dignité de son caractère. Son ami Pline ne l'a pas tout à fait imité. Il raconte avec une admirable naïveté que, quand il vit Domitien mort, il jugea que l'occasion était bonne de poursuivre les coupables, de venger les victimes et de se mettre lui-même en lumière (*se proferendi*[1]). Il résolut donc de faire un coup d'éclat en attaquant à l'improviste ce Publicius Certus dont il vient d'être question. S'il attendit quelque temps avant d'entamer l'affaire, c'est qu'il craignait que sa voix ne se perdît parmi les clameurs confuses du premier jour. Quand il pensa produire plus d'effet, il demanda au Sénat qu'il lui fût permis de poursuivre devant lui le délateur d'Helvidius. La discussion fut très vive, et le consul, qui savait bien que ces querelles passionnées n'étaient pas du goût de l'empereur, s'empressa de lever la séance avant qu'on eût pris une décision. Pline n'eut donc pas la permission qu'il demandait, mais il avait obtenu ce qui était son désir le plus vif: « Il s'était mis en lumière. » Tacite, qui venait d'être consul ou qui allait l'être, assista sans doute à cette scène; je ne crois pas qu'il ait été de ceux qui, la séance finie, se jetèrent dans les bras de Pline, lui serrant les mains, l'embrassant, le comblant d'éloges; du moins nous ne voyons pas que son nom figure parmi ceux qui prirent quelque

1. *Epist.*, IX, 13.

part au débat. Il dut rester à son banc, convaincu que de tout ce mouvement dans le vide il ne sortirait aucun résultat qui fût de quelque utilité à la République.

Pendant que ses amis se fatiguaient dans des agitations stériles, il préparait deux ouvrages dont le caractère et les tendances étaient entièrement opposés, la *Vie d'Agricola* et les *Histoires*. Dans le dernier, qui devait raconter les crimes de Domitien, il se proposait d'arracher à leur torpeur les âmes déprimées par la tyrannie ; l'*Agricola*, au contraire, s'en prend aux gens « qui ont toujours à la bouche le nom de la liberté », et qui s'attirent toute sorte de périls sans profit pour personne. Il veut donc en même temps ranimer les tièdes et calmer les exagérés. Voilà sa situation véritable : c'est un modéré, qui combat à la fois tous les excès, et se place entre les extrêmes. On voit bien qu'Agricola, dont il a tant de plaisir à retracer la vie, est pour lui plus qu'un général victorieux et qu'un administrateur habile ; il l'admire autant dans la vie civile qu'à la tête des armées ou des provinces : c'est le type de ce que doit être un Romain sous l'Empire, soumis aux lois, dévoué à son pays, faisant son devoir sans ostentation, attentif à ne pas exciter la jalousie du maître et à provoquer sa colère, ennemi des oppositions radicales et des témérités inutiles, acceptant les nécessités auxquelles il est impossible de se soustraire, heureux de vivre sous de bons princes et supportant les mauvais « comme on se résigne aux tempêtes en attendant les beaux jours[1] ». Ce modèle qu'il proposait aux autres, il est bien probable qu'il s'est appliqué lui-même à le suivre, et que pendant toute sa vie, il a pris pour règle de sa conduite ces mots, par lesquels il termine l'éloge d'un homme qui sut conserver jusqu'à la fin l'amitié de Tibère sans cesser d'être hon-

1. *Hist.*, IV, 74.

nête : « Entre la résistance qui se perd et la servilité qui se déshonore, la sagesse humaine ne peut-elle pas trouver une route exempte à la fois de bassesse et de péril[1] ? »

IV

Opinions politiques de Tacite dans la dernière partie de sa vie. — Ce qu'il pense des diverses formes de gouvernement. — L'ancienne République. — Le principat. — Le gouvernement démocratique. — L'aristocratie. — Il se résigne à l'Empire.

Avançons un peu plus dans la vie de Tacite, jusqu'à l'époque où il donne au public ses grands ouvrages historiques. A ce moment, sa vie politique est achevée, ou près de l'être. Il a obtenu toutes les dignités auxquelles un homme d'État romain pouvait prétendre. Peut-on savoir l'effet qu'ont produit sur lui l'expérience des affaires et la pratique du pouvoir ? Apercevons-nous, dans les *Histoires* et les *Annales*, que le temps ait rien changé à ses opinions ?

Nous avons vu qu'il ne nous a laissé nulle part sa profession de foi religieuse ; il n'a pas fait davantage de profession de foi politique : il n'aimait pas à se mettre en scène. Mais il me semble que ses ouvrages, quand on les lit avec soin, montrent qu'il est resté dans son âge mûr ce qu'il était dans sa jeunesse. Au quatrième livre de ses *Annales*[2], qu'il a du écrire vers la seconde moitié du règne de Trajan, une circonstance l'amène à parler des diverses formes de gouvernement. Comme Aristote et les philosophes grecs, il en distingue trois : « Chez toutes les nations, dit-il, dans toutes les cités, le pouvoir

1. *Ann.*, IV, 20.
2. *Ann.*, IV, 33.

appartient au peuple, aux grands ou à un seul homme. » Puis, à ces trois formes il en ajoute une quatrième, « celle qui se compose du mélange assorti des autres ». Par cette dernière, il veut entendre l'ancienne République, comme elle était à Rome au temps de sa prospérité. C'est ainsi, du moins, qu'elle apparut à Polybe, quand il la visita vers la fin des guerres puniques. Selon lui, tout y était si pondéré, si parfaitement agencé, que personne, même parmi les Romains, ne pouvait assurer, sans crainte de se tromper, si le gouvernement y était aristocratique, démocratique ou monarchique. « A ne considérer, dit-il, que le pouvoir des consuls, on croirait être dans une monarchie ; il semblerait que c'est une aristocratie, si l'on ne tenait compte que de l'autorité dont jouit le Sénat, et celui qui ne verrait que la part qu'a le peuple dans les affaires serait tenté d'abord de juger que c'est un état démocratique. » Et pourtant ces éléments divers ont fini par s'accommoder les uns aux autres et vivent ensemble dans un équilibre parfait. Cette définition de la constitution romaine avait paru très exacte à ceux qui la voyaient fonctionner, et Cicéron la reproduit, dans sa *République*, au moment même où allait naître un régime nouveau. Il est à remarquer que cette forme de gouvernement n'inspire pas à Tacite la même admiration qu'à Cicéron et à Polybe. Il nous dit simplement « qu'elle est plus facile à louer qu'à établir, et que, fût-elle établie, elle ne saurait être durable ». Cette phrase courte et sèche achève de nous prouver que la perte de l'ancienne République n'a pas laissé Tacite inconsolable, et qu'il ne croyait pas qu'il fût possible d'y revenir.

Restent les trois autres, qu'il se contente d'énumérer, sans nous dire celle qu'il préfère et ce qu'il pense de chacune d'elles. Il ne nous dit pas non plus, du moins à ce moment, dans laquelle de ces trois catégories il place

le principat, c'est-à-dire le gouvernement sous lequel on vivait à cette époque. Cependant ceux qui avaient affaire tous les jours à ce gouvernement étaient fort intéressés à connaître ce qu'il était en réalité; mais, précisément, il ne tenait pas à le laisser dire; il lui déplaisait qu'on cherchât à le pénétrer et à le définir, il cachait, autant qu'il pouvait le faire, son principe et sa nature; c'était là un de ces *arcana imperii*, dont parle Tacite, qu'il semblait dangereux de laisser divulger. Pour savoir les motifs de cette sorte d'obscurité dans laquelle l'Empire aimait à se dérober, quelques explications sont nécessaires, et il est bon de reprendre les choses de plus haut.

Si César avait eu le temps d'achever son œuvre, il est assez probable qu'il aurait fondé une monarchie. A la manière dont il se fit offrir par ses amis le titre de roi, on croit voir qu'il le désirait; on voit aussi, à la façon dont il fut forcé de le refuser, qu'on n'était pas disposé à le lui laisser prendre. Auguste fut plus habile : il se fit donner l'autorité royale sans le nom. Il essaya de faire croire qu'il n'y avait rien de changé à Rome, et que l'établissement du principat pouvait se concilier avec le maintien de la République. Il nous semble que c'était supposer chez les Romains une crédulité peu vraisemblable; mais notre surprise diminue quand nous songeons qu'il y avait des précédents qui pouvaient les aider à se laisser tromper. Ils étaient très habitués à voir créer, en temps de danger, des magistratures extraordinaires. La dictature, qui concentrait en elle la puissance de toutes les autres fonctions de l'État, ne supprimait pas la République, et elles continuaient d'exister toutes les deux ensemble. Il est vrai que la dictature ne durait qu'un temps, et même très peu de temps, tandis qu'Auguste comptait bien garder son autorité toute sa vie, et que même il espérait la

transmettre à ses héritiers. Le problème consista donc à dissimuler autant que c'était possible la continuité du pouvoir, et à fonder l'hérédité sans le dire. Auguste y réussit; il ne se fit donner que des magistratures temporaires qu'on renouvelait à l'échéance. Ces renouvellements devinrent très vite une simple formalité, à laquelle on s'habitua si bien que les *decennalia* et les *vicennalia* finirent par être uniquement des occasions de fêtes solennelles. Quant à l'hérédité, jamais les empereurs ne l'ont formellement demandée pour leur famille, jamais elle ne leur a été expressément accordée, mais jamais non plus il n'a été douteux un moment que leur fils, s'ils en avaient, ou leur plus proche parent, ou celui qu'ils avaient choisi comme successeur, les remplacerait. L'hérédité a existé pendant tout l'Empire sans qu'on en ait prononcé le nom, comme un fait, non comme un principe. Le prince mort, son héritier se faisait reconnaître par le Sénat et les soldats, qui n'avaient garde de s'y refuser, et cette apparence d'élection contentait les plus difficiles. On peut donc penser, quelque surprise qu'on en éprouve, que ce qu'il y avait d'indécis et de mensonger dans ce régime a pu être pris au sérieux par beaucoup de personnes. C'est qu'en effet s'il ne manque pas par le monde d'esprits moroses qui cherchent partout des raisons d'être mécontents, il se trouve encore plus de gens pacifiques qui ne demandent que des prétextes d'être satisfaits. Ceux-là entendaient parler de préteurs, de consuls, de tribuns, et on n'avait pas de peine à leur faire croire que, les noms étant restés les mêmes, les choses n'avaient pas changé. A côté d'eux, il y en avait d'autres qui voyaient plus clair, mais ne voulaient pas ouvrir les yeux. Pline me semble représenter assez bien cette catégorie de gens complaisants qui acceptaient de paraître dupes. « Vivons, disait-il, sous la République d'aujourd'hui, de façon à

nous persuader que c'est une République[1]; » et quand on le nomma tribun du peuple, quoiqu'il sût très bien qu'un autre possédait la puissance tribunitienne, et qu'on ne lui avait donné qu'un titre, il parvint à se convaincre « qu'il était quelque chose[2]. »

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, même de nos jours, le nuage ne soit pas tout à fait dissipé. Il y a des historiens, et de grands historiens, qui se laissent encore duper par l'apparence et prennent des mots pour des réalités. Parce qu'il a plu un jour à Tibère de dire « que l'empereur devait être le serviteur du Sénat[3] » et à Néron d'inviter le Sénat à reprendre ses anciennes fonctions[4], ils supposent qu'il les a vraiment reprises; ils veulent nous faire croire que le pouvoir appartenait à la fois à lui et à l'empereur, et ils ont même créé un mot (la Dyarchie) pour désigner ce gouvernement partagé. Mais quand on regarde les choses de près, on s'aperçoit vite que, si le Sénat est resté un grand nom, ce n'était qu'un nom; que les droits qu'il tenait du passé, il n'en a jamais usé que quand le prince l'a voulu et comme il le voulait, qu'il n'a continué à remplir certaines fonctions, qui lui étaient dévolues par l'usage, qu'à la condition d'épier les moindres désirs de l'empereur et d'y conformer ses décisions. Est-ce vraiment une Dyarchie qu'un gouvernement où l'un ne fait qu'exécuter servilement ce qui plaît à l'autre? En réalité, c'était bien le prince qui était le maître, le seul maître, et qui, d'une manière plus ou moins directe, plus ou moins détournée, selon qu'il était plus ou moins audacieux, plus ou moins craintif, a toujours fait tout ce qu'il a voulu. Suétone raconte que ce fou de

1. *Paneg.*, 93.
2. *Epist.*, I, 23.
3. Suétone, *Tib.*, 29.
4. Tacite, *Ann*,, XIII, 4.

Caligula, un jour qu'il avait invité les deux consuls à dîner, se mit tout d'un coup à rire aux éclats en les regardant, et comme les consuls lui demandaient gaîment quelle était la cause de sa bonne humeur : « Je songe, leur répondit-il, que je n'ai qu'un geste à faire pour qu'on vous étrangle tous les deux[1]. » Et assurément, s'il l'avait voulu, personne ne l'aurait empêché. C'est bien là, je crois, ce qu'on appelle le pouvoir absolu.

Tacite ne s'y est pas trompé. Ami du Sénat, comme il l'était, fier d'y tenir une grande place, il n'avait aucune envie de dissimuler l'étendue de son autorité. Il est très heureux de nous apprendre qu'au commencement du règne de Tibère toutes les grandes affaires se traitaient devant lui ; qu'il était appelé à faire comparaître les députés des villes et des provinces, à écouter leurs griefs, à juger leurs différends. On sent qu'il triomphe, quand il raconte quelqu'une de ces grandes scènes « Quel beau jour ! dit-il avec bonheur[2]. » Mais, même alors, il ne se fait pas d'illusion. Il sait bien que ce qu'on laisse au Sénat n'est qu'une image de son ancienne autorité. « Le prince, dit-il, lui en abandonnait l'apparence; mais il en gardait la réalité. » Le régime sous lequel on vit n'est donc pas, comme on le prétend, un gouvernement partagé, il ne diffère en rien d'une monarchie véritable; c'est un seul homme qui occupe le pouvoir : *haud alia re romana quam si unus imperitet*[3].

Nous voilà donc ramenés aux trois formes de gouvernement que Tacite a d'abord distinguées : la démocratie, l'aristocratie, la monarchie. Il n'y en a pas d'autres, puisque le principat rentre dans la dernière, et que l'ancienne République en a été éliminée comme

1. Suétone, *Calig.*, 32.
2. *Ann.*, III, 60.
3. *Ann.*, IV, 33.

difficile à établir et encore plus difficile à conserver. C'est donc entre ces trois formes qu'il faut choisir. Tacite n'a pas éprouvé le besoin de nous dire formellement pour laquelle il se prononce. Il a sans doute pensé que ses ouvrages le faisaient assez savoir.

Nous pouvons d'abord sans hésiter exclure la démocratie. A la manière dont il parle partout du peuple, on voit qu'il ne lui semblait guère mériter d'avoir quelque part dans la conduite des affaires publiques. Il n'y avait du reste aucune prétention, et c'était son unique souci, nous dit Tacite, qu'on lui donnât le blé à bon compte ou pour rien[1]. Cependant, si bas qu'il fût tombé, le peuple causait encore quelque frayeur aux princes qui évitaient soigneusement d'encourir sa mauvaise humeur. Au premier signe de colère qu'il fit paraître quand il apprit qu'on exilait Octavie, Néron s'empressa de céder et de la reprendre[2]. Aussi se donnait-on beaucoup de mal pour le satisfaire; on le nourrissait et on l'amusait: ordinairement, il ne demandait pas autre chose. Tacite n'aime pas la populace, et il faut bien avouer que celle qu'il avait sous les yeux, à Rome, ne méritait guère d'être aimée. Il a tracé d'elle, par moment, de merveilleux tableaux : c'est peut-être le plus grand peintre des foules qui ait jamais existé. Il faut lire la description qu'il a faite en quelques lignes de la bataille qui se livra dans les rues de Rome entre les soldats de Vespasien et ceux de Vitellius[3]. Le peuple y assiste comme à un spectacle. Il applaudit aux vainqueurs, il poursuit les vaincus dans les retraites où ils se cachent, pour les livrer à ceux qui les cherchent. Ils se croit au cirque ou

1. *Hist.*, IV, 38.
2. *Ann.*, XIV, 60. Il est vrai qu'il la renvoya de nouveau quelques jours après, car il savait bien ce que duraient les colères du peuple.
3. *Hist.*, III, 83.

à l'amphithéâtre; il s'amuse des incidents de la lutte sanglante, oubliant que ce ne sont pas des gladiateurs qui s'entre-tuent sous ses yeux pour son bon plaisir, mais que c'est la patrie qui se déchire de ses mains, pendant que la Gaule et la Germanie se soulèvent et que l'Empire est près de se disloquer. Assurément un peuple pareil n'était pas pour lui plaire, et il ne devait pas regretter beaucoup qu'on lui eût ôté le droit de voter les lois dans ses comices ou d'élire ses magistrats au Champ de Mars, ni faire de grands efforts pour le lui rendre.

La sévérité avec laquelle il a traité le peuple pourrait faire croire au premier abord qu'il est partisan du gouvernement aristocratique, et c'est bien l'opinion qu'on se fait généralement de lui. Mais il n'est pas besoin de beaucoup regarder dans ses livres pour s'apercevoir qu'il n'a guère plus d'égards pour les grands seigneurs que pour le peuple. Par moments, la lâcheté du Sénat le révolte et il ne dissimule pas le dégoût que lui cause son empressement à se faire le complice de tous les crimes[1]. On dirait même qu'il prend plaisir à le mettre dans des situations ridicules, par exemple lorsque, à la bataille de Bédriac, il décrit sans ménagement ses tergiversations misérables entre Othon et Vitellius, le soin qu'il prend de ne pas se compromettre, tant que les événements restent douteux, et, une fois que la fortune s'est déclarée, le zèle qu'il met à accabler les vaincus[2]. Mais nulle part peut-être il n'a mieux montré son mépris pour cette noblesse dégénérée que dans le beau récit qu'il nous fait de la conjuration de Pison[3]. Ce Pison était un fort grand seigneur et un homme du monde accompli, élégant dans ses manières, affable

1. *Hist.*, I, 45, 85.
2. *Hist.*, II, 52.
3. *Ann.*, XV, 48.

pour ses clients, protecteur des gens de lettres, qui faisait lui-même des vers, plaidait au barreau, déclamait devant ses amis. Il excellait à tous les exercices du Champ de Mars, et passait pour le meilleur joueur d'échecs de son époque, talent qui lui avait valu l'amitié de Caligula. Du reste, il était peu sévère dans ses mœurs, ce qui achevait d'en faire un héros de la mode, et à l'occasion montait sur le théâtre pour y jouer la tragédie. Quand on sut qu'il était décidé à délivrer l'Empire de Néron et à prendre sa place, ce fut un entraînement général à se mettre dans le complot; on vit même des débauchés, des efféminés, qn'on n'aurait jamais soupçonnés d'une telle audace, aiguiser des poignards et réclamer l'honneur de frapper le premier coup. Mais cette énergie tomba subitement devant le danger; la peur saisit aussitôt tous ces gens qui prenaient d'avance des attitudes de héros. Avant même d'être interrogés, ils s'empressaient de révéler tous les secrets de la conjuration et de désigner leurs complices. Chacun d'eux nommait ses meilleurs amis; Lucain dénonça sa mère. Il semble que Tacite ait voulu rendre cette faiblesse plus honteuse, en y opposant la mort d'Épicharis. C'était une femme de mœurs légères, qui avait été mise on ne sait comment au courant du complot. Pour la faire parler, on la soumit aux tortures les plus cruelles, sans pouvoir lui arracher un aveu. Le lendemain, comme on allait recommencer, et qu'elle craignait de n'avoir plus la force de se taire, elle détacha la ceinture qui entourait son sein, et se pendit dans la litière qui la ramenait au bourreau : « Courage admirable, dit Tacite, dans une affranchie, dans une femme, qui, soumise à une si terrible épreuve, protégeait de sa fidélité des étrangers, presque des inconnus, tandis que des hommes de naissance libre, d'un sexe fort, des chevaliers romains, des sénateurs, n'atten-

daient pas les tortures pour trahir à l'envi ce qu'ils avaient de plus cher. » Ce récit montre que Tacite ne se faisait pas beaucoup d'illusion sur l'aristocratie de son temps; quel que fût son respect pour le grand nom du Sénat, je crois bien qu'il pensait que, si le pouvoir lui était remis, il n'en ferait peut-être pas toujours un bon usage. A l'avènement de Vespasien, quelques sénateurs essayèrent de profiter de l'occasion pour donner un peu plus d'importance au Sénat. Tacite, qui a raconté cette tentative, ne semble pas éprouver pour elle une bien grande sympathie; il en parle froidement, et tout en louant beaucoup la sagesse et les vertus d'Helvidius Priscus, il prête à son adversaire un discours fort raisonnable, où il lui fait dire notamment : « qu'il faut se rappeler toujours dans quel siècle et sous quel gouvernement on vit, et que, quant à lui, s'il admire le passé, il s'accommode du présent[1] ».

S'accommoder à son temps, garder le gouvernement qu'on a, et, même si l'on regrette le passé, se résigner au présent, c'était, on s'en souvient, la conclusion de son premier ouvrage; c'est celle aussi des derniers et, d'un bout de sa vie à l'autre, il n'a pas changé. La seule différence, c'est qu'au début, dans le *Dialogue sur les orateurs*, sa résignation avait quelque chose de vif et d'aisé, plus d'entrain et de belle humeur; avec le temps, elle est devenue plus morose. Les épreuves qu'il a traversées, la pratique des hommes, l'expérience des choses l'ont rendu moins confiant et plus triste, mais elles l'ont confirmé aussi dans l'idée qu'il ne faut pas être trop exigeant et courir après les perfections chimériques et les gouvernements accomplis. Celui auquel le monde obéit en ce moment est loin d'être sans défauts, mais il a du moins cet avantage de répondre

1. *Hist.*, IV, 8.

aux nécessités présentes : c'est une raison de s'en contenter. Tacite l'a dit formellement à deux reprises, dans des circonstances différentes. A la vérité, la première fois, il fait parler un de ses personnages, et ce personnage est un prince, mais il semble bien prendre à son compte les paroles qu'il lui prête. Il fait dire à Galba, quand il adopte Pison, qu'il aurait bien voulu rétablir la République, mais « que ce corps immense de l'Empire ne pouvait se tenir debout et en équilibre sans une main qui le dirigeât[1] ». Rien n'était plus vrai : l'étendue de la domination romaine, la diversité des peuples dont elle se composait, la poussée des barbares sur les frontières, rendaient nécessaire l'unité du commandement. Dans l'autre passage, il parle en son nom. Au début des *Histoires*, en résumant le règne d'Auguste, il rappelle « que c'est dans l'intérêt de la paix publique qu'on a été amené à concentrer l'autorité dans la main d'un homme[2] », et il n'ajoute pas qu'on ait eu tort de le faire; il accepte donc la monarchie comme Auguste l'a faite, ou, si l'on veut[3], il s'y résigne. Ce n'est point un gouvernement idéal, un de ceux dont les philosophes nous font des tableaux enchanteurs dans leurs ouvrages. Comme toutes les choses humaines, il a ses qualités et ses défauts; mais, par ses défauts même et par ses qualités, il est le seul qui soit approprié à une société dont il a dit « qu'elle ne peut supporter ni la pleine liberté, ni la pleine servitude ».

1. *Hist.*, I, 16.
2. *Hist.*, I, 1. *Omnem potestatem ad unum conferri pacis interfuit.*
3. *Tacitus ist Monarchist, aber aus Noth, man könnte sagen aus Verzweiflung*, Mommsen, *Acad. de Berlin*, 1886.

V

Ce qui peut manquer au jugement de Tacite sur les Césars. — N'a-t-il pas été trop préoccupé des considérations morales? — Ne s'est-il pas trop étroitement enfermé dans Rome? — A-t-il tenu assez de compte de la situation des provinces et de l'administration de l'Empire? — D'où vient, dans la manière de juger le régime impérial, la différence entre les historiens anciens et ceux d'aujourd'hui?

Avant de clore cette longue enquête sur le degré de confiance qu'on peut avoir en Tacite, rappelons en deux mots les résultats auxquels elle nous conduit. Il ne s'agissait pas seulement de relever dans ses ouvrages quelques fautes de détail : aucun livre d'histoire, surtout chez les anciens, n'est exempt de ces menues erreurs. Nous voulions savoir s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait calomnié les Césars. La question est d'importance, car ici les reproches qu'on fait à quelques hommes rejaillissent sur tout un régime politique; en condamnant les empereurs, on discrédite l'Empire. J'ai essayé de faire voir qu'il n'y avait rien, ni dans la naissance de Tacite, ni dans son caractère, ni dans son entourage, ni surtout dans ses opinions, qui en fît un ennemi nécessaire des princes dont il écrivait l'histoire et l'empêchât de voir et de dire sur eux la vérité. Ce qui nous assure qu'il l'a dite, c'est que les autres historiens de ce temps sont d'accord avec lui et les jugent comme il l'a fait lui-même. On peut donc affirmer, je crois, qu'il a tenu sa promesse de parler des événements et des hommes « sans faveur et sans haine ».

Je m'explique pourtant, — et je voudrais faire comprendre, — comment il se fait que de bons esprits se soient trompés sur son compte, et pourquoi, étant si honnête et si sincère, il a inspiré tant de méfiance. La raison

m'en paraît être que, si le portrait qu'il a tracé des Césars est exact, il n'est pas complet; tout un côté est resté dans l'ombre, et, tandis que, sans l'omettre entièrement, il l'éclaire moins que le reste, c'est au contraire celui que les historiens d'aujourd'hui mettent le plus volontiers en lumière. Ainsi leurs jugements diffèrent des siens parce qu'ils ne se placent pas tout à fait au point où il s'est mis lui-même. Ce n'est pas une contradiction formelle, mais une sorte de malentendu, qu'il est possible, je crois, de dissiper.

Pour être sûrs de comprendre la raison des jugements de Tacite, il faut ne pas oublier l'idée que les historiens antiques, surtout chez les Romains, se font de l'histoire. Ils la regardent avant tout comme une école de morale. Tite-Live le dit expressément en tête de son grand ouvrage : « Ce qu'il y a de plus salutaire et de plus profitable dans l'étude du passé, ce sont les exemples et les leçons qu'elle nous donne. Elle nous montre, avec un éclat qui frappe tous les yeux, ce qu'il est utile de faire dans l'intérêt de l'État et dans le nôtre, et, par le spectacle des actions mauvaises et nuisibles, elle nous apprend ce qu'il faut éviter [1]. » Salluste est moins explicite; il se contente de dire, au commencement du *Jugurtha*, que : « le récit des choses du passé est fort utile ». Sur le genre de services qu'il peut rendre, il ne s'explique pas « de peur d'avoir l'air de faire l'éloge de son métier ». Mais on voit bien que, s'il avait été moins réservé, il aurait parlé comme Tite-Live. Tacite est aussi clair que possible. « Le mérite principal de l'histoire, dit-il, est de préserver les vertus de l'oubli et d'attacher aux actions et aux paroles perverses la crainte de la postérité [2]. » Et ailleurs, d'une manière plus précise encore : « Peu d'hommes distinguent par

1. Tite-Live, préf.
2. *Ann.*, III, 65.

leurs propres lumières ce qui est honnête ou criminel, ce qui sert ou ce qui nuit. Les exemples d'autrui sont l'école du plus grand nombre [1]. »

On s'est beaucoup élevé de nos jours contre cette manière de concevoir l'histoire. Rien pourtant ne me semble plus naturel. Du moment qu'on est d'accord à croire que l'étude du passé a un autre but que de divertir les curieux, on est amené à la faire servir à l'éducation morale du présent. Le père d'Horace apprenait à son fils à se bien conduire en lui montrant, comme exemple, les petites gens du voisinage, et Horace paraît s'être bien trouvé de cette méthode. Quand l'histoire est vraie, c'est-à-dire vivante, les événements d'autrefois nous semblent d'hier, et les personnages antiques deviennent nos contemporains. Peu à peu nous nous familiarisons avec eux; ils sont bientôt pour nous ce qu'étaient les voisins pour le père d'Horace, et nous nous appliquons à nous-mêmes les réflexions que leur vie nous suggère. Qu'on le veuille ou non, on a bien de la peine à s'empêcher de faire de la morale avec l'histoire. Je reconnais pourtant qu'il faut y mettre quelque discrétion. Un historien trop préoccupé d'instruire pourrait être entraîné, pour rendre la leçon plus frappante, à faire ses honnêtes gens plus honnêtes et ses méchants plus méchants qu'ils ne l'étaient en réalité. Il serait bien possible que Tite-Live n'eût pas tout à fait échappé à ce travers. Le mieux est de raconter les faits aussi exactement qu'on le peut, et de laisser le lecteur tirer de cette image réelle de la vie la leçon qui lui semble en sortir. Mais nous pouvons être certains qu'il en tirera toujours quelqu'une.

Elles seront probablement de nature assez différente. L'histoire, dans la variété de ses récits, nous faisant

1. *Ann.*, IV, 33.

connaître l'homme sous tous ses aspects et même le suivant jusque dans les incidents de sa vie intérieure, il est légitime d'y chercher des leçons de morale générale; mais, comme elle le montre surtout engagé dans les affaires publiques, citoyen et magistrat, il semble naturel qu'elle soit politique avant tout. C'est bien ce qu'elle est devenue surtout de nos jours. Assurément, la politique tient aussi une grande place dans l'histoire ancienne, puisque cette histoire raconte principalement les luttes des nations entre elles et leurs révolutions intérieures, mais ce n'est pas pourtant de ce côté que d'elle-même elle incline. Quand Tacite dit « qu'elle apprend à distinguer ce qui est honnête ou criminel, ce qui sert et ce qui nuit », il veut parler des enseignements qu'elle donne pour la vie ordinaire; et il le précise encore plus lorsqu'il ajoute « qu'elle est l'école du plus grand nombre ». Les historiens romains sont donc plutôt des moralistes que des politiques. Il ne faut pas faire d'exception même pour Salluste. Sans doute un révolutionnaire comme lui, compromis dans les émeutes, discrédité par des amitiés fâcheuses, ne semblait guère destiné à devenir un professeur de morale; cependant la morale déborde chez lui. Sans parler de ses tirades vertueuses et de ses regrets du passé, quand il fait le portrait de Catilina, il ne nous donne guère que le détail de ses crimes. Il était bon de les connaître, mais nous aimerions encore mieux savoir d'une manière précise ce qu'il comptait faire et quel gouvernement il se proposait d'établir. Lorsque Salluste expose les causes qui ont amené la décadence de la République, il ne dit rien de la disparition de la classe moyenne, il parle à peine de l'absorption des petites propriétés dans les grandes, du détestable recrutement des citoyens par l'esclavage; mais il insiste sur l'amour des plaisirs, sur l'orgueil, *luxuria et superbia*, et le fléau qui lui paraît

le plus menaçant pour l'avenir, c'est le désir insatiable de s'enrichir, *avaritia*. Il n'a certainement pas tort, mais on voit bien que ce sont les causes morales de la décadence romaine qui le préoccupaient surtout. Son œuvre n'est donc pas, quoi qu'on en ait dit, une histoire politique.

Celle de Tacite l'est davantage. A côté de cette abondance de réflexions subtiles et profondes, de fines analyses psychologiques, qui montrent la connaissance qu'il avait de la nature humaine, on y trouve de grandes vues, où l'homme d'État se révèle, et dont les politiques de tous les temps ont fait leur profit. C'est lui, — on l'a remarqué, — qui est le plus souvent cité, même de nos jours, dans les Parlements où se discutent les intérêts des peuples. Il connaît parfaitement l'histoire politique de son pays; il a étudié la compétence des diverses magistratures; il en raconte l'origine et les vicissitudes, et partout il mêle aux idées générales des renseignements précis, qui montrent qu'il avait touché aux affaires publiques, et qu'il n'en ignorait pas le détail. C'est ce qui se voit, par exemple, dans l'admirable prologue qu'il a mis en tête de ses *Histoires*. Il commence par y tracer, en deux ou trois chapitres, une esquisse de son sujet. Il va raconter une des révolutions les plus effrayantes que Rome ait traversées. Le dernier des Césars ayant disparu brusquement, on s'est aperçu, quand on a voulu le remplacer, qu'il n'y avait pas de constitution fixe et précise; qu'on vivait sur des fictions et des compromis : « Le secret de l'Empire a été révélé. » On n'a plus trouvé d'autorité nulle part; les légions se sont mises en révolte, l'esprit provincial a paru se réveiller; toute cette machine, qui paraissait si solide, a craqué, et l'on s'est rencontré tout d'un coup en présence de la grande catastrophe qui, cinq siècles plus tard, emportera tout. On comprend l'émotion qui

saisit Tacite à ce souvenir, auquel s'ajoute la terreur des sombres années de Domitien qu'on vient de traverser. Déjà, dans ce début d'une grandeur incomparable, l'homme d'État se révèle; mais il nous y montre encore plus ses qualités ordinaires de psychologue et d'écrivain; en voici d'autres auxquelles nous sommes moins accoutumés. Pour nous faire comprendre la gravité de la situation, il nous emmène avec lui par tout l'Empire pendant huit chapitres entiers et nous expose « la situation de Rome, l'esprit des armées, l'état des provinces, celui du monde entier, et quelles parties de ce grand corps étaient saines, quelles parties malades ». Ce tableau, composé de touches à la fois larges et précises, qui, à côté des vues d'ensemble, contient tant de détails exacts, tant de faits, tant de remarques sur la distribution des légions et la manière dont Rome gouvernait les peuples, est quelque chose de nouveau. Pour en bien saisir la nouveauté, songeons aux préambules de Salluste qui ne sont que des lieux communs. Le contraste même nous montrera clairement qu'on sent déjà chez Tacite commencer par moments l'histoire politique, c'est-à-dire l'histoire moderne [1].

C'est même ce qui fit d'abord son succès, lorsqu'il se réveilla avec tous les autres, à la Renaissance [2]. Comme

1. Dans cet exposé de la situation de l'Empire, un trait manque : Tacite ne dit rien des finances. Ce n'est pas qu'elles n'aient eu leur importance dans la révolution à laquelle Néron a succombé ou que les Romains en aient tenu peu de compte. Auguste avait grand soin de présenter le budget de l'Empire au Sénat (Suétone, *Calig.*, 20). Si Tibère, qui en tout aimait le secret, le garda pour lui, il ne s'occupa pas avec moins de souci de la question financière. (Voir la manière habile dont il préserva Rome d'un krach. *Ann.*, VI, 17.) Tacite a réparé l'oubli qu'il fait ici des finances par ce qu'il raconte un peu plus loin sur les procédés qu'on employa pour faire restituer les cinq cents millions que Néron avait prodigués en folles libéralités (*Hist.*, I, 20).

2. La première édition des œuvres complètes de Tacite est de 1470; mais, depuis plusieurs années, les lettrés le connaissaient

il se trouvait avoir raconté, bien malgré lui, les intrigues intérieures du Palatin, les luttes des maîtresses, des grands seigneurs et des affranchis qui se disputaient la faveur du prince, on jugea qu'il était indispensable de le connaître pour devenir un courtisan accompli. Jamais il n'a été plus étudié, plus annoté, plus commenté [1] qu'alors. C'est chez lui que se formaient les hommes d'État; on allait chercher dans ses ouvrages, des leçons de ce qu'on appelait la politique, c'est-à-dire l'art de déguiser ses sentiments, d'imaginer d'adroites fourberies, de tromper finement ses ennemis, et ses amis à l'occasion. Dans les petites cours italiennes, Tibère était devenu le modèle qu'on proposait à ces tyrans de village, et ils ne lisaient les *Annales* que pour apprendre à se conduire comme lui. C'était dénaturer étrangement les intentions de Tacite; ce qui n'empêchait pas qu'on ne jurait que par lui et qu'on s'obstinait à vouloir s'instruire en le lisant de ce qu'il n'avait pas la pensée d'enseigner.

Car lui aussi, à le prendre dans l'ensemble de son œuvre, et non dans quelques parties isolées, était en réalité plutôt un moraliste qu'un politique. Pour en être sûr, on n'a qu'à voir ce qui lui plaît surtout dans l'histoire du passé, les sujets pour lesquels il éprouve le plus d'attrait, ce qu'il traite volontiers et en grand détail; malheureusement on s'en aperçoit aussi à ce qu'il néglige. De là lui viennent, en effet, avec de grandes beautés, des lacunes regrettables; en voici une, qui me

et le pratiquaient. Dès la seconde moitié du XIVe siècle, Boccace avait lu la fin des *Annales* et les *Histoires*, et il les imitait dans ses ouvrages. (Voyez *Boccace et Tacite* de M. de Nolhac, dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'Ecole française de Rome*, t. XII.)

1. Amelot de la Houssaye, dans la préface de son Tacite, mentionne quatorze de ces commentaires, qui ont paru en quelques années, et dont les auteurs sont presque tous des Italiens.

paraît avoir eu de graves conséquences. A la fin de ce prologue des *Histoires*, que je viens de citer, Tacite parle des provinces; et il était difficile qu'en cette occasion il n'en dît rien, puisque c'est d'une province qu'est parti le mouvement qui renversa Néron. Mais d'ordinaire il s'en occupe très peu. C'est Rome qui l'attire et qui le retient. Il nous dit bien qu'il est révolté de ce qui s'y passe, il se plaint « qu'on n'y voie que des scènes de deuil, des délations, des supplices, des amis qui trahissent leurs amis, des procès qui ont tous le même motif et la même issue »; mais quelque indignation que ces spectacles lui causent, il semble qu'il ne puisse parvenir à s'en arracher; tout l'intérêt de son récit se concentre sur eux. C'est à peine s'il se résigne de temps en temps à perdre de vue le Palatin, pour suivre les légions, quand elles vont combattre les ennemis; l'année finie, quelle que soit la gravité des opérations engagées, il interrompt en général sa narration, il retourne à Rome au premier de l'an, pour installer les consuls qui vont donner leur nom à l'année, et se plonge de nouveau dans ces intrigues de cour dont il déplore la bassesse et la monotonie. S'il avait fait un séjour plus long dans les provinces; s'il avait consenti à les étudier de plus près et avec plus d'attention, peut-être l'opinion qu'il avait de son époque se serait-elle un peu modifiée. Il aurait vu que là, c'est-à-dire dans la plus grande partie de l'Empire, les mœurs étaient plus simples, la vie moins déréglée qu'à Rome et dans ses environs. La corruption semblait diminuer par degrés à mesure qu'on s'éloignait de la grande ville. L'Italie déjà valait mieux; la Gaule et l'Espagne, mieux encore; les proconsuls même les moins recommandables qu'on y envoyait, Pétrone ou Vitellius, devenaient meilleurs dans cette atmosphère plus saine. Et non seulement les provinces étaient plus honnêtes, elles étaient aussi plus heureuses. Les cata-

strophes qui épouvantaient la société romaine n'y avaient que des contre-coups affaiblis; « les bons princes profitaient au monde entier, les mauvais ne pesaient guère que sur leur voisinage ». Ce mot, on l'a déjà vu, est de Tacite; mais ce n'est qu'un mot, dit en passant; et vraiment ce n'est pas assez. Il aurait dû y insister davantage et y revenir plus souvent; il nous aurait fait mieux comprendre comment il arrive encore aujourd'hui qu'on rencontre, dans les anciennes provinces romaines, en Gaule, en Espagne, en Afrique, les restes de tant de monuments qu'ont élevés en toute sincérité les particuliers et les municipes « pour le salut et la conservation » des mêmes empereurs contre lesquels on tramait tous les jours des complots à Rome. Du même coup, il nous deviendrait plus facile de résoudre une question qui obsède nos esprits pendant que nous lisons les ouvrages de Tacite, et à laquelle il me semble qu'il n'a pas suffisamment répondu : comment se fait-il que l'Empire ait pu survivre à cette succession de mauvais empereurs, de Tibère à Vespasien? C'est évidemment que les provinces n'en ont pas souffert autant que Rome. Ces princes détestables et détestés autour d'eux ne les ont pas mal gouvernées. Tibère et Domitien même étaient de bons administrateurs qui choisissaient des procurateurs, des légats intelligents et les surveillaient. Sous des fous, comme Caligula et Néron, les affaires marchaient de l'impulsion qu'elles avaient reçue. Rome est un pays de tradition où les bonnes habitudes risquaient moins vite de se perdre. Il y avait d'ailleurs, au-dessous de ces grands personnages que la faveur du maître mettait un jour au premier rang, mais qui n'y restaient pas, des fonctionnaires inférieurs que leur humilité même protégeait contre l'humeur changeante du prince et qui maintenaient quelque ordre et quelque suite à travers tant de caprices et de folies. Stace parle d'un affranchi

de la maison impériale, qui fut sous sept ou huit princes une sorte de ministre des finances (*a rationibus*), et qui ne subit une légère et courte disgrâce qu'à quatre-vingts ans, sous Domitien [1]. C'est peut-être par les soins de ces inconnus dont Tacite prononce rarement le nom que les bonnes habitudes se conservaient. Grâce à eux, les provinces sagement administrées sont restées tranquilles et florissantes, pendant qu'à Rome tout dépérissait; aussi ont-elles pu venir généreusement à son aide, lui rendant avec usure ce qu'elles avaient reçu d'elle; elles lui ont donné des soldats, des officiers, des magistrats, des financiers, des administrateurs, des hommes d'État, qui ont remplacé le personnel usé de l'ancienne politique, rajeuni cette vieille aristocratie qui s'éteignait, comblé les vides qu'y faisait la cruauté des Césars, et arrêté pendant trois siècles la ruine de l'Empire.

Ainsi l'Empire, suivant qu'on le voit de Rome ou des provinces, n'a pas tout à fait le même aspect, et le jugement qu'on en porte est différent; tandis que le moraliste qui tient les yeux fixés sur le Palatin ou le Sénat et n'aperçoit que les scènes effroyables qui s'y passent, le condamne sans pitié, le politique, qui étudie surtout la manière dont il a gouverné le monde, est disposée à lui être plus favorable. De cette façon s'explique la diversité de leurs opinions. Le point où ils se sont mis et d'où ils regardent n'étant pas le même, chacun d'eux n'aper-

1. Stace, *Silv.*, III, 3. La continuité, dans les mêmes fonctions, sous des empereurs différents, devait être moins rare qu'on ne pense. C'est ainsi que Titinius Capito, l'ami de Pline, un ancien tribun militaire, fut successivement secrétaire d'État (*procurator ab epistolis*) sous Domitien, puis sous Nerva et sous Trajan. Tacite, préoccupé de ceux qui jouent les premiers rôles, Séjan, Macron, Tigellin, ne daigne presque jamais nous parler de ce qu'il appelle *interior potentia*, c'est-à-dire de ces affranchis de la maison des Césars, qu'un prince héritait de ses prédécesseurs, avec tout le reste de leur fortune. Ce sont pourtant ces oubliés, ces inconnus qui, très souvent, menaient l'Empire.

çoit qu'un côté de la vérité ; pour la rétablir entière, il convient de les rapprocher, de les compléter les uns par les autres.

Il me semble qu'en principe Tacite ne s'y serait pas refusé. Quelle que soit sa haine pour les Césars, il ne dissimule pas ce que, par eux-mêmes, ou sous l'inspiration de conseillers prudents, ils ont fait de sage et d'utile. Il a rendu pleine justice au gouvernement de Tibère pendant les neuf premières années, — ces *Tiberii Cæsaris prima tempora*, que Sénèque regardait presque comme un âge d'or[1] ; — il mentionne avec éloge quelques bonnes lois, quelques sages mesures de Claude, et même de Néron, qui sont encore en vigueur de son temps. Il n'est donc pas tout à fait juste de prétendre que Tacite et les historiens de son école aient méconnu le bien qu'ont fait Tibère et ses successeurs ; seulement comme, en leur qualité de moralistes, ils sont plus préoccupés des crimes que ces princes ont commis, ils ont un peu trop laissé dans l'ombre les services qu'ils ont rendus. Au contraire, les politiques sont tentés de ne voir que leurs services, et sans nier leurs crimes, qui ne sont que trop attestés et trop certains, ils sont portés involontairement à les dissimuler, à les amoindrir ; ils leur cherchent des explications et des excuses. On voit, comme je l'ai déjà dit, qu'entre les uns et les autres, il n'y a pas de contradiction formelle, d'opposition radicale, et qu'il est possible de les concilier. J'avoue pourtant que, s'il faut choisir, je comprends ceux qui penchent plutôt vers Tacite. Il a ce mérite au moins de n'avoir pas voulu admettre qu'il y ait des privilèges particuliers pour les chefs d'État et les politiques, qu'ils ont droit à plus d'indulgence que les autres et que les lois de la morale ordinaire ne sont pas faites pour tout

1. Sénèque, *De clem.*, 1.

le monde, ce qui est, au fond, la pensée de ceux qui amnistient les Césars.

VI

Usage qu'on a fait de Tacite à l'époque de la Révolution française. — Mme Roland. — *Le Vieux Cordelier* de Camille Desmoulins.

Tacite n'était pas seulement convaincu que sa sévérité fût juste, il la jugeait utile. Il avait été frappé encore plus que nous ne le sommes de cette suite ininterrompue de mauvais empereurs et devait se dire que probablement le hasard n'en était pas seul coupable; d'autant plus que quelques-uns d'entre eux avaient d'abord paru des gens estimables et que, dans les premiers temps, on les avait favorablement jugés. Peut-être n'étaient-ils pas tout à faits méchants de nature et nécessairement condamnés à être ce qu'ils sont devenus. En quelque situation que le sort l'eût mis, Tibère n'aurait jamais été un homme aimable : il y avait en lui l'humeur insolente et farouche des Appii Claudii, ses aïeux, ce que Cicéron appelait l'*appietas*; mais, s'il n'avait été qu'un sénateur comme les autres, il est bien probable qu'on l'aurait mis parmi les administrateurs les plus éclairés et les plus habiles de son temps. Avec un peu de peine, on pouvait faire de Claude un antiquaire et un érudit. Néron lui-même, quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix, à force de prendre des leçons de Terpnus, de suivre un régime sévère et de se mettre du papier de plomb sur la poitrine [1], pouvait finir par se faire la réputation d'un assez bon chanteur et mériter les applaudissements de spec-

1. *Cœpit... plumbeam chartam supinus pectore sustinere, et clystere vomituque purgari, et abstinere pomis cibisque officientibus.* (Suétone, *Nero*, 20.)

tateurs complaisants. C'est l'Empire qui les a perdus; ils ont été les premières victimes de ce pouvoir absolu sous lequel ils accablaient les autres; cette autorité souveraine, sans limites fixes, qui à la fois leur permettait tout et leur faisait tout craindre, est véritablement ce qui a secoué tout leur être et chassé les bons instincts de leur nature : *vi dominationis convulsus et mutatus*[1]. Presque aucun de ces malheureux princes n'y a résisté; toutes les dynasties impériales, celles mêmes qui avaient le mieux commencé, ont mal fini. Les *Flavii* ont été déshonorés par Domitien, les Antonins par Commode, les Sévères par Caracalla. Pour guérir cette maladie de démence et d'inhumanité, à laquelle toutes ces familles ont succombé, Tacite a pensé qu'il fallait d'abord la mettre à nu. Il a montré avec toute la vigueur de son génie ce qu'elle fait de l'homme dont elle s'empare, et c'est ainsi qu'il a tracé ces images qu'on n'oublie jamais quand on les a une fois regardées.

La leçon est faite sans doute pour une certaine époque et une certaine société. Mais ce n'est pas à dire qu'elle ne s'applique qu'à elle et que les autres n'en peuvent pas tirer de profit. Il arrive quelquefois que l'histoire recommence; les circonstances redeviennent à peu près ce qu'elles étaient du temps de Tacite, et alors ses récits peuvent reprendre une effrayante actualité. Déjà Montaigne s'apercevait bien de l'utilité particulière qu'on trouvait à les lire « dans un état trouble et malade », comme était cette triste fin du XVIe siècle. « Vous diriez, nous dit-il, qu'il nous peint et qu'il nous pince. » Mais c'est surtout aux mauvais jours de la Révolution française qu'on s'est souvenu de lui et que les tableaux qu'il a tracés sont redevenus vivants. Jusque-là, on lisait de préférence Plutarque et Tite-Live; toute cette

1. *Ann.*, VI, 48.

première génération s'est élevée chez eux. Ils ont mis Sparte et Rome à la mode, et donné l'idée à leurs admirateurs naïfs de ramener aux vertus des vieilles républiques la France de Louis XV. Mais quand on passa du rêve à la réalité, qu'on fut aux prises avec les querelles de parti et les haines déchaînées, il fallut bien renoncer à ces idylles et quitter la Rome de Fabricius et de Caton pour celle des Césars. Mme Roland s'était nourrie de Plutarque pendant sa jeunesse; c'est là qu'elle puisait ces impressions et ces idées « qui, nous dit-elle, la rendaient républicaine, sans qu'elle songeât à le devenir ». Mais avec le temps elle a changé de lectures. De Sainte-Pélagie, où elle était enfermée, un mois juste avant de monter sur l'échafaud, elle écrit à un ami : « J'ai pris pour Tacite une sorte de passion; je le relis pour la quatrième fois de ma vie, avec un goût tout nouveau. Je le saurai par cœur; je ne puis me coucher sans en avoir savouré quelques pages. » Aussi s'aperçoit-on plus d'une fois, en lisant ses *Mémoires*, qu'elle l'a sous les yeux ou dans la pensée. Quand les bruits sauvages de la rue, qui lui arrivent à travers les fenêtres de sa prison, l'arrachent aux souvenirs du passé, dans lesquels elle voudrait vivre ses dernières heures, elle songe au temps des Césars, que ces scènes lui rappellent : « Jours affreux du règne de Tibère, nous voyons renaître vos horreurs!... Quittons cette époque malheureuse, comparable au règne de Tibère. Renouvelez-vous pour moi, moments tranquilles de ma douce adolescence! »

C'est surtout au *Vieux Cordelier* que le nom de Tacite reste attaché pendant l'époque révolutionnaire. Camille Desmoulins avait reçu, au collège Louis-le-Grand, une bonne éducation classique. Il connaissait bien, et il cite souvent ses auteurs latins, notamment Cicéron, pour lequel, en sa qualité de futur avocat au Parlement,

il semblait professer une estime particulière. Il avait lu sans doute aussi Tacite, et devait l'admirer, mais vraisemblablement de cette admiration d'école, qui laisse le cœur froid et ne s'attache qu'aux qualités littéraires. Comment les gens de cette époque l'auraient-ils tout à fait compris? Ils étaient disciples de Jean-Jacques, qui croyait l'homme bon par lui-même et gâté seulement par la civilisation. Ils attendaient, comme lui, le bonheur du monde d'un retour à l'état de nature. Et voilà que tout d'un coup des événements terribles venaient brutalement déranger cet optimisme; on entendait rugir la bête humaine, dégagée des liens qui la domptent, et rendue à ses instincts de carnage. Il est naturel qu'on se soit alors attaché aux écrivains qui l'ont vue dans ces crises violentes et qui ont dépeint les excès auxquels elle se laisse emporter[1]. J'imagine que c'est à ce moment surtout que Camille Desmoulins a dû lire Tacite et s'en pénétrer. Il en est plein, il le sait par cœur, comme Mme Roland, il le cite à tout propos. Il n'a pas eu de peine à voir, en le lisant, que tous les despotismes se ressemblent, d'où qu'ils viennent, et qu'en châtiant la tyrannie des Césars, Tacite s'est trouvé dépeindre au naturel celle de la foule, qui ne vaut pas mieux. Quelle différence y a-t-il entre la loi de majesté et la loi des suspects, et n'ont-elles pas fait

1. C'est à peu près ainsi que Garat, quand il fut jeté en prison, découvrit Sénèque. Il nous dit que, quand il le lut pour la première fois, il eut peine à en achever la lecture, mais qu'alors il avait peine à s'en détacher. « Il ne nous restait plus qu'une chose à apprendre : à mourir. C'est là presque toute la philosophie de Sénèque.... Il a fait une philosophie pour ces longues agonies auxquelles les tyrans condamnent quelquefois les nations.... On avait besoin d'une philosophie qui apprend à renoncer à tous les biens avant qu'on vous les arrache, qui vous sépare du genre humain, qui ne peut plus rien pour vous, et pour lequel vous ne pouvez plus vous-même ni rien faire, ni rien espérer, qui vous prépare pour le moment où Silvanus viendra vous dire de la part de Néron : Mourez. »

couler autant de sang l'une que l'autre? Le Tribunal révolutionnaire procède-t-il d'uue autre façon que le Sénat romain, dans ses mauvais jours? Tous les deux ne font grâce à personne, ils ne demandent pas plus de preuves pour condamner, et les exécutions y suivent immédiatement les sentences. Si, à Paris, la Terreur a été solennellement mise à l'ordre du jour, elle n'en règne pas moins à Rome, et les traits sous lesquels Camille Desmoulins la dépeint conviennent également aux deux pays. « On y changeait en crime, nous dit-il, les simples regards, la compassion, le silence même. Il fallait montrer de la joie de la mort de son ami, de son parent, si l'on ne voulait s'exposer à périr soi-même. Sous Néron, plusieurs dont on avait fait périr les proches allaient en rendre grâces aux dieux; ils illuminaient. Du moins il fallait avoir un air de contentement, un air ouvert et calme, on avait peur que la peur même ne rendît coupable [1]. » Les circonstances étant à ce point semblables, Camille Desmoulins n'avait qu'à prendre chez Tacite quelques citations bien choisies pour faire le procès à son temps. C'était un moyen commode de laisser entendre ce qui ne pouvait pas être dit. S'il avait prêché ouvertement la pitié à ces furieux, il risquait de n'être pas écouté; ils n'aurait pas souffert qu'on leur reprochât en face les crimes qu'on leur faisait commettre. On n'aurait pas osé les conduire devant la plaine des Terreaux, ensanglantée par les mitraillades, ou sur la place de la Révolution; mais on pouvait leur mettre sous les yeux « ce fleuve de sang, cet égout de corruption et d'immondices qui coulait perpétuellement à Rome pendant le règne des Césars », et, avec ce détour, on arrivait à tout dire. C'est ce que fit Camille,

1. Tacite, *Ann.*, IV, 70 : *id ipsum, paventes quod timuissent.* — Robespierre, Discours à la Convention du 31 mars 1794 : *Quiconque tremble est coupable.*

dans ce troisième numéro du *Vieux Cordelier*, qu'on a tant de fois cité, et qui est un chef-d'œuvre de verve et de courage. L'effet en fut prodigieux. On se l'arrachait dans les rues, on assiégeait la maison du libraire où il était en vente, et Camille peut se vanter d'avoir fait luire un rayon d'espérance dans les prisons encombrées. Mais, d'autre part, ceux qui les avaient remplies et qui voulaient qu'elles ne fussent vidées que par la mort, se fâchèrent, et, à la requête de Robespierre, le troisième numéro du *Vieux Cordelier* fut brûlé aux Jacobins.

Camille Desmoulins n'en fut pas intimidé. Au contraire, il sembla devenir tous les jours, dans sa lutte désespérée, plus énergique et plus violent. Il cessa de voiler ses reproches sous des allusions, quelque transparentes qu'elles fussent; il quitta Rome pour Paris, et s'en prit franchement aux hommes de son temps en les désignant par leur nom. Cependant il ne renonça pas tout à fait à citer Tacite. Jusqu'à la fin il s'est servi de lui pour recommander la clémence, pour défendre la raison et l'humanité. Dans son septième numéro, qui fut le dernier, au moment où il expose son *Credo politique*, il l'appelle encore à son aide, pour montrer à ses ennemis, comme suprême outrage, que leur inhumanité dépasse celle des Césars :

« Je crois que la liberté ne requiert point que le cadavre d'un condamné soit décapité[1], car Tibère disait : « Ceux des condamnés qui auront le courage de se tuer, leur succession ne sera pas confisquée et restera à leur famille, sorte de remerciement que je leur fais pour m'avoir épargné la douleur de les envoyer au supplice. — Et c'était Tibère! »

« Je crois que la liberté ne confond point la femme ou la mère du coupable avec le coupable lui-même, car

1. Barbaroux, et plus tard Robespierre, blessés, mourants, furent portés à la guillotine et décapités.

Néron ne mettait point Sénèque au secret; il ne le séparait point de sa chère Pauline, et quand il apprit que cette femme vertueuse s'était fait ouvrir les veines avec son mari, il fit partir en poste son médecin pour lui prodiguer les secours de l'art et la rappeler à la vie. — Et c'était Néron! »

On comprend que ces protestations éloquentes aient soulevé la fureur des Jacobins. Il ne leur suffit plus cette fois de brûler le numéro qui les contenait. Ils traduisirent l'auteur devant le Tribunal révolutionnaire, qui l'envoya tout de suite à l'échafaud, pour lui apprendre à aller chercher dans les historiens anciens des leçons de justice et de miséricorde.

Ce jour-là, Tacite, seize siècles après sa mort, se trouva réaliser l'idée qu'il nous donne de l'histoire, quand il l'associe à la morale, et veut en faire, suivant ses expressions, la conscience de l'humanité.

LES ÉCOLES DE DÉCLAMATION

A ROME

LES ÉCOLES DE DÉCLAMATION

A ROME

Le livre de Sénèque le père sur la déclamation, malgré l'intérêt qu'il présente, est peu connu du public. Il n'a pas été traduit en français depuis 1663, où on l'avait fort mal traduit, et je ne crois pas qu'il en existe une seule version dans aucune des langues étrangères. C'est qu'en effet la tâche est difficile et bien faite pour effrayer les plus intrépides traducteurs. Un de nos jeunes professeurs, M. Bornecque, a eu le courage de l'entreprendre, et l'Académie française a jugé qu'il y avait réussi en lui accordant la part la plus importante du prix Jules Janin [1]. Il lui a fallu s'occuper d'abord du texte de son auteur, qui était fort altéré dans les manuscrits. Il a profité des corrections qu'on y a faites en Allemagne dans ces dernières années, et il y ajoute les siennes. Il a mis en un français clair ce latin obscur et heurté ; il a complété son travail par des notes courtes, nettes, pleines d'informations précises, enfin il a rendu Sénèque lisible pour nous, ce qui est un grand service. Il semble, lorsqu'on l'aborde, qu'on va seulement satis-

1. *Sénèque le rhéteur. — Controverses et suasoires*, traduction nouvelle par Henri Bornecque ; Garnier, 1902.

faire une curiosité, et il se trouve, quand on l'a fini, qu'on a résolu quelques-unes des questions les plus délicates de l'histoire des lettres antiques. Rien ne sera, je crois, plus facile que de le montrer.

I

L'éducation oratoire chez les anciens Romains. — La rhétorique de Caton. — Introduction de la rhétorique grecque à Rome.

Renan, en recevant M. de Lesseps à l'Académie française, lui disait : « Vous avez horreur de la rhétorique, et vous avez bien raison, c'est, avec la poétique, la seule erreur des Grecs. Après avoir fait des chefs-d'œuvre, ils crurent pouvoir donner des règles pour en faire : erreur profonde ! Il n'y a pas d'art de parler, pas plus qu'il n'y a d'art d'écrire. Bien parler, c'est penser tout haut. Le succès oratoire et littéraire n'a jamais qu'une cause, l'absolue sincérité. »

Renan se trompe : il y a un art de parler et il y a un art d'écrire. Sans doute, qu'on parle ou qu'on écrive, il faut être sincère ; on ne doit jamais dire que ce qu'on pense, mais le penser et le dire ne sont pas la même chose. L'expérience prouve, au contraire, qu'il est très rare qu'on arrive du premier coup à exprimer exactement ce qu'on pense, comme on le pense et comme on le sent. Tantôt la parole est trop faible pour rendre la pensée, et tantôt elle la dépasse dans l'effort qu'elle fait pour l'atteindre. Il est sûr que la sincérité, la conviction, servent beaucoup celui qui parle, mais elles ne lui suffisent pas. S'il ne s'agissait que d'être convaincu qu'on a raison pour faire partager son opinion aux autres, les plaideurs n'auraient pas besoin de se munir d'un avocat ;

ils plaideraient leur cause mieux que personne. On a tant abusé de la rhétorique qu'il est naturel qu'on s'en défie, mais elle n'est pas condamnée à être nécessairement un art de mensonge. Il y a aussi un art de dire la vérité qui la rend plus persuasive, et cet art s'enseigne comme tous les autres.

Les Grecs le savaient bien, et c'est pour cela qu'ils inventèrent la rhétorique. Comment elle naquit chez eux, à quelle époque, sous quelle forme, et le caractère qu'elle y a pris dès l'origine, c'est une étude très curieuse et qui peut aider à nous les faire bien connaître ; mais je n'ai pas à m'en occuper ici [1]. Je me bornerai à parler de Rome.

A Rome, ainsi que dans toutes les cités libres, la parole avait une grande importance. Ce n'était pas, au moins dans les premiers temps, un divertissement de lettré ; on ne parlait pas pour parler, on parlait pour agir (*agere causam*, *actio*). Comme on avait peu de souci de la forme, on ne prenait pas la peine d'écrire les discours d'avance pour les répéter de mémoire. Même au temps de Cicéron, on fut surpris qu'Hortensius l'eût fait quand il défendit Messalla [2]. L'affaire finie, on ne s'en occupait plus, et ce n'est qu'assez tard qu'on eut l'idée de récrire le discours après qu'il avait été prononcé, soit pour l'instruction de ceux qui ne l'avaient pas entendu, soit pour en conserver le souvenir à la postérité.

Il n'était pourtant pas possible qu'avec le temps on ne fût pas amené à faire quelques réflexions et quelques observations à propos des merveilleux effets qu'on voyait produire à la parole dans les assemblées publiques. D'abord on s'apercevait bien qu'en général les orateurs

1. On peut consulter à ce sujet l'excellente *Histoire de la Littérature grecque* de MM. Alfred et Maurice Croiset.

2. Cicéron, *Brutus*, 96.

ne réussissent pas tout de suite, et que plusieurs, dont les débuts avaient été fort médiocres, arrivaient plus tard à se faire écouter et applaudir. On en conclut naturellement qu'un certain apprentissage n'était pas inutile, qu'on se forme à la parole comme au reste, et probablement par les mêmes moyens, c'est-à-dire par l'exemple et la pratique. On imagina donc un genre d'éducation particulière à l'usage de ceux qui se destinaient à la vie politique. Tacite nous dit que le jeune homme qui voulait apprendre à parler, quand il avait fini ses premières études, était conduit par son père ou l'un de ses proches chez un orateur célèbre, qu'il fréquentait sa maison, qu'il l'accompagnait hors de chez lui, qu'il l'écoutait lorsqu'il parlait au peuple ou devant les juges, « apprenant ainsi la guerre sur le champ de bataille », ce qui lui paraît bien meilleur que d'aller s'enfermer dans les écoles de rhétorique, comme on fait de son temps[1]. Plus tard, quand les jeunes gens, formés à cette discipline, étaient devenus des orateurs à leur tour, qu'ils défendaient leurs clients en justice, qu'ils parlaient au Forum et au Sénat, d'autres réflexions devaient leur venir à la pensée. Ils n'avaient pas de peine à s'apercevoir qu'il y avait certaines façons de prendre le public et de l'amener à son sentiment, et quand la situation leur paraissait semblable, ils n'hésitaient pas à se servir de celles qui leur avaient une fois réussi. Il n'y a donc pas d'orateur qui n'ait ses procédés, c'est-à-dire sa rhétorique, seulement, dans les époques primitives, chacun a la sienne, qu'il n'a pas apprise à l'école, qu'il s'est faite à lui-même, pour son usage particulier. Caton, qui devait avoir en ce genre plus d'expérience que personne, ayant été si souvent accusateur et accusé, eut l'idée de communiquer aux autres les observations

1. Tacite, *De orat.*, 34.

qu'il avait faites pour son compte. Cet homme singulier, qui s'était fait le défenseur acharné du passé, était en réalité un novateur et, par moments, devançait l'avenir. On pourrait presque dire que ce paysan avait un tempérament d'homme de lettres et de journaliste. Rien ne lui plaisait comme de s'adresser au public, et de même qu'il lui avait fait confidence de son hygiène et de sa médecine, il lui fit connaître aussi sa rhétorique. De ce petit livre, le premier qui ait été composé en latin sur ce sujet [1], il ne nous reste que deux phrases, mais, selon le mot d'un commentateur, ce sont deux phrases divines. La première est la célèbre définition de l'orateur que toute l'antiquité a répétée, *vir bonus dicendi peritus*; l'autre n'est pas moins belle, ni moins profonde, et elle a inspiré Boileau et Fénelon : « Concevez bien votre sujet, dit-il, les paroles suivront, *rem tene, verba sequentur* ».

Vers le même temps, comme les rapports devenaient plus étroits entre Rome et la Grèce, les Romains commencèrent à connaître la rhétorique et les rhéteurs grecs [2]. Il est probable que ce sont les Gracques qui les ont introduits à Rome: comme ils s'adressaient aux passions populaires, ils devaient être à l'affût de tout ce qui pouvait donner plus de puissance à l'éloquence. Tiberius avait été élevé par Diophane de Mitylène, et on reprochait à Caïus d'avoir recours au talent et aux conseils de Ménélas de Marathus et de quelques autres [3]. Tant que les rhéteurs grecs se tinrent dans la maison des grands seigneurs, il n'y avait guère moyen de les y poursuivre. Mais quand ils voulurent s'établir dans la ville et y ouvrir des écoles, on le leur défendit. Une première fois, ils furent brutalement expulsés en compagnie

1. Quintilien, III, 1, 19.
2. Voyez, pour plus de détails, le mémoire sur l'*introduction de la rhétorique grecque à Rome*, inséré dans les *Mélanges Perrot*.
3. Cicéron, *Brutus*, 26.

des philosophes[1]. Soixante-dix ans plus tard, un édit un peu moins rigoureux fut promulgué par les censeurs, Licinius Crassus et Domitius Ahenobarbus, deux très importants personnages, pour défendre d'enseigner la rhétorique en latin. Mais toutes ces résistances furent vaines. Rien ne rebutait ces « petits Grecs » qui revenaient sans bruit et plus nombreux, après qu'on les avait mis à la porte; on n'eut jamais raison de leur souplesse et de leur ténacité. C'est justement de cet édit des censeurs que date le triomphe définitif de la rhétorique. Jusqu'à l'époque de Sylla, les maîtres étaient tous des affranchis et des étrangers, « en sorte, dit un auteur, qu'il semblait honteux d'enseigner ce qu'il était honorable d'apprendre ». A ce moment, un Romain, un chevalier, Plotius Gallus, ouvre une école et y professe en latin, quoiqu'on vînt précisément de le défendre. Les élèves affluent à cette école, et ils y viennent surtout pour s'exercer à « déclamer », c'est-à-dire à traiter des sujets qui sont semblables aux causes véritables telles qu'on les plaide devant les tribunaux. Dès le premier jour, la « déclamation » obtient à Rome le plus grand succès[2]. Même hors de l'école elle est à la mode et les plus grands personnages ne dédaignent pas de la pratiquer. Quand Pompée apprend que César se prépare à l'attaquer, il se remet à déclamer chez lui, pour se préparer à la lutte, comme si la bataille devait se livrer dans le Sénat. On jugea dans la suite qu'il eût mieux fait de rassembler des légions. Au retour de Pharsale,

1. Suétone, *De gramm. et rhet.*, 25.

2. Il est bien entendu que ce mot de *déclamation* est pris ici dans le sens d'exercice oratoire qu'il avait à Rome, et qu'il ne faut pas lui donner la signification de discours banal et emphatique qu'il a chez nous. Cependant, chez les Romains eux-mêmes, il se prend quelquefois en mauvaise part. Cette intention est marquée par exemple dans le vers célèbre de Juvénal : *Ut pueris placeas et declamatio fias.*

Cicéron, qui n'avait plus rien à faire, réunit chez lui quelques officiers de César, Hirtius, Dolabella, que la guerre avait distraits de l'éloquence et qui voulaient se rattraper. « C'étaient, disait-il, ses grands écoliers, » et il les faisait déclamer sous sa direction. Cicéron a toujours aimé les jeunes gens, même quand ils avaient les défauts de la jeunesse, et il ne demandait pas mieux que d'oublier son âge avec eux. Ceux-ci, qui avaient à prendre leur revanche des fatigues de la guerre, menaient une joyeuse vie. Cicéron ne se faisait pas trop prier pour prendre part à leurs plaisirs. « Je leur enseigne l'art de bien parler, disait-il, eux sont mes maîtres dans l'art de bien dîner. »

C'est alors, vers la fin de la République et au commencement du règne d'Auguste, que la déclamation a pris, à Rome, l'importance qu'elle a gardée jusqu'aux derniers jours de l'Empire.

II

La déclamation à Rome. — Succès qu'elle y obtient. — Les déclamations des écoliers. — Les déclamations des maîtres.

Voilà donc la rhétorique installée à Rome ; elle s'y est très vite acclimatée. Les Romains ne sont pas des inventeurs : ils ont pris toute leur littérature à la Grèce ; mais ce qu'ils imitent, ils le tournent à leur usage et y mettent leur empreinte. Ils ont donc conservé en tout une certaine originalité, et ils n'ont jamais cessé d'être eux-mêmes. — Comment y sont-ils arrivés dans l'enseignement de l'éloquence ?

L'art de parler peut s'enseigner de deux façons : par

la théorie et par la pratique. Les Grecs semblent avoir préféré la théorie. Tournés surtout vers la spéculation, cherchant toujours la raison des choses, plus pour la chercher que pour la savoir, ils ont fait de la rhétorique une science compliquée, touffue, savante, qui contient beaucoup d'observations ingénieuses et profondes, mais aussi des subtilités, des parties oiseuses, où des questions sont posées, discutées, qu'il importe peu de résoudre. Cette science, les Romains ne l'ont pas négligée. Elle a été étudiée chez eux par des maîtres éminents, Cicéron, Quintilien, et beaucoup d'autres dont les ouvrages sont perdus. Cependant ils la jugent quelquefois avec sévérité. L'auteur de la *Rhétorique à Herennius*, qui se pique d'être un patriote zélé, y trouve beaucoup d'inutilités et de bavardages, et le dit sans ménagement [1]. Quintilien, avec plus d'égards, l'insinue aussi, quand, après avoir respectueusement reproduit les divisions, subdivisions, définitions des rhéteurs grecs, le bon sens romain reprenant le dessus, il demande pardon au lecteur « d'avoir été plus verbeux qu'il n'était nécessaire [2] ». On voit donc que, tout en donnant une grande place à l'enseignement doctrinal, les maîtres romains ne s'en dissimulent pas les défauts; ils pensent que ce qu'il y a de plus efficace pour habituer les jeunes gens à la parole, c'est de les faire parler, et tout le monde le pense comme eux. Dès le début, la popularité va aux exercices pratiques. Ceux qui les premiers ouvrent des écoles donnent à traiter à leurs élèves ce qu'ils appellent des *thèses*, c'est-à-dire des questions générales, comme celles-ci : vaut-il mieux se marier ou rester garçon? lequel est préférable de vivre aux champs ou à la ville? doit-on prendre part aux affaires publiques ou ne s'occuper que des siennes? Peu après, les *thèses*

1. *Rhet. ad Her.*, I, 1.
2. Quintilien, III, 2, 21.

sont remplacées par des *causes*, ce qui signifiait sans doute que les sujets qui étaient traités à l'école devaient ressembler aux procès qui se plaidaient devant les juges; puis, tout d'un coup, il n'est plus question de *thèses* ni de *causes*, on nous parle de *suasoriæ*, de *controversiæ*, et l'exercice scolaire par lequel on habitue les enfants à parler prend le nom de *declamatio*, qui, dans ce sens, est nouveau [1]. Si l'on a éprouvé le besoin de changer le nom, c'est probablement que la chose aussi a été changée, mais personne ne nous dit en quoi le changement a consisté et il nous est impossible de le savoir avec certitude [2]. Nous pouvons seulement soupçonner qu'il dut avoir une certaine importance et qu'il était de nature à contenter tout à fait le public, puisque le succès en fut si rapide et si complet.

Les pères de famille et les jeunes gens surtout en étaient charmés. Ce que nous dit Quintilien des pères de cette époque montre qu'ils ressemblaient beaucoup à ceux d'aujourd'hui [3]. Ils avaient une très haute opinion de leurs enfants; ils trouvaient de l'esprit à toutes leurs saillies, ils répétaient leurs bons mots, ils admiraient leur bavardage; et, comme ils ne se lassaient pas de les écouter, ils voulaient que le maître leur donnât l'occasion de se faire entendre Ils exigeaient donc qu'on les fît déclamer le plus souvent possible et ne trouvaient d'intérêt qu'aux séances où leur fils prenait la parole; le reste leur était indifférent. C'est ainsi que les décla-

1. Dans la *Rhétorique à Hérennius* (III, 11, 20; 12, 20) il est employé avec le sens qu'il a conservé chez nous de cours de diction. Il semble bien que ce soit à l'époque de la jeunesse de Cicéron qu'il ait pris son sens nouveau (*Brutus*, 90).

2. On déclamait aussi dans les écoles grecques, mais Sénèque semble dire que ce n'était pas de la même manière qu'à Rome. La déclamation, à Rome, dut prendre un caractère nouveau et plus romain. Ce qui paraît le prouver, c'est que tous les mots qui désignent ces exercices sont latins.

3. Quintilien, II, 4, 15.

mations finirent sans doute par absorber presque tout le temps des élèves à l'école.

Quand l'élève arrive chez le rhéteur, vers treize ou quatorze ans, il sort des mains du grammairien, qui lui a enseigné tant bien que mal tout ce qu'on apprend chez nous jusqu'à la fin de la classe de seconde. On l'a même préparé, pendant les derniers temps, à l'enseignement que le rhéteur va lui donner et qu'on regarde comme le couronnement des études. Il attend avec impatience qu'on le mette véritablement à la rhétorique, et surtout qu'on le fasse déclamer. Songez que, le jour où il prendra part à cet exercice, il va devenir, au lieu d'un élève, un personnage qu'on écoute et qu'on applaudit. Au milieu de l'émotion du jeune auditoire, le maître donne le sujet de la déclamation; puis, après l'avoir énoncé, il l'explique. Il montre quel en est le caractère, de quels développements il est susceptible, s'il faut mettre les personnages eux-mêmes en scène et supposer qu'ils défendent leurs intérêts, ou s'il convient mieux de les tenir éloignés et de leur donner un avocat; il indique les dangers qu'il faut éviter et les principaux arguments dont on peut se servir. Cette partie préliminaire, qu'on appelle *sermo*, est le véritable enseignement du professeur, et Quintilien exige qu'il y donne beaucoup d'importance [1]. Alors le rôle de l'élève commence. Il compose sa déclamation, il l'écrit, puis la lit devant le maître, qui la corrige phrase par phrase. Cela fait, il l'apprend par cœur et la récite avec les intonations et les gestes qu'on lui a enseignés. C'est donc deux fois de suite qu'il la répète devant le maître et les camarades, une fois assis, l'autre debout; Juvénal a quelque raison

1. Quintilien, VII, 1, 14. — Dans ce qu'on appelle *Les petites déclamations de Quintilien*, qui ne sont pas de lui, nous avons des exemples fort curieux du *sermo* du professeur. Voyez notamment la 320e déclamation.

de dire que ce régime auquel on soumet la classe est bien fait pour lui donner une indigestion d'éloquence [1]. Mais on se garde d'en rien laisser voir; ce serait manquer grossièrement à la politesse, au savoir-vivre, à ce qu'on appelle avec un peu d'exagération l'*humanitas*, que de ne pas admirer un orateur qui débute. D'ailleurs ces jeunes gens savent bien que la complaisance est réciproque, et que celui qu'ils applaudissent leur rendra, quand ils déclameront à leur tour, ce qu'ils ont fait pour lui. Aussi, à la première phrase un peu brillante que leur camarade prononce, le jeune auditoire se lève; on quitte sa place, on trépigne, on hurle, c'est un délire [2]. Qu'on se figure ce que ces scènes pouvaient être dans ces classes agitées, bruyantes, qui comptaient quelquefois deux cents écoliers. Le débutant en sort enivré d'orgueil, et lorsque, à son retour chez lui, il a reçu les félicitations de sa famille émue, il peut croire qu'il est déjà un Cicéron.

Tout n'est pas fini; après le triomphe de l'écolier vient celui du maître. Il fait emporter le pupitre derrière lequel il parle ordinairement, il se dresse dans sa chaire, et, reprenant le sujet que les élèves viennent de traiter, il en donne le corrigé. C'est une fête pour la classe de l'entendre, et elle y prend un plaisir si vif qu'elle se demande si ce n'est pas véritablement un crime d'empêcher les autres d'en jouir. C'est ainsi que dut venir l'idée d'ouvrir les portes de l'école le jour où le rhéteur devait parler et de laisser entrer ceux qui voulaient l'entendre.

On y vint en foule. La société de ce temps, plus éprise

1. C'est, dit Juvénal, soumettre les professeurs et les élèves au régime du chou répété : *Occidit miseros crambe repetita magistros* (VII, 154).

2. Quintilien, II, 2, 9 : *proni atque succincti ad omnem clausulam non exsurgunt modo, sed etiam excurrunt et cum indecora exsultatione conclamant.* Verrius Flaccus imagina, pour donner encore plus d'émulation aux élèves, de les faire composer ensemble, et de leur distribuer en prix des livres rares. (Suétone, *De gramm.*, 17.)

que jamais des lettres et un peu désoccupée de la politique, trouvait dans ces solennités littéraires une distraction dont elle avait besoin. Les plus illustres orateurs, Messalla, Pollion, l'empereur lui-même, avec ses grands ministres, Agrippa et Mécène, les encourageaient par leur présence. L'école était pleine le jour où un maître célèbre, Porcius Latro, Albucius Silus, Gallio, devait prendre la parole. Les pensées ingénieuses, les phrases à effet, les images inattendues, les cliquetis de mots, toutes ces fleurs artificielles dont ils paraient leurs discours étaient accueillies par des cris d'enthousiasme. Le lendemain, dans les sociétés mondaines et lettrées de Rome, il n'était pas question d'autre chose. Les opinions étaient souvent fort partagées; il y avait des rivaux jaloux qui se moquaient sans pitié des expressions dont l'orateur s'était servi, et qu'on avait applaudies la veille. D'autres, plus audacieux encore, osaient reprendre le sujet qu'il avait traité, pour montrer qu'ils avaient plus de talent que lui. Les admirateurs, au contraire, ne tarissaient pas d'éloges. Ils répétaient les beaux endroits qu'ils avaient retenus et dont, à l'occasion, ils se servaient pour leur compte. Cependant, malgré le bruit que faisaient ces déclamations au moment où l'on venait de les entendre, il était à craindre qu'il n'en restât rien dans la suite. Elles devaient être souvent improvisées. D'autres fois les orateurs, selon le mot de Latro, les écrivaient dans leur tête, mais aucun d'eux ne songea jamais à les publier. Ainsi tous ces rhéteurs, qui étaient après tout des gens de talent et qui eurent, à leur époque, tant de renommée, risquaient beaucoup de périr tout entiers; et en effet on nous dit, quelques années après leur mort, qu'on ne possédait rien d'eux qui fût authentique [1].

1. Sénèque, *Controv.*, I, préf., II.

Si pourtant nous avons conservé des renseignements sur eux et quelques débris de leurs discours, nous le devons à un hasard qu'il ne sera pas inutile de raconter.

III

Le livre de Sénèque le père sur les déclamations. — Ce qu'il contient. — Ce qu'on entend par *colores*.

Vers la fin du règne de Tibère, la famille des *Annæi Senecæ* tenait un rang important dans la société romaine. On sait qu'elle était espagnole de naissance et originaire de Cordoue. Le père était venu à Rome encore jeune, et probablement pour suivre les leçons des rhéteurs renommés; il y retourna quand il eut des enfants et voulut s'occuper de leur éducation et de leur fortune; vers la fin de sa vie, il paraît s'y être fixé. C'était un homme intelligent, sensé, très ami des lettres et passionnément Romain, malgré son origine provinciale. Cependant il était bien de son pays; le tempérament espagnol, que nous retrouvons chez son fils le philosophe, et encore plus chez l'auteur de la *Pharsale*, son petit-fils, se trahit chez lui par des brusqueries, des exagérations, des partis pris, des violences. Il est probable qu'il avait pour ses amis une très vive affection, mais il est certain qu'il détestait énergiquement ses ennemis. Il traite fort mal ceux qui ne sont pas de son sentiment; il les appelle sans marchander des sots et des fous, et il trouve « qu'on devrait venger le bon sens sur leur dos, à coups de bâton[1] ».

1. Sénèque, *Controv.*, V, préf., 10.

Dans sa famille, il ne devait pas être toujours commode. Il entendait que sa femme, Helvia, vécût à la manière des matrones de l'ancien temps, il la confinait dans les soins du ménage et ne voulut pas permettre qu'elle se donnât un vernis de littérature et de philosophie, comme le faisaient tant d'autres femmes du monde. Il aimait beaucoup ses trois fils, auxquels il avait fait donner une brillante éducation, et qui furent tous des gens très distingués. Il était fier d'eux et, comme tout le monde, les croyait réservés à un grand avenir, ce qui ne l'empêche pas de leur parler quelquefois avec rudesse. On voit bien qu'entre eux et lui il devait y avoir un désaccord. Les fils voulaient être de leur temps. Ils ne condamnaient pas sans réserve les façons nouvelles de parler et d'écrire, ils ne tenaient pas les yeux obstinément fixés sur le passé, ils avaient confiance en l'avenir, ils pensaient que l'humanité devait se perfectionner avec l'âge : l'un d'eux n'est-il pas le premier des philosophes anciens qui ait formulé d'une manière précise la théorie du progrès? Le vieillard, au contraire, était morose, découragé; il proclamait que tout allait plus mal qu'autrefois, et que « c'est une loi fatale, immuable, que les choses humaines parvenues au faîte retombent au plus bas degré plus vite qu'elles n'étaient montées ». Il est permis de croire qu'entre des gens qui professaient des opinions si opposées, les discussions devaient être assez fréquentes. Pour convaincre ses fils, le père s'étendait en éloges du passé, et, parmi les comparaisons qu'il en faisait avec le présent, il rappelait sans doute que cette époque fut la plus brillante de la déclamation romaine; il parlait de ces grands rhéteurs dont on ne savait plus que le nom, il citait les plus beaux passages de leurs discours qu'il avait retenus et qui n'existaient plus que dans sa tête. Depuis qu'il les avait entendus, plus d'un demi-siècle

s'était écoulé, mais il ne les avait pas oubliés. Dans un temps où l'on avait fait de la mémoire un art qui s'enseignait dans les écoles, celle de Sénèque tenait du prodige. « Il retenait deux mille noms et les redisait dans l'ordre où on les avait énoncés. Il répétait plus de deux cents vers qu'il venait d'entendre, en commençant par le dernier. » Ses enfants, qui prenaient grand plaisir à l'écouter, lui demandèrent de recueillir tous ces souvenirs pour les empêcher de se perdre. Il ne se fit pas trop prier, car, comme il l'avoue de bonne grâce, « il ne lui déplaisait pas de redevenir jeune un moment et de retourner à l'école ». C'est ainsi que fut composé le livre intéressant où revivent pour nous les rhéteurs du premier siècle.

Il ne contient pas d'eux des discours entiers : la mémoire de Sénèque, si merveilleuse qu'elle fût, n'aurait pas probablement suffi à les retenir dans leur ensemble. Il s'est contenté d'en citer des phrases, des passages et quelquefois des développements entiers qui l'avaient frappé. Le titre que l'ouvrage porte dans les manuscrits (*Oratorum et rhetorum sententiæ, divisiones, colores*) indique ce que l'auteur a voulu faire. Il a tenu d'abord à reproduire les pensées brillantes (*sententiæ*) pour lesquelles on avait un goût si décidé : c'était alors ce qu'on applaudissait le plus et ce qu'on oubliait le moins. Le plan du discours (*divisio*) avait aussi beaucoup d'importance; on cherchait à y mettre le plus de finesse et de subtilité possible; Fénelon reproche le même défaut aux prédicateurs de son temps. La signification du mot *colores* est plus étendue, et il est plus difficile de la préciser. D'une manière générale, il signifie la façon dont l'orateur comprend la cause qu'il va plaider et le tour qu'il lui donne, sa manière de présenter les événements, l'attitude qu'il attribue aux personnages. Un père se plaint que son fils refuse de le

nourrir et il le traduit devant les tribunaux, mais doit-il y paraître irrité, menaçant, armé de la loi et demandant qu'elle soit rigoureusement appliquée, ou triste, gémissant, honteux d'être réduit à cette extrémité de traîner son enfant en justice? entre ces deux *couleurs* on peut choisir. Quelquefois le mot a une signification plus nette encore, il s'applique à un incident qu'on invente pour donner plus d'intérêt à la cause ou la rendre plus facile à défendre. Un père qui est convaincu qu'un de ses fils a voulu l'assassiner ordonne à l'autre de le mettre à mort. Celui-ci hésite et se contente de jeter son frère dans une barque et de l'abandonner aux flots. Plus tard, quand il est poursuivi par le père pour crime de désobéissance, il raconte, pour se justifier, que lorsqu'il traînait le malheureux vers la mer pour l'y précipiter, il a passé par hasard près du tombeau de sa mère et qu'il a cru entendre en sortir une voix qui lui défendait d'obéir. Voilà une *couleur* tout à fait dramatique et qui prête aux plus grands effets. On n'a pas de peine à comprendre l'importance que les *couleurs* ont prise dans l'école; elles étaient un élément de nouveauté et d'originalité qui rajeunissait les sujets usés. Les jeunes imaginations s'y donnaient carrière, et elles fournissaient aux gens d'esprit l'occasion de les faire tout de suite reconnaître et applaudir : d'une *couleur* nouvelle et heureuse Rome s'entretenait toute une journée.

L'ouvrage de Sénèque contient dix livres de *controversiæ*, c'est-à-dire de causes civiles, semblables à celles qui se plaidaient devant les juges, et des *suasoriæ*, dont le sujet était emprunté à l'histoire, et qui ressemblaient aux discours français et latins qui se donnaient et se donnent encore quelquefois dans nos classes de rhétorique[1]. Une partie de l'œuvre est malheureusement

1. Pressons-nous de nous servir de ce mot de *classe de rhéto-*

perdue, mais ce que nous en avons conservé suffit pour nous donner une idée du reste.

IV

Les *controverses*. — Raison de leur succès. — L'invention des sujets. — Leur monotonie. — Moyens qu'on emploie pour les varier.

C'était la *controverse* qui, dans les écoles anciennes, intéressait le plus les élèves et les maîtres, et la raison en est facile à trouver. L'antiquité a toujours préféré l'éloquence judiciaire aux autres. D'ailleurs tous ceux qui suivaient les cours des rhéteurs étaient appelés à plaider un jour devant les tribunaux, tandis que fort peu d'entre eux arrivaient à entrer au Sénat; il était donc naturel qu'on les exerçât surtout à ce qu'ils devaient faire. L'idée dut même venir d'abord, pour moins s'éloigner de la réalité, de reprendre à l'école les causes plaidées devant les juges, quand elles avaient fait du bruit et qu'elles prêtaient à de beaux mouvements oratoires. Au moment où Rome était tout occupée du procès de Milon, Brutus imagina de refaire le plaidoyer que Cicéron venait de prononcer pour le défendre, et qui ne l'avait pas sauvé; seulement il le prit sur un ton bien différent. Cicéron s'était efforcé de prouver que Milon n'était pas l'agresseur; Brutus, au contraire, avoue sans détour qu'il avait attendu Clodius sur la route pour le tuer et il le félicite d'avoir eu le courage de délivrer la République d'un de ses plus mortels ennemis. Les gens qu'il réunit ce jour-là, pour entendre sa controverse, purent, dans le déclamateur, deviner le

rique; il va être remplacé dans le jargon moderne par celui de *classe de première*.

futur meurtrier du tyran. Au commencement du règne de Néron, il se passa une aventure tragique, que Tacite a racontée. Un tribun du peuple, Octavius Sagitta, était l'amant d'une femme mariée, qui s'appelait Pontia. Il l'avait décidée à se séparer de son mari et lui avait fait promettre de l'épouser; mais, une fois libre, Pontia hésitait, par l'espérance d'un mariage plus riche, et même elle finit par reprendre sa parole. « Octavius désespéré se plaint, menace, invoque sa réputation perdue, sa fortune épuisée. Toujours repoussé, il demande pour consolation une dernière nuit dont les douceurs lui rendront l'empire sur ses sens. La nuit est fixée, Octavius y vient avec un fer sous sa toge. On sait tout ce qu'inspirent la colère et l'amour, querelles, prières, reproches, raccommodement; le plaisir eut aussi dans les ténèbres ses moments privilégiés. Tout à coup, saisi d'une fureur à laquelle Pontia ne s'attendait pas, Octavius la perce de son poignard. La suivante de Pontia accourt, il l'écarte d'un second coup, et s'élance hors de la chambre [1]. » Sagitta ne fut pas poursuivi tout de suite : il était magistrat et inviolable; mais à sa sortie de charge, le Sénat le condamna à l'exil. On pense bien que l'affaire était très discutée à Rome, que les uns y prenaient parti pour l'assassin, les autres pour la victime. Le jeune Lucain, qui n'avait pas encore vingt ans, mais qui était déjà célèbre et qui ne manquait aucune occasion d'éveiller sur lui l'attention publique, traita, dans quelque *auditorium*, ce sujet qui passionnait Rome, et, pour se faire des partisans des deux côtés, il plaida successivement le pour et le contre.

Mais il n'était pas possible que l'école, en quête de sujets de déclamation, se contentât de reprendre les causes réelles. Les grands procès, comme ceux de Milon

1. On peut voir toute l'affaire dans Tacite, *Ann.*, XIII, 44.

et de Sagitta, les procès dramatiques qui excitent la curiosité générale, ne sont pas communs. Ce qui est l'ordinaire devant les tribunaux, ce sont les discussions juridiques à propos d'intérêts privés et souvent mesquins, les affaires de vente, de propriété, d'héritage, etc. On ne pouvait guère espérer que l'imagination des jeunes gens s'enflammerait pour ce qu'on appelait dédaigneusement des causes de gouttière et de mur mitoyen. Il fallait leur trouver autre chose, et puisque la réalité ne le fournissait pas, on était bien forcé de l'inventer. L'invention est rendue plus facile par les libertés qu'on laisse à l'inventeur; on a grand soin de ne lui imposer aucune gêne. Une affaire civile suppose toujours une loi que le tribunal doit appliquer : c'est la condition même du procès, et les procès fictifs qu'on imagine dans l'école ne peuvent pas plus s'en dispenser que les autres; aussi toutes les controverses du recueil de Sénèque sont-elles précédées d'un article de loi qui va servir de thème à la discussion. Mais d'ordinaire cet article ne se retrouve textuellement ni dans les codes romains, ni dans ceux de la Grèce. C'est une législation de fantaisie qui est presque partout invoquée [1], et, même quand le fond en est exact, il est rare qu'on n'y ajoute pas des détails qui le dénaturent. C'est aussi dans un monde de fantaisie que les déclamateurs font vivre leurs personnages. Est-on dans la Grèce? est-on à Rome? à quelle époque se passent les faits qu'on va discuter? Il est difficile de le dire. Nous voyons qu'il y est question partout de la piraterie, qui n'existe plus dans le monde romain depuis Pompée. Le tyran aussi y joue un grand rôle, un tyran de petite ville, comme il a dû s'en trouver

1. M. Bornecque le montre très clairement dans ses notes. Il nous dit qu'il doit les renseignements qu'il nous donne à ce sujet à M. Paul-Frédéric Girard, professeur à la Faculté de droit de Paris; il l'en remercie, et le public doit l'en remercier avec lui.

en Grèce, à l'époque de Pisistrate, mais qu'a supprimé partout le régime municipal sous lequel vit l'Empire. On en a fait un type d'homme abominable, un monstre qui pille, qui viole, qui torture, qui tue, qui vit dans sa citadelle, entouré de satellites, tandis qu'à côté de lui, dans l'ombre, le tyrannicide le guette, attendant l'occasion de mériter la fameuse récompense sur laquelle, à l'école, on discutera sans fin, quand le coup sera fait. Ce sont si bien l'un et l'autre des personnages de convention que le tyran véritable, celui qui siège au Palatin, ne prend pas pour lui d'ordinaire les injures qu'on dit à celui de l'école, et qu'il laisse « la foule des élèves l'égorger en chœur dans les classes [1] » sans avoir l'air d'en prendre aucun souci.

Il semble que, dans ces conditions, l'imagination des maîtres étant laissée libre d'inventer les sujets qu'ils veulent et comme ils le veulent, ils allaient en produire sans cesse de nouveaux qui ne se ressembleraient pas entre eux; il n'en est rien. Ceux qu'on donne aux écoliers sont toujours les mêmes. On y retombe sans cesse sur les mêmes incidents et les mêmes personnages. Pour ne pas en être trop étonnés, rappelons-nous combien est pauvre le fond sur lequel vit le théâtre depuis qu'il existe, et qu'il n'arrive guère à se rajeunir que par le dehors et les détails. S'il est vrai, comme il le prétend, qu'il soit l'image de la vie, il faut croire que la vie, qui fournit si peu de situations et de caractères, doit être d'une désolante uniformité; et comme on voit que les déclamateurs, qui se sont moins asservis à la réalité et se livrent davantage à leur imagination, n'ont pas mieux réussi que les auteurs dramatiques à varier les sujets qu'ils traitent, on peut en conclure que l'esprit humain n'est pas plus fécond et plus riche quand il se

1. *Quum perimit sævos classis numerosa tyrannos.* (Juvénal, VII, 151.)

permet d'inventer ce qu'il veut que lorsqu'il se contente de copier ce qu'il voit.

Le moyen qu'on emploie ordinairement à l'école pour donner un peu de nouveauté aux sujets vieillis, c'est de les combiner ensemble. On va prendre dans l'un quelques incidents qu'on introduit dans celui qu'on veut enrichir. Quelquefois on y mèle des personages qui n'y figuraient pas d'abord, surtout des pirates ou des tyrans, les héros ordinaires des déclamations. Souvent on se contente de quelques légères modifications qui, sans en altérer le fond, en renouvellent un peu l'apparence. Ce procédé est visible dans une des déclamations qui paraît avoir eu le plus de succès auprès des écoliers, celle de la jeune fille enlevée. On imagine une loi qui n'a jamais existé nulle part. Elle ordonne que lorsqu'une jeune fille a été enlevée, elle a le droit de choisir entre deux satisfactions, ou bien son ravisseur sera mis à mort, ou il l'épousera sans dot. Rien ne paraît d'abord plus simple, et l'on ne voit pas d'où un procès peut naître. Cependant il peut arriver que, si la jeune fille se décide pour le mariage, son père n'y veuille pas consentir; il en a le droit, et alors il faut plaider. Il se peut aussi, ce qui est beaucoup plus surprenant, mais non tout à fait impossible, que ce soit le père du coupable qui refuse et qui aime mieux voir son fils mort que marié; en ce cas, il ne reste d'autre ressource que de l'accuser de folie. Mais voici une conception plus extraordinaire : on suppose que, dans la même nuit, le jeune homme ait enlevé deux jeunes filles, et que l'une demande sa mort, tandis que l'autre consent à l'épouser. La situation devient fort embarrassante; mais elle a l'avantage d'être, pour les orateurs, une occasion de traits spirituels et de phrases piquantes; on se doute bien qu'ils ne manquent pas de la saisir. L'un d'eux imagine que, si la nuit avait duré, il en aurait sans

doute enlevé une troisième. Aussitôt un autre de dire : « Je vous félicite, jeunes filles, que le jour n'ait pas tardé à paraître. » Celui-ci s'adresse à la femme qui s'est résignée au mariage pour lui faire changer d'avis : « Regarde, lui dit-il, qui tu vas épouser; c'est un homme qui ne se contente pas d'une femme. » — « Même pour une nuit », ajoute un autre. — C'est un véritable assaut d'esprit.

V

Les reproches faits aux écoles de déclamation ne leur font pas perdre leur popularité. — Prestige que conserve l'éloquence sous l'Empire, quoique sa puissance soit diminuée. — L'enseignement de l'éloquence reste l'enseignement littéraire par excellence.

Cette façon de compliquer les sujets, d'y ajouter des incidents disparates et bizarres sous prétexte d'en renouveler l'intérêt, a pour effet de les rendre de plus en plus invraisemblables. Il en résulte qu'ils deviennent différents des causes que ces jeunes gens auront à plaider dans la suite et que par conséquent l'école se trouve ne plus les préparer d'une façon directe pour la profession à laquelle ils se destinent. Ce reproche est celui qu'on lui a fait alors le plus souvent, et les rhéteurs semblent prouver, par leur exemple, qu'on a bien raison de le lui faire. Quand une circonstance les amène à paraître devant un tribunal civil, ils y échouent honteusement. Porcius Latro, un jour qu'il lui fallut s'adresser à des juges véritables, qui siégeaient en plein air, perdit la tête, et l'on fut obligé de le ramener dans une basilique fermée pour qu'il pût achever sa plaidoirie [1].

1. Sénèque, *Controv*, IX, préf., 3.

La mésaventure d'Albucius Silus fut encore plus plaisante. Il plaidait dans son pays, à Milan, devant les centumvirs, et, oubliant qu'il n'avait plus affaire à des auditeurs bienveillants, auxquels on fait tout accepter, il pensa qu'il réduirait son adversaire au silence en employant une de ces belles *couleurs* qui soulevaient les clameurs à l'école. « Ne veux-tu pas, lui dit-il, que nous terminions d'un coup le débat par un serment? Eh bien ! jure; mais je vais te dicter la formule : jure par les cendres de ton père que tu n'as pas enseveli, jure par sa mémoire... » et il acheva la tirade. — « A merveille, répond l'avocat de la partie adverse, mon client va jurer. » — Albucius se récrie : « Je n'ai pas déféré le serment, j'ai fait une figure. » Malheureusement les juges sont pressés d'en finir et le client de jurer. « Mais alors, disait Albucius, c'est la mort des figures de rhétorique. » — « Soit, reprit l'autre; on pourra bien vivre sans elles[1]. »

Il est très surprenant que ce reproche qu'on faisait aux écoles de déclamation, et qu'elles méritaient, de ne pas préparer directement la jeunesse à ce qu'elle devait faire un jour, ne les ait pas empêchées d'obtenir un si grand succès. Je crois que la raison en doit être cherchée dans les circonstances politiques. La parole ne pouvait pas garder sous l'Empire la place qu'elle occupait du temps de la République. Tacite dit quelque part « qu'Auguste avait *pacifié* l'éloquence comme tout le reste ». Cette expression est de nature à nous causer quelque inquiétude. Elle rappelle une autre phrase célèbre où il fait dire à un ennemi des Romains que, « lorsqu'ils n'ont plus rien laissé dans un pays, ils se vantent d'y avoir établi la paix : *ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* ». C'eût été en effet un moyen commode

1. Sénèque, *Controv.*, VII, préf., 7.

et sûr, pour prévenir les excès de la parole, d'empêcher tout le monde de parler. Cependant Auguste ne l'a pas employé. On ne peut pas prétendre que l'Empire ait été tout à fait un régime de silence. On continuait à parler au Sénat, devant les tribunaux civils et criminels, dans les salles de lectures publiques; il semble même que le prestige de l'éloquence n'ait subi aucune atteinte; elle est toujours pour Quintilien le premier des arts, presque le seul, et l'éloge qu'en fait Aper dans le *Dialogue sur les orateurs* est plus exagéré, plus dithyrambique que celui de Cicéron, dans le *De oratore*. Il est certain pourtant qu'elle n'a plus la même puissance qu'autrefois; elle a cessé de s'adresser directement au peuple, ce qui faisait sa force sous la République. Il n'y a plus d'assemblées populaires, et l'empereur est le seul qui, dans quelques occasions solennelles, monte à la vieille tribune que décoraient les rostres des vaisseaux d'Antium. Au Sénat, où se décident de grandes affaires, la parole n'est pas libre; on ne dit jamais toute sa pensée, et l'on est souvent forcé de dire le contraire de ce qu'on pense. Il est donc devenu moins nécessaire qu'autrefois d'exercer les jeunes gens à un art qui a perdu de son importance. Et pourtant on les y exerce toujours, peut-être même avec plus de passion qu'auparavant. Jamais les leçons des rhéteurs n'ont été plus suivies, ni leurs écoles aussi peuplées. Seulement la déclamation, qui n'était d'abord qu'un moyen, tend de plus en plus à devenir son propre but; on déclamait pour apprendre à parler, on déclame pour déclamer. Mais en même temps, on s'aperçoit qu'en elle-même, et en dehors de la facilité qu'elle donne pour la parole, la déclamation n'est pas un exercice inutile. Elle est faite pour former des orateurs et il se trouve qu'elle profite à d'autres. Quand on veut convaincre quelqu'un et l'amener à son opinion, il faut savoir trouver des idées, en appré-

cier la valeur, les ranger dans l'ordre le plus logique, les exposer de la façon la plus persuasive, les exprimer dans les termes les plus clairs, ce qui ne constitue pas seulement l'art de parler, mais aussi celui d'écrire; et l'art d'écrire peut-il se séparer de l'art de penser? Voilà ce qui s'enseigne véritablement dans les écoles, quoiqu'on ait l'air de n'y travailler que pour l'éloquence, et c'est vraisemblablement pour cette raison que le mot *eloquentia* a pris alors une signification plus étendue et s'applique à toute la littérature [1].

Les rhéteurs en avaient bien le sentiment. Sénèque disait de l'éloquence comme on l'enseignait dans les écoles, c'est-à-dire par la déclamation, qu'elle conduit à tout et fournit des armes à ceux-là mêmes qu'elle ne forme pas pour elle, *instruit etiam quos non sibi exercet* [2] : c'est la vérité. Pratiquée d'une manière plus large, plus intelligente, avec un goût plus sûr, la déclamation pouvait, selon le mot de Sénèque, « conduire à tout »; elle apprenait à écrire et à penser, autant qu'à parler. Les pères de famille de cette époque n'en demandaient pas tant. Quand ils envoyaient leurs fils à l'école, ils n'avaient qu'une intention, ils demandaient aux maîtres d'en faire de beaux parleurs, et les maîtres, je n'en doute pas, ne songeaient qu'à les satisfaire. C'est un peu malgré eux, sans le vouloir, peut-être sans le savoir, par l'effet des circonstances et la pente naturelle de la déclamation, qu'ils ont laissé leurs exercices prendre un caractère différent de celui qu'avait la parole dans les tribunaux et qu'ils encouraient le reproche de ne pas préparer uniquement leurs élèves à ce qui devait être leur métier. Ce reproche leur était sensible. Ils auraient pu, ils auraient dû peut-être l'accepter franchement; ils pouvaient répondre, pour se défendre,

1. Voyez plus haut, p. 57.
2. Sénèque, *Controv.*, II, préf., 3.

que, si l'éducation qu'ils donnaient n'était pas strictement professionnelle, il y avait néanmoins un grand profit à tirer d'une éducation générale, qui exerce l'esprit et le rend capable de tout; au contraire, ils s'obstinaient à tenir les yeux fixés sur le Forum et à ne vouloir s'inspirer que de ce qu'on y faisait : c'était une fascination; d'autant plus qu'ils étaient pleins d'orgueil, qu'il leur répugnait de passer pour des maîtres d'école et qu'ils ne voulaient être que des orateurs. Albucius Silus, pour ne pas sembler un pédant, a soin de glisser, dans ses déclamations, des termes vulgaires[1]. Porcius Latro refuse d'écouter les controverses des élèves, il se borne à déclamer lui-même en leur présence, disant « qu'il n'est pas un professeur, mais un modèle »; aussi n'appelle-t-on pas ceux qui se pressent autour de lui ses *disciples*, mais ses *auditeurs*[2]. Je crois bien qu'une partie des défauts qui ont fait à ces rhéteurs une si mauvaise réputation doit venir de là; si, par le choix de leurs sujets, ils s'éloignent de ceux qui se traitent dans les tribunaux, ils cherchent à s'en rapprocher par la manière dont ils les traitent. C'est le souci qu'ils avaient, malgré tout, de paraître « des gens du Forum, *forenses*[3] », qui trop souvent les amène à reproduire, en les exagérant, les procédés des avocats de leur époque.

Quand, plus tard, après dix siècles, la Renaissance revint aux exercices scolaires de l'antiquité, qu'on rétablit, dans les classes, le discours, qui remplaçait la déclamation, les conditions étaient changées; l'école n'avait plus avec le barreau les mêmes attaches, il ne s'agissait plus, comme autrefois, d'y faire uniquement des orateurs, on visait plus haut, dans l'enfant on vou-

1. Sénèque, *Controv.*, VII, préf., 4.
2. Sénèque, *Controv.*, IX, 2 (25), 23.
3. Le mot est de Pollion, à propos de Porcius Latro; et il ajoute que ce souci exagéré est ce qui montre bien qu'il n'est en réalité qu'un maître d'école. (Sénèque, *Controv.*, II, 3, (II), 13.)

lait former l'homme, et il semblait que, pour lui faire un jugement droit, un esprit orné et nourri, une âme libérale, ces vieux exercices, pratiqués d'une autre façon et dans un esprit différent, pouvaient rendre de grands services [1]. Au lieu de borner leur efficacité à un métier particulier, comme faisait l'antiquité, on s'en servit pour créer cette éducalion générale, qui précède l'instruction professionnelle et prépare à la recevoir avec profit. C'est celle qu'ont adoptée, depuis la Renaissance, toutes les nations du monde civilisé, et comme nous avons vu que le principe même et l'origine de cette éducation se trouvent déjà dans les écoles romaines, il m'a paru que c'était une raison suffisante de les étudier.

VI

Renseignements que nous donnent les *Controverses* sur la société de ce temps. — La vie de famille. — Le mariage et le divorce. — Peut-on croire que ces renseignements soient véridiques? — Quelles conséquences faut-il tirer des sentiments élevés qui y sont parfois exprimés?

Il y en a d'autres assurément; et, par exemple, on s'aperçoit vite, quand on lit l'ouvrage de Sénèque, qu'il

1. Un des esprits les plus distingués de notre temps, J.-J. Weiss, a publié, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 sept. 1873), un article intitulé : *l'Éducation classique et les exercices scolaires. Le Discours*. Quoique l'article ait près de trente ans de date, il s'applique si parfaitement à ce qui se passe sous nos yeux que je ne puis m'empêcher d'en citer les dernières lignes. « Nous prisons, autant qu'on doit le faire, tout ce qui est du domaine de l'intelligence et du génie, sciences naturelles et historiques, sciences mathématiques, économie, statistique, philologie, archéologie et le reste; mais les nombres et leurs abstrations, la géométrie et ses déductions, les sciences naturelles et leurs classifications, l'histoire et ses phénomènes, la logique même et ses lois, ne sont que des parties de l'homme et de l'entendement humain. Les humanités et les lettres sont l'homme lui-même; pour leur enlever l'éducation, il faudrait commencer par ôter l'homme de l'homme. »

contient des renseignements curieux sur la société de cette époque, qui est le siècle d'Auguste; et comme on les trouverait difficilement ailleurs, il ne faut pas les laisser perdre.

Le sujet des controverses était pris généralement dans la vie privée. La peine que se donnent les maîtres pour les rendre plus intéressantes ou les rajeunir quand elles ont vieilli, ce que les élèves y ajoutent par les *couleurs* qu'ils se permettent d'inventer finissait par leur donner un caractère très romanesque, et ce caractère est un des motifs du succès qu'elles ont obtenu. Le roman est à peu près absent de la littérature latine, ce qui ne veut pas dire que le romanesque n'eut aucune place dans l'imagination des Romains, au moins quand ils étaient jeunes. Ils devaient en avoir le goût comme tout le monde, et la déclamation leur plaisait, parce qu'elle leur donnait un moyen de le satisfaire. L'absence du roman est fâcheuse pour ceux qui aujourd'hui veulent connaître les détails de la vie intérieure au premier siècle de notre ère, d'autant plus que le théâtre nous manque aussi pour cette époque. Il faut y suppléer comme on peut et aller prendre chez les déclamateurs ce qu'ils en disent, en se souvenant que ce sont des gens qui exagèrent volontiers, et qu'on doit user avec précaution de leur témoignage.

Dans le tableau qu'ils nous présentent de la vie de famille, il y a un personnage qui ne paraît guère, c'est la jeune fille. Il est vrai qu'en réalité elle y tenait assez peu de place. Nous avons pourtant, dans le recueil de Sénèque, une controverse qui roule entièrement sur elle, et il est intéressant de voir le rôle qu'on lui fait jouer. Voici, en quelques mots, le sujet de la controverse. Un jeune homme a été pris par des pirates, et son père ne se préoccupe pas de le délivrer. Il était donc condamné à rester prisonnier, s'il n'avait touché le cœur

de la fille du chef de la bande (*archipirata*). Après lui avoir fait promettre de l'épouser, quand il ne sera plus captif, elle le délivre et part avec lui. De retour dans son pays, il l'épouse. Mais, au bout de quelque temps, son père ayant trouvé une fille riche, qui a perdu ses parents et par conséquent jouit de sa fortune, une *orba*, comme on disait à Rome, il veut forcer son fils à quitter la première pour épouser l'autre, et, comme il refuse, il le chasse[1]. Du père ou de son fils, qui a raison? c'est le sujet à débattre. Pour ne prendre que ce qu'il y a de nouveau et de piquant dans la cause, je néglige le flot des lieux communs qui se débitent des deux côtés : — C'est la fille d'un pirate — qu'importe? Rome n'a-t-elle pas été d'abord un ramassis de brigands? et le bon roi Servius n'était-il pas le fils d'une esclave? Si chacun se faisait sa fortune à lui-même, on naîtrait toujours dans la famille d'un grand seigneur. — Mais elle n'a pas eu de dot. — Tant mieux, celui qui l'a épousée est plus sûr de n'être pas son serviteur; et, à ce propos, on réédite toutes les sottises que les anciens comiques disent aux *mulieres dotatæ*. Les lieux communs de ce genre reparaissent dans presque toutes les déclamations, et je les passe. Ce qu'il y a d'intéressant dans celle-ci, ce qui mérite d'être noté, c'est de voir que, dans une cause où il semble que l'amour devait tenir tant de place, il n'en est pas question, ou plutôt que le seul orateur, à peu près, qui en parle y trouve un prétexte pour ne pas regarder ce mariage comme sérieux, puisqu'il a été contracté, dit-il, dans un accès de folie (*furore et morbo*), c'est-à-dire par des amoureux. Ceux qui prennent le

1. A propos de cette expression *pater filium abdicat*, dont se sert Sénèque, M. Bornecque nous dit dans sa note : « *L'abdicatio*, dont il est continuellement question chez tous les déclamateurs latins, acte par lequel le père chasse son enfant, n'est plus obligé de le nourrir, et le prive de ses droits à l'héritage, n'a *jamais* existé à Rome. »

parti de la jeune femme la louent surtout d'avoir une âme douce et compatissante : « Elle soignait les captifs, elle intervenait en leur faveur, elle allégeait leurs souffrances; » voilà les seules vertus qui lui conviennent. Son mari semble tenir à la défendre de l'amour comme d'un crime. « Quand elle l'a vu pour la première fois, couvert de haillons, les mains serrées dans des chaînes, les membres décharnés, les yeux enfoncés dans leurs orbites, il n'était pas fait de manière à lui inspirer une passion; ce n'est donc pas un caprice d'amour, c'est la pitié seule qui lui a donné la pensée de le sauver. » On voit bien qu'en laissant croire que la jeune fille était amoureuse, il aurait cru la déconsidérer[1].

Je ne veux pas quitter cette controverse, l'une des plus curieuses du recueil, sans montrer qu'ici encore nous trouvons une de ces surenchères d'esprit dont les déclamateurs ont l'habitude, chacun d'eux cherchant à dépasser celui qui a parlé avant lui et à éblouir le public par des *couleurs* de plus en plus surprenantes. Un de ceux qui attaquaient la jeune femme avait imaginé de dire qu'il n'était pas vrai qu'elle fût partie, comme on le prétend, à l'insu de son père, l'*archipirata*, et qu'elle lui obéissait, en ayant l'air de le trahir. Les bons partis ne sont pas communs dans une troupe de brigands; le père aura trouvé l'occasion bonne pour la marier sans dot à un honnête homme. La *couleur* était assez heureuse; un autre s'en empare et va plus loin : qui sait si le père n'avait pas le dessein d'en faire une espionne, qui renseignerait les pirates sur les bons coups qu'ils pouvaient tenter? Aussitôt un troisième, d'une imagination plus vive, a l'idée de mettre l'hypothèse en action et de faire

1. Scudéry a repris le sujet de la fille du pirate et l'a inséré dans son roman d'*Ibrahim ou l'illustre pacha*. Il serait intéressant de voir comment il l'a traité et de constater, par la comparaison, la différence des mœurs et des idées.

du roman un drame. Au milieu de sa plaidoirie, brusquement, il s'arrête. Il regarde derrière lui; il feint d'entendre un bruit tumultueux, de voir des campagnes dévastées, des fermes qui brûlent, des gens qui s'enfuient, et, se tournant vers le jeune homme épouvanté, il lui dit : « Pourquoi donc as-tu peur? rassure-toi : c'est ton beau-père qui arrive. »

Le mariage, qui, dans la vie réelle, donne lieu à tant de procès, est naturellement aussi le sujet de beaucoup de déclamations. Dans l'une des plus intéressantes, le mari a peur d'avoir été trompé. Il a fait une longue absence pour son commerce, et pendant qu'il n'est pas là, un voisin riche, très épris de sa femme, a essayé tous les moyens de la séduire. Il n'y a pas réussi, et plein d'admiration pour une vertu, qui apparemment lui semblait rare, il lui laisse en mourant toute sa fortune, et justifie sa libéralité en disant que c'est « parce qu'il l'a trouvée honnête [1] ». Ce témoignage solennel paraît suspect au mari, et il accuse sa femme d'infidélité, précisément parce qu'on a attesté qu'elle avait été fidèle. Il nous reste, de cette controverse ingénieuse, un assez long développement de Porcius Latro, qui est une des pages les plus agréables de la littérature latine; je l'ai citée ailleurs [2]. A côté du mari jaloux, un peu trop prompt à soupçonner, les déclamateurs nous en montrent un autre qui n'est que trop sûr de son infortune. C'est un brave soldat, qui a perdu les deux mains à la guerre; sa femme, qui sait qu'il ne pourra pas la punir, ne se gêne pas pour le tromper. Le mari, l'ayant surprise avec son complice, va chercher son fils, lui ordonne de tuer les deux coupables, et, comme le fils hésite, il le chasse et le déshérite pour ne lui avoir pas obéi. Mais c'est le divorce qui fournit la matière la plus abondante aux écoles de

1. Sénèque, *Controv.*, II, 7 (15) : *pudicam repperi.*
2. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins* (II, 226, 5e édit.).

déclamation. Aujourd'hui nous en tirons surtout des comédies amusantes, les Romains le prenaient du côté tragique. N'est-ce pas une preuve qu'ils en souffraient encore plus que nous? Ils supposent presque toujours que le père a des enfants du premier lit, la femme nouvelle (*noverca*) ne peut pas les souffrir, et elle en est détestée. Avec elle, la guerre pénètre dans la maison. Désormais, entre l'odieuse *noverca*, le père qui la soutient, et le fils qui l'attaque, il se passe des drames horribles. Ils n'ont tous que la pensée de se débarrasser les uns des autres; le fils poignarde, la *noverca* empoisonne, le père meurt, sans qu'on puisse savoir si c'est son fils ou si c'est sa femme qui l'a assassiné [1].

Est-ce là un tableau fidèle de la société de ce temps? On en a douté, et assurément les déclamateurs, avec leurs habitudes d'exagération et leur goût naturel de mélodrame, sont bien capables de l'avoir assombri; mais ils n'ont pas tout inventé : la facilité du divorce avait décomposé la famille romaine. Le plaidoyer de Cicéron pour Cluentius nous montre que la *noverca* des rhéteurs n'était pas un personnage de fantaisie et qu'on ne faisait pas trop de façons dans le monde pour se débarrasser par le poison d'un parent qui gênait. Il y est question d'un certain Oppianicus, qui avait été déjà marié quatre fois quand il épousa Sassia. Celle-ci, à la vérité, n'en était qu'à son troisième mari, mais l'un d'eux était son propre gendre, qu'elle avait enlevé à sa fille. Cet Oppianicus, disait-on, avait tué deux de ses enfants, une de ses femmes, son frère, sa belle-sœur, qui était enceinte, et sa belle-mère. A

1. Je n'ai pas besoin de faire remarquer ce qu'il y a de grave à faire vivre des jeunes gens de quinze ans dans un pareil monde et au milieu de tous ces crimes. Ajoutons qu'en dehors de ces causes horribles, il y avait ce qu'on appelle aujourd'hui au barreau des causes grasses. Telles est la controverse qui porte pour titre : *Sacerdos prostituta.* (Sénèque, *Controv.*, 1, 2.)

propos de cette dernière, Cicéron nous dit que, comme Oppianicus tenait régulièrement ses comptes, on trouva notée sur son registre la somme de 400 sesterces (80 francs) que lui avait coûté le poison qui l'en délivra. Il mentionnait qu'il l'avait acheté à un pharmacien d'Ancône, qui courait les foires pour débiter ses denrées. Sous Auguste, quoique la société fût devenue plus réglée et que le prince se piquât d'être le réformateur des mœurs publiques, les accusations d'empoisonnement ne paraissent pas beaucoup plus rares qu'à l'époque précédente, et nous voyons, par ce qui reste des discours de Messalla et de Pollion, que les causes qui se plaidaient au Forum ressemblaient assez souvent à celles qu'on imaginait dans les écoles. Si la déclamation a dépassé la réalité, il faut bien reconnaître que la réalité fournissait beaucoup de prétextes à la déclamation.

La surprise est grande de trouver de temps en temps, au milieu de ces horreurs dans lesquelles les rhéteurs se complaisent, des maximes généreuses, des appels à la justice, à la pitié, à la fraternité universelle, de les entendre invoquer ce qu'ils appellent *religio*, qui est pour eux le respect des droits de la nature, recommander « de tendre la main pour relever ceux qui sont à terre, d'ensevelir le cadavre abandonné, de faire l'aumône au mendiant ». La place qu'occupent ces sentiments élevés au milieu d'histoires abominables leur donne plus de relief, et ce contraste même nous amène à leur attribuer plus d'importance qu'il ne convient. Aussi quelques écrivains de nos jours ont-ils été tentés de faire des rhéteurs qui les expriment des précurseurs qui annoncent des temps nouveaux. C'est aller bien loin. Il ne faut pas oublier que ces belles phrases, qu'on a raison d'admirer en elles-mêmes, ne sont en réalité ici que des arguments d'avocat, des *couleurs* dont le

rhéteur se sert dans l'intérêt de sa cause [1], et qu'il est prêt à dire le contraire, s'il plaide la cause opposée. L'orateur, lorsqu'il parle contre un riche, s'élèvera contre les richesses et paraîtra regretter le temps où Rome était pauvre et vertueuse. Est-il parfaitement sincère? J'en doute un peu quand je l'entends dire dans une autre occasion : « Il est plus facile de faire l'éloge de la pauvreté que de la supporter [2]. » De même on cite la loi et le code, quand ils nous sont favorables; c'est seulement lorsqu'ils sont contraires qu'on glorifie l'équité et qu'on invoque en termes magnifiques « les lois non écrites ». Nous voyons qu'un orateur se moque des devins et des oracles; ne soyons pas trop tentés de l'admirer comme un esprit ferme et au-dessus des préjugés de son temps; il développe simplement un thème d'école pour rassurer Alexandre qu'un augure veut empêcher d'entrer dans Babylone [3]. Tous ces passages, quand on les regarde de près, et qu'on les remet dans l'ensemble du discours, au lieu de les isoler, paraissent moins inspirés par une conviction profonde que par le besoin de trouver des raisons à tout, et il n'y a rien là qui ressemble véritablement à la prédication chrétienne des premiers siècles, dont à ce propos on a imprudemment parlé [4]. A deux reprises, il est question, dans le recueil de Sénèque, d'une des plus grandes abominations de ce temps : il s'agit de cet usage qui permettait au père de famille, si l'un de ses enfants lui semblait mal conformé, ou simplement s'il lui déplaisait que sa famille s'accrût, de le déposer devant sa porte, où il mourait de faim ou de froid, à moins qu'un passant ne

1. Sénèque le dit positivement : *color religionis*. (Sénèque, *Controv.*, I, 16.)
2. *Controv.*, II, 1 (3), 18.
3. Sénèque, *Suas.*, 4.
4. Havet, *Le Christianisme et ses origines*, II, 228.

l'emportât pour en faire ce qu'il voudrait. Je ne vois pas où M. Denis a trouvé « que les déclamateurs ont représenté vivement le danger et l'immoralité de cette coutume barbare[1] ». Nulle part elle n'y est franchement combattue. Un père, qui a exposé deux jumeaux, ose parler de sa tendresse pour eux; il se justifie en disant qu'étant embarrassé pour choisir entre eux, il lui a paru plus simple de les exposer l'un et l'autre, et personne ne lui répond qu'il eût mieux fait de les garder tous les deux. Un seul de ces rhéteurs se permet de le blâmer; il le trouve « dur et cruel », ce qui n'est guère méchant; et pourtont Sénèque semble trouver qu'il va trop loin, puisqu'il nous dit, comme pour expliquer son audace, « qu'il était d'un naturel un peu dur[2] ».

Il y a, dans une de ces controverses, dont le sujet est curieux et neuf, un mot qui m'a frappé. On y suppose qu'un père de famille, pour récompenser le dévouement d'un esclave, qui a sauvé l'honneur de sa fille, l'affranchit et la lui donne pour femme. Cette conduite paraît si extraordinaire qu'on l'accuse d'être fou, et qu'on le traduit en justice. Il faut voir les injures dont tous ces déclamateurs l'accablent! « Marier sa fille à un esclave! Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle fût morte! » Un seul, Albucius Silus, ose soutenir « que ce n'est pas la nature qui fait les esclaves et les gens libres, et que ce sont des noms que le hasard impose à ceux qui les portent ». Mais Sénèque, après avoir rapporté ce propos, s'empresse de nous dire que, ce jour-là, Albucius parlait en philosophe : *philosophatus est*, c'est-à-dire sans doute en faiseur de théories et d'hypothèses et non en homme pratique et sensé. Cette société aussi *philosophait* quand elle répétait ces belles pensées qui font notre admiration. Il lui plaisait de les emprunter aux sages de la

1. Denis, *Théories et idées morales dans l'antiquité*, II, III.
2. *Controv.*, IX, 3 (26), 11.

Grèce, qui les avaient exprimées pour la première fois; c'était un ornement pour les discours et la preuve d'une éducation libérale. Mais elles restaient à la surface; le monde, qui s'en faisait si volontiers une parure, ne s'en était pas pénétré. Il fallait une prédication plus efficace, une révolution plus profonde, pour que la sagesse grecque acquît cette force qui fait passer de la parole à l'acte. Cependant il n'était pas inutile qu'on s'habituât à en entendre les préceptes, et qu'en les répétant, on se préparât à les comprendre et à les pratiquer. « Sur ce terrain, a dit Havet, le christianisme bâtira. » N'allons pas plus loin. Le christianisme a trouvé le terrain prêt, mais c'est lui qui a bâti l'édifice.

VII

Influence des écoles de déclamation sur la littérature romaine. — Les écoles de déclamation dans les provinces.

Ce qui est hors de contestation, et si connu de tout le monde qu'il n'est pas nécessaire d'y insister, c'est l'influence des écoles de déclamation sur les lettres romaines. Elle s'est étendue à tout ce qu'on appelait l'éloquence, c'est-a-dire à la littérature entière. Presque aucun écrivain n'y a tout à fait échappé, et ils l'ont subie dès le premier jour. Ovide fut l'un des plus brillants élèves des rhéteurs. On avait conservé de lui le souvenir d'une controverse qui dut être célèbre parmi les écoliers de ce temps. Il s'agissait d'un mari et d'une femme, qui s'étaient promis par serment de ne pas se survivre. Le mari, qui voulait savoir si elle tiendrait sa promesse, fit courir le bruit de sa mort; aussitôt la

femme se jeta par la fenêtre. Elle n'en mourut pas; mais, quand elle fut guérie, comme son père exigeait qu'elle se séparât de ce mari trop curieux, elle refusa obstinément de le quitter. Ovide défendit le mari. Il parla baucoup de l'amour : c'est un sujet dont il s'est occupé toute sa vie. Il voulut montrer que le jeune homme n'était coupable que d'avoir trop aimé. « Lorsqu'on aime trop, on est incapable de modération, de retenue, de sagesse. Un amour qui sait se régler, qui ne commet pas d'imprudence, de folie, qui veille sur ses paroles et sur ses actions, est un amour de vieillard, *senes sic amant.* » C'est ainsi qu'à l'école déjà il était ce qu'il a toujours été : Sénèque le fait remarquer; il en a gardé le pli jusqu'à la fin. Ce n'est pas que d'ordinaire il force la voix, il soit raide et tendu, comme Lucain, par exemple; au contraire, il a de la grâce et de l'aisance; mais il aime les sujets romanesques, et leur donne volontiers des airs de mélodrame. Il met de l'esprit dans le sentiment; ses personnages semblent plaider leur passion, plus qu'ils ne l'expriment, ils sont bavards, discoureurs, disputeurs, surtout grands faiseurs de traits et de pointes, parmi lesquels il s'en trouve qui viennent d'Arellius Fuscus ou de Porcius Latro, car il ne laissait rien perdre. Les écrivains qui sont venus après lui, orateurs, historiens, poètes, ont gardé, comme lui, des traces de leur éducation. Tous ou presque tous déclament (je prends ici le mot au sens moderne), mais chacun à leur manière, car il y a diverses manières de déclamer. Ce qu'elles ont de commun, ce qui est le caractère même de la déclamation, quand elle s'applique à la littérature en général, c'est l'habitude d'écrire comme si l'on parlait et qu'on fût écouté; par suite l'abus des formes oratoires, le goût des lieux communs qui donnent au style une grandeur factice, l'emploi des procédés d'école qui risquent d'étouffer l'accent per-

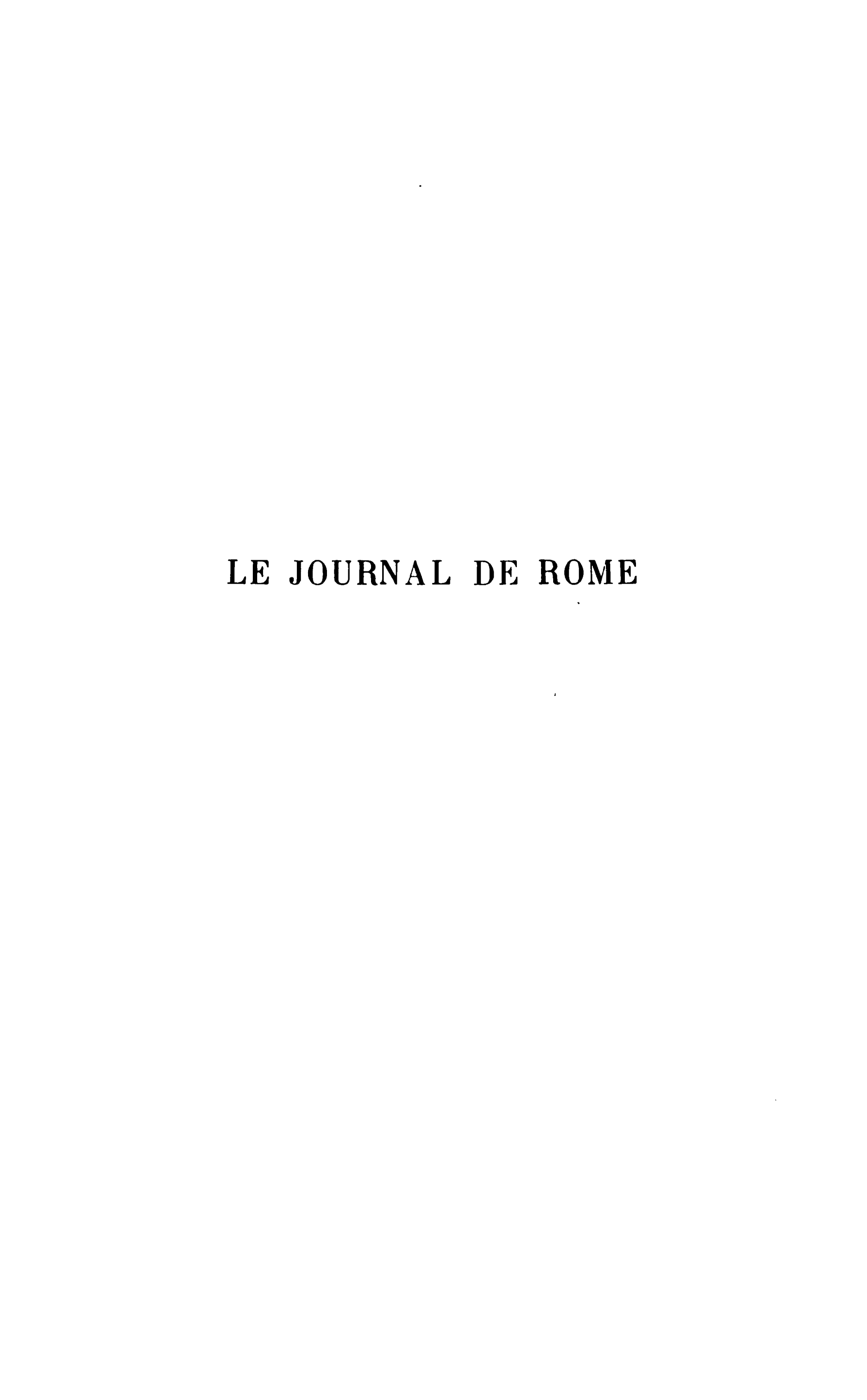
sonnel et de nuire à l'expression naïve de la pensée, l'excès du développement régulier, qui supprime la fantaisie, la recherche exagérée de l'effet, enfin ce qu'on appelle aujourd'hui un peu injustement, la rhétorique.

La rhétorique devait réussir à Rome, elle convenait à une nation qui aime la pompe et la majesté. On est plus étonné qu'elle se soit si vite répandue dans les provinces, surtout chez celles de l'Occident, qui étaient à moitié barbares. Au début de l'Empire, les jeunes provinciaux prirent l'habitude de venir à Rome, pour y faire leur éducation. Ils étaient très sensibles aux charmes de la grande ville, et il faut croire qu'aussitôt qu'ils y mettaient le pied, ils affectaient, comme c'est l'usage, de paraître plus Romains que ceux qui n'en étaient jamais sortis. Le Gaulois et l'Espagnol, voyant le succès qu'obtenait la rhétorique, s'y adonnaient avec passion. Dans une civilisation qu'il commence à connaître, l'étranger prend d'abord les exagérations, c'est ce qui le frappe le plus, et ce qu'il est aussi le plus facile d'imiter. On nous dit que les jeunes gens qui fréquentaient les écoles retenaient surtout les pensées brillantes, les phrases à effet[1], et qu'ils les répétaient avec des intonations de voix qui en faisaient ressortir la beauté, ou, comme on disait alors, qu'ils les chantaient. Ils ne négligeaient pas non plus de les écrire dans leurs cahiers, afin de n'en pas perdre le souvenir, et de s'en servir à l'occasion. Tacite ajoute que, s'ils n'étaient pas de Rome, ils les envoyaient dans leur pays, pour en faire jouir leurs compatriotes[2]. En même temps, les rhéteurs se mirent à courir le monde, comme aujourd'hui les chanteurs à la mode, donnant des séances publiques, qui leur rapportaient beaucoup d'honneur et assez de profit. C'est ainsi que le goût de la déclamation se

1. Quintilien, II, 11, 7.
2. Tacite, *Dialogue sur les Orat.*, 20.

répandit partout, et qu'il y eut, dans toutes les grandes villes, des écoles, comme à Rome, qui devinrent très florissantes. Pendant quatre siècles, toute la jeunesse de l'Empire y a été élevée ; elle acheva d'y perdre l'usage de sa langue nationale ; elle y prit des habitudes, des sentiments, des croyances, un esprit nouveau, et de là vient certainement ce qui est resté du génie romain dans le monde. Chez nous, par exemple, l'empreinte a été si forte que, malgré les événements et les années, elle ne s'est plus effacée : nous sommes toujours un pays latin, et si nous voulons avoir de nous une pleine connaissance, il nous faut remonter à nos origines.

On l'a dit souvent, et rien n'est plus vrai : ce n'est pas une étude inutile que celle d'un passé par lequel le présent s'explique, et quand, par exemple, nous cherchons à savoir, comme je viens de le faire, ce qu'étaient les écoles romaines, nous ne perdons pas notre temps à étudier une civilisation éteinte et qui n'a plus aucun rapport avec nous ; en réalité, nous nous occupons encore de nous-mêmes.



LE JOURNAL DE ROME

LE JOURNAL DE ROME

Quand nous étudions les sociétés antiques, nous sommes ravis de constater que, par certains côtés, elles nous ressemblent. C'est ce qui établit une sorte de rapprochement sympathique entre les siècles passés et le nôtre: nous nous attachons plus étroitement à des hommes qui sont semblables à nous ; nous avons plus de plaisir à les fréquenter, et nous les comprenons mieux en les expliquant par nous-mêmes. Mais il nous est impossible de ne pas voir que, par beaucoup d'autres endroits, nous différons d'eux, et, quoi qu'il n'y ait rien de plus naturel que ces différences, nous ne pouvons nous empêcher d'en être fort étonnés. Notre surprise est surtout très vive quand il s'agit d'un de ces usages, ou plutôt d'une de ces institutions, qui sont entrées si profondément dans notre vie qu'il ne nous semble pas qu'on puisse exister sans elles. S'il nous est prouvé que les anciens ne la connaissaient pas ou qu'ils n'en avaient qu'une connaissance imparfaite, nous nous demandons, sans pouvoir le comprendre, comment ils faisaient pour s'en passer.

C'est ce qui, par exemple, nous arrive à propos de la presse. Qui de nous pourrait se priver aujourd'hui de lire son journal ? C'est devenu un besoin presque aussi

impérieux que le boire et le manger. Il ne suffit plus de le recevoir le matin et le soir : il y en a, à Paris, qui se succèdent d'heure en heure, et il se trouve des gens qui achètent toujours celui du dernier moment, pour être mieux renseignés. Notre curiosité s'est excitée par les satisfactions mêmes qu'elle a reçues ; elle est devenue insatiable. Il faut, pour nous plaire, qu'on prenne les bruits à la volée : nous voulons être informés de tout, et par tous les moyens. Comme on s'est fait une habitude du scandale, l'indiscrétion est devenue un métier ; nous exigeons que notre journal nous serve tous les jours une nouvelle à sensation, et quand on n'y trouve pas le ragoût qu'on cherche, on le ferme avec dépit en disant : « Il n'y a rien aujourd'hui ! »

Et pourtant ce divertissement journalier, dont nous nous sommes fait un besoin, qui est devenu une impérieuse nécessité pour nous, il est sûr que les anciens n'en avaient guère l'idée. Nous ne savons pas que les Athéniens aient jamais rien connu de semblable. Chez les Romains, il s'est passé quelque chose de plus surprenant encore ; ils ont eu, eux, des journaux, ou du moins ce qui ressemblait à nos journaux, et ils ont pu se rendre compte des services qu'il était possible d'en tirer, mais ils n'ont su qu'en faire ; ils n'ont pas deviné le rôle qu'ils pouvaient prendre, la place qu'ils devaient tenir dans la politique, dans les lettres, dans la vie de tout le monde ; ils les ont laissés végéter obscurément pendant plusieurs siècles, sans en tirer presque aucun profit. Comment expliquer qu'ils n'en aient pas compris la puissance, qu'ils aient passé à côté de ce qui devait être une des grandes forces — une des tyrannies — de nos jours, sans paraître même s'en apercevoir !

Voilà un problème historique, dont il faut chercher la solution.

I

Ce qui remplaçait les journaux chez les Romains. — L'affiche. — Importance des inscriptions.

Il est d'abord évident que si les anciens n'ont pas senti comme nous le besoin d'avoir des journaux, c'est qu'ils avaient autre chose qui en tenait lieu.

Parmi les moyens de publicité dont ils disposaient, il n'y en a pas dont ils aient fait plus d'usage que des affiches; nous nous en servons encore beaucoup, mais bien moins qu'eux. Quand on parcourt les ruines d'une ville romaine, on en rencontre à chaque pas. Il y en a qui étaient faites pour durer et qu'à cette intention on gravait sur l'airain, sur le marbre, sur la pierre. C'étaient les actes de l'autorité, les lois des empereurs, les décrets du Sénat et des décurions, ou même, dans la vie privée, les contrats qui garantissent un droit de possession, et jusqu'aux procès-verbaux des corporations religieuses qui veulent établir qu'elles se sont régulièrement acquittées de leurs fonctions sacrées. Pour les choses d'importance moindre, on n'a pas recours à des matières d'aussi grand prix. Sur une planche de bois, ou simplement sur un mur blanchi à la craie, on trace, en noir ou en rouge, avec un pinceau, ce qu'on veut faire savoir : il s'agit d'une location d'appartement « aux kalendes de juillet ou aux ides d'août »; de l'annonce d'un spectacle « qui aura lieu si le temps le permet ou sans aucune remise », et plus souvent encore d'une réclame électorale ; la location faite, le candidat élu ou repoussé, on passera une couche nouvelle de blanc sur la tablette, et elle servira pour le candidat de l'année suivante ; les réclames de ce genre sont très nombreuses à Pompéi.

L'abondance des affiches dans les villes romaines s'explique aisément par les conditions mêmes de la vie antique. On sait que les anciens n'ont jamais eu beaucoup de goût pour vivre dans leurs maisons, et qu'ils passaient une partie de leurs journées sur le Forum à jouir des spectacles que leur donnait la place publique. Dans ces longues promenades, les affiches venaient naturellement frapper leurs yeux : ils s'arrêtaient pour les lire, et c'était une des occupations ordinaires de leurs journées oisives. Les choses sont bien changées dans nos sociétés modernes ; on y reste plus volontiers chez soi, et l'on y a beaucoup plus à faire. Le temps et l'occasion nous manquent de courir les rues et de regarder les murailles : ainsi est-il arrivé que, comme nous n'allons plus chercher les affiches, ce sont les affiches qui sont venues nous trouver.

Cette petite révolution s'est accomplie au moyen du journalisme. Il y avait à Paris, au commencement du XVIIe siècle, un homme d'un génie singulièrement actif et audacieux, plein de vues, fort en avance sur son temps, et qui rêvait sans cesse de quelque invention nouvelle, le médecin Théophraste Renaudot. Le 30 mai 1631, il avait fait paraître le premier en date des journaux français, la *Gazette*, qui obtint un grand succès dès son apparition. Cependant ce succès était loin de le satisfaire. La *Gazette* s'adressait surtout aux curieux et aux politiques et les renseignait sur les nouvelles officielles de la France et de l'étranger. Renaudot voulait entreprendre une œuvre plus utile que brillante, dont tout le monde profiterait : il créa, au milieu de Paris, un *bureau d'adresses*, centre d'information et de publicité, où chacun se procurerait les renseignements dont il avait besoin. Les uns y devaient déclarer ce qu'ils avaient à vendre, pour qu'il fût facile aux autres d'y trouver ce qu'ils voulaient acheter. Mais ce n'était encore que la

moitié d'une invention : on ne pouvait se renseigner au *bureau d'adresses* qu'à la condition de se déranger et de perdre du temps. Renaudot, qui voulait rendre le trafic aisé, eut l'idée de répandre dans Paris une feuille qui contenait le détail des objets qui étaient mis en vente, en sorte que chacun pouvait faire son choix sans sortir de chez lui. Nous n'en connaissons qu'un numéro [1], ce qui semble indiquer qu'elle n'a pas dû exister longtemps. Mais l'idée était heureuse, et quelques années plus tard elle fut reprise. Celui qui se l'appropria était un nommé Dugone, qui avait remarqué, nous dit-il, que certaines personnés, surtout les étrangers [2], trouvent beaucoup d'intérêt à lire les affiches, mais qu'en même temps c'était un plaisir que tout le monde ne pouvait pas se donner. Les gens en carrosse, par exemple, passent trop vite et regardent de trop loin pour les bien voir ; les magistrats et les ecclésiastiques sont gênés par leur robe, qui leur impose une certaine retenue ; il serait peu séant aux dames de s'approcher de trop près et de se mêler trop à la foule qui les regarde : c'est de là que vint à Dugone la pensée de les recueillir et d'en former un journal, qu'il appela, d'un nom qui lui est resté, les *Petites Affiches*.

Chez les Romains, l'affiche n'est jamais devenue un journal, mais elle a continué à s'étaler sur les murailles ; jusqu'à la fin de l'Empire, elle n'a pas cessé d'être leur

1. J'emprunte ce détail et beaucoup d'autres à l'*Histoire de la Presse* de M. Hatin. Il a reproduit ce précieux numéro, et, parmi les objets qui sont en vente, on remarque ceux-ci : « Un habit de drap écarlate, qui n'est pas encore achevé, doublé de satin de même couleur, avec un galon d'argent ; on le laisserait à 18 écus ; » — Une maison au quartier du Pont-Neuf, avec sept chambres à coucher pour 1 200 livres ; — Des lits à pentes de serge, des colliers, des pendants d'oreille ; — enfin : « Un jeune dromadaire à prix raisonnable », — ce qui n'est pas une marchandise ordinaire.

2. Molière appelle les Allemands « de grands inspecteurs d'affiches ».

principal moyen de publicité. C'est par des affiches ou, comme on dit plus souvent, par des inscriptions, que l'autorité faisait savoir ses décisions, que les citoyens témoignaient leur piété pour les dieux, leur dévouement à leurs princes, leur reconnaissance pour leurs bienfaiteurs, qu'enfin les magistrats et les particuliers répandaient dans le public tout ce qu'ils souhaitaient lui communiquer. Voilà pourquoi les inscriptions étaient alors si fréquentes et ce qui explique comment il nous en reste un si grand nombre, quoi qu'il en ait tant péri; le *Corpus inscriptionum latinarum* en contient déjà plus de 200 000, et il n'est pas fini. Sainte-Beuve avait bien raison de dire : « Le véritable *Moniteur* des Romains se doit chercher dans les innombrables pages de marbre et de bronze où ils ont gravé leurs lois et leurs victoires. »

II

La publicité littéraire. — De quels moyens usaient les écrivains romains pour faire connaître leurs ouvrages. — Lectures dans les repas. — Au Forum. — Dans les salles de bains. — Dans les écoles de grammaire. — Institution des lectures publiques. — Réclames des libraires. — Comment les livres se répandent en province.

Mais les affiches ne peuvent pas suffire à tout, et il y a des services qu'elles ne rendent qu'imparfaitement. Pour n'en citer qu'un exemple, je me demande comment, sans autre secours, les réputations littéraires pouvaient se faire et se propager à Rome et dans l'Empire. C'est surtout, à ce qu'il nous semble aujourd'hui, l'affaire de la presse, et voilà plus de deux siècles qu'elle se charge chez nous de cet office. En 1665, un conseiller

au Parlement de Paris, Denis de Sallo, créa le *Journal des Savants*, pour signaler aux curieux, par des *extraits* ou analyses, les livres importants qui paraissaient dans le monde entier[1]. Puis vint le *Mercure*, qui s'occupait des ouvrages plus légers. C'est l'aïeul de notre petite presse, et l'on ne peut pas dire qu'elle soit d'hier, puisqu'elle a, tout compte fait, deux cent trente ans d'existence. Pendant tout le XVIIIe siècle, les journaux et les correspondances n'ont pas cessé de tenir le public français et étranger au courant des nouvelles littéraires. C'est par eux qu'on apprenait qu'une tragédie de Voltaire venait de réussir, qu'on lisait, dans la bonne société, quelque roman sentimental à la façon anglaise, ou qu'il courait quelque écrit piquant sur des matières philosophiques ou religieuses, ce qui donnait l'idée de se les procurer. Il en est à peu près de même aujourd'hui, et quand on voit combien un livre signé d'un nom inconnu, malgré les réclames et les annonces, en dépit du bruit qu'un journalisme complaisant fait autour de lui, a de peine à percer, et comme il lui est difficile d'attirer l'attention publique, on ne comprend pas comment les auteurs anciens pouvaient y arriver sans toutes ces ressources.

Ils y arrivaient pourtant, et non seulement les grands écrivains, qui ont partout des moyens particuliers de forcer l'indifférence générale, mais quelquefois les médiocres et même les mauvais; ce qui prouve qu'il ne leur était pas aussi malaisé que nous nous l'imaginons de se faire connaître. Comment y arrivaient-ils, il vaut la peine de le chercher.

Prenons les poètes. Sans aller jusqu'à dire avec Malherbe qu'ils n'ont pas plus d'utilité dans un État que les bons joueurs de quilles, il est sûr qu'ils sont

1. Il faut remarquer que le *Journal des Savants*, ainsi que la *Gazette* et les *Petites Affiches*, existent encore.

un luxe dont on peut à la rigueur se passer. A Rome, où l'on condamnait si sévèrement les gens oisifs, on ne distinguait pas entre ceux qui ne font rien et ceux qui font des riens, et l'on mettait sans hésiter les poètes dans cette dernière catégorie[1]. Il était donc naturel qu'on fût assez mal disposé pour eux et peu empressé à connaître leurs vers. Cependant on ne fait des vers que pour qu'ils soient connus. Aujourd'hui on les imprime, et, si le public ne les achète pas, on les donne. Le moyen n'est pas toujours bon, car celui qui reçoit un livre n'est pas obligé de l'ouvrir. Dans l'antiquité, l'auteur en donnait lecture, ce qui est plus sûr, les gens mêmes qui ne veulent pas écouter étant forcés d'entendre. Pour un homme riche, la chose est aisée : il n'a qu'à donner à dîner. Autour d'une table bien servie il réunit des amis qu'il sait complaisants de nature, des clients qui sont forcés de l'être par situation, quelquefois des débiteurs qui espèrent par quelques louanges bien placées mériter quelques douceurs à l'échéance. Quand, après un bon repas, le maître se met à lire, l'enthousiasme déborde; « on crie : Bien! très bien! admirable! on pâlit d'émotion; au besoin une larme complaisante coule des yeux, on sursaute, on trépigne. » Le lendemain le bruit de ce triomphe se répand dans Rome, et voilà les vers du maître lancés. Mais le pauvre n'a pas les mêmes ressources. Ne pouvant réunir des auditeurs chez lui, il est bien obligé de les prendre où il les trouve. Quelquefois il débite sa poésie au milieu du Forum; au bruit qu'il fait, les oisifs arrivent, quand ils ne sont pas trop occupés à jouer à la marelle sur les marches des temples, et il se forme des cercles autour de lui, comme autour des saltim-

1. Caton les confondait avec les bouffons qui gagnent un dîner en amusant les convives, et les appelait les uns et les autres des *pique-assiettes*.

banques ou des montreurs d'animaux savants. D'autres se réservent pour les bains publics; il y a là des salles voûtées qui font résonner les vers pompeux :

Suave locus resonat voci conclusus.

Le besoin de trouver quelqu'un qui les écoute les rend féroces. Martial nous les montre armés de leur manuscrit et à la recherche d'un auditeur. Quand, par bonne fortune, ils l'ont rencontré, ils s'acharnent après lui; ils le poursuivent au bain, à table et jusque dans sa chambre, où ils ne le laissent pas reposer en paix [1].

C'était un moyen de faire connaître leurs vers, mais non de les faire estimer. On comprend que ni les convives du poète riche, quand ils quittent sa salle à manger, ni les victimes du poète pauvre, quand ils sont parvenus à lui échapper, ne se piquent d'emporter une très vive admiration pour ce qu'ils viennent d'entendre malgré eux. Mais il y avait des gens qui jouissaient d'un certain crédit auprès du public, des critiques officiels reconnus, et pour ainsi dire patentés, des œuvres littéraires, dont on devait chercher à s'assurer la faveur. C'étaient les grammairiens, c'est-à-dire ceux qui étaient chargés, avec les rhéteurs, d'élever la jeunesse. Ils prenaient les enfants dès le premier âge, leur enseignaient d'abord à lire, puis à comprendre ce qu'ils lisaient, puis à juger ce qu'ils avaient compris. C'est ainsi qu'ils devinrent les arbitres du goût et de la renommée. Ils ne s'acquittaient pas toujours de leurs fonctions d'une manière intelligente; leurs procédés de critique étaient assez élémentaires : tantôt ils donnaient des places aux grands écrivains, comme ils faisaient à leurs écoliers, mettaient Cæcilius avant Plaute, ou Plaute avant Cæcilius; tantôt ils essayaient de résumer leurs mérites dans

1. Martial, III, 44.

une épithète, donnant à Pacuvius le surnom de *Doctus*, à Attius celui d'*Altus*, comme nous disons Philippe le Hardi ou Louis le Juste. Ils n'en jouissaient pas moins d'une grande autorité, et c'était, pour un auteur, une chance très favorable que d'avoir leur approbation. Vers le règne d'Auguste, il se fit une sorte de révolution dans leur métier. Jusqu'à cette époque les grammairiens n'avaient expliqué dans leurs classes que des auteurs très anciens : le maître d'Horace, Orbilius, remontait jusqu'à Livius Andronicus, le premier en date des poètes romains, et il avait la prétention de le faire admirer à coups de fouet. Un homme d'esprit, et d'un esprit entreprenant, Cæcilius Epirota, ancien esclave d'Atticus, qui l'avait fait élever avec soin, ouvrant une école, eut l'idée, pour l'achalander, d'y introduire l'étude des poètes contemporains. C'est ce que nous avons vu chez nous, quand on a fait figurer Victor Hugo et Leconte de Lisle sur nos programmes scolaires. L'innovation dut réussir. Ce fut, pour un écrivain, comme une sorte de consécration de sa gloire d'être expliqué dans les écoles, et les grammairiens devinrent plus que jamais les dispensateurs de la renommée. On leur faisait la cour, et, pour me servir de l'expression d'un poète du temps, on briguait leur suffrage comme autrefois celui du peuple au Champ de Mars.

Vers la même époque, un très grand personnage, Asinius Pollio, imagina, nous dit-on, les lectures publiques. Il est trop évident qu'il ne s'agit pas de ces lectures qu'on faisait à des amis et dont j'ai parlé plus haut : c'est un usage qui a existé de tout temps et qu'il n'était pas besoin d'inventer. Ce que fit Pollion, c'est de le régler, de l'entourer de certaines formalités, d'en faire une sorte d'institution. On créa des salons exprès, qui ressemblaient à des théâtres; on étendit le nombre des invités, on les partagea en diverses catégories; on

plaça les hommes importants dans l'orchestre, les autres sur les gradins, et tout en haut les claqueurs. C'était des représentations véritables, et il faut reconnaître qu'elles avaient l'avantage de procurer des succès plus rapides et plus retentissants qu'aujourd'hui. Un livre répandu par l'impression va trouver les lecteurs isolés et ne les gagne que peu à peu, et l'un après l'autre. Dans les lectures publiques, ils sont conquis à la fois, et comme ils s'échauffent mutuellement par le voisinage, on y obtient plus facilement des triomphes. Un historien, un philosophe, un poète, pouvaient ainsi devenir illustres d'un seul coup, comme aujourd'hui un auteur dramatique, après une pièce qui a réussi. C'était un moyen puissant de publicité.

De son côté, le libraire, comme on pense, ne négligeait rien pour vendre avantageusement sa marchandise. Il y a toujours eu des libraires à Rome, mais d'abord leur profession paraît avoir été fort modeste. Ils n'avaient pas le monopole exclusif de la vente des livres, et il est arrivé que les gens riches leur ont fait concurrence. Nous savons qu'Atticus, qui possédait un grand nombre d'esclaves copistes, quand ils avaient transcrit les livres qu'il voulait garder pour lui, les faisait travailler pour le public. C'est ainsi qu'il fut une sorte d'éditeur pour son ami Cicéron, et non seulement il faisait copier ses livres et les répandait, mais il en augmentait le débit par d'habiles réclames. Cicéron lui écrivait à ce propos : « Vous avez si bien fait valoir mon discours sur Ligarius, que je vous confierai ce soin désormais pour tous mes ouvrages [1] ». A partir de l'Empire, les libraires semblent être devenus plus importants à Rome. On nous parle d'eux; nous savons les noms de quelques-uns, nous connaissons leurs habitudes. Ils

1. Cic., *Ad Att.*, XIII, 12.

s'installaient d'ordinaire sous les portiques fréquentés des oisifs, comme au XVIIe siècle Barbin et ses confrères dans la galerie du Palais. Devant la porte, les volumes étaient disposés avec goût, nettoyés à la pierre ponce, brillants d'une couche d'huile de cèdre, enroulés autour d'un bâton noir dont les extrémités étaient dorées, avec des bandes de parchemin qui portaient le titre de l'ouvrage. « Je le vois bien, disait Horace à son livre, qui lui semblait trop impatient de paraître, tu veux aller voir le portique de Vertumne ou celui de Janus; tu meurs d'envie de t'étaler coquettement à la devanture des frères Sosies [1]. » Sur les colonnes ou les pilastres qui encadraient la boutique, les nouveautés étaient annoncées, probablement avec quelques éloges bien sentis. On y lisait même quelquefois des vers, les meilleurs sans doute de l'ouvrage qu'on proposait au public, et qui devaient donner une bonne opinion du reste. Martial prétend qu'on n'avait qu'à se promener pour faire une lecture rapide des poètes du jour.

Voilà quelques-uns des moyens dont usaient les écrivains antiques, en l'absence de la presse, pour se faire connaître au public, et il est certain qu'à Rome ces moyens étaient tout à fait suffisants. Mais comment s'y prenaient-ils quand il s'agissait de répandre leur nom et leurs livres dans le reste de l'Empire? C'est en cela surtout que les journaux auraient été utiles. Ils servent aujourd'hui à faire voyager les réputations dans les pays éloignés; grâce à eux les nouvelles littéraires pénètrent partout, et elles y sont reçues avec d'autant plus d'avidité qu'elles viennent de plus loin. A Paris, on se contente de parcourir le journal, on l'apprend par cœur en province; là, rien n'échappe à la curiosité du lecteur, il veut savoir le nom de la pièce qu'on applaudit et du

1. *Epist.*, I, 20.

livre dont on parle, et c'est ainsi que la littérature se propage du centre aux extrémités. Les Romains, par d'autres procédés, obtenaient à peu près les mêmes résultats que nous. Dans les pays vaincus, la haute société, au contact des personnes distinguées que Rome y envoyait, légats impériaux, officiers supérieurs des légions, percepteurs de l'impôt, avait pris très vite le goût des lettres latines; les écoles s'établissaient partout, et, avec elles, une passion pour la rhétorique que nous avons peine à comprendre. Les jeunes provinciaux, qui étudiaient à Rome, nous l'avons vu, avaient grand soin de recueillir les belles phrases qu'ils entendaient dire aux rhéteurs et aux avocats en renom, et les envoyaient dans leur pays, où elles faisaient sans doute l'admiration de tout le monde. Ils devaient aussi entretenir leurs parents et leurs amis des ouvrages qui venaient de paraître, et leur donner, par les éloges qu'ils en faisaient, le désir de les connaître. Mais comment pouvait-on se les procurer en province? Le plus simplement du monde : les libraires de Rome devaient y avoir des correspondants, chez lesquels ils déposaient, comme ils font aujourd'hui, les livres qu'ils voulaient vendre. Cicéron écrit à son éditeur Atticus : « Ayez soin que mon ouvrage soit à Athènes et dans les autres villes de la Grèce [1]; » c'est-à-dire déposez-le chez les libraires du pays, où les curieux pourront le prendre. Pour faire entendre qu'un livre a du succès, Horace dit « qu'il fait gagner de l'argent aux frères Sosies et qu'il passe la mer [2] »; ce qui signifie qu'on le vend dans les provinces sur la réputation que les Romains lui ont faite. Si, au contraire, le débit n'en est pas très productif à Rome, le libraire, qui veut rentrer dans ses fonds, et qui compte que les Africains et les Espagnols

1. *Ad Att.*, II, 1.
2. *Ars poet.*, 345.

n'ont pas le goût si fin ou si difficile que les Romains, en fait empaqueter les exemplaires avec soin, et les envoie à Utique ou à Ilerda [1]. On vendait donc en province les livres bons ou mauvais qui paraissaient dans la capitale. Il s'y trouvait des libraires, ce qui causait quelque surprise à Pline le jeune, qui croyait sans doute, comme beaucoup de beaux esprits, que le monde finissait aux limites du *pomœrium*. Mais sa surprise se tourna bien vite en satisfaction quand on lui apprit qu'ils tenaient ses ouvrages, et que les provinciaux les lisaient et les admiraient beaucoup : « Je commence à croire, disait-il, que mes livres ne sont pas loin d'être parfaits, puisque, dans des pays si différents, le goût de gens qui se ressemblent si peu s'accorde à les estimer [2]. » On voit que sa réputation n'avait pas mis longtemps à pénétrer jusqu'en Gaule. Celle de Martial était allée plus loin encore, puisqu'il nous dit que « la Bretagne chante ses vers [3] ». C'est qu'on croyait, en le lisant, se trouver au milieu des sociétés légères de Rome, et que c'était un plaisir aussi vif pour un Breton ou un Gaulois de cette époque que c'en était un d'entendre parler des salons de Paris pour un seigneur allemand ou russe de la fin du siècle dernier.

III

Les nouvelles politiques. — Comment elles arrivent du dehors à Rome. — Les nouvellistes. — Comment elles parviennent de Rome aux provinces. — Les correspondances. — *Tabellarii*. — La poste impériale. — L'État s'en réserve le monopole.

C'est surtout à la communication des nouvelles politiques que sert aujourd'hui le journal, et il nous paraît

1. Horace, *Ep.*, 1, 20, 13.
2. Pline, *Epist.*, IX, 11.
3. *Epigr.*, XI, 3.

bien difficile qu'en ce genre de service il puisse être remplacé. Les Romains, qui étaient un peuple libre, s'occupaient beaucoup de leurs affaires. Les débats de la place publique, les procès devant les tribunaux, l'annonce des candidatures, la discussion des lois dans les assemblées populaires passionnaient tout le monde. Les événements extérieurs n'avaient pas moins d'intérêt pour eux : non seulement ils voulaient connaître ce que devenaient leurs légions qui combattaient en Espagne, en Afrique, en Grèce, mais il leur semblait utile d'être informés de la situation intérieure des pays suspects ou hostiles, de connaître, par exemple, qui l'emportait, de Démétrius ou de Persée en Macédoine, de Jugurtha ou d'Hiempsal en Numidie. Pour soutenir avec succès les guerres qu'ils avaient entreprises ou se préparer à celles qui les menaçaient, il leur fallait avoir l'œil ouvert sur le monde entier et savoir ce qui s'y passait.

Il est sûr qu'ils le savaient et que les événements de quelque importance, même sans le télégraphe et le journal, arrivaient assez vite à la connaissance du public. Les historiens nous racontent que plusieurs fois les résultats de certaines batailles, qu'on attendait avec impatience, sont parvenus à Rome avant d'y être apportés par les messagers officiels : c'est que les nouvelles voyagent par des chemins qu'on ne peut pas toujours découvrir; elles circulent mystérieusement de l'un à l'autre, et la parole, « qui a des ailes », selon l'expression du vieil Homère, les porte à travers d'immenses espaces, sans qu'on puisse dire précisément d'où elles viennent et par où elles ont passé. Pour rendre compte de cette propagation obscure et rapide, les anciens avaient imaginé une déesse aux cent yeux, aux cent oreilles, aux cent bouches, la Renommée (*Fama*), dont Virgile nous a fait le tableau : « Le jour, elle se tient aux sommets des édifices élevés, pour tout voir; la nuit,

elle parcourt le ciel pour tout raconter; elle ne se repose jamais, aussi empressée à colporter le faux qu'à répandre le vrai. » Il est aisé de voir que cette allégorie renferme un assez grand fond de réalité.

Ces bruits que la Renommée sème dans l'air ne se perdent pas; ils sont recueillis au passage par des gens qui les propagent en les amplifiant : ce sont les nouvellistes. Il n'y a plus guère de nouvellistes aujourd'hui : le télégraphe et le téléphone leur font une trop rude concurrence; c'est une profession qui disparaît. Mais elle florissait chez nous au XVIIe siècle, et même après qu'on eut inventé les journaux. La *Gazette* de Renaudot ne paraissait qu'une fois par semaine, les nouvellistes avaient sept jours d'avance sur elle, et ils en profitaient. On nous dit qu'ils se tenaient dans les jardins publics, soit au Luxembourg, soit aux Tuileries, sous les ormes de la terrasse qui borde la Seine. Ceux du Palais-Royal avaient la réputation de dire tant de mensonges que l'arbre sous lequel ils se rassemblaient en avait pris le nom d'*Arbre de Cracovie* [1]. Ils formaient une corporation qui n'était pas sans importance; pour quelques-uns d'entre eux c'était un métier qu'ils exerçaient en ville pendant la journée, et dont ils se faisaient un revenu. On a trouvé, dans un livre de comptes du duc de Mazarin, la mention suivante : « Au sieur Portail, pour les nouvelles qu'il fournit toutes les semaines : pour cinq mois, à dix livres par mois, cinquante livres. »

Dans une ville comme Rome, qui, selon Tacite, était curieuse et bavarde, — *in civitate sermonum avida et nihil reticente*, — il ne devait pas manquer de nouvellistes. Il

1. L'arbre de Cracovie fut abattu, à la fin du XVIIIe siècle, quand le duc d'Orléans fit construire les galeries latérales du Palais-Royal. Ce fut un événement, et il fut chanté par les poètes. On trouve, dans la *Correspondance* de Grimm, des vers qu'inspira sa disparition.

y en avait qui se réunissaient au Forum, tout près de la tribune, ce qui les avait fait appeler *Subrostrani*. De là partaient les bruits les plus sinistres : on y annonçait la mort de gens qui se portaient fort bien et la défaite d'armées qui n'avaient pas combattu. Les nouvellistes sont, en général, des gens d'humeur sombre, à qui rien ne plaît, des effrayés qui mettent les choses au pire. Ceux de Rome trouvaient toujours que les affaires étaient mal conduites, que les généraux ne savaient pas leur métier, et ils se permettaient de leur proposer des plans de campagne. Tite-Live fait dire à Paul-Émile, au moment où il partait pour la Macédoine : « Il y a des gens qui, dans les réunions du Forum (*in circulis*), veulent nous apprendre où il faut camper, les places dont nous devons nous rendre maîtres, par quel chemin il convient de pénétrer dans le pays ennemi, comment on pourra s'approvisionner, quand il sera le plus utile d'entrer en action, ou s'il vaut mieux se dérober; et non seulement ils conseillent ce qu'il faut faire, mais quand on ne fait pas ce qu'ils ont conseillé, ils se fâchent[1] ». Et pour satisfaire leur curiosité, cet homme d'esprit leur propose de les emmener avec lui; il s'offre à leur payer le passage, à leur fournir un cheval, à les placer au premier rang pour leur donner le plaisir de voir la bataille de plus près. Sous l'Empire, les mécontents ne s'en tiraient pas à si bon compte et avec quelques railleries. Le Forum était surveillé par des soldats habillés en bourgeois, qui parcouraient les groupes, excitant les gens à parler, donnant l'exemple d'attaquer l'empereur et son gouvernement. Quand ils avaient ainsi délié les langues, ils prenaient les noms des bavards et allaient les dénoncer à l'autorité : c'est le commencement des agents provocateurs.

1. Tive-Live, XLIV, 22.

On pense bien que les gens importants de Rome ne se commettaient pas dans ces groupes en plein air et qu'ils se gardaient d'aller discourir sur la politique au pied de la tribune; ils en parlaient chez eux, surtout dans les repas, qui étaient alors l'occasion ou le prétexte de toutes les réunions mondaines. Il y avait des gens qu'on n'invitait à dîner que parce qu'on les croyait bien renseignés. On nous les dépeint allant de maison en maison et racontant ce qu'ils savent, ou ce qu'ils inventent, au sujet des Parthes ou des Germains, l'éternel effroi de l'Empire; ils n'ignorent rien, ils vous disent le nombre exact des hommes qui sont en armes sur les bords du Rhin ou du Danube; puis, continuant à faire le tour du monde, ils s'occupent de l'état des récoltes en Égypte et en Afrique, ce qui intéressait beaucoup les Romains, qui tiraient de là leur subsistance[1]. Ce n'étaient pas les hommes seuls qui se piquaient d'avoir de bonnes informations; Juvénal a tracé le portrait de la femme nouvelliste, qui serait, nous dit-il, la plus insupportable de toutes, s'il n'y avait pas la femme savante[2]. On pense bien que, dans ces réunions, il n'était pas seulement question des affaires extérieures, et qu'on devait y parler beaucoup, ou plutôt y médire, de ce qu'on savait du Palatin : aussi étaient-elles encore plus étroitement surveillées que les conciliabules du Forum. Du reste, on n'avait pas de peine à savoir ce qui s'y disait; il n'était pas besoin d'y introduire des espions de métier, il y en avait de volontaires, les meilleurs de tous, parce qu'on ne pouvait pas s'en méfier. Comme les délateurs étaient sûrs de la faveur du prince et qu'ils héritaient d'une partie des biens de ceux qu'ils avaient fait condamner, il ne manquait jamais de gens qui allaient redire les propos

1. Martial, IX, 35.
2. Juvénal, VI, 400.

qu'ils avaient entendus et accuser les causeurs imprudents devant l'empereur ou le Sénat. Et cependant, quoiqu'il fût si dangereux de parler, on ne pouvait pas prendre sur soi de se taire. Rien ne put guérir cette société spirituelle et légère de la manie d'aiguiser des malices contre le maître et de répéter les méchants bruits qui couraient sur lui et sur les siens. Jamais il n'a tant circulé de fausses nouvelles qu'à ce moment où l'on se donnait tant de mal pour les empêcher de se répandre. Les précautions mêmes qu'on prenait contre elles leur donnaient plus d'importance. Comment n'auraient-elles pas semblé sérieuses et vraisemblables quand on voyait des gens qui risquaient leur vie pour les redire? Aussi les ouvrages de Tacite en sont-ils remplis, et l'on a vu que même quand il les juge futiles et indignes de toute créance, il ne peut s'empêcher de les reproduire.

Voilà de quelle manière les gens qui vivaient à Rome étaient informés, avec plus ou moins d'exactitude, des nouvelles politiques. Comment les apprenaient ceux qui se trouvaient en province? Ils ne pouvaient guère les savoir que par les lettres de leurs amis; aussi les correspondances entre Rome et les diverses parties de l'Empire étaient-elles très actives. De là toute une littérature était sortie, dont malheureusement il reste bien peu de chose; mais les lettres des grands personnages de ce temps, qui nous ont été conservées parmi celles de Cicéron, et qui ne souffrent pas trop de ce voisinage, nous montrent quelle dépense on faisait d'esprit, de bon sens, dans ces relations épistolaires, quelle connaissance on y déployait de la comédie politique, quelle pratique des hommes, quel usage de la vie. Elles n'avaient pas toutes la même destination : tantôt elles ne s'adressent qu'à une seule personne, et tantôt elles sont faites pour être lues de plusieurs. Ces dernières

ont été quelquefois affichées (*in publico propositæ*) pour que tout le monde les pût connaître, quelquefois transcrites à plusieurs exemplaires et envoyées à divers personnages importants; il arrive souvent aussi, pendant les moments de crise, où l'on a tant besoin d'être informé, qu'une lettre qui contient quelque nouvelle intéressante est communiquée, par celui à qui elle est adressée, aux gens de sa connaissance, passe de main en main et finit par devenir publique. C'est ce qui est arrivé sans nul doute à la plupart de celles que Cicéron a reçues ou envoyées aux approches de la guerre civile. De cette sorte de lettres, il me semble qu'on peut dire qu'elles remplissaient presque, pour un cercle restreint, l'office des journaux d'aujourd'hui [1].

Ces gens d'esprit n'étaient guère embarrassés pour écrire des lettres charmantes; la difficulté commençait pour eux quand ils voulaient les faire partir : ils ne pouvaient employer que des moyens coûteux ou incertains. Dans les grandes maisons, il y avait des esclaves dont la fonction consistait à porter les lettres de leur maître : on les appelait *tabellarii*. Ils faisaient quelquefois de fort longs voyages. Cicéron en envoya un tout exprès de Cilicie à Rome pour remettre au Sénat un

1. Il y a eu aussi un moment, en France, avant la création des journaux, où les lettres en ont tenu lieu. Quand Charles VIII fut parti pour la guerre d'Italie, beaucoup de gens, surtout à Paris, étaient mécontents et inquiets; de mauvais bruits circulaient sur la situation de l'armée. Pour y répondre, le gouvernement eut l'idée de faire imprimer des « extraits de lettres envoyées de l'ost de la guerre de Naples », et de les répandre dans les principales villes du royaume. Il est naturel que ces feuilles volantes, imprimées en caractères gothiques, et qui se vendaient dans les rues, aient été en grande partie détruites. On en a pourtant conservé quelques exemplaires, soit à la Bibliothèque nationale, soit à celle de Nantes, qui ont été publiés par M. de la Pilorgerie. Il s'en trouve aussi dans l'admirable bibliothèque de M. le duc d'Aumale, à Chantilly, et M. Picot les a mentionnées et quelquefois transcrites dans son catalogue.

rapport sur ses exploits militaires et demander qu'on lui décernât le titre d'*imperator*; mais c'était une dépense qui ne pouvait pas se renouveler souvent. D'ordinaire les *tabellarii* portaient les lettres à de petites distances; quand il s'agissait d'un long voyage, il fallait user d'autres procédés. On employait alors ce que chez nous, quand la poste était chère, on appelait des *occasions*. Cicéron confiait souvent les siennes aux messagers des publicains. Ces grandes sociétés financières, qui levaient l'impôt dans les provinces, étaient forcées de communiquer souvent avec Rome, où résidaient les chefs de la compagnie; elles entretenaient donc un certain nombre de messagers, qui étaient sans cesse sur les routes. Comme Cicéron était l'ami de ces sociétés et leur avocat ordinaire, elles étaient heureuses de lui être utiles. Quand cette ressource lui manquait, il fallait bien qu'il eût recours à des moyens moins sûrs : il écrivait à son affranchi Tiron, qu'il avait laissé malade à Patras et dont il voulait savoir des nouvelles, d'envoyer tous les matins quelqu'un sur le port qui s'informerait des gens qui partaient pour Rome et leur remettrait des lettres pour lui. Malheureusement les gens qui paraissent s'en charger le plus volontiers ne sont pas toujours exacts à les remettre; ils tardent à les rendre, et quelquefois même ils les perdent ou les gardent. Que de lettres attendues avec impatience et qui apportaient d'importantes nouvelles ne sont jamais arrivées à leur adresse!

Il fallait au moins préserver de ce sort les dépêches officielles. Dans un État bien gouverné, les communications entre le maître et ceux qui le servent doivent être rapides et sûres. Que devenait l'Empire si le prince ne pouvait pas faire parvenir ses ordres, quand il en était besoin, aux gouverneurs de province et aux chefs d'armée? C'est ce qui amena Auguste à créer la

poste[1]. Cette institution fut perfectionnée par ses successeurs ; sous les derniers Césars, elle fonctionnait avec une admirable régularité. Le long des grandes routes militaires, on avait disposé des relais (*stationes*), et, de temps en temps, des gîtes (*mansiones*) où l'on pouvait trouver de quoi se loger et se nourrir. Les relais contenaient des chevaux et des mules, qu'un service de remonte renouvelait par quart tous les ans, des voitures à deux et à quatre roues, toutes construites sur le même modèle, et un personnel de postillons, de charrons, de vétérinaires, d'employés de toute sorte dont le code Théodosien détermine les attributions. A côté de ces chars légers qui amenaient en quelques jours le voyageur dans les pays les plus lointains, on avait préparé des chariots plus lourds pour voiturer les impôts en nature que fournissaient les provinces et porter les approvisionnements aux armées. Toute cette organisation était fort habilement entendue, et il n'est pas douteux que l'Empire n'en ait tiré de très grands avantages.

Mais elle ne profitait pas aux particuliers. Le gouvernement se l'était entièrement réservée et n'en donnait l'usage qu'à très peu de personnes. L'empereur remettait à quelques grands fonctionnaires un certain nombre de ces autorisations qu'on appelait *diplomata*, et qui donnaient le droit de voyager en poste, mais ils ne devaient en user que pour le service de l'État. Pline, gouverneur de la Bithynie, s'excuse très humblement à

1. Il y avait quelques éléments de cette institution sous la République. Les villes étaient tenues de loger les fontionnaires romains qui se rendaient à leur poste, et de leur fournir des voitures et des chevaux. Cette obligation fut le point de départ et le principe de la création d'Auguste. C'étaient les villes situées sur le passage de la poste qui devaient faire les frais des chevaux et des voitures. De cette façon, la poste ne coûtait rien à l'État, mais elle devint, pour les municipes, un de ces lourds impôts sous lesquels ils succombèrent.

Trajan d'en avoir disposé en faveur de sa femme qui venait d'apprendre la mort de son grand-père et avait besoin de retourner sans retard à Rome. Il était donc très difficile aux particuliers, auxquels la poste était formellement interdite, et même aux fonctionnaires, qui ne pouvaient s'en servir que dans certaines conditions, d'être exactement renseignés des nouvelles politiques. Ils ne pouvaient les connaître que par des correspondants souvent mal informés eux-mêmes et qui avaient la plus grande peine à leur faire parvenir leurs informations. Et pourtant la plupart de ces personnages, quand ils étaient loin de Rome, éprouvaient le plus vif désir et même le plus grand besoin de savoir ce qui s'y passait. On va voir que ce besoin, qui n'était pas satisfait, fut une des raisons qui, vers la fin de la République, fit naître les journaux.

IV

César ordonne la publication des procès-verbaux du Sénat et du peuple. — Sous quelle forme sont-ils communiqués au public. — On les expédie dans des provinces mêlés aux nouvelles du jour. — Comment ce mélange finit par s'introduire dans la publication officielle, qui se fait à Rome. — Naissance des *Acta diurna populi romani.* — Ce qu'ils contiennent. — Partie officielle. — Semi-officielle. — Faits divers.

Le journal n'a pas été créé tout d'un coup à Rome; il ne s'y est pas trouvé un homme, comme Théophraste Renaudot chez nous, qui en ait compris d'avance l'utilité et qui, sans hésitation, sans tâtonnement, l'ait donné au public à peu près sous sa forme définitive; il y est né presque par hasard, et il est sorti d'une réforme qui avait été entreprise dans une tout autre intention. L'histoire mérite d'être racontée.

En l'an de Rome 695 (59 avant Jésus-Christ), César fut nommé consul. Il arrivait au pouvoir avec la pensée bien arrêtée de nuire autant qu'il le pourrait au parti aristocratique, et, sous prétexte de servir la démocratie, de préparer l'Empire. « Un de ses premiers actes, dit Suétone, fut d'établir que des procès-verbaux des assemblées du Sénat, aussi bien que de celles du peuple, seraient tous les jours rédigés et publiés : *Instituit ut tam senatus quam populi diurna confierent et publicarentur.* » Les assemblées du peuple se tenaient sur le Forum, tout le monde y pouvait assister, et c'est peut-être parce qu'il ne s'y passait rien de secret qu'on n'avait pas éprouvé le besoin jusque-là d'en rédiger et d'en publier les procès-verbaux. Au contraire, la curie était rigoureusement fermée au public; le Sénat ne laissait rien transpirer de ses délibérations que ce qu'il voulait bien en faire savoir. Ce secret était une de ses forces. Les assemblées politiques ne gagnent pas à être regardées de près; il est difficile de conserver beaucoup de respect, même pour les plus honorables, quand on voit à quelles intrigues elles sont livrées et quels conflits d'intérêts ou de passions s'y dissimulent sous l'apparence du bien public. César pensait qu'on estimerait moins le Sénat quand on le connaîtrait mieux; il voulait lui ôter ce mystère qui créait une sorte de prestige autour de lui; c'est pour cela qu'il décida que, désormais, « on rédigerait et on publierait » les procès-verbaux de toutes les séances. Par ces deux mots que voulait-il dire? Le sens du premier ne donne lieu à aucune contestation : on choisissait un sénateur jeune, d'ordinaire un ancien questeur, qui prenait le titre de secrétaire du Sénat (*ab actis senatus*) et il lui était facile de faire son travail avec les notes des sténographes. Quand le procès-verbal était rédigé, on le publiait. Qu'entendait-on par là? Voulait-on dire seulement qu'il était mis à la disposition du public et qu'on le laissait

consulter à ceux qui le demandaient? Le mot *publicare* a, je crois, un autre sens. Dans la langue juridique des Romains, un acte était devenu public quand on l'avait affiché à un endroit où d'en bas on pouvait le bien lire, *unde de plano recte legi possit.* C'est évidemment de cette manière que César fit publier les procès-verbaux du Sénat.

Il y avait d'ailleurs à cette façon d'agir un précédent qu'il convient de rappeler. On comprend que Rome, engagée dans ces grandes entreprises qui l'ont rendue maîtresse du monde, ait éprouvé le besoin d'en faire connaître au peuple les résultats. Quand ils étaient heureux, on avait naturellement une très grande hâte de les lui annoncer; mais on ne les cachait pas non plus quand ils étaient contraires. Tite-Live a raconté d'une manière saisissante comment la défaite de Trasimène fut connue à Rome. Il régnait une grande anxiété dans la ville; déjà commençaient à s'y répandre ces bruits avant-coureurs d'un grand désastre dont j'ai parlé tout à l'heure; instinctivement toute la foule se réunissait au Forum. Quand elle y fut rassemblée, le préteur monta à la tribune et ne dit que ces mots : « Citoyens, nous avons été vaincus dans une grande bataille, *pugna magna victi sumus.* » Lorsqu'il s'agissait de rencontres de moindre importance, il fallait les faire connaître plus simplement, et voici ce qu'on avait imaginé. Sur le mur de la *Regia*, où demeurait le grand pontife, on plaçait chaque année une planche soigneusement blanchie qu'on appelait *album*; en tête on inscrivait le nom des consuls et des magistrats; puis, chaque fois qu'il survenait quelque événement à Rome ou dans les provinces, on le notait en quelques mots. C'était un moyen de mettre les citoyens au courant de leurs affaires. Les paysans, qui faisaient partie des tribus de la campagne, les plus nombreuses et les plus honnêtes de toutes, ne

venant à Rome qu'une fois par semaine, et n'entendant parler de rien le reste du temps, avaient plus besoin d'être renseignés que les autres. La *nundine* venue, on nous dit qu'ils se lèvent de grand matin; ils font sommairement leur toilette (Varron prétend qu'ils ne se rasaient que tous les huit jours); ils prennent la toge et se mettent en route. Je me les figure arrivant dans la ville comme leurs descendants, les *contadini* d'aujourd'hui, qu'on voit se réunir le dimanche près du Vélabre, vêtus de leurs habits de fête. Il est probable que la première visite des paysans anciens était pour la table blanche du grand pontife. Plusieurs d'entre eux avaient leurs enfants à l'armée, tous étaient fort préoccupés des affaires de leur pays; il leur plaisait d'apprendre que tout allait bien dans les légions, qu'on avait pris la ville qu'on assiégeait et que l'armée ennemie était en fuite. Alors, l'esprit libre et joyeux, ils allaient entendre, à l'assemblée populaire, les discours enflammés des tribuns, ou voter, au Champ de Mars, pour les magistrats amis du peuple. La table du grand pontife restait à sa place toute l'année. On la détachait à la fin de décembre et on la gardait dans les archives. Plus tard, on s'avisa que toutes ces planches, qui contenaient tant de souvenirs du passé, pouvaient avoir un grand intérêt. On les réunit, on les publia sous le titre d'*Annales maximi* : ce fut le commencement de l'histoire romaine.

Il n'est guère douteux que les procès-verbaux des assemblées du Sénat et du peuple ne fussent communiqués au public de la même façon que les Grandes Annales. Nous ne savons pas où on les affichait; mais ce devait être au Forum, et dans un endroit très fréquenté. La foule a dû s'attrouper souvent pour les lire, surtout dans les moments d'émotion populaire. On y venait voir ce qui s'était passé dans les assemblées, où l'on n'avait pas assisté, et prendre une idée des discours qu'on

n'avait pas entendus. C'est pour cela qu'ils étaient faits.

Mais ce qui en fit surtout la fortune, c'est que, dès le premier jour, ils furent employés à un usage auquel assurément César n'avait pas songé. On vient de voir qu'il était très difficile d'être au courant de ce qui se passait à Rome quand on en était éloigné. Les amis, sur lesquels on avait compté pour être informé, dérangés par des occupations imprévues, écrivaient moins régulièrement qu'ils n'avaient promis de le faire; les esclaves, les affranchis ne connaissaient pas toujours le meilleur moyen de se bien renseigner. On prit donc l'habitude de s'adresser à des gens qui faisaient le métier de recueillir les nouvelles pour les communiquer à ceux qui avaient envie de les savoir. Ce sont les ancêtres des *reporters* d'aujourd'hui; mais alors, comme la profession n'était pas très estimée, on les appelait simplement des manœuvres (*operarii*). Le nom de Chrestus, que porte l'un d'entre eux, laisse supposer que c'étaient des Grecs, c'est-à-dire de ces gens souples, adroits, intelligents, qui s'insinuaient partout et qui étaient prêts à tout faire pour ne pas mourir de faim. En courant les rues, en écoutant ce qui se disait au Forum, ils attrapaient quelques renseignements qu'ils mettaient bout à bout, et ils en composaient un ramassis de nouvelles, auquel les personnes graves donnaient quelquefois un nom défavorable (*compilatio*), mais qui ne laissait pas d'amuser un moment le Romain perdu dans quelque coin de la Germanie ou de l'Afrique.

Ce que ces pauvres « manœuvres » connaissaient le moins, c'était la vie politique de Rome. Ils n'entendaient rien aux affaires, et le monde qu'ils fréquentaient ne pouvait guère les leur apprendre. Dans cette ignorance, on comprend que les procès-verbaux des assemblées du Sénat et du peuple affichés au Forum aient été pour eux une grande ressource; ils les copiaient sans y rien

changer, ils n'avaient plus qu'à y ajouter ce que leurs courses journalières leur avaient appris, et leur « compilation », ou, comme nous dirions aujourd'hui, leur chronique, était faite. Cælius, en envoyant à Cicéron ce qu'il appelle *Commentarius rerum urbanarum*, lui dit : « Vous y trouverez les opinions que chacun des hommes politiques a soutenues. » Ceci évidemment était pris aux procès-verbaux officiels. Il ajoute (et cette fois il s'agit des nouvelles empruntées à quelque « compilation » de Chrestus) : « Quant au reste, prenez-en ce qui vous intéressera, et passez une foule d'articles, tels que les acteurs sifflés, les enterrements, et autres futilités de ce genre. En somme, les renseignements utiles l'emportent. »

Mais voici une innovation bien plus inattendue. Nous venons de voir que Cælius avait quelque honte d'envoyer à son ami Cicéron ces gazettes à la main où les anecdotes légères se mêlaient aux nouvelles sérieuses. Il paraît pourtant que ce mélange était du goût de beaucoup de personnes, car de très bonne heure nous le voyons s'introduire jusque dans les affiches mêmes du Forum où l'on publiait les procès-verbaux des assemblées du Sénat et du peuple. C'était tout à fait dénaturer la pensée de César que de joindre à ces documents politiques, qu'il avait voulu porter seuls à la connaissance du public, ce que Cælius traitait sans façon de futilités (*ineptiæ*), et que nous appelons aujourd'hui des « faits divers ». Les hommes graves devaient être scandalisés de lire, à quelques lignes de distance, les discours des tribuns ou des consuls et le compte rendu de quelque enterrement ou de quelque mariage ; et pourtant, grâce aux circonstances, ces petits faits devinrent bientôt plus importants que le reste. Depuis l'Empire, il n'y avait presque plus d'assemblées du peuple ; quant à celles du Sénat, Auguste, qui se plaisait à défaire ce

qu'avait fait César, défendit de nouveau qu'on en publiât les procès-verbaux. En supposant que cet ordre n'ait pas été exécuté à la lettre, il est probable qu'on n'en donna plus qu'un assez court résumé. Dès lors il était naturel que la partie essentielle des *Acta senatus et populi*, celle qui avait été d'abord leur raison d'être, se trouvant de plus en plus réduite, les nouvelles de Rome, ou, si l'on veut, les faits divers, qu'on y avait ajoutés, prissent peu à peu le dessus, et que l'accessoire finît par devenir le principal. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Nous pouvons, je crois, nous faire une idée assez exacte de ce que devaient contenir ces grandes affiches qui se renouvelaient tous les jours, et que les curieux venaient lire et copier au Forum. Il y avait d'abord une partie officielle, c'est-à-dire ce qui restait, ce qu'on voulait bien laisser connaître, des procès-verbaux du Sénat, les décrets des magistrats, les lettres et les discours des empereurs, avec la mention des interruptions et des applaudissements qui les avaient accueillis [1] ; puis une partie que nous pourrions appeler semi-officielle, et qui n'est pas moins intéressante. Elle comprenait, avec les nouvelles de la cour, les « communiqués » de l'autorité impériale. César y fit mettre qu'il avait refusé le titre de roi, qu'on lui offrait. Les cérémonies importantes y étaient décrites ; on y inscrivait tous les jours les noms des personnes que l'empereur avait reçues au Palatin.

1. Nous savons par Pline que les acclamations du Sénat furent mentionnées dans les procès-verbaux à partir de Trajan. M. Mommsen pense que la mention des interruptions était plus ancienne. Dans le discours de l'empereur Claude, qu'on a retrouvé sur des tables de bronze, à Lyon, et qui évidemment a été pris dans le journal de Rome, on lit ces mots : « Il est temps, Claude, de dire au Sénat où tu veux en venir. » On croit d'ordinaire que Claude ici s'interpelle lui-même, ce qui a paru fort étrange. L'opinion M. Mommsen est qu'on a introduit ici une interruption d'un sénateur peu respectueux. Claude, on le sait, n'était guère respecté, et l'on ne se gênait pas pour l'appeler un imbécile en sa présence.

Nous savons que Livie et plus tard Agrippine s'attribuèrent le même privilège, et qu'elles y firent mentionner aussi les visites qu'on leur faisait, ce qui blessa beaucoup Tibère et Néron. Quant à la partie réservée aux faits divers, elle devait être très bien remplie, si nous en jugeons par le nombre de récits extraordinaires qu'elle a fournis aux auteurs latins. Pline l'ancien surtout, qui aime tant l'étrange et le surprenant, lui doit beaucoup : c'est là qu'il a pris l'histoire d'une pluie de briques qui tomba sur le Forum, pendant que Milon haranguait la foule ; il lui emprunte aussi celle d'un chien fidèle qu'on ne put pas arracher du cadavre de son maître qu'on avait tué et jeté dans le Tibre, et celle encore de cet admirateur passionné d'un cocher de la faction rouge, qui, ne voulant pas lui survivre, se jeta dans le bûcher où l'on brûlait son corps, exemple de dévouement et de passion qui remplit de jalousie les autres factions. C'est aussi d'après la même source qu'il raconte que, sous le huitième consulat d'Auguste, un habitant de Fæsulæ vint sacrifier au Capitole avec ses huit enfants, ses vingt-huit petits-fils et huit petites-filles et ses dix-neuf arrière-petits-enfants ; il est probable que cette historiette y fut insérée par l'ordre exprès de l'empereur qu'inquiétait la dépopulation de l'Italie et qui aimait à rendre hommage aux familles nombreuses. Ajoutons qu'on y trouvait aussi la mention des mariages importants, des naissances et des décès, sans compter celle des divorces, qui devait occuper une grande place, car, nous dit Sénèque, il y en avait à Rome au moins un par jour, *nulla sine divortio Acta sunt.* Enfin le même Sénèque laisse entendre que quelques vaniteux s'en servaient à l'occasion pour se faire des réclames quand il dit : « Pour moi, je ne mets pas mes libéralités dans la gazette, *beneficium in Acta non mitto.* »

Sous cette forme, et avec les développements qu'ils

avaient reçus, les anciens *Acta senatus et populi*, que César avait créés, devenaient méconnaissables. Aussi semble-t-il qu'on ait éprouvé le besoin de modifier le nom qu'ils portaient. On les appelle d'ordinaire *Acta diurna popul romani.* Ce nom, nous avons le droit de le traduire par celui de Journal de Rome [1].

V

Succès du *Journal de Rome* jusqu'à la fin de l'Empire. — Pourquoi n'a-t-il jamais pris le développement et l'importance de la presse de nos jours.

Le succès du Journal de Rome ne fut pas douteux un instant. Dès le premier jour nous le voyons répandu partout; tous les grands personnages que leurs fonctions retiennent dans les provinces se le font adresser. « Je sais, dit Cicéron à tous ses amis, que vous recevez le journal, — *Acta tibi mitti certo scio*, — *Acta omnia ad te arbitror perscribi.* — Vous devez savoir tout ce qui se passe par les lettres de ceux qui se sont chargés de transcrire le journal pour vous. » Et lui-même ne néglige pas ce moyen d'être informé quand un sort qu'il déplore l'exile pendant un an dans le gouvernement de la Cilicie. « J'ai le Journal jusqu'aux nones de mars, écrit-il à Atticus, et j'y vois que, grâce à Curion, on ne s'occupera pas des provinces, et que je pourrai quitter la mienne sous peu de temps. » Un siècle et demi plus tard, Pline le jeune,

1. D'autant plus que le mot de *journal* est sorti de l'adjectif *diurnalis*, qui vient lui-même de *diurnus*. — On trouvera la collection la plus complète de ce qui nous reste du *Journal de Rome* dans l'opuscule de M. Hübner intitulé : *De senatus populique romani actis*, Leips., 1860.

qui est dans ses terres, écrit à l'un de ses amis resté à Rome : « Conservez la bonne habitude de faire copier le Journal et de me l'expédier, pendant que je suis aux champs. » Plus tard encore, sous Théodose, Symmaque remplit ses lettres de politesses banales et s'épuise, suivant son expression, à souhaiter finement le bonjour à ses amis. Mais, pour ne pas les laisser tout à fait dans l'ignorance des affaires publiques, il joint à ces généralités un résumé des nouvelles politiques ou autres, qu'il appelle *Breviarium* ou *Indiculus*. Ce résumé fait sous sa direction par quelqu'un de ses secrétaires est emprunté, sans aucun doute, au Journal de Rome.

Ainsi, pendant toute la durée de l'Empire, du commencement à la fin, le Journal a vécu ; mais il a vécu toujours de la même manière. Aucune innovation féconde ne paraît jamais s'y être introduite, et vivre ainsi, c'est végéter. On s'en est servi pour transmettre les nouvelles, c'est à cela qu'il avait été employé dès le début ; mais on n'en a pas fait autre chose, et personne ne s'est douté de l'importance qu'il pouvait prendre. On lui était même fort peu reconnaissant du profit qu'on tirait de lui, et ceux qui auraient eu grand'peine à s'en passer affectaient de n'en parler qu'avec le plus grand dédain.

On peut donner beaucoup de raisons pour expliquer que la presse n'ait pas pris alors le même développement et la même importance qu'aujourd'hui ; et pourtant il me semble qu'à les regarder de près aucune d'elles n'est tout à fait décisive. La plus grave de toutes assurément, c'est qu'entre les Romains et nous il y avait cette différence, que le Journal vient nous trouver, tandis que, chez les Romains, il fallait aller trouver le Journal. On l'affichait dans un endroit où tout le monde pouvait le lire ; en réalité, on ne le lisait que par hasard, quand on était de loisir et qu'on passait près de la muraille où il

était écrit. On pouvait à la vérité l'envoyer copier, mais c'était une affaire, et on ne s'y résignait que quand on ne pouvait pas faire autrement, c'est-à-dire quand on s'absentait de Rome et qu'on voulait savoir ce qui s'y passait. Tant qu'on habitait la ville, qu'on assistait aux réunions du Sénat, qu'on fréquentait les sociétés bavardes dans lesquelles se répétaient ou se fabriquaient les nouvelles, on se croyait dispensé de les chercher ailleurs. Ainsi l'usage qu'on faisait des journaux n'était qu'intermittent : il aurait fallu qu'il fût régulier pour devenir une habitude ; et, comme il ne devint pas une habitude, il ne fut jamais un besoin.

Tout cela est juste ; mais il n'était pas impossible, il était même très naturel qu'un jour ou l'autre on eût l'idée de modifier les conditions dans lesquelles se produisait le journal. Il suffisait pour cela qu'un de ces « manœuvres » que les grands seigneurs employaient à recueillir les nouvelles pour leurs amis absents parvînt à les convaincre de l'intérêt qu'ils auraient eux-mêmes à trouver tous les jours sous leur porte cette feuille qu'ils ne recevaient que de temps à autre et à être régulièrement renseignés chez eux et sans peine, au lieu d'aller chercher les renseignements au Forum. Dès lors tout était changé, et la « compilation » de Chrestus pouvait devenir un journal comme les nôtres.

Mais voici une autre difficulté, et des plus graves : le journal rédigé, il fallait le répandre, ce qui n'était pas aisé avec les moyens dont on disposait alors. L'imprimerie n'existait pas, et sans elle on ne croit pas que la diffusion du journal soit possible. Sans doute l'antiquité n'a pas connu l'imprimerie ; mais il faut avouer aussi qu'elle a été bien près de la connaître : tous les jours on se servait de matrices de fer, qui portaient des caractères en creux ou en relief, pour imprimer sur des milliers de vases, de lampes, de tuiles, le nom du fabricant,

le lieu de la fabrique, la mention des consuls en exercice, qui donnait la date de la fabrication. On peut donc dire qu'on était sur la route d'une grande découverte, et qu'un effort ou un hasard pouvait un moment ou l'autre y conduire. Est-il bien téméraire d'imaginer qu'on eût fait un pas de plus, le seul qui restait à faire, si le Journal avait pris son importance légitime, et que le besoin de le répandre eût excité l'esprit d'invention? Dans tous les cas, l'imprimerie, quoi qu'on dise, n'était pas tout à fait indispensable au succès du Journal: il restait la copie manuscrite. Les esclaves copistes étaient nombreux à Rome, ils écrivaient rapidement, ils ne coûtaient pas cher, et, à la rigueur, leur travail pouvait suffire. Quand Cicéron éprouva le besoin de soulever l'opinion publique en sa faveur, dans l'affaire de Catilina, il trouva un assez grand nombre de copistes pour transcrire et distribuer en peu de temps, dans toute l'Italie, et dans les provinces, les dépositions des témoins contre les conjurés[1]. Pline rapporte que l'ancien délateur Regulus, ayant perdu son fils, envoya mille exemplaires de l'éloge qu'il en avait fait, pour être lus solennellement sur la place publique des principales villes de l'Empire[2]. Mille exemplaires, c'est bien peu, si nous songeons aux millions d'abonnés qu'il faut servir aujourd'hui; c'était assez alors pour créer la publicité du Journal qui venait de naître: le temps aurait fait le reste.

Quant à la difficulté qu'on éprouvait à faire parvenir le journal à son adresse, c'était en apparence la plus gênante de toutes, et pourtant c'était celle qu'il eût été le plus aisé de résoudre. La poste existait. Il est vrai que, comme on l'a vu, l'empereur s'en était réservé l'usage; mais concevrait-on que, si l'autorité impériale

1. Pro Sylla, 34 : *describi ab omnibus statim librariis imperavi, divisi toti Italiæ, emisi in omnes provincias.*
2. Pline, *Epist.*, IV, 7.

avait compris les services que la presse pouvait lui rendre pour diriger l'opinion, elle eût hésité à faciliter au Journal de Rome les moyens de parvenir régulièrement dans toutes les provinces? Rien ne lui eût moins coûté, ou plutôt rien ne lui eût rapporté davantage. On a de la peine à comprendre comment des gens aussi pratiques que les Romains, et dont Pline l'ancien dit qu'il n'y en a pas qui soient plus avides de tout ce qui peut être utile, *omnium utilitatum rapacissimi*, ne se sont pas décidés à faire profiter tout le monde de la poste impériale. Restreinte au service des dépêches du prince, elle était une des plus grandes dépenses de l'Empire, et devint avec le temps une des causes de sa ruine; mise à la disposition des particuliers, elle pouvait être une source abondante de revenus. Pour qu'on fût amené à saisir l'utilité de cette réforme, il suffisait d'une occasion, et le Journal pouvait la fournir. Comme il avait une origine et un caractère officiels, il semble que l'empereur devait avoir moins de répugnance à permettre, par exception, à la poste de le transporter, et qu'avec le temps l'exception pouvait devenir la règle. D'ailleurs ici encore on aurait pu à la rigueur se passer de la poste. Nous savons qu'on voyageait beaucoup dans l'Empire romain, et qu'en somme on voyageait assez vite[1]. Autour des relais où l'on réunissait les voitures et les chevaux de l'empereur, il ne manquait pas de voitures et de chevaux de louage que l'on mettait volontiers à la disposition des particuliers; il n'était pas impossible d'organiser avec eux un service indépendant, si on l'avait bien voulu.

Il est donc sûr qu'aucun des obstacles que la presse a rencontrés devant elle à Rome n'était en soi insur-

1. Je renvoie aux renseignements que donne M. Friedländer, sur la façon de voyager des Romains, dans le premier volume de ses *Mœurs romaines d'Auguste aux Antonins*.

montable, mais il est sûr aussi qu'on n'a fait aucun effort pour les surmonter. C'est la preuve manifeste du peu d'intérêt qu'on éprouvait pour elle. Parmi les raisons qui ont dû indisposer les Romains de cette époque contre les journaux, une des plus graves peut-être, c'est qu'ils étaient fort mal écrits. Des gens dont Sénèque nous dit qu'ils souffraient d'une intempérance de littérature devaient être très sensibles à ce défaut. Le Journal de Rome, il ne faut pas l'oublier, est sorti d'un procès-verbal : il en a toujours conservé la monotonie et la sécheresse. Pétrone, dans son roman satirique, suppose qu'il prend fantaisie à Trimalchion, au milieu de l'étrange dîner qu'il offre à ses invités, de se faire lire son livre de comptes. Ce livre, qui contient le détail de tout ce qui se passe dans les immenses domaines du riche affranchi, est rédigé, nous dit-on expressément, à la façon du Journal de la ville (*tanquam urbis Acta*), et voici ce qu'on y lit : « Le 7 après les kalendes de sextilis, dans la terre du Cumes, propriété de Trimalchion, il est né 30 garçons et 40 filles. On a porté de l'aire au grenier 500 000 boisseaux de blé; on a dompté 500 bœufs. Le même jour l'esclave Mithridate a été mis en croix, pour avoir mal parlé du génie de notre maître; — le même jour, incendie dans les jardins de Pompéi; le feu a commencé par la demeure du fermier. » Et la lecture continue avec le même pêle-mêle de nouvelles entassées, sans que rien ressorte et arrête dans cette sèche énumération. On comprend que ce genre de littérature, qui a l'air de charmer Trimalchion, ne fût pas pour plaire beaucoup aux lettrés délicats qui composaient la société de ce temps.

Ajoutons que le Journal de Rome était une sorte de Moniteur de l'Empire, et qu'il n'est guère dans la nature des feuilles officielles d'être fort agréables. Celle-là devait être très surveillée. On nous dit que Tibère dési-

gnait lui-même le secrétaire qui devait être chargé de la rédaction des procès-verbaux du Sénat, et nous pouvons être sûrs qu'il ne choisissait qu'un homme de confiance. Il n'y a pas de doute qu'on ne mît le plus grand soin à ne rien laisser passer dans le Journal dont pût profiter la malignité publique; et pourtant, si nous en croyons Tacite, on n'y parvint pas toujours. Il rapporte que les ennemis de Thraséa, qui incriminaient toutes ses actions et voulaient à toute force le faire passer pour un rebelle, disaient à Néron : « On lit les journaux avec plus d'avidité que jamais, dans les provinces et les armées, pour savoir ce que Thraséa s'est abstenu de faire, *diurna populi romani, per provincias, per exercitus, curatius leguntur, ut noscatur quid Thrasea non fecerit.* » Thraséa était un sage, et, malgré tout, un modéré; il parlait très peu au Sénat, il se gardait bien d'attaquer en face un personnage aimé de l'empereur, ou de contredire ouvertement une proposition à laquelle on le savait favorable. Seulement, le jour où elle devait être discutée, il restait chez lui. Il ne se joignait pas à la foule de ceux qui allaient complimenter le prince toutes les fois qu'il avait commis un crime; il se garda bien d'assister à la séance du Sénat, lorsqu'on félicita Néron de la mort de sa mère ou qu'on décerna les honneurs divins à Poppée. Il suffisait donc, pour juger un sénatus-consulte, que le nom de Thraséa ne fût pas parmi ceux qui l'avaient voté, et voilà pourquoi, dans les provinces et les armées, où il était plus difficile de savoir la vérité, on mettait tant de soin à constater ses absences. Mais c'était un vrai tour de force, et qui ne pouvait pas se renouveler souvent, de faire du journal officiel lui-même un instrument d'opposition. D'ordinaire il était plus inoffensif. Tandis que par la fadeur des flatteries il irritait les gens du monde toujours disposés à médire de l'autorité impériale, la complaisance avec laquelle il

racontait les petits événements de la ville indisposait contre lui les esprits sérieux. Déjà Cicéron en avait parlé assez légèrement. Tacite est plus sévère encore dans un passage important de ses *Annales*, où il montre ce qu'il en pense et le rôle auquel il le réduit. « Le second consulat de Néron n'offre rien de remarquable à l'historien, à moins qu'il ne lui plaise de remplir des volumes à décrire les fondements et la charpente de l'amphithéâtre que le prince fit construire au Champ de Mars. Mais la dignité du peuple romain exige qu'on ne rappelle dans son histoire que les faits éclatants, et qu'on laisse ces minces détails aux journaux. » Voilà un partage d'attributions dont la presse, aujourd'hui si orgueilleuse, si tyrannique, n'aurait pas à se glorifier.

Ainsi les Romains, tout en se servant des journaux, en faisaient au fond peu d'estime. Ils les trouvaient utiles pour répandre les documents officiels, et faire connaître les nouvelles, mais ils ne pensaient pas que leur importance pût s'étendre plus loin. Du moment qu'ils ne se sont pas rendu compte de ce que valait l'instrument qu'ils avaient dans la main, il est naturel qu'ils n'aient pas tenté de le perfectionner et de le rendre capable des merveilleux effets qu'il a produits de nos jours. Aussi n'a-t-il fait aucun progrès en cinq siècles, et était-il encore, sous Théodose, ce qu'il avait été sous Auguste. On peut donc affirmer que, si les Romains ont eu des journaux, en somme ils n'ont pas connu le journalisme.

Est-ce un bien? est-ce un mal? faut-il les en féliciter ou les plaindre? la réponse à cette question dépend du jugement qu'on porte sur la presse, et l'on sait qu'il n'y a pas de sujet sur lequel on soit moins d'accord. Ce qu'on peut dire, ce qui mérite d'être remarqué, c'est que les Romains n'en ont pas eu besoin pour accomplir les grandes choses qu'ils ont faites; elle les aurait

aidés sans doute à obtenir quelques-uns des résultats auxquels ils sont arrivés, mais ils les ont obtenus sans elle. Chez nous, par exemple, elle a été l'un des agents principaux de l'unité nationale : c'est elle qui, depuis le XVIIe siècle, habitue la France à tenir les yeux fixés sur Paris, qui en impose les idées, les goûts et les modes, qui a peu à peu rompu les barrières, dans lesquelles s'enfermait chaque province, pour établir partout la même manière de parler et de vivre. Mais, par d'autres moyens, Rome y était arrivée aussi bien et presque aussi vite que nous. Tout le monde occidental, de l'Océan aux Balkans, et du Rhin à l'Atlas, s'est habitué à se modeler sur elle; des nations différentes d'origine et de nature se sont entendues pour recevoir ses lois, adopter ses coutumes et parler sa langue, et à la fin elles se les sont si complètement appropriées qu'aujourd'hui encore ce qu'elles trouvent de plus solide en elles-mêmes, après tant de bouleversements, c'est ce vieux fond romain que la conquête y a laissé. On dit — et l'on a bien raison de le dire — que la presse est ce qui aide le plus à la diffusion des idées, et nous sommes disposés à croire que sans elle il ne leur serait pas possible de se répandre. Et pourtant la presse n'existait pas quand s'est accomplie la plus grande des révolutions dont nous ayons gardé le souvenir. Le christianisme s'est propagé sans journaux, presque sans livres, par la parole parlée, et en moins de deux siècles il s'est étendu aux pays les plus lointains, et, dans ces pays, il a pénétré jusqu'aux couches les plus profondes.

Tirons-en la conclusion que les progrès de l'humanité ne sont pas si étroitement liés à certaines conditions particulières qu'ils ne puissent s'effectuer sans elles. Ce qui est dans l'ordre finit toujours par arriver. Quelque admiration que nous éprouvions pour les

découvertes merveilleuses qui ont changé notre existence, n'oublions pas qu'à la rigueur on peut s'en passer, qu'on a longtemps vécu sans elles, et que, sans elles, on est souvent parvenu aux mêmes résultats où elles nous conduisent aujourd'hui. Par des chemins différents, le monde s'avance vers le but qui lui est marqué, et rien ne l'empêche de l'atteindre. D'une façon ou d'une autre, un peu plus lentement ou un peu plus vite, il accomplit toujours ses destinées : *fata viam inveniunt.*

LE POÈTE MARTIAL

LE POÈTE MARTIAL

On connaît fort peu Martial chez nous, et il faut avouer que c'est bien sa faute. Comme nous n'avons guère l'habitude de cultiver les auteurs anciens après que nous sommes sortis du collège, nous ne savons les noms que de ceux dont on nous a parlé quand nous faisions nos classes. Or, Martial n'est pas du nombre des poètes dont on entretienne volontiers les écoliers; ses ouvrages, si pleins d'esprit et d'agrément, contiennent des obscénités dégoûtantes, et l'on n'ose rien dire aux jeunes gens des jolies choses qui s'y trouvent, de peur de leur donner l'envie de lire le reste.

Ces obscénites ont chez lui un caractère particulièrement désagréable; elles ne sont pas l'explosion d'une nature que les passions emportent et qui ne sait pas se contenir. Comme Ovide, Martial était un homme d'un très petit tempérament et fort maître de lui. Il croit se justifier en affirmant que, « si ses vers ne sont pas toujours honnêtes, sa vie a été irréprochable »; il me semble qu'au contraire cette excuse se tourne contre lui. On lui en voudrait moins, si on le sentait entraîné par quelque tempête des sens à laquelle il ne peut résister, et on lui sait presque mauvais gré de l'honnê-

teté de sa vie, qui prouve qu'il a écrit toutes ses ordures de sang-froid.

Il est clair qu'en les accumulant ainsi dans ses œuvres il voulait plaire aux gens dont il quêtait les bonnes grâces, et ce fut bien en effet une des raisons de son succès. Il connaissait parfaitement la société dans laquelle il vivait et la servait selon ses goûts. S'il s'est trouvé de son temps quelques personnes pour le blâmer, on voit, à la manière dont il leur répond, que le nombre ne devait pas en être très grand, et que les reproches qu'on lui adressait ne lui semblaient pas fort redoutables. Pour se disculper auprès de la noble veuve de Lucain, il se contente d'aller chercher, dans l'œuvre de son mari, une épigramme licencieuse, qui lui paraît légitimer les siennes [1]. Ailleurs il cite des vers plus que légers d'Auguste [2], qui sont d'un temps où ce prince n'avait pas encore entrepris de réformer les mœurs publiques et où il ne veillait pas beaucoup sur les siennes. Ces autorités lui suffisent; non seulement il ne s'excuse pas de dire les choses crûment et par leur nom, mais il s'en fait presque gloire : c'est une qualité qu'il appele la sincérité romaine, *Romana simplicitas*, de même qu'il nous arrive de justifier les propos de mauvaise compagnie qui nous échappent en les qualifiant de « gauloiseries ». Du reste, ces justifications ne lui semblent pas très nécessaires, et il sait bien que ce qui, dans ses vers, pourra choquer quelques consciences timorées est précisément ce qui plaît au plus grand nombre.

Nous pourrions donc prendre, dans la lecture de Martial, une très mauvaise opinion de lui et de son temps, si nous ne faisions un retour sur nous-mêmes, qui sera peut-être de nature à tempérer notre sévérité.

1. X, 64.
2. XI, 20.

Chez nous aussi, il a fleuri, et il fleurit encore une littérature malhonnête qui est fort bien accueillie d'une partie du public. Faut-il croire que tous les gens qui dévorent ces romans qu'on tire à des milliers d'exemplaires et assistent à ces pièces qui obtiennent des centaines de représentations vivent, dans leur intérieur, comme les personnages dont on leur raconte les aventures? Ce sont très souvent de bons bourgeois, débauchés seulement d'imagination, coupables surtout de curiosités malsaines, et qui sont bien aises qu'on leur fasse un moment entrevoir ce qu'ils ne voudraient pas imiter. Quant aux auteurs, ils sont peut-être moins vicieux de nature que pressés d'attirer sur eux l'attention publique et convaincus qu'on arrive plus vite en faisant un peu de scandale. Je suppose qu'il en devait être de même dans l'antiquité, et j'en conclus qu'il est sage de ne pas tirer des vers de Martial des conséquences trop sévères pour lui-même et pour son temps.

En tout cas, et quelque jugement qu'on porte sur sa moralité et sur celle de ses contemporains, il me semble qu'on peut trouver beaucoup d'intérêt et de profit à l'étudier. Sa vie ne nous le fait pas connaître tout seul : elle éclaire celle des autres; elle nous montre quelle était la situation des poètes de l'Empire, et, par le jour qu'elle jette sur les conditions de leur existence, elle nous aide à nous expliquer le caractère de leurs ouvrages. C'est ce que je vais essayer de faire.

I

Naissance de Martial. — L'Espagne romaine. — L'éducation de Martial. — Les écrivains espagnols.

Nous ne savons pas exactement la date de la naissance de Martial. Ce doit être vers l'année 40 de notre

ère [1], c'est-à-dire pendant que Caligula gouvernait l'Empire. Il n'était pas Romain, ni même Italien d'origine, mais Espagnol; et ceci mérite d'abord d'être remarqué.

La conquête de l'Espagne avait coûté près de deux siècles aux Romains; c'est le pays qu'ils ont mis le plus de temps à soumettre. Mais, si la résistance avait été longue, la soumission, une fois acceptée, fut complète. Les haines s'apaisèrent rapidement, il ne resta plus de souvenir des anciennes luttes. Les Espagnols adoptèrent très vite les opinions, les usages, et même la langue de leurs vainqueurs. C'est du reste ce qui est arrivé à peu près partout. La facilité avec laquelle tout le monde occidental est devenu romain nous cause quelquefois un peu de surprise; on l'a très bien expliqué en rappelant que la domination de Rome n'était pas tracassière, qu'elle apportait aux vaincus des biens dont ils n'avaient jamais joui, le bien-être et la paix, qu'enfin le sentiment de la nationalité n'avait jamais eu chez eux de fortes racines: ils formaient de petites peuplades, qui se détestaient entre elles et se réunissaient rarement ensemble pour s'opposer à l'ennemi commun. Ces cités, comme les appelaient les Romains, vivaient isolées les unes des autres et ne tenaient guère qu'à leurs libertés communales, dont Rome s'est toujours très bien accommodée.

Il n'y a pas de doute qu'en Espagne, aussi bien qu'ailleurs, la conquête des classes élevées n'ait été faite par l'école [2]; et, comme l'école romaine se composait

1. Pour être plus précis, disons que Friedländler, dans son excellente édition de Martial, place sa naissance entre les années 38 et 41. J'ai beaucoup profité des travaux de Friedländer sur Martial, sur Juvénal, sur Pétrone, aussi bien que de son *Histoire des mœurs romaines, d'Auguste aux Antonins* (traduction française en 4 vol. chez Reinwald). C'est le savant aujourd'hui qui connaît le mieux la littérature des premiers temps de l'Empire et nous la fait le mieux connaître.

2. C'est ce que j'ai déjà essayé de montrer à propos de la

presque uniquement de grammairiens et de rhéteurs, c'est la grammaire et la rhétorique qui ont conquis la barbarie à la civilisation. Nous avons peine aujourd'hui à leur reconnaître une pareille efficacité. Rien n'est plus vrai pourtant. Quand, aux limites du monde connu, un pays sauvage se décidait à entrer dans le concert des nations civilisées, la première marque qu'il en donnait était d'ouvrir une école et d'y appeler un rhéteur :

De conducendo loquitur jam rhetore Thule [1].

Les Espagnols s'étaient livrés avec passion à ces études, ils se sentaient faits pour elles; aussi, d'élèves, y sont-ils très vite devenus maîtres. A l'époque d'Auguste, Porcius Latro, un Espagnol, tenait la première place parmi les rhéteurs romains, et c'est pour un Espagnol, Quintilien, que Vespasien a fondé la première chaire publique d'éloquence.

Martial était de l'Espagne citérieure, comme Quintilien. Bilbilis, sa patrie, dont il ne reste plus aucune trace aujourd'hui, devait être une assez petite ville, quoiqu'elle ait produit, en même temps que Martial, deux hommes distingués, Maternus et Licinianus, qui surent se faire une situation très honorable à Rome. Est-ce là que Martial fit ses études, ou dans quelque ville plus importante des environs, par exemple à Tarraco (Tarragone), la capitale de la province? nous ne le savons pas; mais elles durent être très brillantes. Plus tard, à ses heures de découragement et de tristesse, après que ses espérances de fortune eurent été souvent trompées, il

manière dont l'Afrique est devenue romaine. En Espagne, l'importance de l'école avait été déjà entrevue par Sertorius, et Plutarque raconte avec quelle habileté il se servit de l'éducation pour habituer les Espagnols à vivre en bonne intelligence avec les Romains.

1. Juvénal, XV, 112.

regrettait qu'on eût pris la peine de lui donner une si bonne éducation. « Mes parents, disait-il, ont été bien sots de me faire apprendre la littérature. Qu'ai-je à faire de la grammaire et de la rhétorique [1] ? » Et, comme un père de famille lui demandait un jour quels maîtres il devait donner à son fils : « Surtout, lui répondit-il, évitez les grammairiens et les rhéteurs. Gardez-vous qu'il ouvre jamais un livre de Cicéron ou de Virgile. Si, par malheur, il fait des vers, déshéritez-le. Veut-il s'instruire dans des arts qui rapportent de l'argent, qu'il apprenne à être joueur de cithare ou de flûte. Si son esprit vous paraît un peu lent et grossier, faites-en un crieur public ou un architecte [2]. » Mais c'est plus tard seulement que le découragement est venu, et que Martial a maltraité ces belles études, sur lesquelles il avait compté, et qui ne le menaient à rien. Soyons sûrs qu'elles le charmaient dans sa jeunesse, qu'il était très fier des éloges de ses maîtres et des applaudissements de ses camarades. Il a conservé un souvenir très tendre de ses premières années. Sa petite patrie lui a toujours été très chère, et même au milieu de ces sociétés élégantes où l'on souriait volontiers de la barbarie des provinces, il prenait plaisir à parler d'elle et à la célébrer. « Que ceux, disait-il, qui ont vu le jour dans les cités de la Grèce aiment à chanter Thèbes et Mycènes, et l'illustre Rhodes, et Lacédémone avec ses luttes de gracieux éphèbes ! Moi, je suis un fils des Celtes et des Ibères et quoique les noms de mon pays soient rudes à prononcer, je n'ai pas de honte à les redire dans mes vers reconnaissants [3]. »

De cœur, il est resté Espagnol; il paraît qu'il l'était aussi d'aspect et de visage. Il nous dit qu'il avait la

1. IX, 73.
2. V, 56.
3. IV, 55.

barbe épaisse, les cheveux raides, la voix forte, et qu'on reconnaissait, en le voyant, un homme qui était né tout près du Tage [1]. Ce qui nous étonne, c'est que rien dans le caractère de son talent ne rappelle ce pays auquel il était si attaché. En général, les écrivains espagnols se ressemblent; ils ont des qualités et des défauts auxquels on les reconnaît; et ce qui paraît prouver qu'ils les tiennent bien de leur race, c'est qu'ils les avaient déjà dans l'antiquité. La première fois qu'il est fait mention des poètes de l'Espagne (c'est dans un discours de Cicéron), on nous dit qu'ils sont épais et ronflants : *pingue sonantes* [2]. Le premier prosateur espagnol que l'on connaisse est ce Porcius Latro dont il vient d'être question, déclamateur fougueux, violent, inégal, tout de premier mouvement. Il y a dans les tragédies de Sénèque des descriptions de supplices et des raffinements de cruauté à rendre jaloux Ribéra. Lucain, dans ses mauvais moments, tombe dans l'exagération et l'emphase, il aime les mots sonores et les pensées voyantes. Dans Martial, on ne trouve rien de pareil; il n'enfle jamais la voix, il ne cherche pas à produire de l'effet. C'est un des écrivains les plus simples et les plus naturels qui nous restent de toute la littérature latine. Aucun Espagnol ne l'a moins été que lui dans ses vers.

II

Martial à Rome. — Qu'y était-il allé faire? — Sa vie à Rome pendant les premières années.

En 64, Martial, qui avait alors à peu près vingt-quatre ans, quitta son pays pour aller à Rome. Ce n'était pas

1. X, 65.
2. Cicéron, *Pro Archia*, 20.

un simple voyage de curiosité; il ne partait pas seulement pour quelques semaines, comme cet Espagnol qui, vers la fin de l'époque d'Auguste, fit le trajet uniquement pour voir Tite-Live, et s'en revint après l'avoir vu. Il avait la pensée de s'y établir, et de fait il y est resté trente-quatre ans sans rentrer chez lui.

Quelle raison pouvait-il avoir de quitter Bilbilis? Il ne l'a dit nulle part, mais je ne crois pas qu'il soit difficile de le deviner. Il n'était pas riche, et, vraisemblablement, on l'avait mieux élevé que ne le comportait sa fortune; il devait donc se trouver dans cette situation qui est chez nous celle de tant de personnes : il lui fallait pour vivre tirer parti de l'éducation qu'il avait reçue. Ce n'est pas toujours aisé, surtout dans les villes de peu d'importance; mais les plus grandes peuvent offrir plus de ressources, et voilà pourquoi on a tant d'empressement à s'y entasser.

Rome exerçait alors sur le monde une attraction puissante. « Voyez cette foule, disait Sénèque, à laquelle suffisent à peine les maisons d'une ville immense. Elle est presque toute composée de gens dont Rome n'est pas la patrie. De leurs municipes, de leurs colonies, de la terre entière, ils se précipitent ici comme un fleuve; les uns y sont amenés par leur ambition, les autres y viennent remplir les fonctions publiques; les débauchés y cherchent un endroit commode, où tous les vices peuvent se rassasier en liberté; ceux-ci veulent satisfaire leur goût pour les lettres et pour les arts, ceux-là leur passion pour les spectacles. On s'y rend pour suivre des amis, pour produire ses talents sur un plus grand théâtre; il y en a qui viennent y vendre leur beauté, d'autres leur éloquence; enfin, le genre humain tout entier se donne rendez-vous dans une ville où l'on paye plus cher que partout les vertus et les vices[1]. »

1. Sénèque, *Cons. ad Helviam*, 6.

Voilà bien des raisons qui pouvaient amener les provinciaux à Rome. Les Espagnols, qui, parmi ces émigrants, étaient fort nombreux, y venaient surtout, à ce qu'il semble, « pour vendre leur éloquence ». On vient de voir que les écoles de rhétorique avaient pris chez eux beaucoup d'importance; les jeunes gens y faisaient de brillantes études, et on leur apprenait à bien parler sur tous les sujets. Leurs succès de province leur tournaient la tête : ils espéraient réussir aussi à Rome, et peut-être arriver par là aux plus hautes fonctions de l'État. Tant que dura la République, il n'y eut pas, à proprement parler, d'avocats; les grands seigneurs étaient tenus de défendre les causes de leurs clients, mais ils devaient le faire gratuitement; la loi *Cincia* leur interdisait d'accepter aucune rémunération. Sous l'Empire, la loi fut, sinon abolie, au moins mitigée : il fut permis de recevoir un salaire, à la condition qu'il ne dépasserait pas 10 000 sesterces (2 000 francs). Avec le salaire, la profession commença d'exister; dès lors, il y eut des avocats, et en grand nombre. Quelques-uns, de naissance obscure, partis de très petits municipes, parvinrent à se faire à Rome des situations très brillantes. On voyait à leur porte, le matin, les plus grands personnages, qui venaient leur demander de plaider pour eux quelque affaire importante; ils attendaient leur réveil, mêlés aux plus humbles clients, et, avec eux, les accompagnaient au Forum. Comme on pense bien que la loi qui limitait leurs bénéfices n'était guère respectée, les avocats en renom finissaient par devenir très riches. Tacite évalue la fortune de Vibius Crispus et d'Éprius Marcellus à 200 et 300 millions de sesterces (40 et 60 millions de francs)[1]. Quelle tentation pour les jeunes pro-

1. C'est Tacite, dans le *Dialogue sur les Orateurs*, qui nous donne des renseignements sur la richesse des avocats, et Martial parle comme lui. Pour détourner un de ses amis de la poésie et

vinciaux qui se trouvaient quelque talent de parole, et comme ils devaient regarder vers une ville où les orateurs récoltaient tant de gloire et d'argent!

Cependant, ce n'est pas du côté de l'éloquence que Martial s'était tourné, quoiqu'on le lui eût quelquefois conseillé; il faisait des vers et n'entendait pas faire autre chose. Comme il avait le sentiment de ce qu'il valait, il comptait bien que dans une aussi grande ville, pleine de gens éclairés, de protecteurs généreux des arts et des lettres, il trouverait facilement à employer son talent. Il se trompait beaucoup, et il reconnut plus tard qu'à Rome, pas plus qu'ailleurs, il n'était aisé, même aux gens de mérite, d'arriver à la fortune. On aurait pu lui dire, le jour où il quitta Bilbilis, ce que plus tard, éclairé par l'expérience, il disait lui-même à un provincial, qui voulait faire comme lui : « Réponds-moi, Sextus, d'où te vient cette belle confiance? qu'espères-tu faire à Rome? — J'y plaiderai, me dis-tu, et bien mieux que Cicéron; dans les Trois Forums, je n'aurais pas mon pareil. Tu as connu Atestinus et Civis; ils plaidaient fort bien l'un et l'autre; aucun des deux n'a pu gagner assez pour payer son terme. — Eh bien! si l'éloquence ne produit rien, je ferai des vers. Je te les viendrai lire; tu croiras que c'est du Virgile que tu entends. — Pauvre fou que tu es! Tous ces malheureux que tu vois, qui grelottent dans leurs manteaux râpés, ce sont des Ovide et des Virgile. — Alors, je me produirai chez les grands. — Chez les grands? C'est à peine si trois ou

le pousser vers l'éloquence, il lui dit : « Que peux-tu attendre de Phœbus? Il n'y a d'argent que dans le coffre-fort de Minerve. Au Forum, on entend sonner les écus : c'est à peine si autour du fauteuil où s'assied le poète résonnent parfois quelques baisers » (I, 76). Il est vrai que Juvénal, dans sa septième satire, s'apitoie sur la misère des avocats. De ces contradictions, je crois qu'il faut conclure qu'alors comme aujourd'hui, il y avait des avocats qui gagnaient de l'argent et d'autres qui n'en gagnaient pas.

quatre y trouvent le nécessaire, le reste meurt de faim[1]. » C'était la vérité, mais je crois bien que Martial aurait refusé d'y croire, et qu'il aurait répondu résolument, comme le jeune homme auquel il faisait la morale : « Que voulez-vous? je suis décidé à partir. »

Il partit donc et arriva précisément à Rome à l'un des moments les plus sombres de l'histoire de l'Empire; c'était l'année même du grand incendie où la moitié de la ville brûla. Il assista aux drames qui suivirent : à la mort de Néron; aux révolutions qui donnèrent successivement l'Empire à Galba, à Othon, à Vitellius; au triomphe de la dynastie Flavienne. Qu'a-t-il fait, qu'est-il devenu au milieu de toutes ces catastrophes, pendant qu'on se battait dans les rues, qu'on faisait le siège du Capitole et qu'on y mettait le feu? Nous l'ignorons absolument. Nous ne savons pas davantage comment il a vécu sous Vespasien. Comme nous n'avons rien conservé des ouvrages qu'il a composés à cette époque, seize ans de sa vie nous échappent tout à fait. Mais nous ne risquons guère de nous tromper en supposant qu'il faisait alors ce qu'il a toujours fait, ce qu'il était dans sa nature et dans ses habitudes de faire. Par exemple, nous pouvons être sûrs que, dès son arrivée, il a cherché à se glisser dans la familiarité de quelques grands personnages. On a conjecturé qu'il dut s'adresser d'abord aux gens de son pays, arrivés avant lui à Rome, et dont la fortune était faite. Le nombre en était assez considérable, et, selon l'usage, ils formaient, dans la grande ville, une sorte de colonie où le nouveau venu pouvait trouver quelque appui. Martial, pauvre, inconnu, n'a pas manqué sans doute d'user de cette ressource. Nous voyons que, jusqu'à la fin, il est resté lié avec des Espagnols qui habitaient Rome, et qu'il a

1. III, 38.

bien vécu avec eux. Il a souvent adressé des vers à Decianus, d'Emérita, un avocat qui était en même temps un philosophe stoïcien, mais un stoïcien prudent qui ne voulait pas qu'on le brouillât avec l'autorité; à Canius Rufus, de Gadès, historien et poète à ses heures, causeur si spirituel que, « s'il avait été à la place des Sirènes, Ulysse n'aurait jamais eu le courage de se boucher les oreilles », et à beaucoup d'autres de ses compatriotes. Il a dû certainement aussi connaître Sénèque : un Espagnol ne venait pas à Rome sans essayer d'approcher de celui qui était la gloire de son pays; et Sénèque ne devait pas les rebuter. Il avait pris les goûts et la façon de vivre de cette vieille aristocratie où sa position et sa fortune l'avaient fait entrer, et il ne lui déplaisait pas sans doute d'avoir, à son lever, des flots de clients, qui l'accompagnaient ensuite dans les rues de Rome. Le soin qu'il prend de nous apprendre qu'il s'est mis plus tard à voyager simplement, avec une seule voiture, sans coureurs qui le précèdent, sans bagages qui le suivent, montre bien qu'il n'en avait pas l'habitude. Il devait donc être accueillant pour ceux qui venaient grossir sa clientèle, surtout quand c'étaient des gens d'esprit et dont on pouvait se faire honneur[1]. Mais Martial n'eut pas le temps de profiter de la protection de Sénèque, que Néron fit tuer l'année suivante, à propos de la conspiration de Pison. Le poète n'en demeura pas moins fidèle au souvenir du grand homme, qu'il n'avait fait qu'entrevoir; il est resté lié avec ses amis, il a chanté Cæsonius Maximus, que son amitié pour Sénèque fit condamner à l'exil, et Ovidius, qui

1. XII, 36. Je ne sais pourtant si l'on peut dire avec Friedländer que Martial ait été un client habituel de Sénèque. Dans une de ses épigrammes, il se reproche d'avoir préféré à la fortune des Pisons et des Sénèques, qui était alors intacte, l'amitié de Postumus, qui ne lui a rien donné du tout.

l'accompagna; il a célébré l'anniversaire de la naissance de Lucain, à la demande d'Argentaria Polla, sa veuve. Il semble donc que le début de Martial à Rome n'ait pas été très malheureux; il paraît y avoir trouvé des amis, des protecteurs puissants. Aussi dans la suite, quand les libéralités devinrent plus rares et qu'il lui fut plus malaisé de vivre, disait-il tristement : « Rendez-moi les gens d'autrefois, les Pisons, les Sénèques, les Memmius, les Crispus [1], » c'était le bon temps !

III

Comment Martial a publié son premier recueil. — Fêtes pour l'inauguration du Colisée. — Ce qui en explique l'importance. — Martial les chante. — Résultats pour lui de la publication du *Liber de spectaculis*.

Il fallut une circonstance extraordinaire pour que Martial publiât son premier recueil de vers. En 80, la dernière année de la vie de Titus, le Colisée (*amphitheatrum Flavium*) fut inauguré. Ce ne fut pas seulement une grande fête : c'était un acte de profonde politique. Il s'agissait d'effacer le souvenir de Néron. Quoiqu'il fût mort depuis onze ans, le peuple ne l'oubliait pas, et le prestige de la nouvelle dynastie avait à souffrir de cette affection vivace. On aimait ce dernier descendant d'une grande race, non seulement pour les fêtes merveilleuses qu'il avait données, mais pour sa naissance, pour son faste, pour ses prodigalités, pour ses folles constructions qui flattaient les goûts de la multitude. Quoique Néron se prétendît un admirateur passionné de l'art grec,

1. IV, 40.

c'était bien un Romain. Il préférait la grandeur à la beauté, et il ne trouvait grand que ce qui dépassait les proportions ordinaires. La construction de son palais avait été son dernier caprice. Le Palatin lui semblait étroit, mesquin, encombré; pour le rebâtir à son idée, il lui fallait un espace immense dont il fût absolument le maître. On prétendit qu'il avait mis le feu à Rome afin de se le procurer : cette expropriation expéditive avait l'avantage de le débarrasser non seulement des propriétés particulières, qu'il pouvait acquérir en les payant bien, mais des temples et des anciens édifices, qu'on lui aurait difficilement permis de détruire. Dans ce désert, il construisit sa maison, une maison tout étincelante de marbre et d'or, incrustée de diamants, meublée de chefs-d'œuvre, avec des salles dont les plafonds étaient mobiles et versaient des parfums et des fleurs. Mais voici en quoi consistait véritablement l'originalité de la construction. Il avait eu l'idée étrange de mettre au milieu de Rome tout ce qui constituait une riche villa romaine, — le château de Versailles sur la place du Carrousel. — Il y avait des champs, des parcs, des portiques, des forêts, des chasses; au milieu, un vaste étang, entouré de bâtisses, comme une ville; des bassins où l'on avait amené l'eau de mer d'Ostie (24 kilomètres); des fontaines où coulait l'eau sulfureuse qui venait de Tivoli. A l'entrée, une statue colossale du prince, haute de 120 pieds, accueillait les invités. Quand Néron mourut, tout était à peu près fini. L'empereur Othon, qui eut un moment l'idée d'y mettre la dernière main, prétendait qu'il n'en coûterait plus guère qu'une dizaine de millions de francs, — une bagatelle, — pour l'achever.

La construction de la Maison d'or, comme on l'appelait, avait fort irrité les gens riches, qui en faisaient les frais. A cette occasion, des vers malins furent crayonnés sur les murailles. « Rome, y lisait-on, est devenue l'habi-

tation d'un seul homme. C'est le moment, citoyens, d'émigrer à Véies ; à moins que Véies lui-même ne soit compris dans la maison de César. » Mais le peuple, qui ne payait pas, était saisi d'admiration devant ces folies. Aussi les empereurs Flaviens, pour dérouter les souvenirs, prirent-ils la résolution de dénaturer ces immenses bâtisses et de donner à tout le quartier entre le Cælius, l'Esquilin et la Vélia un aspect nouveau. Le colosse fut décapité, et l'on remplaça la tête du prince par celle du Soleil. Où s'élevait le palais impérial, Titus bâtit ses thermes, dont il reste de si beaux débris, et le Colisée occupa la place du grand étang. On pensait que la magnificence des nouvelles constructions ferait oublier les anciennes, et voilà pourquoi on voulut donner aux fêtes, qui en célébraient l'inauguration, un éclat extraordinaire.

A ces spectacles, on était venu de toutes les parties du monde. « On y voyait l'habitant de l'Hæmus, l'Arabe, le Sabéen, le Sarmate qui se désaltère avec le sang de son cheval, et ceux qui boivent l'eau du Nil à sa source, le Sicambre à la chevelure bouclée, l'Éthiopien aux cheveux crépus, et l'on y entendait résonner toutes les langues[1]. » Martial, comme on le pense bien, ne manquait pas d'y assister, et la représentation finie, ou même pendant qu'elle durait encore, il célébrait ce qu'il venait de voir en quelques courts poèmes qu'il communiquait à ses amis. Est-ce lui qui, après que la fête fut terminée, eut l'idée de les réunir, ou reçut-il l'ordre de le faire ? nous ne le savons pas ; toujours est-il qu'en le faisant il servait la politique impériale. Il explique très clairement ce qu'elle avait voulu faire quand il dit : « Rome est enfin rendue à elle-même. Grâce à toi, César, tout un peuple jouit de ce qui ne servait qu'aux plaisirs d'un

1. *De spect.*, 3.

seul homme[1]. » Il était surtout important que la mémoire de ces fêtes fût conservée et qu'on en transmît l'impression à ceux qui n'avaient pas pu les voir. C'est ce qu'a fait Martial et c'est lui aussi qui nous les rend encore vivantes aujourd'hui. Il faut lire son petit livre, malheureusement incomplet et mal ordonné[2], pour en avoir quelque idée. Comme elles durèrent cette fois cent jours de suite, et qu'il fallait tenir pendant si longtemps la curiosité publique éveillée, on était forcé de varier les spectacles. A ce qui en faisait le fond d'ordinaire, combats de gladiateurs, naumachies, courses de chars, exhibitions d'animaux féroces ou apprivoisés, chasses où l'on tuait jusqu'à neuf ou dix mille bêtes, on ajouta des plaisirs nouveaux ou moins usés. Cette fois l'attraction paraît avoir consisté surtout à représenter des événements tirés de l'histoire ou de la mythologie; c'était, par exemple, dans l'arène inondée, le combat naval entre les gens de Corinthe et de Corcyre, ou les jeux des Néréides sur les flots, ou Léandre qui traverse le Bosphore pour aller voir sa maîtresse, et qui semble dire aux ondes irritées : « Laissez-moi atteindre le rivage et ne me noyez qu'au retour. » Seulement, pour que le spectacle fût tout à fait au goût des Romains, il était bon d'y joindre quelques agréments auxquels on les avait accoutumés. On sait, par exemple, qu'ils aimaient à voir verser le sang; aussi ajouta-t-on aux tableaux les plus riants des dénouements lugubres. Dans un décor gracieux, qui rappelle le bois des Hespérides, Orphée charme la nature par ses chants; mais, quand on sup-

1. *De spect.*, 2.
2. Le *Liber de spectaculis* nous est parvenu très mutilé. Quand on le compare au récit que nous fait Dion Cassius de l'inauguration du Colisée, on ne doute pas qu'il n'ait été composé à cette occasion; mais il est possible que Martial en ait publié d'autres éditions où il a introduit quelques récits de jeux donnés plus tard par Domitien. Voir ce que dit Friedländer à ce propos.

pose que le public en a assez de voir des arbres et des rochers se mouvoir en cadence, on lâche une bête féroce qui met le malheureux en pièces. Le brigand Lauréolus était le héros d'une comédie fort appréciée des Romains; elle représentait un voleur aux prises avec la police et se moquant d'elle, ce qui est très populaire dans tous les pays du monde. La police, comme de juste, finit par être la plus forte et Lauréolus est mis en croix. Mais ce supplice paraissait trop lent aux spectateurs; il fallait qu'un ours de Calédonie se jetât sur le malheureux et l'achevât. La foule ne perdait rien de son agonie. « Le sang ruisselait de ses membres vivants. Sa chair tombait en lambeaux. Aucune partie de son corps ne conservait de forme humaine [1]. » Le plaisir que prend Martial à dépeindre ces horreurs nous fait deviner celui que la foule trouvait à les voir. — On a quelquefois peine à comprendre que le siècle des Antonins présente des contrastes si singuliers; on ne s'explique pas comment la morale si pure, si élevée, dont tant de personnes faisaient alors profession, pouvait se joindre à des sentiments si cruels. Le petit livre de Martial nous aide à résoudre ce problème. C'est qu'à côté de l'école des sages, qui prêchait l'humanité, il y avait celle de l'amphithéâtre qui apprenait à être féroce.

Le livre *Sur les spectacles* eut ce résultat pour l'auteur de le mettre en relations plus directes avec le prince. Il est vraisemblable que Martial, quoiqu'il fût toujours à la recherche de protecteurs, ne s'était pas encore adressé si haut. Vespasien était un bon bourgeois fort économe, et qui ne devait pas être d'humeur à faire beaucoup de frais pour encourager la poésie [2]. Les choses changèrent

1. *De spect.*, 7.
2. Nous savons pourtant par Tacite qu'il fit un jour cadeau au poète Saléius Bassus de 500 000 sesterces (100 000 francs); mais ce devait être une exception, car, dans le même chapitre, Tacite affirme que la poésie ne mène pas à la fortune.

avec Titus, qui se piquait d'être un homme du monde et de cultiver les arts de la Grèce. Il promit à celui qui l'avait chanté des récompenses qu'il n'eut pas le temps de lui donner, car il mourut peu après que les fêtes furent achevées. Naturellement Martial les réclama à son successeur. C'était Domitien, son frère, qu'on pouvait croire bien disposé pour la littérature, car il avait fait des vers dans sa jeunesse, et, selon Quintilien, « il n'avait cessé d'en faire que parce que les dieux ne trouvaient pas que ce fût une gloire suffisante pour lui, d'être le plus grand des poètes ». Martial espéra que la poésie avait enfin trouvé son Mécène, et dès lors il ne cessa d'accabler le prince de ses flatteries.

Une autre conséquence, et plus grave, de ce premier ouvrage, fut qu'il lui donna la pensée de publier tous ceux qu'il composerait dans la suite. Il avait dû faire un grand nombre d'épigrammes, depuis qu'il était à Rome, et elles avaient eu beaucoup de succès, puisqu'en tête du premier livre de celles que nous possédons il dit : « qu'il est connu dans tout l'univers ». Pourquoi donc ne les avait-il pas réunies et publiées comme il l'a fait plus tard? C'est sans doute qu'il n'attachait pas autant d'importance à ses œuvres avant d'avoir vu le cas qu'en faisaient les gens d'esprit. Elles étaient en général des pièces de circonstance, et il pouvait lui sembler qu'elles ne méritaient pas de survivre à ce qui leur avait donné l'occasion de naître[1]. Il ne s'adressait donc pas à un libraire : un jeune esclave, nommé Démétrius, scribe habile, qu'il avait chez lui, les recopiait de sa plus belle main, et elles étaient envoyées à celui pour qui elles

1. Il faut croire que cette opinion était générale puisqu'on blâma Stace d'avoir publié ses *Silves*, et qu'on trouva que c'était donner trop d'importance à des bagatelles; et pourtant les *Silves* étaient des pièces de grande allure, qui avaient souvent la forme épique, et qui méritaient de vivre. Si l'on était si sévère pour elles, que devait-on penser des petites épigrammes de Martial?

étaient faites. Dès lors elles lui appartenaient, et Martial n'aurait peut-être pas jugé convenable de les aller reprendre. Naturellement le personnage dont elles célébraient la générosité n'avait garde de les laisser se perdre. Il les lisait à ses amis, à ses connaissances, et les conservait précieusement. On savait bien que, si on en avait besoin, on les retrouverait chez lui et c'est en effet là que plus tard on les alla chercher. Quand Martial fut devenu tout à fait célèbre, un libraire bien avisé eut l'idée de recueillir les petits poèmes que leur auteur avait négligé de publier et en donna une édition. Martial, qui n'en fut pas fâché, se chargea de la recommander au public : « Tout ce qu'il m'est arrivé d'écrire quand j'étais jeune et presque enfant, des sottises dont j'ai perdu moi-même le souvenir, ami lecteur, si tu veux perdre quelques heures que tu pourrais mieux employer, tu les trouveras chez Quintus Pollius Valerianus : cet homme s'est promis d'empêcher qu'aucune de ces bagatelles que j'ai composées puisse périr[1]. » Mais si les pièces de Martial, même sans être publiées, ne couraient pas de risques d'être perdues, elles étaient exposées à d'autres dangers. Bien des gens, qui les avaient entendu lire dans les réunions mondaines dont elles faisaient les délices, les retenaient par cœur, puis les répétaient, et finissaient par se les attribuer. Il y en avait même qui les colportaient en province, où il était plus difficile de les convaincre de fraude, et se faisaient ainsi chez eux une réputation aux dépens de l'auteur véritable. Le seul moyen qu'il eût d'empêcher cette usurpation était de bien établir sa propriété et il ne pouvait le faire qu'en réunissant lui-même ses œuvres et en les donnant au public sous son nom. A partir de ce moment, il prit l'habitude de publier presque tous

1. I, 113.

les ans, chez Secundus, chez Atrectus, chez Tryphon, les libraires en vogue, un livre d'épigrammes, qui en contenait une centaine.

IV

L'épigramme. — La société romaine dans les épigrammes de Martial. — Types et portraits. — Les femmes. — Quels sont ceux à qui Martial adresse ses épigrammes.

Nous n'avons de Martial que des épigrammes, et probablement il n'a pas écrit autre chose; il semble s'être fait de ce genre une spécialité. On sait que ce mot avait, chez les anciens, une signification beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui. C'était proprement une courte inscription de quelques vers, et il désignait aussi bien l'épitaphe d'un tombeau ou la dédicace d'un autel que les malices qu'on crayonnait sur une muraille. Avec Martial, la satire y domine. Ce n'est guère plus chez lui qu'une petite pièce, vive, alerte, spirituelle, qui raconte plaisamment une anecdote, raille un travers ou met en saillie un bon mot. Comme l'intérêt y est surtout dans le trait qui la termine, le poète y prépare d'avance son lecteur, et, dès le début, tout se dirige vers la piqûre finale. Cette façon de procéder, qui est dans toutes un peu la même, risque à la longue de les faire paraître monotones, et, quand on en réunit un grand nombre à la suite les unes des autres, la monotonie y devient encore plus apparente. Martial, qui était un homme de goût, le sentait bien, aussi a-t-il grand soin de demander grâce pour elles. Dès le début, il avoue sans détour que tout n'est pas irréprochable dans ses ouvrages : « Il y a du bien, il y a du médiocre, il y a

encore plus de mauvais[1]. » Mais il ne faut pas être trop rigoureux pour des épigrammes. S'il y en a la moitié de bonnes, cela suffit : on doit pardonner aux autres. D'ailleurs, quel besoin de les lire toutes de suite? Trouvez-vous qu'il y en a trop? n'en lisez que quelques-unes; vous reprendrez le reste plus tard. — Le conseil est sage : Martial est un de ces auteurs qu'il ne faut prendre qu'à dose modérée, et par intervalles.

Mais le vrai moyen de trouver du plaisir à le lire, c'est de le remettre en son temps, de vivre un moment avec lui de sa vie et de celle des gens qu'il fréquentait. C'était une société riche, restreinte et choisie; il a grand soin de nous dire qu'il ne s'adresse pas à tout le monde : « D'autres écrivent pour la foule; moi, je ne tiens à plaire qu'à quelques personnes[2]; » il veut plaire à ces gens de goût, à ces gens d'esprit, qui sont habitués aux conversations légères, qu'un mot leste n'effarouche pas, qui pardonnent une sottise, quand elle est dite finement. Son livre lui semble mériter une autre fortune que d'être solennellement placé dans une bibliothèque, à côté des ouvrages de philosophie ou de science, et consulté de temps en temps par les gens graves. Comme il est mince de format, d'aspect agréable, peu gênant, on peut le mettre sous sa toge et l'en tirer, pour le lire, quand on se promène sous un portique; on l'emporte avec soi dans ces repas où se réunit la bonne compagnie, et, vers la fin du dîner, lorsqu'on est las de parler des cochers et des chevaux ou de raconter les nouvelles du jour, on passe aux dernières épigrammes de Martial et l'on s'en régale. C'est à peine si l'on change de sujet, car Martial aussi aime à parler de tout ce qui occupe la curiosité futile des désœuvrés du grand monde; il est partout question chez lui des petits incidents des

1. I, 16.
2. II, 86.

jeux publics, de la neige qui est tombée un jour au milieu de la représentation sans que l'Empereur ni le public aient quitté la place; de cet acteur qui a joué le rôle de Mucius Scævola et qui tient si bravement sa main sur le brasier enflammé; du lion qui mange son gardien et qui joue avec un petit lièvre qui s'est réfugié entre ses pattes; joignez-y les bons mots qui courent la ville, des anecdotes galantes, et quelques obscénités, qu'on demande aux dames de ne pas écouter pour être sûr qu'elles tendent l'oreille afin de les mieux entendre.

On ne peut pas dire que Martial nous apprenne des choses très nouvelles sur la société de son temps : il n'était pas assez libre d'en parler comme il l'aurait voulu ; dans sa situation, ayant besoin de tout le monde, il ne devait s'exposer à blâmer personne. Il proteste sans cesse contre ceux qui veulent trouver dans ses vers des allusions malicieuses; *ludimus innocue*. Un homme si timoré ne pouvait pas être un observateur bien profond. De peur de se compromettre, il reste dans les généralités de la morale ordinaire, il attaque les avares et les prodigues, ceux qui ne font rien et celui qui fait trop de choses; le riche, qui laisse croire qu'il est pauvre de peur qu'il ne soit forcé d'être généreux; le pauvre qui veut passer pour riche, et qui, le soir, pour payer les dépenses de la journée, met son anneau en gage; le parvenu insolent qui parle sans cesse de sa fortune, le coureur de testaments; le parasite à la recherche d'un dîner; le poète qui assassine tout le monde de ses vers, etc. Ce sont des figures vraies et vivantes, mais peu originales, et auxquelles il n'a pas donné beaucoup de relief. La peinture qu'il a faite des femmes n'est pas poussée au noir, comme chez Juvénal. Au fond, cependant, il les juge à peu près de même. On voit bien, à ce qu'il en dit, qu'elles se sont fort émancipées de la servitude et de la solitude d'autrefois,

elles vont dans le monde, elles accompagnent leur mari dans les festins; assises sur leurs hautes chaises, elles attendent les visiteurs, qui viennent leur apporter leurs hommages et leur apprendre les nouvelles. Ce qui fait leur indépendance, c'est qu'elles ont leur fortune à part, qu'elles gardent avec soin[1], afin de pouvoir l'emporter le jour du divorce, — et les divorces sont si fréquents! Pour administrer leurs biens, elles choisissaient un intendant, et si l'on en croit cette mauvaise langue de Martial, cet intendant était quelquefois un fort joli garçon : « Dis-moi, mon cher Marianus, qui est ce petit frisé, qui ne quitte jamais ta femme, qui s'appuie sur le dossier de sa chaise, et se penche sans cesse pour lui parler à l'oreille? Ses jambes sont épilées avec soin et des bagues légères courent à chacun de ses doigts. Tu me réponds que c'est son intendant. Pauvre sot, que tu es bien digne de jouer au théâtre les rôles de niais, à côté de Latinus. Ce ne sont pas les affaires de ta femme qu'il fait, mais bien les tiennes[2]. » On voit que les femmes ne se contentaient pas d'user de l'indépendance qu'elles avaient conquise; beaucoup en abusaient. Pour se bien prouver à elles-mêmes et convaincre tout le monde qu'il n'y a pas d'inégalité entre elles et les hommes, elles prennent leurs défauts, affichent leurs ridicules, envahissent leurs occupations; elles affectent de ne plus parler que grec, elles veulent paraître savantes et pédantes, elles étudient la philosophie, elles font des vers, et même des vers d'amour. L'une d'elles, Sulpicia, la femme de Calenus, est célèbre par des poésies terriblement passionnées; il est vrai qu'elles sont adressées à son mari, ce qui désarme les

1. Aux éloges que donne Martial à l'une d'elles qui a confondu sa fortune avec celle de son mari, on voit que c'était une très rare exception.
2. V, 61.



plus sévères. Martial l'admire comme tout le monde, il la compare à Sapho et à la nymphe Égérie. Mais, en parlant ainsi, il ne dit pas tout à fait ce qu'il pense : en réalité, ces talents que les femmes cherchent à se donner l'inquiètent. Il souhaite, quant à lui, que celle qu'il épousera, si jamais il se marie, ne soit pas trop savante; cette égalité qu'on veut établir entre l'homme et la femme ne lui dit rien de bon; et il reprend à son compte le mot du vieux Caton : Le jour où elles seront nos égales, elles seront nos maîtres :

Inferior matrona suo sit, Prisce, marito.
Non aliter fient femina virque pares.

Si l'on voulait compléter ce tableau de la vie mondaine que Martial laisse entrevoir, il faudrait placer à côté de la femme qui se pare, qui s'attife, qui se farde, « qui craint la pluie parce qu'elle se met du blanc, et le soleil parce qu'elle se met du rouge », son compagnon, l'homme à la mode, que le poète appelle le petit-maître ou le petit-frisé, *bellus homo, crispulus*. C'est un personnage assez nouveau dans la société romaine; on ne le connaissait guère à l'époque républicaine; aussi n'en est-il jamais question dans les comédies de ce temps. Peut-être le trouverions-nous dans les mimes du temps d'Auguste, où l'on mettait volontiers sur la scène la vie privée, où l'on voyait l'amant surpris par le retour imprévu du mari se cacher dans un coffre. Il y a déjà quelques traces de sa présence dans l'*Art d'aimer* d'Ovide, mais c'est Martial qui l'a dépeint au naturel. « Un petit-maître est un homme dont les cheveux sont partagés par une raie bien faite, qui sent toujours les parfums, qui chantonne, entre ses dents, les chansons de l'Égypte et de l'Espagne, et sait agiter ses bras épilés en cadence, qui ne quitte pas de toute la journée les chaises des dames et qui a toujours quelque chose à leur raconter

à l'oreille, qui leur lit les lettres qu'elles ont reçues de divers côtés et se charge d'écrire les réponses, dont la grande affaire est d'empêcher que son vêtement ne soit froissé par le coude du voisin, qui connaît les cancans de la ville et vous dira le nom de la femme dont un tel est amoureux, qui court les festins et peut réciter toute la généalogie du cheval Hirpinus [1]. » Voilà en quelques vers un portrait achevé et qui nous met le personnage sous les yeux.

On a bien eu raison de chercher à savoir qui sont les gens à qui Martial adresse ses épigrammes [2] : c'est à peu près toute la société distinguée de ce temps. On y rencontre d'abord les serviteurs, les affranchis du prince, c'est-à-dire ceux qui, sous son nom, gouvernent l'Empire; puis, ce qui reste de l'ancienne aristocratie, fort diminuée, très appauvrie par la tyrannie des Césars, et la noblesse nouvelle qui est en train de la remplacer; des gouverneurs de province, des généraux d'armée, des sénateurs qui possèdent depuis longtemps une grande situation; d'autres moins connus, mais qui pointent déjà, comme ce Palfurius Sura, l'ami de Trajan, à qui l'avenir réservait une si brillante fortune. Ajoutez-y de riches protecteurs des arts, des amateurs, des collectionneurs, des lettrés du grand monde, Silius Italicus, qui avait composé un poème épique, et cet Arruntius Stella, un roi de la mode, auteur de petits vers précieux, « dans lesquels il mettait autant de perles et de brillants qu'il en portait à ses doigts ». Tacite n'est pas dans la liste : c'était un trop grave personnage et qui devait un peu effrayer la muse folâtre de Martial; mais on y trouve

1. III, 63.
2. Giese, *De personis a Martiale commemoratis.* Voir aussi l'*index nominum*, que Mommsen a mis dans la seconde édition des lettres de Pline par Keil. Les personnages dont parle Martial se retrouvent souvent chez Pline.

son ami Pline le jeune, que le poète n'aborde qu'avec respect et qui le fait souvenir de Caton. Un des plus curieux, dans le nombre, est cet Antonius Primus, qui eut son heure de célébrité. Il était de Toulouse, et ses compatriotes, dans le patois de leur pays, l'avaient surnommé *Becco* (l'homme au grand nez). Condamné sous Néron pour crime de faux, il avait trouvé moyen de se remettre en selle, et, à la mort d'Othon, il commandait une légion dans l'armée de Pannonie. Il se déclara résolument pour Vespasien, se jeta sur l'Italie, quoiqu'il eût reçu l'ordre de n'en rien faire, battit Vitellius, malgré tout le monde, pilla et brûla Crémone et prit Rome d'assaut. Ses soldats l'adoraient et ne voulaient suivre que lui; il les fascinait par son audace, par sa faconde. Dans les conseils de guerre, il parlait plus haut que les autres, de manière à être entendu par les centurions, hors de la tente. Au plus fort de la mêlée, il courait les rangs, trouvant un mot à dire à chacun, encourageant les braves, traitant les lâches de *pékins* (*pagani*), toujours prêt, s'il les voyait faiblir, à prendre l'aigle et à se jeter sur l'ennemi. C'était un de ces héros d'aventures dont les partis se servent pendant la lutte et qu'on éloigne après le succès. Celui-là, la guerre finie, disparaît de l'histoire et nous ne saurions pas ce qu'il est devenu, si nous ne le retrouvions dans Martial. Il était retourné à Toulouse et y vieillissait tranquillement; mais, comme il ne lui déplaisait pas qu'il lui arrivât encore, dans sa retraite, quelque bruit de la vie de Rome, il lisait les épigrammes de Martial; le poète avait soin de les lui adresser lui-même, en lui faisant remarquer qu'un livre a plus de prix quand il vient directement de l'auteur que si on l'achetait chez le libraire. Ce personnage mérite vraiment de n'être pas oublié : c'est le premier Gascon dont on ait gardé la mémoire.

V

Stace et Martial. — Juvénal. — Ce qu'il a de commun avec Martial. — En quoi il en diffère.

Parmi les personnes importantes de cette époque, il y avait deux grands poètes : Stace et Juvénal. Martial n'a jamais dit un mot du premier, quoique assurément il dut le connaître; il était l'ami intime de l'autre.

Les destinées de Martial et de Stace offrent des ressemblances surprenantes. Tous deux étaient nés hors de Rome et fort attachés à leur pays d'origine qu'ils n'ont cessé de regretter; tous deux sont revenus y mourir. A Rome, tous deux ont fait le même métier : ils essayaient de vivre de la libéralité du prince ou des gens riches, et ni l'un ni l'autre n'y a réussi. Ils étaient donc rivaux, et rivaux auprès des mêmes personnes. Presque tous les noms qu'on vient de citer à propos des épigrammes de Martial se retrouvent dans les *Silves* de Stace. Ils ont prodigué aux mêmes personnes les mêmes flatteries; ils ont très souvent traité les mêmes sujets. Tous deux ont chanté le mariage de Stella, pleuré la mort de Glaucias, l'esclave chéri d'Atedius Melior, célébré la naissance de Lucain, décrit les bains de Claudius Etruscus ou cette charmante statue de Lysippe que Nonius Vindex était si fier de posséder, fait des vers pour Earinus, un jeune eunuque du palais, qui venait de couper ses cheveux et en faisait don au temple d'Esculape, à Pergame. Ce n'est pas le hasard qui les a fait se rencontrer ainsi. Ils avouent qu'ils travaillaient sur commande, et ceux qui les payaient trouvaient un plaisir piquant à faire lutter ensemble deux poètes célèbres, comme fit chez nous la duchesse d'Orléans quand elle engagea Corneille et Racine à composer leur *Béré-*

nice. On est donc sûr qu'ils ont connu les mêmes personnes et fréquenté les mêmes maisons : comment se fait-il qu'ils n'aient jamais parlé l'un de l'autre?

Ce qui peut expliquer ce silence, indépendamment de la jalousie très naturelle entre des gens qu'on se plaisait à mettre aux prises, c'est que leur caractère était très différent et que, s'ils faisaient le même métier, ils ne le faisaient pas de la même manière. Martial y apporte une sorte d'ingénuité, quelquefois même une franchise un peu brutale. Ces compliments qu'il distribue, il trouve tout naturel qu'on les lui paie, et si le salaire se fait attendre, ou lui semble trop maigre, il se plaint ou se fâche. « Quelqu'un dont j'ai fait l'éloge, dit-il à un ami, feint de l'ignorer et fait comme s'il ne me devait rien : je suis volé [1]. » Stace n'a pas la même attitude; en réalité, il est prêt à faire tout ce qu'on lui demande, comme Martial; si son protecteur le désire, il pleurera, avec la même émotion, la mort de sa femme, de son mignon ou de son perroquet; mais en apparence au moins il y met plus de façon. Il se garde bien de laisser entendre qu'il compte tirer quelque profit de sa complaisance; il voudrait nous faire croire que les personnes auxquelles il s'adresse sont des amis, que c'est uniquement pour sa satisfaction personnelle qu'il chante leurs douleurs ou leurs joies, qu'il vit dans leur familiarité. S'il détaille les beautés de leur villa, c'est qu'on l'y a retenu, un jour qu'il passait pour aller ailleurs. Il vante les objets d'art qu'on admire chez eux, parce qu'il les a vus dans un dîner où on l'avait convié. Une fois même, il semble dire qu'il ne fait pas des vers pour tout le monde, et qu'il faut en être digne et en comprendre le prix. C'est qu'il a un grand sentiment de lui-même et qu'il respecte en lui la poésie épique, dont

1. V, 36 : *Imposuit*, proprement et familièrement : « Il m'a mis dedans. »

il est fier d'être un des plus nobles représentants. Songez que c'était un improvisateur de tempérament, presque de naissance, puisqu'il était Napolitain, et qu'il s'est imposé la tâche de composer une épopée qui lui a coûté douze ans de travail. Avoir fait la *Thébaïde*, c'est une sorte de dignité qu'il ne veut pas compromettre; c'est une gloire aussi, qui, dans la hiérarchie de la poésie, doit le mettre au-dessus des simples faiseurs d'épigrammes. Il est assez naturel que cette haute opinion qu'il avait de lui, il l'ait fait sentir aux autres, et que Martial en ait été froissé.

Au contraire, Martial paraît s'être très bien entendu avec Juvénal. Dans une des pièces qu'il lui adresse, il compare leur amitié à celle de Thésée et de Pirithoüs, de Castor et de Pollux, d'Oreste et de Pylade. Comment avait pu se former une liaison aussi étroite? Au premier abord on ne le voit guère et l'on ne saisit entre eux que des contrastes. Les personnes que l'un accable de compliments sont précisément celles qui déplaisent le plus à l'autre. On a peine à se figurer Juvénal écoutant tranquillement les épigrammes où son ami célèbre le *Dieu* Domitien, où il flatte si bassement ses serviteurs, et, parmi eux, ce Crispinus, métis de Grec et d'Égyptien, que le satirique ne se lasse pas de déchirer : *Ecce iterum Crispinus*. Le jugement qu'ils portent sur leur temps est tout à fait contraire. Tandis que Juvénal proclame « que la corruption est à son comble, et qu'il n'y a plus de progrès à faire; qu'en fait de vice, il défie l'avenir de rien imaginer de nouveau », Martial trouve qu'à tout prendre, le siècle où il vit est une époque heureuse, et que, si seulement on payait un peu mieux les poètes, il n'y aurait rien à souhaiter. « Quand Rome a-t-elle été plus glorieuse, plus tranquille? Quand a-t-on joui de plus de liberté[1]? » C'est au

1. V, 19.

point que Caton, s'il revenait, reviendrait césarien [1]. Entre les deux, comme on le voit, l'opposition est complète. Cependant en cherchant bien, on aperçoit un point, — un seul, — sur lequel ils s'accordent. Juvénal affirme que, s'il s'est mis sur le tard à écrire des vers et à les publier, c'est qu'il avait une revanche à prendre contre tous les méchants ouvrages qu'on lui avait fait écouter dans les lectures publiques, et il en prend occasion pour railler ces *Télèphes*, ces *Orestes* interminables, avec leurs descriptions de tempêtes, leurs descentes aux enfers et toutes ces vieilleries qu'on fait subir à des auditeurs trop complaisants. Martial, non plus, ne peut souffrir ces longs et lourds poèmes et ne cesse de s'en moquer, d'autant plus que les auteurs se croyaient en droit de le mépriser, parce qu'il n'avait écrit que de petites pièces sans conséquence. Il répond à leur mépris, en déclarant que personne ne peut supporter ces épopées qui chantent en huit ou dix mille vers les aventures de Médée ou d'Agamemnon : « Ce sont des ouvrages qu'on affecte d'admirer, quand il y a du monde, mais qu'on ferme, dès qu'on est seul [2]. »

Non seulement ces épopées lui semblent ennuyeuses, mais il leur fait un reproche plus grave, sur lequel il faut insister, car il nous fera mieux connaître le fond de ses opinions et mieux comprendre l'originalité de son talent. Ces sujets mythologiques étaient si anciens, ils avaient tenté, en Grèce et à Rome, un si grand nombre de poètes, on les avait ressassés de tant de manières qu'il était bien difficile à celui qui voulait les reprendre de rien imaginer de nouveau. Dès qu'il se met au travail, les souvenirs de ce qu'on a fait avant lui se réveillent dans sa mémoire; ils l'obsèdent, ils le gênent, ils s'interposent entre lui et les sentiments qu'il veut

1. XI, 5 : *si Cato reddatur Cæsarinus erit.*
2. IV, 49 : *laudant illa, sed ista legant.*

peindre, si bien qu'il ne peut plus se mettre directement en contact avec la nature et la vérité. Il ne trouve plus à dire que des réminiscences, et son œuvre, quoi qu'il fasse, est toute d'artifice et de procédé. Voilà ce que Martial ne peut souffrir, ce qui est absolument contraire à sa nature et à sa méthode. Il oppose volontiers les plaisanteries piquantes de ses épigrammes, où la société de son temps aime à se reconnaître, à ces longs et puérils poèmes que le maître d'école déclame à ses élèves de sa voix enrhumée, « et qui font le tourment de la jeune fille déjà grande et du bon petit enfant[1] ». — « Quel plaisir, ajoute-t-il, peut-on prendre dans des livres pleins de ces sottises solennelles? Lis plutôt ceux où la vie semble te dire : Me voilà. Chez moi tu ne trouveras ni Centaures, ni Harpies, ni Gorgones; mais à chaque page, l'homme y respire et vit. » L'homme, la vie, *homo*, *vita*, ces mots dont il se sert volontiers, sont ce qui caractérise le mieux son œuvre. Aucune autre, dans la littérature latine, n'est plus vivante et plus sincère. Il n'use guère des idées générales, qui sont le fond de la poésie de son temps; il n'a jamais recours à ces descriptions vagues dont tout le monde se contente autour de lui. Tout se tourne, dans ses ouvrages, en détails exacts et précis. Il nous apprend heure par heure comment un grand seigneur emploie sa journée; il nous guide successivement dans tous les quartiers où un parasite espère trouver quelqu'un qui l'invite à dîner : on pourrait refaire la route après lui. Quand il flâne par les rues de Rome, il note les gens qu'on y rencontre d'ordinaire, les marchands d'allumettes soufrées, ceux qui débitent des salaisons ou des pois chauds, ceux qui vont offrir dans les cabarets leurs saucisses fumantes, les mendiants de toute espèce, depuis le petit

1. VIII, 3. Ces vers de Martial prouvent que dans les écoles romaines les garçons et les filles étaient souvent réunis.

Juif que sa mère a dressé à demander l'aumône jusqu'au pauvre naufragé qui raconte d'une voix lamentable la tempête où il a pensé périr et montre le tableau qui la représente. C'est ainsi qu'il se complaît à énumérer les petits faits qui nous mettent sous les yeux la vie de tous les jours [1]. Stace agit autrement. Comme il souhaite avant tout élever et ennoblir son sujet, il évite le plus qu'il peut ces détails qui lui paraissent grossiers, et s'empresse d'avoir recours à quelqu'une de ces lourdes machines dont l'usage de la poésie épique lui a donné le goût; à propos d'un événement ordinaire, un départ ou une arrivée, un mariage, les embellissements d'une villa, la construction d'un chemin public, il évoque les légendes antiques, fait paraître et parler les dieux, et nous jette résolument en dehors de la réalité. — C'est tout juste l'opposé de Martial.

Quant à Juvénal, on peut affirmer, quoique les apparences soient contraires, qu'il est bien au fond de la même école que son ami. Nous avons vu qu'il professait, comme lui, la haine des grandes épopées mythologiques, et que c'est la raison qu'il donne pour expliquer qu'il se soit mis à faire des vers. Il lui en est resté une rancune amère contre la mythologie; jamais il ne parle d'aucun dieu, même des plus grands, sans laisser échapper quelque irrévérence, et il a toujours un ton

1. Il est naturel que ces peintures réelles de la vie d'autrefois qu'on trouve chez Martial aient souvent rappelé la vie d'aujourd'hui. Ces sortes d'applications se font d'elles-mêmes. On lit dans le *Ménagiana* : « Il n'y a point de poète latin où il y ait tant de choses qui puissent tomber dans la conversation que dans Martial. On y trouve tout. Là-dessus une personne me demanda un jour si j'y trouverais le manteau de M. de Varillas. Je répondis sur-le-champ et sans hésiter :

Dimidiasque nates gallica palla tegit. »

Je prends cette citation dans l'*Essai sur Trajan* de M. de La Berge, qui contient une appréciation très juste et très fine de Martial.

d'ironie quand il raconte les légendes les plus respectables. On ne peut guère douter non plus qu'il ne partage le goût de Martial pour tout ce qui est la vérité et la vie; mais, comme il va volontiers à l'extrême, ce n'est pas tant l'expression vraie qu'il aime que l'expression crue. Je ne crois pas qu'il y ait, dans la littérature latine, un tableau d'une réalité plus repoussante que celui de la vieillesse, dans la dixième satire. Seulement, le réalisme de Juvénal a quelque chose de violent et d'outré, tandis que celui de Martial consiste simplement à voir les choses comme elles sont, et à les dire comme il les voit. C'est que Juvénal avait été trop longtemps l'élève et l'émule des rhéteurs; le pli était pris, quand il donna son congé à la rhétorique; il voulut l'abandonner, mais elle ne le quitta pas. Elle se montre chez lui par l'ampleur et l'emphase dans les développements, par les exagérations du langage, par une chaleur un peu extérieure et factice, surtout par une certaine façon de choisir pour sujets de véritables thèses et de les traiter comme on faisait dans les écoles, en entassant un peu au hasard les raisons bonnes ou mauvaises et en se préoccupant plus de frapper fort que de frapper juste. Mais si d'ordinaire il subit la rhétorique, par moments aussi, il lui résiste. C'est du moins ainsi que j'explique certains passages fort singuliers de ses ouvrages dans lesquels une tirade passionnée, où il semble avoir mis son âme, tourne court tout d'un coup et s'achève par une plaisanterie inattendue [1]. Ce revirement rapide n'est-il pas une précaution qu'il prend contre lui-même, parce qu'il sent que son sujet l'entraîne, qu'il craint de n'être plus maître de lui et qu'il a peur de déclamer! Il se décide alors à se couper volontairement les ailes et, plutôt que de laisser son inspira-

1. Voir surtout : *Sat.*, I, 79-80, et *Sat.*, VIII, 85-86.

tion s'achever en déclamation, il la tourne en raillerie. S'il en est ainsi, on ne doit pas voir, comme on l'a fait, dans ces brusques changements de ton un démenti qu'il se donne; ils sont plutôt la suite de la lutte qui se livre chez lui entre son goût de lettré et ses habitudes de rhéteur.

Nous ne trouvons rien de pareil chez Martial. Pour rester simple et naturel, il n'avait pas d'effort à faire, c'est sa nature même, et il pouvait dire avec une entière assurance que toute sorte d'enflure est absente de ses livres :

A nostris procul est omnis vesica libellis [1].

C'était un mérite rare à l'époque où il vivait. De tous les écrivains de l'Empire, je n'en connais guère que deux qui aient su se garder aussi complètement de la rhétorique : Pétrone et lui.

VI

Triste condition des poètes de ce temps. — Comment pouvaient-ils vivre? — Les lectures publiques. — Nécessité d'avoir des protecteurs. — Le poète chez le protecteur. — *Salutatio* du matin. — La sportule. — La littérature se met sous la protection de l'empereur.

Je crains bien d'avoir donné une idée peu favorable de Martial, quand j'ai dit tout à l'heure qu'il n'avait pas d'autre métier que d'adresser aux gens riches des compliments qu'on lui payait et qu'il n'en éprouvait aucune honte. C'est malheureusement ce qui ressort de la lecture de ses épigrammes. A la manière dont il provoque

1. IV, 49.

les libéralités de ses protecteurs, on voit bien qu'il ne se doutait pas qu'on lui en ferait un jour un reproche. Il n'attend pas qu'on lui donne; il ne se lasse pas de demander, il crie toujours misère : il lui faut de l'argent pour désintéresser ses créanciers, pour payer son terme, pour renouveler sa garde-robe quand elle est usée. Sans compter qu'on ne le satisfait pas aisément et qu'une libéralité qu'il reçoit semble lui donner le droit d'en solliciter une autre. Le chambellan de l'empereur, Parthénius, lui ayant fait cadeau d'une belle toge, sa reconnaissance et son admiration ne connaissent pas de bornes : c'est une merveille à laquelle rien ne peut s'égaler, nulle part on n'en pourrait trouver de pareille; « elle est plus blanche que le lys et que la fleur du troène fraîchement éclose. » Mais tout d'un coup il lui vient un scrupule qu'il ne peut s'empêcher d'exprimer. N'est-il pas à craindre que la beauté de la toge ne fasse paraître son vieux manteau trop laid? — Ce qui est une manière de demander aussi un manteau[1].

Pour ne pas lui être trop sévère, songeons à ce qu'était alors la situation des gens de lettres. On est tenté de la croire brillante, quand on se souvient du goût que cette société témoignait pour la littérature et du grand nombre de ceux qui la cultivaient; en réalité, elle a rarement été plus misérable. Un poète, par exemple, n'avait guère le moyen de vivre de sa plume. Le théâtre lui était fermé depuis qu'on n'y représentait

1. VIII, 23. Ailleurs, en remerciant son ami Stella d'avoir fait réparer le toit de sa petite villa endommagé par l'hiver, il lui dit « que, puisqu'il a couvert la maison il devrait bien aussi couvrir le propriétaire ». On s'explique cette insistance de Martial à demander des vêtements, quand on sait que la nécessité où il était de se mettre en grand habit tous les matins pour aller saluer le patron lui faisait user quatre toges par an. C'était une grosse dépense.

plus que par exception des comédies et des tragédies; à la vérité, il pouvait mettre en vente ses ouvrages, et, s'il avait du talent, il était sûr qu'ils auraient des lecteurs; mais, quand ils se vendaient bien, le profit n'était pas pour lui. L'idée n'était venue encore à personne qu'un livre appartient à celui qui l'a fait, aussi bien qu'un champ où une maison à ceux qui les possèdent, et que l'État doit lui en garantir la propriété. On pouvait, dès qu'il avait paru, s'en procurer un exemplaire, le faire copier autant de fois qu'on voulait, et donner à ses amis ou vendre au public ce qu'on ne gardait pas pour soi. Dans ces conditions, ç'aurait été une duperie pour un libraire d'acheter cher une œuvre que tout le monde, le lendemain, avait le droit de reproduire et de répandre. On comprend donc qu'il ait très peu payé, ou même qu'il n'ait pas payé du tout, l'ouvrage que l'auteur lui apportait[1]. De cette façon, il ne partageait le bénéfice avec personne et faisait de bonnes affaires. Le commerce de la librairie, dont il n'est presque pas question avant l'Empire, était devenu alors florissant. Martial avait à Rome un certain nombre d'éditeurs, dont il cite le nom et donne l'adresse : il est probable que chacun d'eux vendait ses épigrammes sous des formats et à des prix différents. L'un, Secundus, qui demeurait derrière le temple de la Paix, en avait fait une édition commode, en petit format qui ne pesait pas à la main, et qu'on pouvait emporter en voiture. Au contraire, Atrectus, qui possédait, près du Forum de César, une belle boutique, avec une façade où s'étalaient les noms de tous les auteurs à la mode, tenait surtout des ouvrages de luxe, « dont la couver-

1. Th. Birt (*Das antike Buchwesen*) croit que les auteurs tiraient quelque honoraire de leurs ouvrages. L. Haenny (*Schriftsteller und Buchhändler in alten Rom*) pense qu'ils n'en tiraient rien; et je crois bien que les textes lui donnent raison.

ture était soigneusement polie à la pierre ponce et rehaussée de pourpre ». Un livre des épigrammes de Martial se payait chez lui quatre deniers (3 fr. 20). Tryphon, qui fut aussi l'éditeur de Quintilien, était, ce semble, bien moins cher. Martial dit que pour un de ses livres il se contentait de prendre quatre ou même deux sesterces (40 centimes); il est vrai qu'il s'agit des *Xenia*, une plaquette de peu d'importance, qui contient tout juste deux cents devises pour les cadeaux des Saturnales : même en les donnant à si bon compte, Tryphon trouvait moyen d'y gagner. Ajoutons que ce n'était pas seulement à Rome que les livres de Martial se vendaient, on les expédiait en province, où ils étaient fort appréciés. Mais, de ce commerce lucratif, rien ne revenait au pauvre poète. C'est lui qui nous l'apprend, et, quoiqu'il paraisse résigné d'ordinaire à cette injustice, il ne peut s'empêcher cette fois d'en parler avec quelque amertune : « On dit que mes vers sont chantés dans la Bretagne; mais à quoi cela me sert-il? Ma bourse n'en sait rien [1]. »

Les autres moyens, par lesquels les poètes cherchaient alors à se faire connaître, n'étaient pas plus favorables à leur fortune. Par exemple, les lectures publiques, dont on usait beaucoup, coûtaient cher et ne rapportaient rien. Il fallait se procurer une salle et la meubler, louer les chaises qu'on plaçait dans l'orchestre, les bancs, qui figuraient les gradins, la chaire où s'asseyait le lecteur; il fallait lancer des invitations et les renouveler plus d'une fois pour rafraîchir la mémoire des invités. Non seulement les auditeurs ne payaient pas, mais on en payait souvent quelques-uns pour applaudir aux bons endroits. Stace n'avait pas besoin de recourir à ce procédé; son succès était sûr. Quand

1. XI, 3.

il lisait sa *Thébaïde*, c'était une joie pour tous les lettrés de Rome et les applaudissements ébranlaient la salle : ce qui ne l'empêchait pas, nous dit Juvénal, lorsqu'il revenait chez lui, de n'avoir pas de quoi manger[1]. Les concours littéraires, qui s'étaient beaucoup multipliés, et dans lesquels, depuis Néron, la poésie avait une place, ne donnaient guère plus de profit : on y distribuait surtout au vainqueur des couronnes et des palmes. Le père de Stace, qui avait remporté des prix à tous les jeux de la Grèce, n'en était pas moins forcé d'ouvrir une école pour vivre.

Tout cela, Martial le savait d'avance; il ne se faisait aucune illusion sur le profit qu'il pourrait tirer de la vente de ses livres, et il ne paraît pas qu'il ait jamais cherché les récompenses des concours littéraires. La seule ressource sur laquelle il comptait était celle dont avaient usé tous les poètes avant lui, la libéralité des gens riches, et nous avons vu qu'il la sollicitait sans aucune honte. Aujourd'hui, nous sommes devenus plus délicats, et l'idée que nous nous faisons de la dignité de l'homme de lettres nous rend ces sollicitations de Martial très choquantes. Mais n'oublions pas que ces scrupules sont assez récents; notre XVIIe siècle ne les connaissait pas. Les écrivains n'avaient alors aucune répugnance à recevoir des pensions ou des présents des grands personnages, à vivre à leur table et dans leurs hôtels, à faire partie de leur suite. Corneille disait de lui-même « qu'il avait l'honneur d'être à M. le Cardinal »; et parmi ceux qui formèrent d'abord l'Académie, beaucoup étaient fiers d'être appelés « les domestiques de M. le Chancelier ». J'ajoute que les gens de lettres de nos jours ne sont pas devenus aussi indépendants qu'ils le disent; ils ont surtout changé de

1. Juvénal, VII, 82.

servitude. Esclaves du public, ils épient ses goûts, préviennent ses désirs, et il n'en manque pas qui sont prêts à toutes les bassesses pour le satisfaire. D'ailleurs, ce qu'il peut y avoir de blessant dans cette situation des écrivains à la solde des gens riches était alors en partie couvert et voilé par l'antique institution de la clientèle. Elle existe dans tous les pays aristocratiques, respectée, honorée, reposant sur des services réciproques et des liens de mutuelle affection. Le client, à Rome, n'est pas un serviteur, il fait partie de la famille; le patron n'est pas un maître, c'est presque un père. L'homme de lettres, quand il se produisit à Rome pour la première fois, n'avait pas de place dans le cadre de cette société fort peu lettrée. L'arrivée de cet intrus n'avait pas été prévue et l'on ne savait où le mettre. Scipion trancha la question en introduisant Ennius dans sa clientèle [1]. Les rapports entre le poète et son protecteur profitèrent de la cordialité qui régnait ordinairement entre le client et le patron. Ennius fut enseveli dans la tombe du grand Scipion; Térence vivait familièrement avec Scipion Émilien, et Attius avec Brutus Callæcus. Le poète rendait en beaux vers, en conversations agréables et instructives, ce qu'il recevait de la générosité du grand seigneur. Cette réciprocité ne semblait ni chez le protecteur une tyrannie, ni chez le protégé un esclavage.

Malheureusement l'Empire amena, là comme ailleurs, de grands changements. Les comices populaires ayant été supprimés, le patron eut moins besoin de recourir aux bons offices de ses clients. Les liens entre eux se relâchèrent, et, avec le temps, il ne resta de l'antique clientèle que ses formes extérieures. Elle ne consista plus guère que dans la *salutatio* du matin et dans la distribution de vivres ou d'argent, qui en était la suite.

1. Ennius avait placé, dans son poème, le portrait du bon client. On prétendait qu'il avait voulu se peindre lui-même.

Ce sont des détails bien connus, mais dont il faut dire un mot, car Martial y revient sans cesse. Vers la première ou la seconde heure du jour (de cinq à sept heures du matin), le client venait apporter son hommage au patron. Il devait donc, s'il demeurait loin, se lever avant l'aurore. Il lui fallait ensuite se vêtir de la toge, c'est-à-dire de l'habit de cérémonie. Or la toge est un vêtement fort incommode, surtout pendant l'été : Juvénal prétend que, dans les villes de l'Italie où l'on ne se gêne pas, on ne la porte plus que quand on est mort, pour être enseveli décemment. Ainsi vêtu, il se met en route par les rues étroites et glissantes de la ville aux sept collines. Il a beau se presser, si son patron est un homme d'importance, il risque de trouver le vestibule rempli et la porte encombrée; il lui faut alors intriguer auprès des esclaves, subir leurs rebuffades, leur donner la bonne-main, pour être placé au bon rang. Enfin, son tour arrive après bien des retards et des affronts, il est admis à défiler devant le maître, qui attend les visiteurs dans son atrium, et à lui faire un salut solennel. Il passe ensuite chez l'intendant, qui lui donne ce qu'on appelle la *sportule*. C'était un cadeau, qui paraît avoir varié, selon les temps, d'importance et de nature; à ce moment, il consistait en une somme de dix sesterces (deux francs à peu près). La sportule distribuée, la corvée n'était pas finie. Le patron était bien aise de montrer au public la cohue de ses clients et de s'en faire honneur; il monte en litière, pour aller au Forum, traînant après lui les malheureux, qui, les pieds dans la boue, avec leur toge crottée, se font un passage au milieu de la foule et le suivent comme ils peuvent. Ce n'est pas que le patron lui-même prît un grand plaisir à ces visites matinales; il y paraissait souvent à moitié réveillé, et, tout engourdi de l'orgie de la veille, il avait peine à ouvrir les yeux et à répondre au salut qu'on lui

faisait, mais il tenait beaucoup à cet hommage qui rappelait son ancienne importance et qui en était presque le dernier débris. On était sûr de lui causer un plaisir sensible en venant le matin grossir le cortège de ses clients; aussi y voyait-on même de grands personnages, quand ils avaient quelque service à lui demander, des préteurs, des consulaires, qui se mettaient sans façon dans la foule, et venaient recevoir la sportule.

Martial non plus n'y manquait pas; il avait trop besoin des riches et des puissants pour risquer de leur déplaire. Ce n'était pas pourtant la sportule toute seule qui l'attirait chez eux; elle n'aurait pas suffi pour le faire vivre, et il attendait de ses protecteurs des faveurs plus importantes. Le souvenir des dix millions de sesterces (deux millions de francs) que Virgile tenait, dit-on, de la libéralité de ses amis, surtout le bien de la Sabine qu'Horace avait reçu de Mécène, et qui l'a rendu si heureux, ne quittait pas la mémoire des poètes romains : c'était le rêve de tous les jeunes gens, qui, au sortir de l'école, se jetaient dans la littérature, et, malgré tous les mécomptes de la vie, ils n'y renonçaient jamais. Malheureusement, il n'y avait plus de Mécène. Depuis les Sénèques et les Pisons, la race s'en était perdue. Avec Vespasien, Rome s'était mise à un régime d'économie bourgeoise. Juvénal vit bien que, du moment que les grands seigneurs renonçaient à mener leurs existences fastueuses, les poètes ne pouvaient plus guère compter sur les libéralités d'autrefois; et, comme il savait que la poésie ne pouvait pas vivre de ses ressources propres, il lui conseilla d'implorer l'aide de l'empereur :

Et spes et ratio studiorum in Cæsare tantum.

Martial n'avait pas attendu le conseil de son ami pour se tourner de ce côté. Quand il vit qu'aucun de

ceux auxquels il prodiguait ses compliments, ni Regulus, ni Silius Italicus, ni Atedius Melior, ni Arruntius Stella, n'étaient aussi généreux pour lui qu'il l'avait espéré, il s'adressa à l'empereur, et, comme c'était assez son habitude, et qu'il craignait que, dans ce concert bruyant d'adulations, sa voix ne risquât de se perdre, s'il ne criait plus fort que les autres, il alla du premier coup à l'extrême et le combla d'éloges impudents. Il célébra pompeusement ses victoires, qui n'étaient le plus souvent que des défaites déguisées; il le félicita d'être « le restaurateur des mœurs publiques », quoiqu'il sût très bien que cet auteur de lois rigoureuses contre l'adultère des autres avait été l'amant de sa nièce. Il déclara que c'était le plus doux des hommes, au moment où il venait de faire mourir Rusticus, Senecio et le fils d'Helvedius Priscus; qu'on n'avait jamais été plus libre, quand il exilait tous les professeurs de philosophie, pour les punir de quelques réflexions morales qui lui étaient importunes; il l'appela : « Notre seigneur et notre Dieu », parce qu'il savait que ce titre lui faisait plaisir; enfin il eut l'audace de dire que si Jupiter et l'empereur l'invitaient à dîner le même jour, il irait au Palatin. Il en fut pour ses avances : Domitien s'obstina à ne pas l'inviter. Il n'en obtint que quelques-unes de ces faveurs légères, qui ne coûtent rien à celui qui les donne et rapportent peu à celui qui les reçoit[1]. Mais il était tenace et ne se décourageait pas vite. Il raconte qu'un jour qu'il se plaignait à Minerve, la protectrice de Domitien, que l'empereur lui eût refusé quelques milliers de sesterces qu'il lui demandait : « Sot que tu

1. Notamment le *jus trium liberorum*, c'est-à-dire la jouissance des privilèges de ceux qui avaient trois enfants vivants et le tribunat honoraire, qui donnait le titre de chevalier romain. Martial prétend même que par son influence il avait obtenu pour d'autres personnes ces mêmes avantages.

es! répondit la déesse, ne dis pas qu'il te les refuse : il ne les a pas encore donnés[1]. »

Il en était là, ne se lassant pas de recommencer ses flatteries et ses prières, harcelant de ses requêtes les favoris du maître et le maître lui-même, et comptant toujours qu'elles finiraient par être écoutées, lorsqu'un matin de l'année 96, Domitien fut assassiné, dans sa chambre, par ses plus intimes serviteurs.

VII

Renommée de Martial. — A Rome. — Dans les provinces. — Sa misère. — Regrets de la campagne. — Retours de fierté. — Mort de Domitien. — Il se décide à quitter Rome.

A ce moment, la situation de Martial nous semble assez brillante, quoiqu'il en paraisse moins satisfait que jamais. D'abord sa réputation n'est pas contestée à Rome; on le lit, on l'admire, et il peut dire sans exagération qu'il est dans toutes les mains; il y a même des gens d'esprit qui savent ses épigrammes par cœur et se font un succès en les plaçant à propos dans les réunions mondaines. Mais ce qui le rendait plus fier que le reste, c'est la vogue dont ses œuvres jouissaient dans les provinces. Rome était toujours la grande ville dont Cicéron disait déjà « qu'on ne peut vivre qu'à sa lumière ». On ne la quittait pas sans regret, et de loin on avait toujours les yeux sur elle. César, pendant ses campagnes, y entretenait des correspondants, chargés de lui faire parvenir, jusqu'au fond de la Gaule, les plaisanteries des mimes, et les bons mots de Cicéron.

1. VI, 10.

Pour tous les Romains, exilés dans les fonctions publiques, légats de légions, gouverneurs de provinces, procurateurs chargés de gérer les propriétés des princes ou les finances de l'État, même pour les simples centurions et préfets de cohortes, c'était une bonne fortune de recevoir les épigrammes de Martial, qui leur mettaient sous les yeux les moindres incidents de la vie romaine. Le plaisir qu'ils trouvaient à les lire était partagé par la haute société provinciale, qui ne parlait plus que latin, qui voulait se tenir au courant de ce qui se faisait ou se disait à Rome. Quand Martial apprenait que ses vers étaient lus et répétés non seulement dans les villes de la Gaule, mais sur les bords du Danube et jusqu'au milieu des brouillards du Rhin et de la Bretagne, il ne pouvait s'empêcher de dire avec complaisance : « Je suis donc quelque chose; *nonnihil ergo sumus*[1] ! »

Sa situation matérielle était aussi devenue meilleure; nous en avons des preuves certaines. Il avait très longtemps habité un appartement, qu'il louait, au troisième étage d'une maison située sur les rampes du Quirinal, tout près du temple de Flora. Dans les dernières années, nous voyons qu'il est propriétaire d'une petite maison à lui, pour laquelle il demande à l'empereur une concession d'eau, prise à l'aqueduc de l'*Aqua Marcia*. De tout temps il a possédé un petit champ à Nomentum que peut-être il tenait de la libéralité des Sénèques[2]. Pour s'y rendre, il lui fallait louer une voiture; vers la fin, il y est conduit par des chevaux qui lui appartiennent : c'est bien la preuve que, quoi qu'il dise, il était alors plus à son aise.

Mais il ne paraît pas qu'il en fût beaucoup plus heureux. Sa grande réputation, dont il se montre quelque-

1. VII, 88.
2. C'est du moins l'opinion de Friedländer.

fois si fier, il ne semble pas, à d'autres moments, en faire beaucoup de cas. « Ce Martial, disait-il, que connaissent tous les pays et tous les peuples, ne lui portez pas d'envie : il n'est pas plus connu que le cheval de course Andrémon[1]. » Quant à l'accroissement de sa fortune, comme elle n'arriva jamais à lui suffire, il en était très médiocrement satisfait; aussi, jusqu'à la fin, n'a-t-il pas cessé de se plaindre avec la même amertume. Il faut dire, pour s'en rendre bien compte, qu'il y avait en lui des instincts différents qui se combattaient. Nous n'avons vu jusqu'ici qu'un côté de son caractère, — et ce n'est pas le plus beau, — il faut laisser entrevoir l'autre, quand ce ne serait que pour prendre de lui, avant de le quitter, une meilleure opinion. C'était sans doute un homme du monde, fait pour vivre dans les sociétés élégantes de Rome et qui s'y plaisait uniquement; mais, par moments aussi, la vie mondaine l'excédait, il lui prenait des accès d'affection pour la retraite et la solitude, il souhaitait passionnément le repos des champs et le calme de la province. Sa première pensée était alors d'aller s'enfermer dans sa petite maison de Nomentum; mais il n'y trouvait pas ce qu'il cherchait; il n'était pas assez loin de Rome, il pouvait entendre les bruits de la grande ville, il en apercevait les toits dans le lointain; devant lui, les grandes voies dallées et les lignes d'aqueducs, qui se dirigeaient vers elle, ne lui permettaient pas de l'oublier. D'ailleurs, était-ce bien véritablement la campagne, que ces petits jardins où l'on ne trouvait guère que quelques maigres grenadiers, des jujubiers et des allées de buis taillées en murailles? Ils ne produisaient rien de ce qui est nécessaire à la vie, et il fallait tout y apporter. Un jour Martial rencontre, près de la porte Capène, son ami Bassus sur un chariot

3. X, 9.

chargé de tous les riches produits d'une campagne féconde. On y voyait des choux magnifiques, des poireaux, des laitues pommées, des œufs soigneusement enveloppés dans du foin. « Vous pensez peut-être, dit le poète, qu'il revenait des champs à la ville. — Non; il allait de la ville aux champs. » C'était son histoire quand il se rendait à Nomentum. Aussi préfère-t-il à cette contrefaçon de la campagne, qui n'est ni la ville, ni les champs, une ferme véritable, avec des greniers où le blé s'entasse, des caves garnies de grands vases qu'on remplira de vin à l'automne, des étables à porcs et des basses-cours bien peuplées. C'est ce qu'il appelle, d'une expression charmante, *rus verum barbarumque*. De ces campagnes rustiques, les seules où l'on trouve le repos et la joie, les grands seigneurs, les riches en possèdent tous quelques-unes, mais ils n'ont pas le temps de les visiter; ils se contentent de dépenser leur argent pour les entretenir. Ceux qui en jouissent véritablement, ce ne sont pas les maîtres qui n'y vont jamais; ce sont les fermiers qui les cultivent et les concierges qui en gardent la porte : « Heureux fermiers, dit Martial; heureux concierges[1] ! »

Voilà un Martial dont on ne se doute guère, quand on a lu la plus grande partie de ses épigrammes. Ce qui ressemble encore moins à l'idée qu'on se fait de lui, ce sont certains retours de fierté, qui, pour être rares dans son œuvre, n'en méritent que plus d'être signalés. Quelque décidé qu'il soit à célébrer tous ceux qui peuvent lui être utiles, il y a des moments où la vérité lui échappe. En présence d'un riche impertinent, qui, pour humilier la pauvreté du poète, fait sonner sa fortune, il ne peut retenir un soubresaut de colère. « Ce que tu es, lui dit-il, tout le monde peut le devenir. Ce que je suis,

1. X, 30.

tu ne le seras jamais[1]. » Par moments aussi, on sent que le méchant métier qu'il fait lui pèse; il se compare à un esclave, et trouve que l'esclave est plus libre que lui. Il dépeint avec un accent de profond regret le bonheur d'une existence indépendante : c'est le plus grand des biens, et celui qu'il a le moins connu; et il nous montre qu'il n'ignore pas comment on peut se le procurer. « Tu seras libre, dit-il à un ami, si tu renonces à dîner chez les autres, si tu te contentes, quand tu as soif, d'un mauvais verre de vin de Véies, si tu n'as pas besoin, quand tu as faim, qu'on te serve dans des plats d'argent et d'or, si tu ne rougis pas de porter une toge aussi usée que la mienne, si tu peux satisfaire tes caprices d'amour avec une de ces femmes qu'on se procure pour deux as, si ton orgueil consent à ne passer sous l'humble porte de ton logis qu'en baissant la tête. Tâche d'avoir assez de force d'âme, assez d'empire sur toi-même, pour accepter cette façon de vivre, et tu seras plus libre que le roi des Parthes[2]. »

Il faut donc nous figurer que, malgré la complaisance qu'apportait Martial à remplir toutes les obligations de son rôle de flatteur et de solliciteur, la patience lui a quelquefois manqué, qu'il éprouvait par moments des velléités de résistance et quelque désir d'échapper à la servitude qu'il s'était imposée. Ces tentatives de révolte ont dû, avec l'âge, devenir plus fréquentes : il y a des professions qui s'accommodent mal de la vieillesse. On sent qu'à mesure que Martial prend des années, sa gaîté grimace, ses plaisanteries s'alourdissent, ses légèretés paraissent moins naturelles et plus déplaisantes; en même temps ses forces physiques diminuent; la nécessité de se lever avant le jour pour aller saluer le patron lui semble de plus en plus insupportable; ce sont des

1. V, 13.
2. II, 53.

plaintes qui ne finissent pas sur ces promenades matinales qui causent tant de fatigues et rapportent si peu de profit. Plus d'une fois, il avait songé à trouver quelque moyen de s'y soustraire. Le plus simple était de quitter Rome et d'aller s'enterrer dans quelque ville de province, où la vie est moins chère. En 88, un voyage dans la haute Italie lui donna un moment la pensée de se fixer à Ravenne, à Aquilée ou à Altinum. « Vous serez, disait-il à ces villes hospitalières, le repos et le port de ma vieillesse [1]. » Il est probable que les dix années qui suivirent, et qui ne furent pas toujours heureuses, lui donnèrent plus d'une fois l'occasion de revenir à ses projets de retraite; seulement, comme les raisons qu'il avait d'être mécontent et découragé devenaient plus fortes, il ne lui suffisait plus de se réfugier dans quelque ville italienne, qui ne l'éloignait pas assez des pays qu'il voulait fuir, il résolut de retourner chez lui, en Espagne, dans sa petite Bilbilis, dont le souvenir ne l'avait jamais quitté, et de dire à Rome un adieu éternel.

Les événements politiques qui se passaient à ce moment ont-ils été pour quelque chose dans sa décision? On l'a soupçonné, non sans quelque vraisemblance. Les louanges dont il avait comblé Domitien pouvaient lui faire craindre d'être suspect au régime nouveau [2]. Cependant il ne parut pas d'abord déconcerté. Il connaissait Nerva, qui, pour échapper à la tyrannie impériale, avait affecté de se désintéresser de la politique et de ne plus s'occuper que de littérature; il était resté avec lui en coquetterie de petits vers, et, dès qu'il le vit installé au Palatin, il pria Parthenius, qui avait conservé sa haute situation, de lui présenter son dernier recueil

1. IV, 25.

2. Ce qui semble le prouver, c'est qu'après l'avènement de Nerva, il donna de son dixième livre une seconde édition où il a probablement supprimé les pièces dédiées à Domitien.

d'épigrammes. Peut-être même eut-il un moment l'espérance qu'il gagnerait à la révolution, au lieu d'y perdre, et que Nerva ferait pour lui ce que n'avait pas fait Domitien. Mais l'adoption de Trajan dut lui donner à réfléchir, Sans doute il connaissait les grandes qualités du nouveau prince, et il en a fait un magnifique éloge : « Rome, la déesse des nations, la reine du monde, que rien n'égale et dont rien n'approche, à l'avènement de Trajan a tressailli de joie. Fière de voir tant de vertus dans un seul homme, elle s'est écriée : Princes des Parthes, chefs des Sères, Thraces, Sauromates, Gètes, Bretons, je puis vous montrer un César! Approchez[1]. » Mais il n'ignore pas non plus qu'avec lui il faut prendre un autre ton, que le temps des anciennes adulations est passé. « Celui qui règne sur nous, dit-il, n'est pas un maître, mais un empereur, un sénateur, le plus juste de tous, qui a ramené, du fond du Styx, la vérité aux traits austères. Gardez-vous de tenir à un tel prince le langage dont vous vous serviez pour les autres[2]. » Le conseil était bon; mais Martial jugea sans doute qu'il n'était plus assez jeune pour le suivre et changer de méthode. D'ailleurs, la vérité, sortant d'une bouche qui l'avait si souvent altérée, n'aurait-elle pas pris un air de mensonge?

VIII

Retour en Espagne. — Premiers moments de bonheur.
Regrets de Rome. — Mort de Martial.

Martial se prépara donc à retourner en Espagne. Il n'avait pas à craindre, comme Stace, qui, lui aussi, vers

1. XII, 8.
2. X, 72.

la fin de sa vie, voulut revenir dans son pays natal, qu'au moment du départ sa femme refusât de quitter Rome; il n'était pas marié. Mais ce qui pouvait l'empêcher de partir, c'est que le voyage était long et coûteux, et qu'il n'avait pas d'argent pour se mettre en route. Évidemment il n'a jamais été un homme bien ordonné. Son ami Quintilien, qui était un sage, lui reprochait « de se hâter trop de vivre »; à quoi Martial répondait gaiement qu'on ne se hâte jamais assez, quand on n'a pas l'intention de laisser une fortune à ses héritiers, et que, pour lui seul, il aurait toujours de quoi se suffire [1]. Il ne faisait donc pas d'économies et se trouva fort embarrassé quand survint cette grosse dépense qu'il n'avait pas prévue. Heureusement, un généreux protecteur, Pline le jeune, vint à son aide et lui donna ce qui lui manquait. C'était une manière de lui payer les éloges qu'il en avait reçus. Pline ne le dissimule pas et il blâme ouvertement ceux qui ne font pas comme lui. « C'est, dit-il, depuis qu'on a cessé de mériter la louange, qu'on a perdu l'habitude d'en être reconnaissant. »

De retour à Bilbilis, Martial y fut, pendant les premiers temps, tout à fait heureux. Sa joie déborde dans une petite pièce qu'il envoie à Juvénal. Il éprouve un malin plaisir à se représenter son ami, le matin, avec sa lourde toge, s'essoufflant à courir les rues de Rome, pour arriver chez le patron avant qu'il soit sorti, tandis que lui, dans sa petite ville, jouit d'un sommeil profond, et, afin de se dédommager de trente-quatre ans de veilles, reste couché jusqu'à la troisième heure du jour (neuf heures du matin). Quand il se lève, il n'est pas forcé de se couvrir de la toge; il prend près de son lit, sur sa chaise boiteuse, le premier vêtement qu'il y trouve et le jette sur son dos, puis il s'approche du foyer, où brû-

1. II, 90.

lent, non pas, comme à Rome, quelques bûches minces et rares, mais des troncs de chêne pris à la forêt voisine, et qu'entourent, comme une couronne, les marmites de la fermière; il s'y réchauffe jusqu'au moment où on vient le chercher pour la chasse. « Voilà, dit-il, comment j'aime à vivre! voilà comment je veux mourir[1]! »

Mais ce bonheur ne dura pas; il ne pouvait pas durer. Martial était revenu dans son pays aussi pauvre qu'il en était sorti. Or, à Bilbilis, comme à Rome, il fallait vivre. L'existence y était sans doute plus facile, mais nulle part on ne vit de rien; et, pour se procurer ce qui lui était nécessaire, Martial, nous l'avons vu, n'avait qu'un métier; il lui fallut donc continuer ce qu'il avait fait jusque-là, et chercher dans la petite ville ce qu'il n'avait pas trouvé à Rome, des protecteurs efficaces qui le mettraient à l'abri du besoin. Il en trouva quelques-uns, d'anciens amis sans doute, qui, dès l'abord, parurent bien disposés pour lui. C'était surtout Terentius Priscus, qui revenait de Rome, comme lui, et qu'il appelle son Mécène; c'était Ælianus, qui lui fit cadeau d'un de ces chars qu'on appelait *covinnus*, c'est-à-dire d'une voiture légère, à deux places, que l'on conduisait soi-même, et où l'on pouvait causer librement avec un ami, sans craindre l'indiscrétion d'un cocher; c'était enfin Marcella, une femme riche, distinguée, à laquelle Martial donne cet éloge qu'elle ressemble tout à fait à une Romaine de Rome, et que, lorsqu'il cause avec elle, il se croit transporté sur le Palatin ou au Capitole. Elle fut pour lui une patronne généreuse[2], et lui donna un jardin dont il nous a fait une très agréable description : « Ce petit bois, ces fontaines, cette tonnelle ombragée par une vigne, ce ruisseau qui promène capricieusement ses eaux vives, ces rosiers, aussi beaux que ceux de

1. XII, 18.
2. Et non pas une épouse, comme on l'a cru.

Pæstum qui fleurissent deux fois l'année, ces légumes qui verdissent en janvier et ne gèlent jamais, ces rivières où nage emprisonnée l'anguille domestique, cette blanche tour que peuplent des colombes aussi blanches qu'elle, je les dois à Marcella; c'est elle, c'est Marcella qui m'a donné ce petit empire. Si Nausicaa venait m'offrir les jardins d'Alcinoüs, son père, je n'hésiterais pas à lui répondre : J'aime mieux garder le mien [1]. »

Par malheur ces bienfaits créaient pour lui des devoirs, et ces devoirs devenaient vite des chaînes. Il n'était donc pas aussi libre qu'il souhaitait l'être, et il ne lui avait pas suffi de quitter Rome pour échapper tout à fait à la servitude de la clientèle. Qui sait? comme les usages romains se répandaient beaucoup dans les provinces, peut-être certains patrons de Bilbilis, pour se mettre à la mode de la capitale, avaient-ils imaginé d'exiger aussi de leurs protégés la visite du matin. « J'aime le repos, je ne puis me passer du sommeil, disait Martial; j'ai quitté Rome parce qu'on ne les y trouvait pas. Si l'on ne dort pas mieux à Bilbilis, je retourne à Rome. » Il était donc forcé de reconnaître, à son grand regret, qu'il n'avait pas beaucoup gagné à la quitter; il ne tarda pas à voir qu'il y avait beaucoup perdu. Après les premiers temps qu'il avait passés à ne rien faire, il voulut se remettre à l'ouvrage. Ses amis lui demandaient des épigrammes nouvelles. Quand il se décida à les satisfaire, il s'aperçut qu'il n'avait plus la même ardeur au travail, ni la même facilité, et que l'inspiration lui manquait. Il était difficile qu'il en fût autrement. Ses épigrammes, nous l'avons vu, ne sont que le reflet de la vie romaine. A Rome, les sujets de ses petits poèmes se levaient, pour ainsi dire, à chaque

1. XII, 31.

pas devant lui, sans qu'il prît la peine de les chercher; hors de Rome, il n'avait plus rien à dire. On voit bien, quand on lit la préface de son douzième livre, qu'il en avait conscience. « S'il y a quelque chose d'agréable dans mes ouvrages, disait-il à son ami Terentius Priscus, c'est le lecteur qui me l'a dicté [1]. Ici je ne trouve plus ce qui fournissait ailleurs une matière piquante à mes vers, ces bibliothèques, ces théâtres, ces réunions dans lesquelles on prend tant de plaisir qu'on ne s'aperçoit pas de l'utilité qu'on en tire; tous ces précieux avantages, dont j'ai eu le tort de me dégoûter quand j'en pouvais jouir, je ne puis plus m'en passer depuis que je les ai perdus. »

A ces regrets de la grande ville se joignirent bientôt quelques-uns des ennuis qu'on rencontre dans les petites. Il avait pensé que la réputation qu'il s'était acquise le ferait bien accueillir dans son pays et qu'il serait pour Bilbilis ce que Catulle était pour Vérone; mais, s'il y avait beaucoup de ses compatriotes qui étaient fiers de sa gloire, beaucoup en étaient jaloux. A peine était-il arrivé qu'il connut les petitesses de l'esprit provincial, les bavardages ridicules, les obscures rivalités, les basses envies, dont il dit « qu'elles font lever le cœur aux gens raisonnables ». Il dut souffrir beaucoup de ces tracasseries auxquelles il ne s'attendait pas. Aussi quand, vers cette époque, il envoie à Rome son douzième livre, qui devait être le dernier [2], avec une pièce de vers, pour le recommander à ses amis, son imagination se met en route avec lui, il prend plaisir à l'accompagner; il visite la bibliothèque du temple d'Apollon, où son ouvrage

1. On reconnaît le mot de La Bruyère : « Je rends au public ce qu'il m'a donné. »

2. Les livres XIII et XIV, qui dans les éditions de Martial terminent son œuvre, avaient été écrits et furent publiés bien longtemps auparavant.

va prendre place, à côté de ses aînés; il revoit la maison de Stella, qu'il avait tant fréquentée, avec ce charmant jardin qu'il a décrit, et cette merveilleuse fontaine « où les Muses se sont tant de fois désaltérées ». Il semble si heureux de ce voyage imaginaire qu'on se demande s'il ne pense pas à le faire bientôt en réalité, et qu'on en vient à soupçonner qu'à ce moment, au fond du cœur, il songeait à retourner mourir à Rome.

Il n'en eut pas le temps. Dans une lettre, qui doit être de l'an 101 ou 102, Pline écrit à un de ses amis : « Je viens d'apprendre que Martial est mort et cette nouvelle m'a fort affligé. C'était un homme d'esprit, piquant, mordant, qui mettait dans ses vers du sel et du fiel, et non moins de candeur. » Cette appréciation, qui paraît un peu singulière au premier abord, est juste. Quoique les épigrammes de Martial soient souvent cruelles, il n'en règne pas moins dans l'œuvre entière un air de bonhomie qui en tempère l'amertume. Ce n'est pas un de ces railleurs éternels qui, en nous amusant, nous irritent et auxquels on finit par en vouloir de nous avoir amusés. On se dit, lorsqu'on l'a lu, qu'après tout cet homme si malin n'était pas un méchant homme. En achevant sa lettre, Pline se demande « si les œuvres de Martial seront immortelles ». Il le voudrait bien, car Martial a fait son éloge, et cet éloge ne peut vivre qu'avec l'ouvrage qui le contient. Mais il n'ose pas y compter; on voit que cet homme grave pense que des petites pièces si légères ont peu de chance de durer. Les contemporains sont fort sujets à se tromper, quand ils se mêlent de prévoir les jugements que la postérité portera sur eux, et je suppose qu'on nous étonnerait beaucoup si l'on nous disait quels sont ceux des écrivains de nos jours dont on se souviendra dans un siècle. Martial, lui, n'a jamais été oublié. Chaque époque s'est approprié ce qu'il y a, dans son œuvre, de vérité géné-

rale. Aujourd'hui l'on y cherche surtout ce qui est particulier à la société de son temps, et l'on a bien raison, car c'est lui qui la fait connaître dans ses plus petits détails et la rend vivante pour nous.

FIN